

# OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

# A.-M. DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHES,

TRADUITES DE L'ITALIEN EN FRANÇAIS ET MISES EN ORDRE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES,

sous la direction

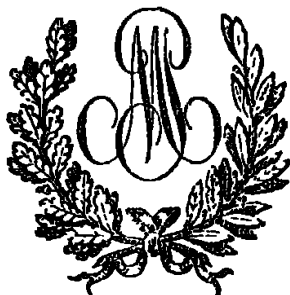
DE MM. LES ABBÉS VIDAL, DELALLE ET BOUSQUET.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—  
TOME DIX-SEPTIÈME BIS.

—  
OEUVRES DOGMATIQUES.

DE L'AUTORITÉ DU SOUVERAIN PONTIFE. — DE L'AUTORITÉ DU PONTIFE  
ROMAIN CONTRE FERRONIUS. — VINDICIE PRO SUPREMA PONTIFICIS  
AUCTORITATE.



PARIS,

PAUL MELLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 11.

PARENT-DESBARRES,

RUE CASSETTE, 93.

|| LAGNY FRÈRES,

RUE ROUBRON-LE-CHATEAU, 1.

1843.





# *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2012.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.





**OEUVRES COMPLÈTES**

**DU BIENHEUREUX**

**A.-M. DE LIGUORI.**

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BÉTHIAUD.

# DE L'AUTORITÉ

DU

## PONTIFE ROMAIN ,

FAISANT SUITE A LA TROISIÈME PARTIE DE LA VÉRITÉ DE  
LA FOI, RELATIVE AUX SECTAIRES QUI NIENT QUE L'ÉGLISE  
CATHOLIQUE SOIT L'UNIQUE ET VÉRITABLE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Preuves que les pontifes romains sont les successeurs de  
St.-Pierre, et qu'ils ont tous les mêmes pouvoirs qui furent  
accordés à St.-Pierre.

---

I. Jésus-Christ en établissant son Église, voulut qu'elle conservât son existence jusqu'à la fin des siècles, c'est pour cela qu'il lui promit de ne jamais l'abandonner jusqu'à la fin des temps. Je serai avec vous, avait-il dit à ses apôtres, jusqu'à la consommation des siècles. *Ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi.* ( St.-Matth. xxviii. 20. ) Or cette promesse eût été vaine, et Jésus-Christ aurait manqué de prévoyance pour les besoins de son Église, s'il n'avait pas établi que le souverain pouvoir donné à St.-Pierre, comme chef visible de l'Église, pouvoir indispensable

pour sa bonne administration , passerait à ses successeurs, au lieu de le laisser finir avec la vie de cet apôtre. Les privilèges de ce siège , écrivait autrefois Nicolas Ier à l'empereur Michel, sont perpétuels, enracinés et plantés sur un principe divin , on peut les ébranler, on ne saurait jamais les arracher. Ils sont antérieurs à votre empire , ils existent maintenant , grâces à Dieu , et ils ne cesseront d'exister tant que le nom de Jésus-Christ sera prêché sur la terre. *Privilegia istius sedis perpetua sunt , divinitus radicata , atque plantata ; trahi possunt , exelli non possunt , quæ antè imperium vestrum fuerunt , permanent , Deo gratias , et quousque christianum nomen prædicatum fuerit , illa subsistere non cessabunt.* De là le concile général de Constance dit , ( act. 1. ) que lorsqu'il s'élève des doutes sur les dogmes du christianisme , la règle certaine de trouver la vérité , est de consulter l'oracle de cette chaire où se conserve la succession apostolique ; puisque là aussi se conserve la véritable doctrine apostolique.

II. Le Seigneur dit autrefois que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre son Église , fondée sur la pierre inébranlable qui alors était St.-Pierre. Or, depuis long-temps elles auraient prévalu, si cette promesse du Rédempteur n'avait pas dû aussi se vérifier dans les successeurs de St.-Pierre , mais nous ne devons pas avoir le moindre doute sur ce point, nous dit St.-Optat de Milève ; puisque St.-Pierre a reçu de Jésus-Christ les clefs du royaume des cieux, non seulement pour lui-même , mais encore pour tous les souverains pontifes ses successeurs : *Beatus Petrus præferri omnibus apostolis meruit , et claves regni cælorum communicandas cæteris solus accepit.* ( St.-Opt. vide l. 2. cont. Parmen. )

III. Ainsi Dieu nous a donné une règle pour connaître la véritable Église ; c'est celle dont le chef descend par une légitime succession de l'Apôtre St.-Pierre. Voici comme les SS. Pères parlent de la véritable Église de Jésus-Christ : C'est celle , dit St.-Irenée ( l. III. ch. 3. ) qui possède la tradition apostolique et la foi qui est annoncée à toute la terre, et qui est parvenue par les successions des évêques , jusqu'à nous. *Ea quæ habet ab apostolis traditionem , et annunciatam omnibus fidem per successiones episcoporum , pervenientem usquæ ad nos.* St.-Ambroise (orat. in satyr.) et St.-Jérôme ( lib. I. apol. adv. Rufin. ) , disent la même chose. Écoutons St.-Optat de Milève ( lib. II. contr. Parménion. ) qui s'exprime encore avec plus de précision : vous ne pouvez que nier , dit-il à Parménion , que vous savez que c'est à Rome que St.-Pierre a établi la chaire épiscopale, dans laquelle lui Pierre s'est assis le premier, comme chef de tous les apôtres... qu'à Pierre a succédé Lin , à Lin a succédé Clément , etc. *Negare non potes scire te in urbe Romæ Petro primo cathedram episcopalem esse collatam , in quâ sedent omnium apostolorum caput Petrus... Petro successit Linus, Lino Clemens,* etc. St.-Athanasie écrivait au pape, St.-Marc : (Epist. ad Marcum papam. ) Nous désirons de recevoir de l'autorité du Saint-Siège de votre Église, qui est la mère et la tête de toutes les Églises, tout ce qui appartient à la correction et à l'édification des fidèles. *Optamus ut à vestræ S. sedis Ecclesiæ auctoritate, quæ est mater et caput omnium Ecclesiarum, ea ad correptionem, et creationem fidelium percipere.* Que nous sommes heureux , dit Bossuet , de pouvoir remonter du pontife d'aujourd'hui jusqu'à St.-Pierre, établi par Jésus-Christ ! Écoutons aussi ce que l'empereur Valentinien écrivait à Théodose. Le très-saint évêque de

la ville de Rome à qui l'antiquité a toujours accordé la primauté du sacerdoce au-dessus de tous les autres, possède le droit de juger les questions de foi et de discipline, par rapport à tous les prêtres. *Beatissimus romanæ civitatis episcopus, cui principatum sacerdotii super omnes antiquitas contulit, locum habet de se, et sacerdotibus judicandi.* ( Apud præambul. conc. Chalced. ) Constantin-le-Grand, disait comme on le lit dans les actes du concile de Nicée, que c'est à Rome que l'empereur Céleste a établi le prince du sacerdoce et le chef de la religion ; *Romæ principatum sacerdotum, et religionis caput ab imperatore Cælesti constitutum esse.*

IV. Voyons maintenant ce que disent les conciles, et quel est leur sentiment sur le siège apostolique. Dans le IV<sup>e</sup> concile de Constantinople ( act. 1. ) on dit : Ne voulant donc en aucune manière nous séparer de la foi et de la doctrine du siège apostolique, et suivant en tout St.-Pierre et les constitutions des saints pontifes de ce même siège apostolique, nous anathématisons toutes les hérésies, etc : *Ab hujus ergò ( sedis apostolicæ ) fide, atque doctrinâ separari minimè cupientes, et Petrum, ac præcipuè sanctorum sedis apostolicæ præsulum sequentes in omnibus constituta, anathematizamus omnes hæreses, etc.* Ensuite, à l'égard du siège apostolique lui-même ; on y dit : C'est en lui que se trouve le véritable fondement inébranlable de la religion chrétienne. *In quâ est vera et integra christianæ religionis soliditas.* Dans le I<sup>er</sup> concile de Nicée (au can. 39.) on dit : Celui qui occupe le siège de Rome, est le chef et le prince de tous les Patriarches, puisqu'il est le premier, comme St.-Pierre, à qui la puissance a été donnée sur tous les princes chrétiens, et sur tous leurs peuples, de sorte qu'il est le vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ sur tous les peuples et sur toute

l'Église chrétienne ; si quelqu'un soutient un sentiment contraire, il est excommunié par le synode. *Ille qui tenet sedem Romæ, caput et princeps est omnium patriarcharum, quandoquidem ipse est primus, sicut Petrus, cui data est potestas in omnes principes christianos, et omnes populos eorum, ut qui sit vicarius Christi D. N. super cunctos populos, et cunctam Ecclesiam christianam; et quicumque contradixerit, a synodo excommunicatur.* Et dans le concile de Rome, sous Adrien II. (act. 3.) on dit : Dans les temps antérieurs et toujours lorsque les hérésies et les crimes se multipliaient, les successeurs du siège apostolique à Rome, se chargèrent d'arracher ces herbes nuisibles et cette ivraie. *Retrò, olimque semper, cum hæreses et scelera pullularent, noxias illas herbas, et zizania apostolicæ sedis (romanæ) successores extirparunt.* On lit dans le concile de Florence, à la dernière session : De même, nous définissons que le Saint-Siège apostolique et le pontife romain possèdent la primauté dans tout l'univers; que le pape est le successeur de St.-Pierre, prince des apôtres; qu'il est le vicaire de Jésus-Christ, et le chef de toute l'Église; et que c'est à lui dans la personne de St.-Pierre, que Notre Seigneur Jésus-Christ a donné plein pouvoir de paître, diriger et gouverner l'Église universelle. *Item definimus sanctam apostolicam sedem, et romanum pontificem in universum orbem tenere primatum, esse successorem B. Petri principis apostolorum, et verè Christi vicarium, totiusque Ecclesiæ caput; et ipsi in B. Petro pascenti, regendi, et gubernandi universalem Ecclesiam à D.-N. Jesu Christo plenam potestatem traditam esse.* Dans le concile de Constance; on a condamné la proposition 37 de Wicleff, qui disait : Le pape n'est pas le vicaire immédiat et proche de Jésus-Christ. *Papa non est immediatus et proximus vicarius Christi.* En

outre, on a approuvé la lettre de Martin V, où il était ordonné de demander à tous ceux qu' étaient soupçonnés d'hérésie, s'ils croyaient que le pape est le successeur de St.-Pierre et qu'il a en cette qualité, la souveraine autorité sur l'Église de Dieu ? *Utrum credant quòd papa sit successor Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesiâ Dei?* De là, on voit que le pontife romain a toujours été reconnu pour successeur de St.-Pierre, et par conséquent pour vicairo de Jésus-Christ, et chef suprême de l'Église

V. Mais qui est-ce qui pourrait s'imaginer seulement, que les évêques, les princes, les SS. Pères, les docteurs et les autres fidèles ( excepté les hérétiques qui ont cherché toujours à se soustraire à l'obéissance du pape ) eussent été, dès les premiers temps, assez aveugles, pour se soumettre à l'évêque de Rome pendant tant de siècles, en le vénérant comme chef de l'Église, et pour s'obliger à tenir pour oracles ses définitions, s'ils n'eussent pas été assurés par la doctrine de Jésus-Christ, que les pontifes romains sont les vrais successeurs de la primauté de St.-Pierre, ainsi que de son pouvoir suprême sur l'Église ? Ils s'y sont tous soumis, parce qu'ils ont toujours reconnu l'évêque de Rome pour chef de l'Église. C'est pour cela que les pontifes romains, après la mort de St.-Pierre, ont toujours continué à ordonner des évêques dans les autres Églises ; ( Nous lisons que St.-Lin en a ordonné quinze ) et en ont destitué d'autres, qui gouvernaient mal leurs troupeaux. Bellarmin nous apprend que huit patriarches furent destitués par les pontifes romains, spécialement dans l'Église de Constantinople. Il est encore constant par tout le corps du droit canonique, que les évêques auraient recours, dans leurs doutes, aux pontifes romains dont les ré



ponces avaient pour eux force de loi. Nous savons , en outre , que les pontifes romains condamnèrent au commencement , plusieurs hérésies , pendant plusieurs siècles où il n'y a eu aucun concile

VI. Mais , nous dira-t-on , si St.-Pierre fut évêque d'Antioche , d'Alexandrie , et enfin de Rome ; pour-quoi donc les successeurs seuls du siège romain doivent-ils avoir l'autorité pontificale , tandis que les successeurs des églises d'Antioche et d'Alexandrie en sont privés ? On leur répondra que les évêques de ces deux villes ont succédé à St.-Pierre dans l'évêché , et non pas dans le pontificat ; parce que St.-Pierre , étant d'abord évêque particulier d'Antioche et d'Alexandrie , n'a jamais fixé le pontificat dans aucune de ces églises , mais il le transféra avec lui , et le plaça sur le siège de Rome , qu'il éleva à la dignité pontificale ; c'est pour cette raison que les évêques seuls qui ont succédé à St.-Pierre , dans le siège romain , sont ses successeurs dans le pontificat. Voilà la cause , pour laquelle toute l'antiquité a donné toujours la primauté à l'évêque de Rome , et non pas à ceux d'Antioche et d'Alexandrie , dont les églises ont été seulement considérées comme patriarcales , en l'honneur de St.-Pierre , qui les avait gouvernées.

VII. L'opinion générale des SS. Pères et des historiens , quoiqu'en disent les novateurs , a toujours été que St.-Pierre a vécu plusieurs années , on dit vingt-cinq , à Rome. Les auteurs , à la vérité , ne sont pas d'accord entr'eux à l'égard de l'époque juste où St.-Pierre est venu à Rome ; mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas vécu plusieurs années ; et jusqu'à sa mort. Et , sans compter le témoignage affirmatif d'un grand nombre d'écrivains , nous apprenons aussi cette vérité de l'épître du même apôtre , où il écrit :

L'Église qui est réunie à Babylone, vous salue : *salutat vos Ecclesia, quæ est in Babylone collecta.* (1. Petr. v. 13.) Il est certain que St.-Pierre en parlant de Babylone, désignait Rome, ainsi que l'affirme St.-Papias, disciple de l'Apôtre, d'après Eusèbe. (hist. l. II. cap. 15.) C'est d'accord même avec l'Apocalypse, ( cap. 17. ) où Rome est appelée Babylone, à cause du grand nombre de superstitions que les payens y exerçaient; et St.-Jean a prédit dans ce même livre que cette Babylone devait tomber un jour, ce qui s'entend de son paganisme et de son empire temporel.

VIII. Sans doute que les pontifes ont résidé longtemps à Avignon, mais cela n'est pas d'une grande conséquence, parce qu'il n'était pas essentiellement dans la juridiction du pape de résider personnellement dans l'église de Rome : car, pendant la résidence même des papes à Avignon, on n'a jamais réputé pour pontifes romains, que ceux qui ont fait leur demeure à Avignon, ensuite il est controversé parmi les savants, si la primauté de l'Église est annexée à l'épiscopat romain de droit humain, ou de droit divin. Quoiqu'il en soit, il n'est pas moins vrai, que depuis la mort de St.-Pierre qui établit son pontificat sur le siège de Rome, il n'a été, et il ne sera jamais permis, pas même à toute l'Église, de joindre la succession de St.-Pierre à d'autres évêques qu'à celui de Rome, en séparant l'autorité épiscopale de Rome, à l'autorité pontificale; parce qu'on interromperait par là la succession des évêques romains, dans lesquels les fidèles, guidés par les SS. Pères, ont toujours reconnu la succession de la primauté de St.-Pierre.

IX. Ce n'est pas non plus d'une grande conséquence, qu'il y ait eu dans les siècles passés, des élections illégitimes de pontifes, ou que ceux-ci se

soient introduits frauduleusement dans le pontificat ; il suffit qu'ils aient été ensuite acceptés comme papes par toute l'Église, et alors ils sont devenus pontifes légitimes et véritables. Que si, pendant quelque temps, ils n'ont pas été reconnus réellement par l'Église universelle, dans ce cas, la chaire apostolique aura été vacante pendant tout ce temps, ainsi qu'il arrive à la mort des pontifes. Par la même raison, n'importe, que dans le cas d'un schisme on ait été long-temps incertain pour savoir quel était le vrai pontife ; parce qu'alors aussi il y en avait toujours eu un, quoiqu'il ne fût pas assez connu : et si, parmi les anti-papes aucun n'eût été vrai, alors le pontificat aurait été vacant.

X. Il y a des personnes qui se sont efforcés de prouver, mais en vain, que quelques pontifes sont tombés dans l'hérésie; nous ferons voir le contraire dans le chapitre 10. Au reste, si Dieu permettait qu'un pape fût notoirement hérétique et contumax, alors il cesserait d'être pape, et la chaire apostolique serait vacante. Mais si ce pape était occultement hérétique, et qu'il ne proposât pas à l'Église de faux dogmes, dans ce cas, il ne nuirait pas à l'Église. Mais nous devons présumer, dit le cardinal Bellarmin, que Dieu ne permettra jamais qu'aucun des pontifes romains, même comme simple particulier, devienne hérétique, ni notoirement, ni secrètement.



## CHAPITRE II.

De la supériorité des pontifes romains sur les conciles.

I. Pour comprendre plus aisément ce que nous allons dire, il est nécessaire, avant tout, que nous tenions pour certain trois choses. La première, qu'il faut que tous les conciles œcuméniques ou généraux, soient convoqués par le pape pour être légitimes. Calvin dit : L'empereur seul pouvait convoquer un concile universel : *Universale concilium salus imperator indicere poterat.* (Inst. I. iv. c. 7. n. 8.) Ce qui est absolument faux, car c'est au pasteur qu'il appartient de réunir ses brebis, qui sont les évêques et les empereurs, lesquels sont tous soumis au vicaire de Jésus-Christ, lorsqu'il s'agit de choses spirituelles. Voilà l'opinion générale des écrivains, avec Pierre de Marca (de concord. I. v. c. 7. n. 1.) et St.-Thomas, qui a écrit (opusc. contr. impugu. rel. cap. 4.) : Que c'est par l'autorité du souverain pontife, que le concile peut être assemblé; que c'est au souverain pontife à confirmer les décisions du concile, et que c'est au souverain pontife qu'on peut appeler de la décision du concile. *Cujus (scil. summi pontificis) auctoritate synodus congregari potest, et à quo sententia synodi confirmatur, et ad ipsum à synodo appellatur.* C'est d'après cette doctrine, que le concile de Chalcédoine porta cette déclaration. (act. 1.) Le pape, souverain pontife de la ville de Rome, qui est le chef de toutes les Églises, a ordonné que Dioscore, archevêque d'Alexandrie, ne devait point siéger dans le concile. etc., parce qu'il a osé convoquer un synode sans l'autorité du siège apostolique, ce qui

n'a jamais été permis et qui ne s'est jamais fait. *Papa urbis Romæ, quæ est caput omnium Ecclesiarum, præcipit ut Dioscorus, Alexandrinorum archiepiscopus, non seseat in concilio etc., quia synodum ausus est facere sine auctoritate sedis apostolicæ, quod nunquam licuit, nunquam factum est.* Le pape Pélage II, déclara nul un concile, parce qu'on l'avait célébré sans le consentement du pontife romain, ainsi qu'on le voit dans le (can. multis. v. dist. 17.). Il en arriva de même pour un autre concile tenu à Antioche, que le pape Jules déclara nul, selon Socrate dans son histoire. (ii. cap. 8.) Il ne serait pas légitime, non plus, un concile, qui n'ayant pas été convoqué par le pape, serait même approuvé dans la suite par lui. Le pape peut aussi, pour de justes raisons, déléguer à quelqu'un la faculté de convoquer le concile, ainsi qu'il est arrivé plusieurs fois dans les commencements de l'Église d'Orient; car, en Occident, tous les conciles ont été assemblés par le pape; les pontifes prièrent les empereurs qui avaient presque toute la domination temporelle du monde chrétien, de leur accorder quelques villes pour y célébrer le synode, et de convoquer les évêques.

II La seconde chose certaine, c'est, que lorsque, pendant un schisme, il existe des doutes pour savoir quel est le pape véritable, dans ce cas le concile peut être convoqué par les cardinaux et par les évêques : alors chacun des élus est obligé de s'en tenir à la définition du concile, car la chaire apostolique est considérée comme vacante. Il en serait de même, dans le cas où le pape tomberait dans quelque hérésie publiquement et opiniâtrément. Cependant, le pape, selon le raisonnement des plus sages, dans ce dernier cas, ne serait pas privé du pontificat, par le concile, comme son supérieur, mais il en serait dépouillé immédiate-

ment par Jésus-Christ, car il deviendrait alors un sujet entièrement inhabile et déchu de son pouvoir.

III. La troisième chose, c'est, que le concile peut être considéré sous trois points de vue : 1° le concile sans le pape; et alors, excepté le cas de schisme et d'hérésie dont nous avons parlé plus haut, le concile n'a aucune autorité; car le concile n'est rien autre que l'assemblée des évêques, constituée sous la dépendance du chef, qui est le pape. 2° Le concile avec le pape qui y préside, comme une tête unie au corps; et alors on ne peut dire que le concile soit supérieur au pape, car s'il en était autrement, il n'aurait pas besoin de l'autorité du pape. 3° Le concile convoqué par le pape, mais séparé ensuite du pape, de manière que le corps soit séparé de la tête : on demande, dans ce cas, si le pape est supérieur au concile, ou si le concile est supérieur au pape. Calvin, Almain et Gerson, disent que le concile est au-dessus du pape; le concile de Bâle, dont nous parlerons dans la suite, fut du même avis : mais St.-Thomas, St.-Bonaventure, St.-Antonin, St.-Jean Capistran, St.-Laurent Justinien, Waldense, Alexandre de Ales, Christian Lupo, Baronius, Bellarmin, Gaëtan, Duval, Cabasut, le cardinal Gotti, ainsi que plusieurs autres, pensent communément que le pape est au-dessus du concile.

IV. Cela se prouve premièrement, par ce que Jésus-Christ a dit à St.-Pierre : Vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. *Tu es Petrus et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam*; (Matt. xvi. 18.) et cela n'a été dit que de St.-Pierre seul, parce que tout l'édifice de l'Église a été élevé sur Pierre. Le P. Alexandre dit que le mot *petram* ne signifie pas Pierre, mais le Christ, à cause de la confession faite par Pierre, lorsqu'il a dit, vous êtes le Christ fils du Dieu

vivant. *Tu es Christus filius Dei vivi.* Mais cette interprétation est contraire à celle des Pères en général ; et quoique St.-Augustin l'ait admise, selon le P. Natalis, cependant le même docteur, en plusieurs autres endroits, interprète le texte comme les autres Pères, lesquels entendent le mot *petram* comme ayant été dit à Pierre. En effet, St.-Jérôme nous apprend que ce texte doit s'entendre littéralement ainsi : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. *Tu es Petrus et super hanc petram* etc, parce que, ajoute-t-il, ( in cap. 2. ad Galat. ) Jésus-Christ a parlé en langue syriaque, dans laquelle *cephas* signifie *petra*, pierre, en sorte que le Seigneur a dit : *Tu es petra et super hanc petram* etc. Voici les paroles du saint : Nous ne voulons pas dire, que le mot latin *Petrus* signifie autre chose que *Cephas*, mais bien que le mot qui en latin et en grec signifie pierre se dit *cephas* en langue hébraïque et syriaque. *Non quod aliud significet Petrus, aliud Cephas, sed quàm nos latinè, et græcè petram vocamus, Hæbrei et Syri propter linguam introvicinium cepham nuncupent.* Donc, puisque St.-Pierre est la pierre, ou le fondement de l'Église, il ne peut manquer ; car si le fondement pouvait manquer un jour, l'Église pourrait manquer aussi ; or cela est impossible, à cause de la promesse que Jésus-Christ nous a faite, en ajoutant : Et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. *Et portæ inferi non prævalerunt adversus eam.* Par conséquent, si Pierre ne peut faillir, les pontifes ses successeurs, ne peuvent faillir non plus, puisque Jésus-Christ nous ayant promis que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Église, on doit nécessairement entendre que cette promesse a été faite pour toujours, tant que l'Église existera. C'est en vain qu'on nous dira que la promesse n'a pas été

faite directement à St.-Pierre, mais à l'Église, ayant été faite à Pierre comme représentant l'Église; mais si l'on doit entendre l'Église pour la pierre, nous devons donc dire, que l'Église est le fondement de l'Église? ou qu'il existe deux Églises, dont l'une est le fondement, et l'autre l'édifice? La vérité est que Pierre fut constitué par Notre Seigneur comme fondement de l'Église, pour le bien de celle-ci: ainsi, St.-Pierre a été chargé d'être le rocher immobile qui supporte toute la masse de l'édifice, comme dit St.-Augustin, *sacrum immobile molem continens.* (serm. de cath.) Pierre immobile, car, d'après la remarque d'Origène, (in Matth. 16.) si les portes de l'enfer prévalaient contre la pierre sur laquelle l'Église est bâtie, elles prévaudraient contre l'Église elle-même. *Si prævalerent (portæ inferi) adversus petram, in quâ fundata Ecclesia erat, contra Ecclesiam etiam prævalerent.* Ainsi la solidité du fondement a été donnée à Pierre directement, et indirectement à l'Église, puisque le fondement est le soutien de la maison, et non pas la maison le soutien du fondement.

V. Cela est prouvé aussi par ce qui suit: Simon, Simon, satan vous a demandés tous, pour vous cribler, comme on crible le froment; mais j'ai prié pour vous en particulier, afin que votre foi ne défaille point. Lors donc que vous serez converti, ayez soin d'affermir vos frères. *Simon, Simon, ecce satanas expetivit vos, ut cibraret sicut triticum. Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua. Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos.* (Luc. xxii. 31 et 32.) Qu'on note ici que le Seigneur n'a prié que pour Pierre, afin que sa foi ne pût jamais faillir, et qu'il pût par là confirmer ses frères fidèles dans cette foi par lui et par ses successeurs. Il est donc faux de dire que Jésus-Christ a prié, dans



cet endroit, pour l'Église universelle, c'est-à-dire, pour tous les fidèles; car le Seigneur n'a nommé que Pierre seul, *Simon, Simon*; et après avoir dit d'abord pour les autres: Satan vous a demandés tous, *satan expetivit vos*, il adressa ensuite la parole à Pierre seul, en ajoutant: Mais j'ai prié pour vous en particulier, *ego autem rogavi pro te*; il n'a pas dit pour vous tous, *pro vobis*. Les mots suivants: Affermissez vos frères, *confirma fratres tuos*, qui montrent clairement que Jésus-Christ, n'a pas voulu parler de l'Église; et quels seraient ces frères de l'Église? Les fidèles sont fils de l'Église, mais non ses frères; ceux qui écrivent que Jésus-Christ a prié ici pour la persévérance de Pierre, ceux-là se trompent aussi, car à la mort de Jésus-Christ, Pierre a vacillé, lui aussi, dans la foi, ainsi que le prouvent ces mots: Lors donc que vous serez converti, *et tu aliquando conversus*; et les autres mots qu'il prononça en présence de tous les apôtres, après le souper: Je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale: *Omnes vos scandalum patiemini in nocte istâ*. (Matth. xxvi. 31.) Vous croyez maintenant: le temps va venir, et il est déjà venu, que vous serez dispersés chacun de votre côté, et que vous me laisserez seul. *Modò creditis? Ecce venit hora, et jam venit, ut dispergamini unusquisque in propria, et me solum relinquatis*. (Jean, xvi. 31.) Jésus-Christ n'a pas entendu parler, par ces mots de la foi, de la personne de Pierre, mais de la foi qui devait exister toujours en lui, comme chef de l'Église, ainsi que dans les successeurs de la primauté que Jésus-Christ lui avait conférée. Ensuite, comment l'interprétation des adversaires, peut-elle être d'accord avec ces mots-ci, affermissez vos frères, *confirma fratres tuos*? Voici pourtant l'interprétation facile, que St.-Agathon, pape, a faite, en écrivant

à l'empereur Constantin, dans l'épître qui a été lue ensuite dans le synode de VI, où elle fut généralement approuvée : Telle est la véritable règle de la foi que l'Église apostolique de Jésus-Christ, a toujours observée.... Le Seigneur lui a promis que la foi de Pierre ne faillirait jamais, et il avertit cet apôtre qu'il aurait à affermir ses frères, par lesquels on a toujours entendu désigner les autres apôtres et les pontifes, prédécesseurs de mon indignité. *Hæc est vera fides regula quam tenuit apostolica Christi Ecclesia.... Huic Dominus fidem Petri non defecturam promisit, et confirmare eum fratres suos admonuit, quod apostolicos pontifices meæ exiguitatis prædecessores confidenter fecisse semper curctis est agnitum.* Et St.-Léon, (serm. 3. assumpt. ad pont.) disait : C'est donc en Pierre qu'est établie la force de tous et cette solidité qui est attribuée à Pierre, est conférée par Pierre aux autres apôtres. *In Petro ergò omnium fortitudo munitur, ut firmitas, quæ Petro tribuitur, per Petrum apostolis conferatur.*

VI. Cela est aussi confirmé par ce que Jésus-Christ a dit à St.-Pierre : Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. *Pasce agnos meos... pasce oves meas.* (Jean. xxi. 16 et 17.) St.-Eucher (d'autres écrivent, contre toute vérité, Eusèbe d'Emesse) s'exprimait sur ces paroles, ainsi qu'il suit (serm. de nat. SS. Ap.) : Il lui confia d'abord les agneaux, et ensuite les brebis, parce qu'il l'établit non seulement pasteur, mais le pasteur des pasteurs. Pierre est donc chargé de paître les agneaux et de paître les brebis : de paître les fils et de paître les mères : il dirige et les inférieurs et les directeurs eux-mêmes. Il est donc le pasteur de tous, puisque, dans l'Église, on ne connaît autre chose que des agneaux et des brebis. *Prius agnos, deinde oves commisit ei, quia non solum pastorem, sed pastorum pastorem eum*

*constituit. Pascit igitur Petrus agnos, pascit et oves : pascit filios, pascit et matres : regit et subditos et prælatos. Omnium igitur pastor est, quia præter agnos et oves, in Ecclesia nihil est.* St.-Bernard (lib. 2. de cons.) écrivit dans le même sens à Eugène III, en parlant des pasteurs successeurs de Pierre : Il y a encore d'autres pasteurs de troupeaux ; ils ont des troupeaux qui leur sont confiés ; ils ont chacun le leur, mais tous sont sous votre surveillance, ils ne forment qu'un seul troupeau, dont vous êtes le seul pasteur. Ce seul troupeau est composé, non seulement des brebis, mais encore des pasteurs eux-mêmes. Vous seul êtes le pasteur de tous... rien n'est excepté, là où l'on n'a rien distingué. *Sunt et alii gregum pastores, habent illi sibi assignatos greges, singuli singulos, tibi universi crediti, uni unus. Non modò ovium, sed et pastorum. Tu unus omnium pater... Nihil excipitur, ubi distinguitur nihil.* Avant ce dernier, St.-Cyprien (epist. ix. lib. 3.) s'exprima de même, en ce peu de mots : L'Église, c'est le peuple uni au prêtre, et le troupeau attaché à son pasteur. *Ecclesia est plebs sacerdoti adunata, et grex pastori suo adherens.* Les autres Pères s'expriment tous de même. Or, par quels passages des Écritures, les adversaires prouveront-ils que les brebis réunies dans le concile, cessent d'être des brebis soumises à leur pasteur, et qu'elles deviennent pasteurs de leur propre pasteur ? Au contraire, on lit dans les Écritures, que le pontife est non seulement comme pasteur des brebis, mais aussi de tout le bercail : Il n'y aura alors qu'un seul bercail et qu'un seul pasteur. *Fiat unum ovile. et unus pastor.* (St.-Jean. x. 16.) Le P. Noël Alexandre dit : Le souverain pontife est le pasteur, et non le maître, des brebis de Jésus-Christ ; voilà pourquoi Jésus-Christ a dit à Pierre : Paissez mes brebis, et non pas paisez

vos brebis. *Pontifex pastor est, non Dominus ovium Christi; unde Christus ait Petro: Pasce oves meas, non oves tuas.* Je ne sais vraiment ce que prétend conclure de là le P. Alexandre. Qui a jamais nié que Jésus-Christ, et non pas Pierre, est le maître de nous, qui sommes ses brebis? Mais Jésus-Christ ayant confié à Pierre ses brebis, le pasteur signifie qu'il leur doit donner une doctrine saine, et non du poison. Ensuite le pasteur ne fait pas paître ses brebis séparément, mais il fait paître tout le troupeau réuni. Et, malgré que Pierre ait été envoyé par les apôtres avec Jean en Samarie, comme on lit (actor. 8.), cela ne fait pas une difficulté; car ce n'est pas par leur ordre qu'il y est allé, mais par leur conseil, de la même manière que l'on dit quelquefois, que le roi a été envoyé à la guerre par ses ministres.

VII. En outre de tout cela, la supériorité du pape au-dessus du concile, se prouve par l'autorité des canons de l'Église, par les SS. Pères, et surtout par les conciles eux-mêmes. Avant le concile de Constance, on n'avait jamais mis en doute ce point, que le pape est au-dessus du concile: et ce n'est qu'à cette époque, où il s'agissait d'un pape douteux, et d'éteindre le schisme existant, que quelques-uns ont commencé à douter de cette vérité, qu'auparavant, comme nous le verrons, on tenait généralement pour certaine. Nos adversaires disent que dans toute l'antiquité, on ne trouve nulle part écrite cette proposition: Le pape est au-dessus du concile. *Papa preest concilio.* Je veux bien leur accorder qu'on ne trouve pas écrite cette proposition dans ces termes précis, mais on trouve certainement dans l'antiquité, que le pontife romain est un chef qui a l'autorité sur toute l'Église. Il y est dit que le pape est vicaire immédiat de Jésus-Christ, et que

pour cela on doit se tenir à tout ce qu'il définit. Il y est dit que le pape a la plénitude de l'autorité, c'est-à-dire l'autorité suprême sur l'Église universelle, et que pour cette raison, toutes les questions de foi doivent être définies par lui-même. Il y est dit que les définitions du pape ne peuvent pas être chargées, parce qu'elles sont l'organe du Saint-Esprit. Il y est dit qu'on ne peut avoir recours à un autre supérieur, après que le pape a donné son jugement : que hors d'un cas d'hérésie, le pape ne peut être soumis au jugement d'autrui : qu'on ne peut pas appeler du pape au concile, mais du concile au pape. Si cela est vrai, n'est-il pas raisonnable de conclure aussi que le pape est au-dessus du concile ? Voyons donc les preuves de ces propositions.

VIII. Le premier concile de Nicée, tenu en 327, sous le pape Sylvestre, contre Arius, dit dans le canon 39, que le pape est un chef qui a l'autorité sur toute l'Église. *Qui tenet sedem Romæ, caput est, et princeps omnium patriarcharum; quandoquidem ipse est primus sicut Petrus, cui data est potestas in omnes principes christianos, et omnes populos eorum, ut qui sit vicarius Christi super cunctos populos, et cunctam Ecclesiam christianam. Et qui-cumque contradixerit, à synodo excommunicatur.* La même chose fut dite dans la dernière session du concile de Florence, tenu sous Eugène IV. On y définit, que le pontife romain a la primauté sur tout le monde, qu'il est le père et le docteur des chrétiens : *Romanam pontificem in universum orbem habere primatum, et successorem esse Petri, totiusque Ecclesie caput, et christianorum patrem, ac doctorem existere; et ipsi in B. Petro regendi Ecclesiam à Dom. Nost. Jesu Christo, plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur.* (Duhamel.

de Eccles. c. vii. n. 14.) Et Pierre de Marca, après ces derniers mots : *quemadmodum in gestis conciliorum continetur*, ajoute : *Nempè eâ lege. ut eâ potestate utatur juxta conciliorum canones*. Mais cette conclusion n'est pas légitime, parce que les mots *quemadmodum continetur*, ne signifient pas une limite à l'autorité, mais que la pleine autorité donnée au pape, est exprimée aussi dans les canons des conciles ; c'est pour cette raison qu'on dit : *Quemadmodum etiam continetur* (que l'on fasse attention que Duhamel a oublié *etiam*, parce que cela n'arrangeait pas son interprétation) ; ce qui signifie, comme on trouve aussi, on lit, on exprime dans les conciles et dans les canons. Le mot *etiam* se trouve dans les exemplaires qui existent dans cinq bibliothèques, comme l'assure le P. Bennetti (tom. 1. priv. pont. p. 487.) ; mais le P. Noël dit qu'on lit dans d'autres exemplaires *et*, au lieu d'*etiam* ; mais nous ignorons ce qu'il veut en déduire. Il est reconnu par les grammairiens que l'*et*, lorsqu'il n'est pas placé pour diviser le sens, signifie *etiam*. Il dit aussi qu'au lieu de *quemadmodum*, on trouve dans d'autres exemplaires *eo quo modo* ; qu'est-ce que cela nous fait ? pourvu qu'il y ait le mot *etiam*, ou *et*. *Eo quo modo* a la même signification que *quemadmodum*. Ainsi, il n'y a plus aucun doute, qu'au pape, d'après le concile de Florence, appartient la pleine autorité sur l'Église, ce que nous savons aussi par les actes des conciles et par les canons de l'Église : donc, si le pape a la pleine autorité sur l'Église, à plus forte raison il doit l'avoir sur le concile, qui ne représente que l'Église, ainsi que le dit le concile de Constance : *Ecclesiam militantem representans*. (Sess. 4.)

IX. Or, de même que la tête gouverne le corps et commande à tous les membres, ainsi le pape gouverne

et régit toute l'Église. C'est une ineptie que de dire que le pape gouverne les membres désunis. Est-ce que les membres séparés du corps deviennent tête en s'y unissant ? Est-ce que le corps mystique de l'Église est un monstre ? Ne le serait-il, pas si on lui donnait deux têtes. Mais les membres sans tête ne sont plus qu'un tronc ; comment le concile peut-il donc être un corps entier et représenter l'Église privée de son chef, le pontife romain ? Comment pourrait-on l'appeler concile général sans un chef, lorsqu'il a été dit, dans le même concile de Nicée I, qu'on ne doit point célébrer de concile sans la permission du pontife romain. *Non debent præter sententiam romani pontificis concilia celebrari ?* Le pape St.-Damase écrivit (epist. 2. ad Steph. et conc. african.) : *Nullo episcoporum numero decreta firmari, quibus Rom. pontifex assensum non præbuit, et hujus antè omnia expectandam sententiam esse : nec ulla unquam rata concilia legi, quæ non sunt sultâ apostolicâ auctoritate.* St.-Athanasè dit aussi ( epist. ad Felic. II. ) que les canons ont défini que, dans ces causes majeures, on ne doit rien décider sans le pontife romain. *Canonibus quippè sancitum est, ut absque romano pontifice in majoribus causis, decerni nihil debeat.* En effet, le concile de Nicée II, tenu sous Adrien I<sup>er</sup>, en 781, et dans lequel se trouvèrent 350 évêques, réprova le synode précédent de Constantinople. Et pourquoi ? *Quia non habuit cooperarium romanum pontificem... quemadmodùm fieri in synodis debet.* (Act. 6.) Il en fut de même du concile de Rimini, quoiqu'il fut composé de 400 Pères. Il en fut de même du concile d'Ephèse II, au sujet d'Eutichès, parce que le pape St.-Léon ne l'accepta pas.

X. En outre, on a dit dans le concile même de Constance (sess. 3.), que le pape est vicaire de Jésus-Christ : *Papam esse immediatum vicarium Christi.* On sait

que le vicaire forme un seul tribunal avec le supérieur dont il est vicaire, et que pour cela il a la même autorité que son supérieur. Par la même raison, le concile de Chalcédoine IV, tenu en 451, sous St.-Léon I<sup>er</sup>, contre Eutichès et Dioscore, dans lequel se trouvèrent réunis 630 évêques, dit, comme le rapporte St.-Thomas (opusc. contrà error. græc.) : *Omnia ab eo (scil. papa.) definita tenentur, tanquam à vicario apostolici throni.* Et dans la session 5<sup>e</sup>, où fut lue l'épître de St.-Léon, dans laquelle ce pape avait défini ce qu'on devait croire contre les hérésiarques nommés, on s'écria : Pierre a parlé par Léon. *Hæc patrum fides, hæc apostolorum fides Omnes ita credimus. Orthodoxi ita credimus. Anathema, qui ita non credit. Petrus per Leonem ita locutus est.*

XI. Les conciles ont défini que le pape a la plénitude de l'autorité, savoir l'autorité suprême dans l'Église. C'est ainsi que dans le concile de Lyon II, tenu sous Grégoire X, en 1274, contre l'hérésie des Grecs, qui prétendaient que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils, et auquel assistèrent 500 évêques, dans la profession de foi que les légats de l'empereur Michel Paléologue firent publiquement : *Ipsa quoque S. Rom. Ecclesia summum et plenum primatum et principatum super universam Ecclesiam catholicam obtinet, quam se ab ipso Domino in B. Petro, cujus Rom. pontifex est successor, cum potestatis plenitudine recepisse recaciter, et humiliter recognoscit. Et sicut præ cæteris tenetur fidei veritatem defendere, sic et si que de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri, etc.* On expliqua dans la suite en quoi consistait la plénitude de l'autorité : *Potestatis plenitudo consistit, quod Ecclesias ceteras ad sollicitudinis partem admittit... sua tamen observata prerogativa, et tum in generalibus conciliis, tum in aliqui-*



*bus aliis semper salva.* Cette profession de foi fut acceptée par tout le concile, et fut la première constitution que l'on fit, les Pères ajoutant : *Suprà scripta fidei veritate, prout plenè lecta est, et fideliter exposita, veram, sanctam, catholicam, et orthodoxam fidem cognoscimus, et acceptamus, et ore ac cordè confitemur, quòd vera tenet et fideliter docet et prædicat S. Rom. Ecclesia.* Qu'on note les mots que nous avons rapporté plus haut : Si quelques questions relatives à la foi s'élèvent, elles doivent être définies par son jugement. *Si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio desiniri.* Ce qu'on avait dit aussi précédemment dans le concile de Nicée I. (dans les canons xix et 29.) *Omnes episcopi... apostolicam appellant sedem, ut ab eâ (sicut semper fuit) fulciantur; defendantur, et liberentur, cujus dispositioni omnes majores ecclesiasticas causas antiquæ apostolorum, eorumque successorum, atque canonum auctoritate reservavit.* Qu'on ajoute à ces témoignages ce qui fut dit dans le concile général de Vienne, tenu en 1307, sous Clément V, où on comptait à peu près 300 évêques : *Dubia fidei declarare, ad sedem duntaxat apostolicam pertinere.* Et ce qu'écrivit St.-Cyrille : *Sicut Christo à Patre omnis potestas. et nulli alteri data est, sic Petro, ejusque successoribus, supremam Ecclesiam curam, nullique alteri commissam.* (lib. thesaur. tom. 2.)

XII. Nous trouvons encore, que les Pères, (on en comptait 289.), s'étant assemblés au concile de Constantinople III, tenu en 680 sous le pape St.-Agathon, contre les monothélites, lurent une lettre que ce pape leur écrivit, dans laquelle il leur défend de rien augmenter, diminuer ou changer, mais de suivre simplement la tradition du siège apostolique, telle qu'elle a été intitulée par les pontifes, ses prédécesseurs : *Nihil profectò præsumant augere, minuere, vel*

*mutare, sed traditionem hujus apostolicæ scilicet, ut à prædecessoribus pontificibus instituta est enarrare. Hæc apostolica ejus Ecclesia nunquam à viâ veritatis deflecta est; cujus auctoritatem utposè apostolorum, principis semper Christi Ecclesia, et universales synodi fideliter amplectentes in cunctis sequuta sunt, etc.* Dans la lettre envoyée par le même pape, aux Pères du concile, il leur marqua ce qu'il avait déjà défini, et qu'on devait avoir pour sûr et immuable, en disant : *Personas autem prævolum dirigere ad vestre fortitudinis vestigia, quæ omnium nostram suggestionem, in quâ et apostolicæ nostræ fidei confessionem prælibavimus, offerre debeant; non tamen (nota) tanquam de incertis contendere, sed ut certa atque immutabilia compendiosa definitivè proferre: simpliciter observantes, ut hæc eadem omnibus prædicari, atque apud omnes obtinere jubeatis.* Cette lettre fut très-bien reçue par les Pères du concile; c'est pour cela que dans (l'action 18) ils dirent : *Per Agatonem Petrus loquebatur.* Dans le concile de Constantinople II, tenu en 553, sous le pape Vigile, on trouve ce passage : *Nos apostolicam sedem sequimur, et ipsius communicatores, communicatores habemus, et condemnatas ab ipsâ, et nos condemnamus.* On lit encore dans le concile de Constantinople IV. (sess. 5.) *Neque nos sanè novam de illo judicii sententiam scriimus, sed jam olim à S. Papâ Nicolao pronunciatam, quam (notez) nequaquam possumus immutare.* Et dans le (can. 2.) on lit : *Itaque beatissimum papam Nicolaum tanquam organum Sancti Spiritûs habentes etc.* Ainsi, ce concile a déclaré, que le jugement du pape est immuable. Ensuite dans le V<sup>e</sup> concile de Latran, tenu sous Léon X, en 1517, (sess. 2.) après avoir réprouvé le décret du conciliabule de Bâle, on déclare expressément que les papes sont supérieurs à tous les conciles : *Solum romanum pontificem tanquam*

*super omnia concilia auctoritatem habentem conciliorum indicendorum, transferendorum, ac dissolvendorum plenum jus, et potestatem habere, nonùm ex sacræ scripturæ testimonio, dictis SS. Patrum, ac aliorum pontificum, sacrorum-que canonum decretis, sed propria eorumdem conciliorum confessione constat, quorum aliqua referre placent* etc. On rappelle ensuite les conciles qui ont obéi aux ordres des papes, savoir : celui d'Éphèse I, à Célestin, celui de Chalcedoine à Léon, le VI à Agathon, et le VII à Adrien ; ainsi que les conciles qui avaient demandé et obtenu l'autorité des pontifes, qui les avaient convoqués. Le roi Très-Christien adhéra par ses légats au concile de Latran, ainsi que nous l'apprenons par la session huitième. Dupin et Launoy disent que la proposition *tanqudm auctoritatem super omnia concilia habentem*, ne fut pas la proposition principale, mais incidente, puisqu'elle y fut mise comme une raison, et que quelquefois, il peut arriver que les pontifes en discutant des questions, se servent de fausses raisons. Cependant nous disons, que cette proposition ne fut pas incidente, ni une simple raison, mais qu'elle fut produite comme une déclaration véritable ; car on a bien voulu par-là déclarer que le pape, comme supérieur à tous les conciles, peut les convoquer, les transférer ou les dissoudre, selon sa volonté. Bellarmin écrit, que deux choses pouvaient être opposées à ce concile à l'égard de la déclaration faite, de la supériorité du pape sur les conciles ; la première que ce n'était pas un concile général, puisque les évêques n'étaient pas même au nombre de cent ; mais il répond, qu'on ne peut pas dire cela, parce que ce concile fut convoqué légitimement ; qu'il fut ouvert à tous, et que les Pères étaient au nombre de 107 ; que

le vrai pontife y présida ; c'est pourquoi ce concile passe généralement pour légitime ; tel est le sentiment de Graveson , Baronius , Cabassut , Thomassin , et d'une quantité innombrable d'autres écrivains. La seconde , qu'il n'a pas été reçu par la généralité : mais Bellarmin répond que cela importe bien peu , puisque les décrets des conciles n'ont pas besoin , cela est vrai , de l'approbation du peuple , parce que ce n'est pas du peuple qu'ils reçoivent leur autorité ; et il ajoute : *Quod verò concilium hoc rem istam non definit propriè ( pour canon spécial , ) ut decretum catholicè fide tenendum , dubium est : et ideo non sunt propriè heretici , qui contrarium tenent , sed à temeritate magnâ excusari non possunt.* Bossuet , en parlant de ce concile dans sa défense etc. *Pro certo œcumenico haberi Bellarmini cunctatio et fluctuatio non sinit.* Mais Bellarmin n'a aucun doute sur l'œcumenité du concile ; il doute seulement si l'on peut appeler hérétiques ceux qui prétendent que le concile est au-dessus du pape ; il assure pourtant que ces hommes-là ne peuvent être excusés d'une grande témérité. Duval , docteur de Sorbonne , qui a écrit vers l'an 1712 , tient le même langage , et dit que l'opinion de la supériorité du concile sur le pape *à temeritate inobedientiæ viâ potest excusari ; foret enim , et plurimum inobedientiam , et dissidia multa , magnosque tumultus excitavit.* ( de supremâ pont. pot. p. 4. )

XIII. Nous pouvons ajouter les définitions des pontifes à celles des conciles. Pascal II décréta : ( in c. significasti extrâ , de elec. ) *Cùm omnia concilia per romanæ ecclesiæ auctoritatem robur acceperint , et in eorum statutis romani pontificis patenter excipiatur auctoritas.* Et Boniface VIII ( Extrav. commun. Unam sanctam. cap. 1. ) *Porrò subesse romano pontifici omnem humanam creaturam declaramus , definimus , et pronun-*

*ciamus omninò esse de necessitate salutis.* Léon IX dans l'épître, *ad Leonem Agridanum* ( cap. 31. ) écrit : *Petrus et ejus successores liberum ac omni ecclesiâ habent judicium.* Innocent I<sup>r</sup> déclara la même chose , ( epist. ad Carthagin. ) Le pape Denis , ( ep. 2. ad Severum ) tint le même langage , ainsi que St.-Grégoire-le-Grand. ( lib iv. ep. 52. ) Mais Nicolas I<sup>r</sup> ( op. 7. ) écrivit plus expressément : *In universalibus synodis quid ratum vel quid prorsus receptum , nisi quòd sedes B. Petri probavit , ut scitis , habetur. Sicut è contrario quod ipsa sola reprobarit , hoc solummodò constat hactenus reprobatum.* Ces définitions ne font pas une grande impression sur les adversaires , qui disent , qu'elles ont été faites en propre cause ; mais elles sont d'une grande autorité sur moi et pour les autres , parce que ce sont des jugements des vicaires que Jésus-Christ a constitués docteurs de l'Église universelle. Au moins leur autorité doit être préférée à celle de tout autre écrivain. En outre , on sait que St.-Léon pape , abolit le canon 28 du concile de Chalcédoine , à l'égard du privilège que le concile avait donné au patriarche de Constantinople de précéder celui d'Alexandrie , ainsi que ce saint pontife l'écrivit à Ste.-Pulchérie ( ep. 53 ) : *Confessiones verò episcoporum , sanctorum canonum apud Nicæam condito rum regulis repugnantes , unitâ nobiscum vestræ fidei pietate , irritum mittimus* ( notez *mittimus* , en parlant de son autorité ) , *et per auctoritatem B. Petri apostoli generali prorsus definitione cassamus.* On voit par-là , que le concile n'est pas supérieur au pape , mais que le pape est supérieur au concile. Le pape St.-Gélase dans l'épît. 13 aux évêques de la Dardanie , dit en parlant de la chaire apostolique : *Quæ et unamquamquam synodum sui auctoritate confirmat , pro suo scilicet principatu , quem B. Petrus voce perceptum , Ecclesia nihi-*

*lominus subsequente, et tenuit semper, et retinet.* Il montre par ces mots, que tous les décrets des conciles n'ont aucune valeur, s'ils ne sont pas confirmés par le pape. Hincmare de Rheims écrit : (lib. 8. de divort. Loth. etc.) *Generalis synodus comprovincialium dijudicationes sive dissentiones vel probet, vel corrigat; apostolica verò sedes et comprovincialium et generalium retractet, reficet et confirmet judicia sicut epistola Leonis, atque Gelasii ceterorumque romanorum pontificum et Sardicensis synodus evidenter ostendunt.* Nicolas I<sup>r</sup> (ep. 8.) tient le même langage, en produisant l'exemple de St.-Léon, qui non-seulement avait aboli le canon cité du concile de Chalcédoine, mais aussi les actes du concile d'Ephèse, quoiqu'ils eussent reçu l'approbation générale de tous les Pères qui y furent présents; voici comment il s'exprime : *Non ergò dicatis, non eguisse vos in causâ pietatis romanæ ecclesiæ, quæ collecta concilia suâ auctoritate firmat. Undè quædam eorum, quia consensum romani pontificis non habuerunt, valetudinem perdididerunt. Quomodo non eget quælibet synodus romanâ sede; quandò in Ephesino latrocinio, cunctis præsulibus probantibus nisi magnus Leo divinitus excitatus, totum orbem, et ipsos quoque Augustos concuteret, religio catholicapenitus corruiisset?*

XIV. Mais voyons pourquoi le pape est supérieur aux conciles. C'est parce que le gouvernement de l'Église est purement monarchique, de sorte que le chef de l'Église n'a ni supérieur, ni égal. Il existe comme on sait trois sortes de gouvernements : le *démocratique*, dont l'autorité suprême réside dans le peuple; l'*aristocratique*, dont le pouvoir appartient aux ministres élus; le *monarchique*, dont le chef a le pouvoir absolu. L'opinion générale est que le gouvernement monarchique est le plus parfait : *Optimum regimen* (dit St.-Thomas) *multitudinis est ut regatur*

*per unum : pax enim et unitas subditorum finis est regiminis, unitatis autem congruentior causa est unus quàm multi.* Ensuite il conclut : *Circa ea quæ fidei sunt, contingit questiones moveri : per diversitatem autem sententiarum dividetur Ecclesia, nisi in unitate per unius sententiam conservaretur* : raisonnement qui prouve évidemment l'autorité suprême du pape. ( lib. iv. contrâgentes. cap. 76. ) Tous les hérétiques s'accordent à nier l'autorité suprême du pontife romain, parce que, quand le pontife condamne leurs erreurs, s'ils en convenaient il ne leur resterait aucun moyen de défense. Aussi les centuriateurs de Magdebourg entr'autres, attribuent en premier lieu l'autorité suprême au peuple, ensuite à l'assemblée des anciens. Calvin et d'autres disent que les anciens seuls, doivent avoir un évêque pour leur chef. Les Arméniens la donnent entièrement au peuple. Il en est enfin, qui ne la donnent qu'à ux laïques et en excluent les évêques.

XV. Les catholiques, au contraire, pensent communément, que Jésus-Christ en quittant ce monde, donna à St.-Pierre l'autorité suprême, et par lui la transmet à tous ses successeurs. Telle est la doctrine de St.-Thomas, qui, après avoir dit que le gouvernement monarchique est le meilleur de tous, ajoute : *Unde Christus dixit : Et fiet unum ovile et unus pastor.* St.-Antonin ( p. III. tit 22. c. 2. §. 3. ) est du même avis, lorsqu'il enseigne que Jésus-Christ ayant constitué le pontife son vicaire, a institué dans son Église l'autorité monarchique. C'est l'opinion générale. J. Gerson dit qu'on doit regarder comme un hérétique, celui qui nie avec obstination le pouvoir monarchique du pape : *Status papalis institutus à Christo supernaturaliter et immediatè tanquàm primatum habens monarchicum, et regalem in ecclesiasticâ hierarchiâ secun-*

*dem quem statum unicum et supremum Ecclesia militans dicitur una sub Christo : quem status qui quis impugnare vel diminuere , vel alicui ecclesiastico statui particulari cœquare præsumit , si hoc pertinaciter faciat , hæreticus est , schismaticus , impius , atque sacrilègus. Cadit enim in hæresim toties expressè damnatam à principio nascentis Ecclesiæ usquè hodiè , tdm per institutionem Christi de principatu Petri super alios apostolos , quàm per traditionem totius Ecclesiæ in sacris eloquiis suis , et generalibus conciliis. ( Gers. trac. de statibus eccl. cous. 1. )*

XVI. Les évêques , comme successeurs des apôtres , ont le gouvernement de leurs diocèses , dont ils sont les vrais princes , par l'autorité que Jésus-Christ même leur a conférée ; mais leur autorité dépend du souverain pontife , qui a la plénitude du pouvoir suprême sur tous , selon les paroles suivantes du concile œcuménique de Lyon II : *Ipsa quoque romana ecclesia principatum super universam Ecclesiam obtinet , quàm se ab ipso Domino in B. Petro , cujus romanus pontifex est successor , cum potestatis plenitudine recepisse recognoscit* Donc , puisque le pape a le pouvoir suprême sur toute l'Église , comment voulez-vous que le concile lui soit supérieur ? C'est pour cela , dit St.-Thomas , que les décrets des conciles reçoivent toute leur autorité de l'autorité du pape : *Sancti patres in concilio congregati nihil statuere possunt , nisi auctoritate romani pontificis interveniente.* ( Opusc. contr. impug. relig. cap. 4. ) D'où le saint docteur conclut , que le jugement du concile a besoin d'être confirmé par le pape , et que du concile on peut bien appeler au pape , mais que du pape on ne peut pas appeler au concile : *Sicut posterior synodus potestatem habet interpretandi symbolum à priori synodo conditum... ita et jam romanus pontifex sua potest ; cujus auctoritate sola synodus congregari potest , et à quo sententia synodi*



*confirmatur, et ad ipsum d. synodo appellatur.* St.-Bonaventure (in. iv. dist. 19.) est d'accord avec St.-Thomas, car dans l'explication de la règle des Cordeliers, il dit : *Honorius episcopus, episcopus utique non alicujus partis, sed totius universitatis est. Quòd si unus non esset, qui in omnes exercere posset jurisdictionem, ubi maneret status Ecclesiæ? Et (in iv. dist. 19.) il ajoute que le pape n'est soumis qu'au jugement de Dieu.* St.-Jean de Capistran (de pap. et eccl. auct.) écrit : *Patet papam suprâ concilium jurisdictionem in omnibus obtinere, et concilium quantumlibet œcumenicum papæ subjici.* St.-Antonin (p. iii. tit. 23. c. 3. §. 3) écrit : *Papa cuncti concilio superior est, nec robor habet quidquid agitur, nisi auctoritate romani pontificis roboretur.* Ferrari (in iv. contr. gent. c. 79.) est du même avis : *Ex prædictis constat vanam esse opinionem concilium et Ecclesiam esse suprâ papam.* St.-Laurent Justinien (lib. de obed. cap. 12.), le cardinal Turrecremata (de pot. pont.), le P. Thomas de Waldem (doctr. fidei. lib. ii. a. 3. cap. 32.), le cardinal de Cusa (ap. Augustin.), Patritius (hist. conc. Basil. cap. 118.), François Philelphe (epist. ad Poggium), Jérôme Savonarola (de verit. fidei lib. iv. cap. 6.), Gennadius Scolarius (de primat. pont. cap. ix. 16.), Gaëtan (de auct. papæ, et conc. c. 5.), Sylvestre (verb. concilium. n. 8.), et le P. Jean Laurent Berti, dans sa théologie, (lib. vii. cap. 5.) sont tous du même sentiment. Le P. Noël Alexandre cite plusieurs auteurs pour étayer son opinion, mais le P. Roncaglia (§. xi. dissert. 4.), répondant à Noël, montre que parmi ces auteurs, quelques-uns tiennent plutôt pour le pape : que d'autres ont parlé obscurément, et que dès lors on ne peut pas affirmer qu'ils soient auteurs du concile : que d'autres enfin, en parlant sur cette matière *aliquid humani passi sunt.*

XVII. Du reste, je m'étonne en vérité que des hommes aussi savants et aussi éclairés, malgré les nombreuses déclarations des conciles, des canons et des SS. Pères, ainsi que des censures employées si souvent par les papes à cet égard, puissent contester au pape l'autorité sur les conciles, et puissent dire que le concile est supérieur au pape, en sorte qu'il soit permis d'appeler du pape au concile futur. Les docteurs anciens de la France même, reconnaissaient que personne ne peut juger le pape. Dans le synode romain pour la cause de Léon III, les évêques de la France dirent : *Nos apostolicam sedem, quæ caput est omnium ecclesiarum, judicare non audeamus ; ipsa à nemine judicatur, quemadmodum antiquitus mos fuit.* Anastase, dans la vie de Léon III, Paul Émile, dans celle de Charlemagne, ainsi que Sponde, en l'an 800, n. 2, conviennent tous de ce que nous venons de dire, et ajoutent : *Rem inauditam esse, romanum pontificem in concilio reum sisti, qui nunquam alium qudm se judicem habuerit.* St.-Yves de Chartres, célèbre docteur de la France (epist. 183.), écrit : *Judicia romanæ ecclesiæ à nemine retractari posse.* St.-Bernard (de consid. c. 2.), en s'adressant au pape, lui dit : *Recurro ad eum, cui datum est judicare de universis.* Nos adversaires prétendent qu'il est arrivé plusieurs fois qu'on a appelé du pape au concile. Mais on ne pouvait certainement pas faire cet appel à un concile contraire au pape, parce que ce concile n'aurait pas été légitime; il se faisait donc à un concile autorisé par le pape, afin que celui-ci fût mieux informé. Cependant, comment peut-on faire un appel du pape à un concile futur? l'appel se fait par le juge inférieur à un juge supérieur, qui existe et qui est sûr. Mais comment peut-on en appeler à un juge, qui n'existe pas encore et qui n'existera peut-

être jamais ? Or, en attendant, comment pourrait-on remédier aux maux causés par ceux qui répandent ces erreurs ? Ridolphe, internonce du pape, en 1461, réprimanda Diotère, archevêque de Mayence, qui en avait appelé au concile futur : *‘ ueni appellasti iudicem ? futurum concilium dicis appellari, et ubi est futurum concilium ? ubi sedet ? ubi tribunal ejus requirimus ? Is iudex appellatur, qui nusquam reperitur. In conventu mantuano adversus hanc nequitiam lex edita est, quæ appellanti ad futurum concilium eam irrogat pœnam, quâ rei majestatis et fautores hæreticorum plectuntur.* Diotère, confondu par ce reproche, révoqua et condamna son appel. Voici du reste la raison, selon St.-Antonin, (part. XIII. tit. 2. §. 3. c. 3.) pour laquelle on ne peut appeler du pape au concile : *Quia Ecclesia habet unitatem ex unitate capitis ; undè (Jo. 10.) dicit Christus : Fiet unum ovile, et unus pastor. Si licitum esset appellare à papâ, papa non esset caput, sed essent duo capita.* J’ai lu avec attention tous les arguments que le P. Noël Alexandre, dans sa dissertation insérée vers la fin du tome XIX de son histoire ecclésiastique, tire des conciles, en faveur de la supériorité du concile sur le pape. J’ai été vraiment étonné de voir, qu’un homme si éclairé ait pu s’appuyer sur des motifs aussi faibles ; on voit aisément, en les lisant, que la cause qu’il défend est bien mauvaise. Dans le §. IV. de ce chapitre, je répondrai à ces arguments ; maintenant il me suffit de dire que je ne ferai qu’une réponse générale à tous les arguments du P. Noël, que réfutent du reste avec force, le P. Romaglia, et particulièrement le cardinal Orsi, dans son savant ouvrage sur cette matière, c’est que les conciles généraux n’ont jamais été nécessaires pour donner de la vigueur et de la validité aux définitions du pape : ils n’ont servi qu’à rendre plus éviden-

tes les vérités que les pontifes romains ont définies, et plus circonspects les peuples qui se seraient laissés entraîner dans des erreurs que les papes auraient condamnées, comme aussi pour que les décrets publiés fussent plus promptement exécutés.

XVIII. Ils objectent que toutes les décisions des pontifes qui allèguent leur supériorité sur les conciles, ne peuvent rien, parce qu'elles sont faites *dans leur propre intérêt*. Donnera-t-on plus de validité à l'autorité des Maimbourg, des Dupin et des Lauvoy qu'à celles des pontifes romains, que les conciles mêmes appellent et reconnaissent pour successeurs de St.-Pierre, pour vicaires de Jésus-Christ, organes du du Saint-Esprit. et pour chefs et docteurs du monde chrétien, et possédant la plénitude de l'autorité suprême sur toute l'Église ? Mais qui décidera de ce point, si les décisions des pontifes sont sans valeur et si le pape n'est pas supérieur au concile ? Si quelque concile décidait différemment, les pontifes pourraient dire de même, que la décision du concile n'est pas valable, parce qu'elle est faite dans son intérêt propre. D'ailleurs, à moins que l'on ne veuille bouleverser les fondements de la religion chrétienne, quelle valeur pourrait avoir une décision faite par un concile, séparé du pape existant, qui ne serait ni douteux ni hérétique, et privé de l'autorité du pontife, et qui par-là même ne pourrait s'appeler ni légitime, ni œcuménique ? Car, nous savons que les conciles reçoivent toute leur force de l'autorité et de la sanction du pontife romain, et que ces conciles mêmes avouent, qu'on ne peut changer les définitions du pape, et qu'on ne peut de ce dernier recourir à une autre autorité. On lit dans le concile de Constantinople, (iv. sess. 5.) comme nous l'avons remarqué plus

haut. *Sententiam jam olim à SS. papâ Nicolao pronunciatam, quam nequaquam possumus immutare; et dans le concile de Latran III, tenu sous Alexandre III. En 1179; ( in cap. lie. de elect. ) Quòd si in eis dubiam venerit, superioris poterit judicio desiniri, in romanâ verâ ecclesiâ aliquid speciale constituitur, quia non potest (notez) recursus ad superiorem haberi.* On lit encore dans les canons IV et 7 du concile général de Sardaigne, tenu en 351, sous Jules I<sup>er</sup> et célébré par 376 Pères : *A synodo condemnatos posse romanam sedem appellare, hujusque arbitrio sedere, velit ipsa causam cognoscere, an judices in partibus delegare.* Les Pères du concile romain, sous le pape Simmaque, disent : *Papam esse summum pastorem, nullius, extrâ casum hæresis judicio subjectum* (tom. II. concilior.) St-Thomas (de pot. q. a 4. ad 13.) écrit : *Ex gestis chalcedonensis concilii habetur primò, quòd sententia synodi à papâ confirmatur; secundò, quòd à synodo appellatur ad papam: Tertiò quòd à papâ ad synodum non appellatur, ut habetur ex gestis concilii ephesini.*

XIX. St.-Gélase, comme on le voit dans le can. *Cuncta XVII. caus. 9. quæst. 3.* écrit aux évêques de la Dardanie. *Cuncta per mundum novit Ecclesia, quod sacrosancta romana ecclesia fas de omnibus habeat judicandi: Neque cuiquam de eis liceat judicare judicio, siquidem ad illam de quâlibet mundi parte appellandum est; ab illâ autem nemo est appellare permissus.* En parlant de St.-Léon, il dit : *Dioscorum suâ auctoritate damnarit sedes apostolica, et impium synodum non consentiendo submovit; ac pro veritate, ut chalcedonensis synodus fieret, sola decrevit.... Sicut id quòd prima sedes non probaverat stare non potuit; sic quòd illa censuit judicandum, Ecclesia tota suscepit.* Nous savons par le can. *Ipsi. 9. qu. 3.* que le même St.-Gélase a écrit : *Ipsi sunt canones,*

qui appellationes totius Ecclesiæ ad hujus sedis examen voluere deferri ; ab ipsâ verò nusquam prorsus appellari debere sanxerunt. Nicolas I<sup>er</sup> inséra dans le can. Omnes, dist. 22. *Fidem quippè violot qui adversus illam ( scil. romanam ecclesiam ) agit, quæ mater est fidei ; et illi contumax invenitur, qui eam cunctis ecclesiis prætulisse cognoscitur.* Pie II. dans sa constitution *Execrabilis* dit que c'était un abus exécrable et injurieux, que d'en appeler du pape au concile ; en sorte que dans cette bulle qu'il publia dans l'assemblée de Mantoue, par le conseil des cardinaux, prélats et autres savants, il dit : *Hujusmodi prærotationes damnamus, et tanquam erroneas ac detestabiles reprobamus. Præcipientes deinceps, ut nemo audeat quovis colore à sententiis, sive mandatis nostris, ac successorum nostrorum talem appellationem interponere, aut interpositæ per alium adhærere. Si quis autem contra fecerit, à die publicationis præsentium post duos menses, cujuscumque status, gradus est fuerit, etiamsi pontificali refulgeat dignitate, ipso facto sententiam execrationis incurrat, à quâ, nisi per romanum pontificem, et in mortis articulo absolvi possit. Universitas verò, si e collegium ecclesiasticum subjaceat interdicto ; et nihilominus tam collegia et universitates, quam prædictæ, et aliæ quæcumque personæ, eas pœnas, ac censuras incurrant, quas rei majestatis, et hæreticæ pravitatis fautores incurrere dignoscuntur.* Cette constitution a été confirmée dans la suite, par Sixte IV, en 1483, le 13 juillet, par une autre constitution en ces termes : *Non homo, sedis duntaxat, qui solo verbo fecit cælum et terram, apostolicam sedem, et in eâ sedentem prætulit universis etiam conciliis, quæ ab eâ robur accepisse SS. patrum decreta testantur. Et etiam Gelasius papa ait : Ipsi sunt canones, qui appellationes totius Ecclesiæ ad hujus sedis examen voluere deferri ; ab ipsâ autem nunquam appellari*

*debere senserunt, etc. Testantur etiam quædam plurimorum conciliorum epistolæ, in quibus verba illa apponuntur : Salva in omnibus apostolicæ sedis auctoritate. Il confirme ensuite la constitution de Pie II, en disant, que Pie appellations hujusmodi irritas, et inanes, sacrilegas, et hæreticas esse declaravit, etc. Orderic Reynaldi ( annal. eccles. an. 1483, n° 25. ) dit que Louis roi de France vénéra cette constitution du pape, et ordonna qu'elle fût promulguée publiquement ; et que le pape l'en remercia beaucoup par ses lettres.*

XX. Le cardinal Gaëtan écrit encore : *Si de Ecclesiâ universali sic sumptâ ( c'est-à-dire divisée du pape ) intelligatur, quòd habet à Christo immediatè potestatem, et quòd ipsa representatur per universale concilium, erratur errore intolerabili. ( De auctor. papæ et conc. cap. 5. ) St.-Antonin dit aussi : Sed nec ad concilium generale à papâ appellari potest, quia papa omni concilio superior ; nec robur habet quicquid agitur, nisi auctoritate romani pontificis roboretur et confirmetur. Sentire ergò, quòd à papâ ad concilium appellari possit, est hæreticum. ( Part. III. tit. 23. cap. 3. §. 3. )* Le cardinal Bellarmin écrit : *Hæc propositio : Summus pontifex simpliciter absolutè est super Ecclesiam universam, et supra concilium generale, ita ut nullum in terris supra se judicem agnoscat est ferè de fide. Il ajoute ensuite : Qui contrarium sentiunt, à temeritate magnâ excusari non possunt. ( De concil. iib. II. c. 17. )*

XII. Maintenant voyons deux preuves de la supériorité du pape ( et par conséquent aussi de son infailibilité ) auxquelles je doute que nos adversaires puissent donner une réponse satisfaisante. Voici la première : Dans notre sentiment, nous soutenons que le pape est supérieur au concile, et que pour cela il est infailible dans ses définitions de foi. Nos adversaires prétendent au contraire que le concile général

est supérieur au pape, et qu'à cause de cela c'est seulement aux conciles que Dieu a donné immédiatement l'autorité suprême et l'infailibilité dans ses décrets. Mais on ne peut nous contester que ce concile doit être légitime pour posséder l'autorité suprême, et être infailible de lui seul, indépendamment du pape. Mais pour qu'un concile soit légitime, il ne suffit pas qu'il soit composé d'un grand nombre d'évêques assemblés ; car plusieurs conciles ont été nombreux, tels que le concile de Milan II, sous le pape Libère, composé de 300 Pères, celui de Rimini, sous St.-Damase de 600 Pères, et celui d'Éphèse II, sous St.-Léon, de 280 Pères ; cependant l'Église les a réprovés. Donc, pour que le concile soit œcuménique et légitime, il doit avoir toutes les conditions nécessaires ; c'est-à-dire, il doit être assemblé conformément aux Écritures divines, à la tradition des Pères, il doit être convoqué par celui qui a l'autorité, et les voix doivent être libres. Mais, dans le doute, que ces conditions aient existé ou non, dans un concile, il doit y avoir nécessairement un juge qui le décide en dernier ressort ; or ce juge ne peut être que le pape ; car si ce jugement devait être fait par un autre concile, dans ce second concile il peut arriver les mêmes difficultés que dans le premier, et de cette manière cela ne finirait plus. Donc, ce juge doit être nécessairement le pape, qui est le chef de l'Église. Le plus grand des adversaires de la supériorité et de l'infailibilité du pape, le P. Noël Alexandre, est de notre opinion. Dans le tome XIX, de son histoire Ecclesiastique, au siècle XVI, (dissert. iv, à la fin, num. 46. vers. addiderim) il s'exprime ainsi : « Addidcrim, quòd olim à me observatum est, synodum quidem generalem auctoritatem à Christo immediatè habere, non à



summo pontifice; sed quia conditiones quædam ad synodum œcumenicam necessariò concurrunt, ut scilicet secundùm scripturas sacras, secundùm traditionem patrum, secundùm ecclesiasticas regulas cum plenâ suffragiorum libertate, consentiente, regulariter summo pontifice, et per seipsum, vel per legatos si voluerit præsidente, et suffragii prærogativâ gaudente, celebretur ab episcopis ex toto orbe christiano convocatis, nemine qui jus habuerit excluso : *Aliquam in Ecclesiâ auctoritatem esse necesse est, ad quam spectet judicare ac declarare quòd cum harum conditionum concursu synodus gesta sit ; Quâ ex declaratione christianorum omnium obligatio ad ejus decreta tum de fide, tum de morum disciplinâ recipienda consequitur. Itâ summi pontificis est declarare, quæ concilia verè œcumenica sint, ad ipsum spectat judicare, an iis instructasint conditionibus, quæ concilii œcumenici rationem constituunt.* » Le P. Alexandre ne doute donc nullement, que c'est au pape seul qu'il appartient de déclarer si un concile général a été légitime ou non.

XXII. Mais si le concile, selon lui, est supérieur au pape, comment le pape peut-il juger que le concile a été légitime ou non ? C'est une maxime sûre des canons, que l'inférieur n'a aucun pouvoir sur une loi du supérieur : *Lex superioris per inferiores tolli non potest.* (Clement. 2. de elect.) Donc, si le pape peut juger de la légitimité des conciles (selon le P. Alexandre : *Pontificis est declarare, quæ concilia verè œcumenica sint etc,*) il est évident que le pape n'est pas inférieur, mais supérieur au concile.

XXIII. En outre, le pape est-il faillible ou infail-  
lible, en faisant cette déclaration et ce jugement ? S'il est faillible, cette déclaration ne sert que très-peu ou point du tout ; parce que son jugement étant

faillible , il y a le même doute qu'auparavant. S'il est infallible , alors il doit en résulter un schisme éternel et irrémédiable , parce que dans ce cas il y aurait dans l'Église deux chefs, tous les deux suprêmes, sans qu'il existât un juge pour décider les doutes , dans la supposition que le pape et le concile ne fussent pas d'accord entre eux. Dans ce cas , Dieu n'aurait pas bien pourvu à l'Église ; parce qu'il pourrait en arriver que plusieurs articles de foi nécessaires à croire , et même de nécessité de moyens, restassent toujours indécis. Dira-t-on que le pape n'est infallible que dans ces définitions. Et comment peut-on savoir que le pape n'est infallible que dans ces définitions ? Qu'en arriverait-il de l'Église , si elle n'avait pas un chef suprême , un et infallible ? Elle deviendrait une Babel de dissensions et de schismes, sans qu'il existât aucun moyen de les calmer. St.-Jérôme disait à ce propos : *Propterea inter duodecim unus eligitur , ut , capite constituto , schismatis tollatur occasio.* ( Lib. de unit. Eccles. ) En disant cela , il n'y a pas de doute , que St.-Jérôme était persuadé que l'autorité de ce chef était suprême et infallible ; autrement on n'aurait jamais pu éviter les dissensions , ainsi que St.-Thomas ( dont les arguments ne plaisent pas au P. Alexandre , et c'est pour cela qu'il n'en parle pas ) nous l'assure , en parlant de l'autorité du pape : *Per diversitatem autem sententiarum divideretur Ecclesia, nisi in unitate per unius sententiam conservaretur.* ( St.-Thomas contra gentes. lib. iv. c. 76. ) Or , tous les Pères sont de l'avis du docteur Augélique St.-Thomas ; que le gouvernement de l'Église , que Jésus-Christ a donné à St.-Pierre et à ses successeurs , est monarchique , et par conséquent suprême , n'ayant ni supérieur , ni égal dans l'autorité. C'est ce que Gerson même a avoué dans son traité , ( de statib.

eccles. cens. 1.) ainsi que nous l'avons dit au num. 15. Il y dit de plus, que c'est une hérésie de croire le contraire, parce qu'on s'opposerait à la tradition de toute l'Église. Qu'il me soit permis de répéter ici ce passage de St.-Cyprien : *Neque enim alienæ hæreses abortivæ sunt, aut nata schismata, quæ in indè quòd sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus in Ecclesiâ ad tempus sacerdotis, et ad tempus julex vice Christi cogitatur.* (Lib. 1. epist. ad Cornel.) Enfin, on voit par ce que nous avons dit jusqu'ici, que les adversaires mêmes de l'autorité suprême et de l'infailibilité du pape, ne peuvent retrouver un appui sûr dans les choses de foi, qu'en finissant, d'une manière ou d'une autre, par reconnaître dans le pape l'autorité suprême et infailible; autrement, à l'égard des vérités révélées, nous n'aurions rien de sûr, et tout ne serait que dispute et confusion.

XXIV. En second lieu, c'est une règle indubitable, que les propositions générales et certaines n'admettent pas d'exception, à moins que cette exception ne soit également certaine. Or, l'opinion que le pape est inférieur aux conciles généraux, et par conséquent faillible, n'est qu'une simple opinion, ainsi que l'avoue le P. Noël au nom de tous les auteurs de son sentiment. (Hist. eccl. tom. xx. in Scholion, in fin. ad art. 3.) Il est certain, au contraire, que le pape a l'autorité suprême sur l'Église universelle, comme nous l'avons vu plus haut, d'après le premier concile de Nicée : *Qui tenet sedem Romæ caput est... cui data est potestas in omnes populos, ut qui sit vicarius Christi super cunctam Ecclesiam christianam.* D'après le deuxième concile de Lyon : *Ipsa quoque S. romana ecclesia summum et plenum primatum et principatum super universam Ecclesiam catholicam... obtinet cum potestatis plenitu-*

dine, etc. Et le concile de Florence : *Ipsi* (au pontife romain) *in B. Petro pascendi, regendi, et gubernandi universalem ecclesiam à Domino nostro J. C. plenam potestatem traditam esse.* Les décisions de ces conciles n'ont pas été certainement dictées par le hasard, mais elles sont fondées sur les divines Écritures. Les adversaires ne le nient pas; mais ils soutiennent que le pape a l'autorité suprême sur l'Église universelle, lorsqu'elle est dispersée, mais non pas lorsqu'elle est réunie en concile. Je reprends donc l'argument, et je dis : maintenant que les adversaires ont admis que le pape a certainement l'autorité sur toute l'Église dispersée, ils devraient, pour que leur exception eût lieu, démontrer par des preuves également fondées sur les saintes Écritures et également certaines, que cette autorité ne s'étend pas sur l'Église réunie; autrement personne ne pourra dépouiller le pape de son autorité suprême, que Jésus-Christ lui a conférée d'une manière absolue et sans bornes, ainsi que nous le savons par les conciles. Mais où nos adversaires puiseront-ils ces preuves certaines? Et comment pourront-ils les fonder sur les divines Écritures, où l'on voit absolument le contraire? *Pasce oves meas*; cette charge n'a été donnée qu'à St.-Pierre seul. Maintenant qui pourra nous prouver que Jésus-Christ a donné à Pierre le soin de paître les fidèles seulement un à un, et non pas tout le bercail? Lorsqu'on recommande le troupeau à un pasteur, il est sûr qu'on ne lui recommande pas les brebis en particulier, mais qu'on les lui recommande en général, comme celles qui composent le troupeau. Il est certain que les évêques dispersés sont tous des brebis soumises à Pierre : donc, de quel texte de l'Écriture peuvent-ils tirer la conséquence que ces évêques sont supérieurs à Pierre, lorsqu'ils sont réunis en

concile ? Je répète que je ne peux concevoir quelle réponse satisfaisante on pourrait faire à ces deux arguments. Du reste, puisque le même P. Noël avoue que l'opinion de la supériorité du concile ne passe pas les limites de la simple opinion : *Et hanc intra limites opinionis coercui*, au *Scholion* cité plus haut, comment, d'après son opinion certaine, que nous venons de lire, que le pape a l'autorité suprême et est supérieur à l'Église universelle, comment, dis-je, peut-il nous opposer l'exception prétendue de l'Église assemblée, laquelle n'est qu'une opinion, qui, selon les adversaires, ne passe pas les limites de la probabilité, mais qui, selon nous, n'a pas la moindre probabilité ?

---

## §. I.

### Réponse aux objections des adversaires.

XXV. Examinons maintenant les objections qu'on fait à la supériorité du pape, et nous verrons, par leur faiblesse et leur absurdité, que la véracité de notre opinion en ressortira davantage. Ils opposent en premier lieu ce qu'ont dit les apôtres dans le premier concile qu'ils tinrent à Jérusalem : *Visum est enim Spiritu Sancto, et nobis nihil ultra imponere vobis*, etc. (Act. xv. 28.) Vous voyez donc, disent les adversaires, qu'on ne dit pas que le Saint-Esprit ait assisté seulement Pierre dans ce concile, mais tous les apôtres réunis. Nous leur répondons d'abord, que ce concile ne peut pas être appelé universel, parce que parmi les apôtres déjà constitués évêques, il n'y est intervenu

que St.-Pierre , St.-Jacques , St.-Jean , St.-Paul et St.-Barnabé. Nous leur dirons ensuite qu'il est hors de doute que le Saint-Esprit assiste tous les évêques, quand unis au pape, ils définissent dans un concile quelques points de foi; mais cela n'empêche pas que le pape soit le chef, qui définit le dogme qu'on doit tenir, puisque toute l'autorité du concile réside dans le pape.

Et cela se conclut évidemment du chapitre 15 des Actes que nous venons de citer; car, dans ce premier concile, c'est St.-Pierre, qui le premier, définit la question; c'est lui qui, imposant silence à tous, rejeta les doutes contraires, en disant : *Viri fratres, vos scitis quoniam ab antiquis diebus Deus in nobis elegit per os meum audire gentes verbum Evangelii, et credere.* (Act. xv. 7.) Il démontra clairement par ces mots que Dieu n'avait donné qu'à lui seul, et à ses successeurs, la faculté d'instruire les nations des vérités qu'elles devaient croire. Ensuite il ajouta : *Nunc ergo quid tentatis Deum, imponere jugum super cervicibus discipulorum, etc.?* (vers. 10.) Ce langage n'appartient qu'à un docteur ou professeur qui enseigne. Nous ne voyons donc pas que les Pères d'un concile général soient dirigés, ainsi que le pape, infailliblement par le Saint-Esprit; mais quand cela arrive-t-il? C'est quand ils sont unis dans le même sentiment avec le pape, comme les apôtres l'étaient avec St.-Pierre dans le concile de Jérusalem. Mais lorsqu'ils ne sont pas d'accord, alors le concile n'est plus légitime, et on ne peut plus l'appeler œcuménique : c'est un tronç, ce sont des membres sans tête, et ils ne représentent plus l'Église, parce que l'Église doit avoir un chef. Mais, diront-ils, si dans le concile, le pape, ainsi que les évêques, sont tous assistés par le Saint-Esprit, pourquoi donc l'autorité suprême et l'infaillibilité ne résidera-t-elle que

dans le pape seul ? la réponse est facile ; c'est que l'autorité suprême est unique dans l'Église, et non pas double, si l'on ne veut pas donner à l'Église deux chefs suprêmes, et que lorsque les évêques se réunissent en concile avec le pape, ce n'est pas que leur plus grand nombre devienne supérieur au pape dans l'autorité ; ce n'est pas non plus que dans ce cas ils fussent deux autorités distinctes ; c'est qu'alors le même pouvoir qui auparavant était dans le pape seul, s'étend sur eux et se rend commun. Ce n'est qu'alors qu'ils peuvent dire dans les définitions faites par le consentement commun du pape et du concile : *Visum est Spiritui Sancto et nobis*, mais non lorsque les Pères ne sont pas d'accord avec le pape, et forment un monstre, c'est-à-dire un corps séparé de la tête, qui seule a le pouvoir sur tout le corps.

XXVI. En second lieu, ils opposent l'autre texte des Actes : *Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus Sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* (Act. xx. 28.) Donc, disent-ils, le gouvernement de l'Église n'a pas été confié au pape seul, mais aussi au collège des évêques. Il est aisé de répondre que cela a été dit par St.-Paul, non pas aux évêques rassemblés en concile, mais à ses disciples ( nous ignorons si c'étaient des évêques ou de simples prêtres compris sous le nom d'évêques ) que les apôtres avaient convoqués à Milet. pour prendre congé de lui. Mais, bien qu'ils eussent été évêques, il ne leur a pas dit que le soin de toute l'Église leur était confié ; mais qu'il ne leur donnait à régir que leur troupeau. Du reste, chaque évêque qui gouverne bien son troupeau, coopère au gouvernement de l'Église universelle, de la même manière que le bien de chaque membre contribue au bien de tout le corps : mais les évêques gouvernent

l'Église comme membres, le pape comme chef, à qui seul est confié le gouvernement de toute l'Église.

XXVII. En troisième lieu, l'auteur du livre (*Ecclesiæ gall. immun. cap. 13.*) oppose nombre d'appellations faites du pape au concile futur, par exemple celle du roi Philippe-le-Bel contre Boniface VIII; celle de l'empereur Louis contre Jean II, et autres. Mais nous leur ferons observer que malgré ces appels on ne lit nulle part que tous ces appelants aient obtenu qu'un concile révoquât ou modérât aucune des définitions faites par le pape. Bien que ces appels aient été faits aux conciles, ils n'ont été faits qu'aux conciles unis au pape et assemblés par son autorité. Ainsi on a interjeté les appels pour mieux examiner les questions débattues, et mieux informer le pape; spécialement en matière de faits, comme on peut le voir par la forme de l'appel interjeté par le roi Philippe : *A SS. Dom. nostro papâ Innocentio ad S. sedem apostolicam etiam melius consulendam, nec non ad synodum celebrandam etc.* On voit par ce que nous venons de dire qu'on n'a jamais appelé à un concile opposé au pape et privé de son autorité. Mais nous développerons mieux cela dans le chapitre suivant.

XXVIII. En quatrième lieu, le P. Noël Alexandre nous oppose le texte de St.-Matthieu : (*xviii. 15.*) *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum; quod si te non audierit, dic Ecclesiæ.* Donc nous dit-on, si la correction doit être déférée de Pierre à l'Église, l'autorité suprême ne réside pas dans Pierre, mais dans l'Église; c'est-à-dire dans le concile qui représente l'Église. Ce qui le confirme, c'est ce qu'Innocent IV écrivit à Frédéric II (ainsi qu'on le voit : *cap. ad apostolicæ, de sent. et re jud. in 6.*) qu'il était prêt à révoquer sa sentence par le conseil du concile. A l'é-



gard du texte de St.-Matthien, on répond que Jésus-Christ n'a pas adressé ces mots à Pierre comme son vicaire, mais à tous ses disciples et à tous les fidèles, en leur imposant le précepte de la correction. En outre, ces mots *dic Ecclesiæ*, ne signifient pas le concile, qu'on tient rarement; le mot Église signifie les prélats, qui doivent corriger les obstinés. C'est l'opinion de St.-Jean Chrysostôme : *Dic Ecclesiæ, presulis ecclesiet, ac presidentibus.* (Hom. 61. in Matth.) A l'égard d'Innocent, Bellarmin répond (lib. II. de concil. cap. 16.) que premièrement il s'agit d'un simple conseil et non d'une décision; en second lieu, qu'il ne s'y agit d'aucune question de foi, mais seulement de la modération d'une peine, et qui semblait être convenable pour faire la paix avec l'empereur excommunié par le pape. Ils ajoutent que le pape, lui aussi est fils de l'Église, et qu'ainsi il doit obéir à l'Église. Mais qu'est-ce que c'est que l'Église? L'Église est un corps mystique composé de tous les fidèles unis à leur chef, qui est le pontife romain; voici la définition de St.-Cyprien : *Ecclesia est plebs sacerdoti unanata, et grege pastori suo adherens.* (Epist. lib. 3.) Mais lorsque les fidèles sont séparés de leur chef, ils ne peuvent plus se nommer ni Église, ni corps. Comment peut-on nommer corps les membres séparés de la tête? comment peut-on appeler maison une maison sans fondement? Le pape comme homme privé est fils de l'Église, mais comme pontife il est son chef; de manière que le pape n'est pas soumis à l'Église en tout ce qu'il fait comme chef, à cause de l'autorité qu'il a reçue de Dieu; il est donc supérieur à l'Église.

XXIX. En cinquième lieu, ils nous disent : que le concile élit le pape : donc le concile a l'autorité papale. Pourquoi cela? de ce que le chapitre a la faculté

d'élire l'évêque, s'ensuit-il qu'il ait l'autorité épiscopale ? sans doute , Dieu a donné l'autorité d'élire le pape à l'Église , c'est à-dire , au collège des cardinaux ou au concile , quand le pape est douteux , ou hérétique ; mais il ne lui a pas donné l'autorité papale. En sixième lieu, on nous oppose que , si le concile peut déposer un pape hérétique, il peut aussi le déposer pour les autres délits qui sont également pernicious à l'Église ; et de là ils tirent la conséquence que le concile est supérieur au pape. On répond , qu'il n'y a que l'hérésie seule qui puisse rendre le pape inhabile à remplir ses fonctions ; de sorte que si le pape est hérétique , ce n'est pas que le concile soit supérieur au pape ; ( comment peut-il être supérieur au pape , si le pape n'existe pas ? ) mais alors le concile déclare le pape déchu du pontificat , parce qu'en professant une fausse doctrine , il ne peut plus être docteur de l'Église. Nous sommes obligés d'obéir au pape , toutes les fois que celui-ci ne commet pas le crime d'enseigner une doctrine corrompue ; c'est Jésus-Christ qui nous l'ordonne par la voie de St.-Matthieu ( xxiii. 3. ) *Omnia ergo quæcumque dixerint vobis , servate et facite ; secundum opera vero eorum nolite facere.* St.-Pierre ( 1. ep. ii. 18. ) écrit dans le même sens : *Servi subditi estote in omni timore dominis , non tantum tonis et modestis , sed etiam discolis.*

XXX, 7. Le P. Maimbourg dit , que les papes mêmes ont avoué plusieurs fois qu'ils étaient inférieurs aux conciles. Il dit en premier lieu , que le pape Sirius ayant été interrogé par quelques évêques sur l'erreur de Bonose , qui prétendait que la B. V. Marie avait eu d'autres enfants après Jésus , il répondit qu'il ne pouvait donner son jugement sur cette affaire , parce qu'il en avait commis le jugement au concile de Ca-

poue. Il y a plusieurs réponses à faire à ce sujet : La première que ce fait prouverait trop, puisqu'il prouverait que le pape est non-seulement inférieur au concile général, mais encore au provincial, comme l'était celui de Capoue. En outre, on répond que Sirice loin de se déclarer inférieur au concile, déclara le contraire, en disant qu'il ne convenait pas à son autorité de juger cette cause d'après la définition de ce concile; ce qu'il exprima, en disant : *Nos quasi ex synodi auctoritate judicare non convenit*. Maimbourg oppose, en second lieu ces paroles de Sylvestre II : *Si romanus episcopus Ecclesiam non audierit, ut ethnicus habendus sit*. Ces mots ne sont pas de Sylvestre, mais du moine Gerbert, qui, selon ce que raconte Baronius ( l'an 992. ) ayant été illégitimement fait évêque de Reims, et voulant être confirmé malgré l'opposition du pape, écrivit ces mots à Séguia, son métropolitain. En troisième lieu Maimbourg nous dit que Pie II, avoua dans une de ses bulles, qu'il avait défendu l'opinion ancienne, que le concile était supérieur au pape; donc, dit Maimbourg, celle-ci est l'opinion ancienne. Nous lui répondons, qu'on voit par la même bulle par quelle raison Pie avait appelé *ancienne* cette opinion : ancienne, parce qu'on l'avait eue avant lui; mais ayant reconnu la vérité, il s'était rétracté avant d'être pontife, ainsi que nous le savons par son épître à Eugène IV.

XXXI. Il ne sera pas inutile que je réponde au livre Table histor. du fr. Jean-Baptiste Fruillot, qui dit, en s'appuyant sur le témoignage de Théodoret, que le premier concile de Constantinople, et second œcuménique, avait été convoqué sans l'autorité de St.-Damase, pape de ces temps-là. C'est une erreur,

puisque St.-Damase avait écrit avant cette époque des lettres pressantes à l'empereur Théodose, pour qu'il l'aidât à faire assembler un concile à Constantinople, afin de faire condamner l'hérésie de Macédonius. On peut le voir dans Théodoret même (lib. v. cap. 9.) qui rapporte la lettre que les Pères du concile écrivirent à St.-Damase, et dans laquelle ils lui disent : *Et nos ut propria membra congregasti per litteras Dei amantissimi imperatoris*. En outre, on lit dans l'action 18 du vi<sup>e</sup> synode : *Maximus Theodosius imperator, et Damasus fidei adamans obstiterunt Macedonio*. Binius prouve la même chose, ainsi que le cardinal Baronius, qui, en 381, (num. 19.) rapporte les paroles suivantes, tirées d'un manuscrit très-ancien de la bibliothèque de Ste.-Marie-Majeure : *Sententiam de damnatione Macedonii et Eunomii Damasus confirmari præcepit etiam in sanctâ secundâ synodo, quæ præcepto et auctoritate ejus apud Constantinopolim celebrata est*. En outre, Baronius (ibid. num. 26.) raconte que St.-Damase avait étendu et conclu, dans la réunion de tous les évêques occidentaux, la condamnation contre Macédonius, et que cette condamnation, après avoir été transmise au concile, fut lue et acceptée par le dernier.

---

## §. II.

Réponse aux objections tirées des conciles de Pise et de Constance.

XXXII. On nous oppose aussi le concile de Pise et celui de Constance, qui en a été le complément. Parlons d'abord du concile de Pise. L'Église était agitée à cette époque par le schisme de deux pontifes douteux, Benoît XIII, Pierre de Luna, et Grégoire XII, Ange

Corrario; aucun des deux ne voulant céder avant que l'autre eût renoncé au pontificat, un concile se rassembla à Pise, en 1409, dans lequel on déposa Benoît et Grégoire : Alexandre V y fut proclamé pape; mais ce pape étant mort peu de temps après, on y substitua Jean XXIII. Cette dernière élection, loin d'éteindre le schisme, ne servit qu'à l'augmenter davantage; les peuples, qui auparavant n'étaient partagés qu'en deux factions, se divisèrent en trois, parce que ce concile ne fut pas regardé comme légitime par plusieurs savants, et spécialement par St.-Antonin (3. p. tit. XII. cap. 5. §. 2.), à cause qu'il n'avait pas été convoqué par autorité du pape. Pierre d'Ailli écrit que les partisans des deux factions de Benoît et de Grégoire continuèrent probablement à soutenir leurs partis : *Duæ obedientiæ duorum contendentium probabiliter tenent contrarium.* (Ap. Labbeum in ap. conc. constant.) d'Ailli même travailla à faire entrer dans le concile de Constance comme cardinal Jean Dominique, qui avait reçu cette dignité de Grégoire. Maimbourg même avoue dans son histoire du schisme (lib. 6.) *Eorum sententiam, qui Benedictum agnoscebant, probabilem fuisse... et ideò viros potuisse illam securâ conscientiam amplecti.* A cause de cette probabilité, dans le même concile de Constance, on accorda à Grégoire les honneurs réservés au pape. Donc le concile de Pise n'a pu être considéré comme œcuménique et légitime, parce qu'il s'est réuni sans l'autorité du pape. Mais, quand même il eût été œcuménique et légitime, on ne pourrait certainement pas en conclure, ainsi que Maimbourg prétend, que le concile est supérieur au pape, parce qu'à cette époque, d'après tous les actes de concile, on était entièrement dans l'incertitude de savoir quel était le pape, de Benoît ou de Grégoire, à

cause d'une infinité de doutes de fait et de droit; comme s'expriment les universités de Paris et de Bologne dans leurs décisions uniformes, qu'ils ont publiées : *Stante dubio inextricabili papatus, propter dubia facti et juris, provisio spectat ad concilium*. Ainsi, le concile, dans sa sess. 15 du 5 juin, décréta ce qui suit : *Visis, et diligenter inspectis omnibus... in prædictis Benedictum et Gregorium, tanquam de papatu colludentes, schismatos, et veros hæreticos, sententiam depositionis pronuntiat*. Donc, le décret du concile ne fait pas opposition à notre sentiment, parce que nous ne parlons que du seul pape catholique et certain.

XXXIII. Passons maintenant au concile de Constance. Par la raison que la nouvelle élection du pontife par le concile de Pise, n'avait pu calmer le schisme en aucune manière; en 1414, un autre concile, autorisé par Jean XXIII, se rassembla à Constance, pour soumettre ces trois pontifes, Benoît XIII, Grégoire XII et Jean XXIII, au jugement du concile; de sorte que dans la session 4, on dit : *Hæc sancta synodus..... in spiritu sancto congregata legitimè, generale concilium faciens, Ecclesiam repræsentans, potestatem à Christo immediatè habet; cui quilibet cujuscumque dignitatis, etiamsi papalis existat, obedire tenetur in iis que pertinent ad fidem, et extirpationem dicti schismatis, et reformationem generalem Ecclesiæ in capite, et in membris*. Maimbourg prétend que le décret de cette quatrième session était conçu en ces termes. Mais le savant Emmanuel Schelstrate, que le P. Noël Alexandre appelle homme très-éclairé, rejette cette leçon dans son traité *De sensu et auct. decret. etc.* pag. 42. Il prétend que le mot *ad fidem* n'existait pas dans le décret, mais qu'il y fut mis par Pierre Crabbe, dans son édition du concile de 1538, parce que ce mot-là n'existait pas dans les édi-

tions plus anciennes de Paris, de Cologne, de Haguenau et de Milan; il écrit pourtant que cette particule existait dans les anciens manuscrits du concile. En outre, il dit (pages 41 et 84.) que ces mots à la fin du décret : *Et reformationem generalem Ecclesie in capite et in membris*, devaient être mis par quelques-uns d'entre eux, mais qu'on ne les mit pas, parce que les cardinaux et les envoyés de la France protestèrent ne pas vouloir admettre ce décret, si l'on n'était pas ces mots dont nous venons de parler; en effet, dit-il, on ne les mit pas. Panorme écrit de la même manière; cela est aussi noté dans trois manuscrits du registre du concile, et Schelstrate en rapporte les mots précis. On voit aussi que cette clause n'existe pas dans les manuscrits des bibliothèques de Paris, de Vienne, de Rome, de Salerne, ainsi que dans plusieurs autres : le P. Roncaglia, dans ses notes à l'histoire du P. Noël, ajoute que cette clause n'existe pas non plus dans neuf manuscrits et neuf éditions de Venise. Maimbourg rapporte des manuscrits contraires; mais Schelstrate fait voir qu'ils ne parlent pas de la session quatrième faite le 30 mars, mais de la session cinquième du 6 avril : il dit qu'on trouve écrite cette clause dans plusieurs éditions imprimées, par la raison que les Pères de Bâle, afin de donner de la valeur à leur décret (dont nous parlerons dans la suite) de la supériorité du concile sur le pape, se sont servis de quelques manuscrits peu dignes de foi, d'après Maimbourg même, qui avoue que la collection des Pères de Bâle et les éditions suivantes étaient défectueuses.

XXXIV. Après la session quatrième, quelques membres du concile préparèrent le décret pour la cinquième, où l'on fit le décret suivant : *Item declarat, quod quicumque cujuscumque conditionis, etc. etiamsi*

*papalis, qui mandatis hujus S. synodi, et cujuscumque alterius concilii generalis legitime congregati, super premissis, seu ad ea spectantibus, factis, vel faciendis, obedire contumaciter contempserit, debite puniatur, etc.* Ce décret était d'une grande importance, et demandait par cela même une discussion bien approfondie; mais les Pères se contentèrent d'envoyer des députés pour conférer sur ce point avec le cardinal Zabarella, florentin, qui s'y opposa; mais cette opposition fut inutile, car les députés voulurent absolument, et sans l'examiner d'avantage, mettre le décret comme il était déjà formulé. Voilà ce qu'on trouve noté dans le registre du concile, au quatrième manuscrit. *Post sessionem fuit per cardinalem Florentinum cum deputatis aliquantulum disputatum, finaliter concilium voluit ex integro dictas definitiones in alia sessione pronuntari, etc.* Lorsque les cardinaux entendirent qu'on voulait mettre dans la session cinquième ces décrets qui avaient été si peu examinés ils se proposèrent de ne pas y assister; mais ensuite pour éviter le scandale, et le danger de faire dissoudre le concile ils y assistèrent; mais auparavant ils protestèrent avec les envoyés français qu'ils n'y donnaient point leur consentement : *Præmissa per dominos, cardinales et oratores regis Franciæ protestatione facta, quod propter scandalum evitandum ad sessionem ibant, non animo consentiendi iis quæ audierunt statui debere.* C'est ce qu'on lit dans trois manuscrits du concile comme l'observe Schelstrate ( de sensu, etc. page 42. )

XXXV. Voyons ce que dit Bellarmin de ces sessions IV et V. Il écrit ( de concil. lib. II. cap. 19. ) que lors de la quatrième et de la cinquième session le concile n'était pas oecuménique, parce qu'il n'y assista que la troisième partie de l'Église, savoir, seu-



lement ceux qui étaient du parti de Jean, les partisans de Grégoire et de Benoît s'y étant refusés. Il dit en outre, qu'à cette époque, il n'existait pas un pape certain, d'autant plus que Jean, qui avait convoqué le concile, l'avait déjà quitté. Il ajoute qu'il importe peu qu'on dise que si le concile n'était pas œcuménique, il ne pouvait pas déposer les trois papes qui étaient douteux; car, dit-il quoique le concile ne puisse définir de nouveaux dogmes de foi, sans l'autorité du pape, cependant il peut bien, en temps de schisme, pourvoir l'Église d'un pasteur, lorsque celui qu'elle a n'est pas certain. Il ajoute que Jean et Grégoire ont dans la suite renoncé spontanément au pontificat, comme on lit dans la session 12. et 14. Et quoique Benoît n'eût jamais voulu renoncer, il n'est pas moins vrai, que son successeur Clément VIII, céda tous ses droits à Martin V, qui fut reconnu pontife par l'Église toute entière.

XXXVI. C'est de cette cinquième session que Maimbourg tire la conséquence de la supériorité absolue du concile sur le pape. Mais nous disons en premier lieu, que tout en ayant égard aux mots des décrets de cette session, on ne peut en déduire cette supériorité; car le concile a toujours eu l'intention de parler d'un cas de schisme et d'un pape douteux; cela est évident parce que nous venons de rapporter plus haut. *Quæ pertinet ad fidem, et extirpationem dicti schismatis*; ainsi que par les paroles suivantes: *Item declarat quòd quicumque mandatis S. synodi super præmissis, sive ad ea pertinentibus... obedire contempserit*, etc. Quelles étaient donc ces choses précédentes, si ce n'est l'extirpation du schisme et la déposition des pontifes douteux? Du reste, dans la congrégation du 2<sup>e</sup> jour de septembre 1417, d'après les actes du concile (ce que le P.

Noël ne nie pas ) les trois nations opposées à celle d'Allemagne , dirent que parlant du pape certain *papa ritè et canonicè electus à concilio ligari non posset*. Voilà pourquoi dans le décret de la session 45 faite *conciliariter* par les cinq nations , on établit : *Ut Rom. pontifex proximè assumendus ecclesiam in capite , et membris reformet*. On y dit que la réformation serait faite par le pape et non par le concile. Ajoutons que dans le traité que les cardinaux exposèrent au concile , ils posèrent ces deux propositions parmi plusieurs autres : *Romana Ecclesia omnium ecclesiarum caput meritò dici potest ; romana Ecclesia sicut omnium Ecclesiarum caput dicitur , sic et concilii generalis , imò universalis Ecclesie*. Voici la réponse du concile : *Nota super verbum caput , hoc concedatur ; tamen non ad fovendum schisma , aut deformitates*. *Item nota super verbum concilii , subdistingendum , hoc est verum in aliquo concilio , maximè cum agitur ad hæresim extirpandam ; ubi autem agitur de schismate tollendo in romanâ Ecclesiâ , quod per cardinales ortum habuit , ibi non habet locum*. Ajoutons encore qu'on censura la proposition 41 de Wicleff , ainsi conçue : *Non est de necessitate salutis credere romanam Ecclesiam esse supremam inter Ecclesias*, en disant , que si cela s'entendait ainsi pour l'Église militante , le sens en était hérétique , par cette raison : *Quia necesse est remanere hujusmodi Ecclesiam supremam in officio et auctoritate docendi , et præcipiendi... ut talis est Ecclesia romana , ubi papa caput est , etc*. Cette censure fut approuvée par le concile , ( sess. 8. ) Ensuite dans la constitution de Martin V , approuvée par le concile même dans la dernière session , une des interrogations qu'on devait faire aux hérétique convertis était celle-ci : *Utrum credat quòd papa canonicè electus , qui pro tempore fuit ejus nomine proprio expresso , sit successor B. Petri , ha-*

*bens supremam in Ecclesiam Dei potestatem.* Le pape n'aurait pas l'autorité suprême si elle était soumise au concile. Eugène IV dans sa bulle *Moyses*, approuvée par le concile de Florence, tenu en 1439, condamna la proposition des Pères de Bâle, qui assuraient que le concile de Constance avait déclaré que le concile est supérieur au pape : *Juxta pravum ipsorum Basilleensium intellectum, quem facta demonstrant, veluti S. scripturæ et SS. Patrum, et ipsius Constantiensis concilii contrarium.* Donc Eugène et le concile de Florence étaient dans la persuasion, que le concile de Constance avait parlé d'un pape douteux.

XXXVII. On peut dire tout cela, en considérant comme valide la session cinquième que nous venons de citer. Voyons maintenant les défauts auxquels elle a été livrée. Le premier fut sur la *délibération*. On y proposa nombre de sentiments à l'égard de l'autorité du concile et du pape. Le *premier*, était que le concile ne pouvait avoir en aucun cas, l'autorité sur le pape. Le *second*, qu'il ne pouvait pas même juger sur un pape douteux; mais qu'il lui était seulement permis, lorsqu'un pape était notoirement hérétique de le déclarer déchu du pontificat. St.-Antonin dit (p. 3. tit. 23. c. 3. §. 3. ) qu'en ce cas *videretur (pontifex) a populo dejectus* (ex. c. *audivimus* 24. q. 1. ) Il paraît que cette opinion fut reçue dans le concile de Pise, puisque pour déposer les deux papes douteux, Benoît et Grégoire, comme ils furent en effet déposés, on décida de les déclarer avant tout, schismatiques et hérétiques. Le *troisième*, était celui du cardinal d'Ailli, qui disait que le pape en temps de schisme devait se soumettre au jugement du concile. Le *quatrième* était celui du cardinal Zabarella, qui soutenait qu'en temps de schisme, le concile pouvait bien élire le pape, mais

qu'avant de l'élire, il ne pouvait faire aucune réforme de mœurs, concernant le chef ni les membres; c'est aussi la protestation que firent les quatre nations après la session 38 où ils dirent : *Duplex secundum sacros doctores est unio in Ecclesiâ, una membrorum ad invicem, quæ jam creditur esse : facta altera membrorum ad caput, ut constituatur corpus integrum et perfectum, et ista non est facta ; igitur primo loco facienda.* Cette opinion, ainsi qu'on le verra, fut la mieux reçue dans le concile de Constance. Enfin, la cinquième, était de Jean Gersou; il disait que le pape était toujours et entièrement soumis au concile; mais cette opinion n'a jamais été reçue par le concile; car dans les décrets, on a toujours fait mention du schisme.

XXXVIII. Mais pour venir au point de la délibération, il est certain que pour décider une question si embrouillée et partagée en plusieurs opinions, de longs débats étaient nécessaires; mais nous avons démontré qu'on fit bien autrement. Dans un seul jour on proposa les décrets de cette cinquième session, et après une courte discussion entre un très-petit nombre d'entre eux, on conclut et on décida. *Penè in omnibus concilii decretis factum est, ut cardinalibus ita arctoe et brevi tempore ostensa sint decreta à nationibus conclusa, ut non fuerit in eorum potestate sufficienter deliberare, etc.* Cela est noté dans le quatrième manuscrit des actes du concile, comme on peut voir dans Schelstrate (de sensu, etc. pag. 104.) C'est aussi un des doutes, que le cardinal d'Ailli, dans son traité (de Eccl. et card. auct. part. 1. cap. 4.) proposa au concile : *An quatuor nationes, cæcluso cardinalium collegio, faciant concilium generale... non factæ in communi sessione, collatione votorum; videtur nullis non esse censenda delib. ratio concilii conciliariter facta.* C'est pour cela que Jean XXIII

ne voulut jamais accéder aux décrets du concile, ainsi qu'il l'écrivit au duc de Berry, ce qu'on peut voir dans deux manuscrits de la bibliothèque de St.-Victor : *Licet in conciliis non debeat fieri nationum differentia : sed omnes, et singulos sententiam suam dicere publicè oporteat, ut unius instructione informantur alii; hoc tamen Constantiæ non fuerit permissum, quinimò statutum, quamlibet nationem unam vocem habituram.* Ainsi le premier défaut se remarque dans la délibération.

XXXIX. Le second défaut fut celui de liberté, car les voix étaient données au milieu du bruit et des menaces, en sorte qu'elles n'étaient pas libres. C'est pour cette raison que trois nations unies au collège des cardinaux protestèrent contre la nation allemande, en disant que la foi du concile vacillait, parce que les peuples de plus d'un royaume n'adhéraient pas fermement au concile, à cause des discordes et des craintes : *Clerus et populus nonnullorum regnorum nondum solide huic S. concilio adhæserunt, necnon etiam quorundam qui eidem concilio adhæserunt propter rumores discordiarum, et quasi impressionum, quas in eodem concilio fieri audiunt, fides jam de eodem concilio dicitur vacillare.* Voilà ce qu'on lit dans les quatre cahiers des actes du 11 septembre 1417. Les craintes étaient produites par le roi, qui menaçait les cardinaux, parce qu'ils ne voulaient pas élire le pape à sa volonté, ainsi qu'on le voit dans les actes : *His diebus magnus terror et turbatio dicebatur esse in concilio... Causa autem odii regis in eos dicebatur, quod rex volebat habere papam ad voluntatem suam.* Ce fut aussi une autre raison pour laquelle Jean XXIII ne voulut pas adhérer au concile, en disant : *Et licet in conciliis suffragia debeant esse libera, nihilominus multæ extiterunt cavillationes et subornationes per minas et terrores ab imperatore procedentes.* En outre,

Eugène IV, dans son apologie contre les Pères de Bâle, dit que quoique plusieurs d'entre eux eussent réclamé contre les décrets, ils ne purent être entendus, à cause du grand bruit qu'on faisait dans le concile : *Contra decreta de auctoritate conciliorum nonnulli reclamaverunt graviter, qui strepente multitudine superati audiri nequiverunt.*

XL. Le troisième défaut a été dans l'ordre des votes. Car les cardinaux et les évêques du concile ne donnaient pas leurs voix publiquement, ainsi que les canons de l'Eglise l'ordonnent, mais ils étaient admis tous, même les laïques, à donner leurs voix en particulier, et les décrets étaient ainsi conclus : *Cum in conciliis secundum statuta canonum vis suffragii non competat nisi cardinalibus et episcopis, quorum suffragia requirenda sunt in sessionibus publicis, et non privatis consiliis, nihilominus quicumque ad hujusmodi consilia fuissent admissi, nullo discrimine personarum habito, omnium suffragia etiam laicorum, subtractis prælatorum suffragiis recepta sint.* (Jean XXIII, dans sa lettre au duc de Berry.) C'est encore un doute que le cardinal d'Ailli proposa au concile, concernant sa validité : *An dictæ nationes (chaque nation donnait une seule voix, bien que le nombre de l'une d'elles fut bien inférieur aux autres) quæ multis videntur contra vel præter consuetudinem antiquam conciliorum, habuerint auctoritatem... privandi romanam Ecclesiam, et sacrum collegium jure suo, habendi scilicet votum in concilio.*

XII. L'autre défaut concerne l'autorité, parce que le concile ne s'assembla que par autorité du pape Jean, Benoît et Grégoire n'ayant pas donné leur consentement. Ainsi tous les évêques et docteurs de l'Ecosse et de l'Espagne et de plusieurs autres provinces, lesquels pendant la quatrième et cinquième session adhéraient

à Grégoire et à Benoît, ne considérèrent pas le concile comme œcuménique. De manière, dit le cardinal Bellarmin (de concil. lib. II. cap. 19.) que pendant ces deux sessions le concile n'était pas général, parce qu'il n'y avait que la troisième partie de l'Église, c'est-à-dire les seuls partisans de Jean. On sait qu'à la vingtième session une congrégation générale ayant eu lieu entre Sigismond, les légats du concile et ceux des princes du parti de Benoît, le 4 février 1416; les Pères approuvèrent unanimement les chapitres du concordat, parmi lesquels était la résolution de ne traiter dans le concile d'autre affaire que de faire cesser le schisme et de procéder contre Benoît, s'il s'obstinait à ne pas céder. Benoît s'étant donc obstiné, on le condamna comme hérétique et schismatique. Maintenant, comment voulez-vous que les quatrième et cinquième sessions, dépourvues des autres obédiences, aient pu faire des décrets de concile œcuménique, et que Martin les ait approuvés comme tels? Eugène IV, dans l'apologie citée, nous dit que le concile ne fut général que lorsque Grégoire et Jean furent convenus de convoquer un concile nouveau; et il ajoute : *Quod ergo antè illum articulum actum est, universæ Ecclesiæ non debet adscribi, sed eis tantùm qui unius tantùm obedienciæ synodum faciebant.* Turrocremata (lib. II. de Eccl. c. 99.) fait remarquer que tout le parti de Jean ne consentit pas aux décrets, car plusieurs Pères s'y refusèrent. Le même auteur ajoute qu'on ne peut excuser la témérité de ceux qui affirment que la seule obédience de Jean avait été suffisante pour faire un concile général : *Nullus dubitat, quòd asserere quòd sola obediencia Joanni faceret concilium universale, esse et temerarium.* Ajoutons que Jean n'y donna son consentement qu'avec cette condition expresse, *ut iterùm concilium*

*convocaretur, perinde ac si hactenus legitime convocatum non esset, neque œcumenicum fuisset.* C'est donc avec cette condition que le concile accepta le consentement de Jean, et qu'il voulut bien permettre que le concile fût convoqué de nouveau par les légats de Grégoire. La même faculté fut donnée aux évêques partisans de Benoît, ainsi que nous le lisons dans deux cahiers manuscrits, et dans les actes de la vingtième session. Par conséquent, ces Pères étaient persuadés que l'autorité du concile serait douteuse, si le concile n'était pas convoqué par l'obéissance de Jean, celle de Grégoire et de Benoît; sans cela ils n'auraient pas admis la nouvelle réunion du concile, par laquelle on mettait en doute tous les décrets qui avaient été faits jusque-là.

XLII. Qu'on ne dise pas que Martin V, après son élection au pontificat, confirma le 21 mars 1418, tous les décrets que le concile avait faits auparavant; car Martin V, dans la session 45, ne confirma les décrets du concile que de la manière suivante : *Omnia et singula decreta in materiâ FIDEI, per præsens S. concilium... CONCILIARITER, facta approbat et ratificat, et non aliter, nec alio modo.* Donc, Martin V n'approuva, en premier lieu, que les seuls décrets relatifs à la foi, savoir les décrets portés contre Wicleff et Jean Huss, bien différents des décrets des sessions IV et V, qui ne concernaient pas la foi, mais la réforme *in capite et membris*, d'après leurs propres termes. Aussi, Henri Sponde évêque français, a-t-il écrit : *Decreta de auctoritate concilii in pontificem, et de potestate reformandi Ecclesiam, tam in capite quam in membris, absolutè, ut sonare videntur sumpta, nullo modo Martinus approbare voluit, ulpotè contraria existimata collatæ à Christo Domino*



*potestati, quâ caput debet membra regere, non regia membris. Ad annum 1414.*

XLIII. En outre, Martin V n'approuva que les seuls décrets *conciliariter facta*, qui n'étaient certainement pas les décrets cités, à cause de leurs nombreux défauts. Sponde rapporte, que Martin V, se réserva par ces motifs de répondre, dans la dernière session aux nonces polonais, (lesquels demandaient à pouvoir en appeler au concile futur,) pour faire connaître, par sa réponse, quels étaient les décrets qu'il voulait approuver, et ceux qu'il ne voulait pas admettre : *Putamus nunciorum Poloniæ petitionem de industriâ, Martini ad ultimam sessionem reservatam, ut eâ occasione significaret, quæ concilii decreta ipse probaret, quæ non.* Il est si vrai que Martin n'avait pas l'intention de les approuver, qu'il publia dans la suite une bulle contre les Polonais qui en avaient appelé de Martin au concile, dans laquelle il dit : *Nulli fas est à supremo iudice, videlicet ab apostolicâ sede, seu romano pontifice appellare, aut illius iudicium in causis fidei declinare.* Le pape Martin ne pouvait démontrer plus clairement qu'il n'avait jamais eu l'intention de confirmer ces décrets, qui portaient préjudice à son autorité. Donc, Maimbourg se trompe, en disant qu'il les a confirmés. Et ce qui le prouve plus fortement encore, c'est que Jean Gerson, dans sa dissertation sur l'autorité du concile, fait tous ses efforts pour prouver, que la bulle de Martin n'était pas valide, par le motif qu'elle était contraire aux décrets du concile. En outre, dans la bulle de l'approbation du concile qu'on lit dans la session 45, et que le concile approuva, Martin V, déclara expressément *papam supream in Ecclesiâ habere potestatem.* Dans la congrégation du concile, le 11 septembre 1417, on décida, que *Papa ritè et canonicè electus*

*à concilio ligari non posset.* Dans toutes les autres approbations du concile de Constance, que le P. Noël dit avoir été faites par Eugène IV et par Pie II, on lit que ceux-ci n'avait d'autre intention que d'approuver ce qui avait été approuvé par les pontifes leurs prédécesseurs ; ainsi ils s'en tenaient à l'approbation de Martin V. En outre nous savons, que le même pape Eugène avec le concile de Florence, condamna comme scandaleuses et impies les déclarations du concile de Bâle, par lesquelles on confirmait les décrets du concile de Constance à l'égard de la supériorité des conciles. Eugène déclara plusieurs fois dans la suite ( nous en parlerons dans le §. suivant ) qu'il n'avait jamais voulu confirmer d'autres décrets, que ceux qui concernaient l'hérésie et la paix des princes, mais non pas ceux qui concernaient l'autorité du pape. Voici dans quels termes Eugène écrivit à François Foscaren, doge de Venise (Raynald, en 1433. n. 19.) : *Potius vitam posuissimus quam voluissimus, ut pontificalis dignitas submitteretur concilio contra omnes canonicas sanctiones.* Pie II, en parlant des conciles, dans sa constitution, dit : *Inter quæ nullum invenimus fuisse ratam, quòd, stante romano indubitato præsule, alique ipsius auctoritate convenerit, quia non est corpus Ecclesie sine capite, et omnis ex capite diffluit in membra potestas.*

## §. III.

Réponse à l'objection tirée du concile de Bâle.

XLIV. Les adversaires opposent encore le concile de Bâle, commencé en 1432, dans lequel on dit pendant la deuxième session : *Veritas de potestate concilii generalis universalem Ecclesiam representantis, supra papam declarata per Constantiense, et hoc Basileense generalia concilia, est veritas fidei catholicæ.* Il y a bien des remarques à faire sur ce décret. 1° Raynaldy raconte à l'année 1431 (num. 31.) qu'Eugène IV, après avoir convoqué le concile de Bâle et y avoir envoyé comme légat le cardinal Césarini, écrivit à celui-ci, poussé par de justes raisons, et avant que la première session fût terminée, afin qu'il fit dissoudre le concile de Bâle et qu'il le transférât à Bologne. Mais Césarini, avec quelques autres évêques, ne voulut pas obéir, de manière qu'Eugène, par une bulle formelle, se vit forcé de révoquer le concile et de le déclarer dissous; mais les Pères de Bâle ne cessèrent pas de s'assembler et de faire des décrets. 2° Le cardinal Turrecremata (lib. II. cap. 100.) dit que cette deuxième session ne fut tenue que par huit évêques seuls, et que leurs décrets furent publiés *ad furorem quorundam hostium apostolicæ sedis.* 3° A cette époque, le concile avait déjà été révoqué et dissous par Eugène, de sorte que les Pères ne voulurent plus intervenir dans les sessions suivantes : après cela ils quittèrent le concile, et s'unirent à Eugène. 4° Il est certain qu'un concile ne peut définir que les

choses pour la décision desquelles il a été convoqué; et c'est pour cette raison que Léon I<sup>er</sup> déclara nuls les décrets du premier concile de Constantinople, portés contre l'autorité du patriarche d'Alexandrie et le pape St.-Gelase, bien que le concile de Chalcédoine eût été légitime; cependant il n'approuva pas les choses que le Saint-Siège n'avait pas désignées pour être définies, *alia autem quæ S. sedes apostolica gerenda nullatenus delegavit... nullatenus approbavit*. On doit dire de même du concile de Bâle : il fut convoqué pour travailler à la conversion des Bohémiens, pour cimenter l'union de l'Église grecque avec la latine, et pour travailler à la réforme des mœurs, mais non pas pour la décision de l'autorité du pape. Cependant les Pères de Bâle, dans la trente-troisième session, se portèrent à une audace telle, qu'Eugène IV ayant transféré le concile à Ferrare en 1437, ils le déposèrent, le déclarèrent hérétique, et lui substituèrent Amédée, duc de Savoie, sous le nom de Félix; or cela se fit malgré le consentement de presque tous les évêques, car Sponde (hist. an. 1431.) raconte ce qui suit : *Cùm judicium in Eugenium intenterunt, viæ triginta adfuerunt, et in ejus depositionem septem tantùm episcopi*. Félix fut si persuadé dans la suite de la nullité de son électiou, qu'il renit entre les mains de Nicolas V, successeur d'Eugène, la renonciation au pontificat. (1)

(1) Amédée était un prince vertueux, et qui pour ne vivre qu'en Dieu, avait abdiqué le trône et s'était retiré dans une solitude. Lorsque les Pères de Bâle l'eurent élu pape, il refusa pendant long-temps d'accepter le pontificat. Enfin, craignant d'offenser Dieu, s'il n'acceptait point, ainsi qu'on le lui disait, il s'y soumit. Cependant, aussitôt qu'il s'aperçut que son électiou n'était pas légitime, il y renouça de bon gré.

**XLV.** Cela n'empêche pas Louis Dupin de donner le nom de concile œcuménique à ce congrès désordonné, en disant qu'il fut entièrement approuvé par Nicolas V. Mais quoique la convocation du concile de Bâle fût faite par Eugène IV, cependant il fut commencé par un si petit nombre de Pères, qu'on ne peut dire qu'il représentât l'Église, puisque dans la seconde et troisième session; dans lesquelles on fit l'injuste définition que nous venons de citer, on ne compta pas plus de sept ou huit évêques, ainsi qu'on le voit par la réponse de ce concile donné, en 1440. *Cum tempore primæ dissolutionis prætensæ pauci prælati essent in concilio, non numerum quatuordecim excedentes, neque medietas numeri suppositorum in concilio haberetur, quæ præmissis actibus interfuit, etc.* Et quoique dans la session XVIII, où le nombre des prélats s'était accru, on renouvela les décrets de la II<sup>e</sup> session; cependant le cardinal Turrecremata (in res. ad Basileens. habita. in conc. florent.), affirme que, dans cette XVIII<sup>e</sup> session, tous les Pères ne consentirent pas; car les uns protestèrent, d'autres donnèrent leur consentement ou comme simples particuliers ou plutôt par force, d'autres enfin ne voulurent pas y intervenir, parce que les décrets n'étaient pas faits par les évêques seuls, ainsi qu'il le fallait, mais par *multitudinem populi parvi pretii, et nullius auctoritatis*. Tout cela est confirmé par le cardinal d'Arles (comme le dit Enéas Sylvius (in actibus Basileens.)), qui étant le défenseur principal de la supériorité du concile sur le pape, se plaignit beaucoup de cette dissension des prélats et pour cela attribua ces décrets plutôt aux voix du clergé inférieur qu'à celles des évêques, en disant : *Opus Dei hâc vice fuisse autumo, ut inferiores ad descendum reciperetur*. Louis Muratori (tom. 2. in

suis anecdotis) rapporte que le même Enéas Sylvius, dans un de ses discours faits l'an 1452, s'exprima en ces termes, à l'égard des décrets cités : *Inter episcopos vidimus in Basileâ coquos, et stabularios orbis negotia judicantes.*

XLVI. Et d'ailleurs dans le concile de Bâle les voix ne furent pas données librement, ainsi que nous l'apprenons par le témoignage du cardinal Turrecremata, et Eugène IV, dans sa bulle de 1431, à l'archevêque de Cologne : *Plerique accedere sunt coacti, in quibus nec vis, nec potestas concilii generalis consistit, quorum deliberationes minimè sunt liberæ, cum ab eorum, qui compulerunt, voluntate dependeant.* St.-Antonin et St.-Jean Capistran ont appelé ce synode de Bâle, *conciliabulum viribus cassum, et synagogam satanæ : Synodum prophanam, excommunicatam, et basiliscorum speluncam.* Le concile de Florence dans sa session de 1439, condamna les déclarations de Bâle comme scandaleuses et impies : *Tanquam impias, scandalosas, etc. damnat, reprobatur.* Enfin le concile de Latran V, dans la session XI, et Léon X dans sa bulle d'approbation de ce concile, appellent le synode de Bâle, *conciliabulum schismaticum, seditiosum, et nullius prorsus auctoritatis.*

XLVII. Et qu'on ne nous objecte pas, qu'Eugène par sa constitution, qui commence par *dudum*, révoqua les premières, en déclarant que le même concile avait été commencé et continué légitimement ; car le cardinal Turrecremata ( lib. II. c. 100 ), dit qu'Eugène ne fit cette révocation que par crainte, puisque ce malheureux pontife était infirme, et se trouvait assiégé dans sa maison hors de Rome ; cette ville étant déjà prise ; de plus il était menacé par tout le monde d'être entièrement délaissé et même d'être

abandonné par ses cardinaux, au grand scandale de l'Église. Ainsi cette révocation ne fut pas libre, car elle fut sous l'impression de la crainte, Il est à remarquer que bien que les légats d'Eugène, eussent signé ( dans la sess. xvii. ) le décret de la supériorité du concile sur le pape, il n'en est pas moins vrai, qu'ils protestèrent, qu'ils signaient *nomine proprio*, et non comme légats du pape. Au reste, bien qu'Eugène eût déclaré légitime le concile pour éviter le schisme, il ne confirma jamais les décrets faits contre l'autorité du pape : Or la légitimité du concile diffère beaucoup de la légitimité de tous ses décrets. Les conciles de Constantinople de Chalcédoine et de Constance furent légitimes, mais tous leurs décrets n'ont pas été approuvés par les pontifes Léon, Pélage, Grégoire et Martin V. Eugène, dans sa constitution *dudum* déclara comme valables les seuls décrets qui appartenaient *ad extirpationem hæresum, ad pacem inter principes, et populos christianos, et ad morum reformationem*. Il le déclara plus expressément dans sa lettre ( lib. xvii. page 201. ) en disant : *Et nullatenus ad alias causas, quàm ad præmissas converti debeant*. De plus dans cette bulle *dudum* la condition expresse : *Ut omnia et singula contra auctoritatem nostram facta prius omninò tollantur*. Mais les prélats de Bâle, n'ayant pas rempli cette condition, Eugène ne voulut pas approuver leurs décrets, ainsi qu'il l'annonça dans le concile de Florence : *Nos quidem progressum concilii approbavimus, non tamen ejus decreta*. Ensuite il publia sa constitution *Moyses*, où il déclare impies ces propositions, qui étaient, *juxtà praxim Basileensium intellectum*. Les adversaires disent que cette bulle *Moyses* fut abolie dans la suite par Nicolas V ; cela n'est pas, puis que dans les lettres de Nicolas ( selon Noël Alexandre )

on ne trouve que la confirmation des censures et des collations des bénéfices faites par les Pères de Bâle ; ainsi qu'une amnistie générale de tout ce qui s'était passé. Ensuite, quoiqu'il eût révoqué la bulle *Moyses*, à l'égard des peines qu'on y avait imposées aux Pères du concile de Bâle, malgré cela il protesta qu'il ne le faisait qu'à la condition expresse que : *Ut omnia hinc inde conscripta statuta, facta, promulgata, abroganda essent, etiamsi universalem Ecclesiam, et auctoritatem conciliorum concernant.* ( Edit. veneta concil. to. xix. col. 56. ) Il n'est donc pas vrai que Nicolas V ait confirmé l'autorité du concile, il est évident qu'il l'a plutôt abrogée. Avec cette condition, le pape donna dans la suite le diplôme de concorde : *Tanto nos pacem, etc.*

XLVIII. Le P. Noël Alexandre dit que le concile de Bâle fut valide et fut reçu jusqu'à la *session* 25, mais nous ne savons quel compte on doit tenir de ce concile et de ces sessions, tenues par très-peu de monde, savoir, par le cardinal St.-Ange, cinq ou sept évêques seuls et quelques clercs, d'après Enéas Sylvius, bien que plusieurs évêques s'y fussent opposés : d'autant plus que dans ce concile on agit par haine contre Eugène, comme le rapporte dans sa bulle de rétractation Enéas Sylvius, témoin oculaire, lorsqu'il ceignit la tiare sous le nom de Pie II. *Cardinales qui Basileam venerunt, ob privatas inimicitias Eugenio notam inurere voluerunt.* Nous savons en outre qu'on n'y agit pas librement, mais par force, ainsi qu'Eugène l'écrivit dans sa bulle de 1431. Après la *session* I. à l'archevêque de Cologne, ainsi que nous l'avons remarqué au numéro précédent. Pie II. ( lib. 1. de gestis Basl. ) raconte que le cardinal de Sicile et l'archevêque de Milan ayant voulu s'opposer à l'arrêt des Pères de Bâle, le patriarche d'Aquilée les menaça de



la mort : en sorte qu'ils se levèrent debout et s'écrièrent : *Libertas nobis eripitur*. Voilà pourquoi Enéas Sylvius atteste que les cardinaux contraires à Eugène *conclii postea ad eum redierunt, et veniam errati petierunt*. Tout cela est arrivé sans doute avant la session 25, puisque ensuite ils passèrent tous du côté d'Eugène. Pie II dit à cet égard : *Recognovimus errorem nostrum, venimus Romam, Basileensium dogma rejecimus, reconciliati Ecclesie romanæ*. Enfin, Eugène IV dans sa bulle *Moses* approuvée publiquement par le concile de Florence dans la session VI, ou comme disent d'autres XXVI, prononça la condamnation des propositions adoptées par les Pères de Bâle contre l'autorité papale : *Propositiones juxta pravum Basileensium intellectum, velut sacrorum scripturarum, et SS. Patrum, et ipsius constantiensis concilii sensui contrarium tanquam impias, scandalosas, etc. Ipso sacro approbante concilio damnamus et reprobamus*. Or presque tous les cardinaux et les évêques qui avaient assisté au concile de Bâle, assistèrent à ce concile, où dans la XVIII session, lorsqu'on en vint, avec les Grecs à la question de l'autorité du pape, le Père Jean de Montenero dit, en parlant contre Marc, archevêque d'Éphèse, que *unicum fulcimentum, ac fundamentum omnibus christianorum ecclesiis est romana Ecclesia quippe quæ germanam habet pietatem, et obstruit omne os hæreticum loquens in eccelso iniquitatem*. Tout le concile approuva ce qu'il avait dit. Surius, Wading et Bernin (tom. iv. sess. xv. c. 6.) nous assurent que Jean de Montenero prêcha sur le même argument dans l'Église de St.-Bernardin de Sienne, avec un prodige de plus ; car ce saint ignorant tout-à-fait la langue grecque, debita avec facilité un long sermon en grec à la louange de la foi de l'Église romaine ; de manière que les Grecs en furent si touchés

qu'ils n'hésitèrent pas à s'unir à l'Église romaine. Cependant il y avait encore la difficulté *an licuerit papa ut summo pontifici adjicere symbolo verbum FILIOQUE?* Les Grecs s'opposèrent d'abord, mais le Père Montenero démontra que le pape, comme vicaire de Jésus-Christ et docteur de l'Église pouvait bien le déterminer. Aussi, en juillet 1439, on fit la constitution, *extentur carli*, dans laquelle on dit du pontife romain, *regendi ac gubernandi universalem ecclesiam, a D. N. Jesu Christo plenam potestatem esse traditam*, etc. En outre, nous savons que dans les propositions de concorde entre Nicolas V et les Pères de Bâle, ainsi qu'on le voit dans le ( tom. XIII des concil. ) de l'édition de Lahbe page 130, il est dit : *Omnia hinc inde conscripta, statuta, promulgata abroganda esse, etiamsi auctoritatem conciliorum concernant*. Nous savons aussi, que Charles VII roi de France, dans sa légation à Eugène, non seulement le reconnut pour pape véritable, mais qu'il réfuta les décrets de Bâle et avoua que le pape est supérieur au concile. L'évêque de Meaux, légat de Charles, dit dans la session du XXIX du concile de Florence, que le roi déclarait cela *ex consulto prelatorum, et aliorum multorum sapientium regni sui*. Ensuite, le roi accepta le concile de Latran V, et notamment la session dixième, dans laquelle il est dit : *Solum romanum pontificem pro tempore existentem auctoritatem super omnia concilia plenamque potestatem habere*, etc. Enfin, les Pères de Bâle mêmes se soumirent tous à Nicolas V, ainsi que sa bulle nous l'atteste.

---

## §. IV.

Réponse aux autres arguments du Père Noël Alexandre , par lesquels nos adversaires prétendent prouver que le concile est supérieur au pape.

XLIX. Il ne sera pas inutile de rapporter en dernier lieu les arguments que le P. Noël Alexandre a recueillis dans son Histoire Ecclésiastique, ( tom. XIX. diss. 4. sur le décr. du conc. de Constance. §. 2 et 4.) pour faire voir la faiblesse des fondements sur lesquels s'appuient nos adversaires. Les réponses sont si évidentes, que chacun pourrait se charger de cette tâche. Pourtant je ne serai pas long, parce qu'il n'est pas nécessaire de répondre longuement à ces arguments.

L. Le Père Noël produit en premier lieu plusieurs textes de l'Écriture contre notre opinion. En voici un : *Ubi erim sunt duo vel tres congregati in nomine meo , ibi sum in medio eorum.* (Matth. XVIII. 20.) Il y ajoute l'interprétation de Célestiu I<sup>er</sup>, (in epist. ad PP. syodi Ephes.) où le pape dit, en citant ce passage : *Si nec huic tam brevi numero Spiritus Sanctus deest, quanto magis eum interesse credimus, quando in unum convenit tanta turba sanctorum.* Noël en tire la conséquence qu'il n'est pas nécessaire de soumettre les conciles au pape, parce que Dieu fait connaître suffisamment la vérité aux évêques assemblés. Si cet argument était valable, il prouverait que non seulement les conciles généraux, mais aussi les provinciaux et épiscopaux, quoique divisés du pape, seraient infaillibles. Mais venons à la réponse directe. Il est hors de doute que le Saint-Esprit assiste les conciles généraux, comme dit fort bien

Célestin ; mais il assiste seulement les conciles légitimes, unis à leur chef, le souverain pontife : autrement les évêques sans le pape, bien que leur nombre soit grand, ne pourront jamais former qu'un tronc, et il ne pourront avoir une autorité irréfragable. Noël (tom. XIX. pag. 744.) n'hésite pas à dire, en parlant du pape, que dans les conciles, *eo auctore omnia decernuntur*. Il ajoute à la page 776 : *Summi pontificis est declarare quæ concilia œcumenica sint, et an instructa conditionibus quæ concilii œcumenici rationem constituunt*. A la page 778, il dit qu'il appartient au pape d'approuver ou de réprover les actes du concile : *Dei providentia, et Spiritus Sancti assistentia hactenus effecerant, ut romani pontifices bene gesta concilia approbarent, et male gesta rescinderent*. C'est ainsi que Célestin parlait de ces conciles, qui sont approuvés par le pape, approbation qui donne toute la force et toute l'autorité à leurs décrets. En outre, il rapporte le texte des actes (xv. 28.) *Visum est enim Spiritui Sancto, et nobis*. Par ce texte, dit-il, il est évident que l'autorité des conciles généraux dérive immédiatement de Jésus-Christ. Nous avons déjà répondu à cela dans ce chapitre au §. I<sup>er</sup>, num. 25. En outre, il rapporte le texte de St.-Matthieu : (xviii. 15.) *Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum etc. Si autem te non audierit, adhibe tecum adhuc unum vel duos... Qui si non audierit eos, dic Ecclesie : si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus*. Nous avons déjà répondu à cela dans ce même chapitre, n<sup>o</sup> 28. En outre, il rapporte l'autre texte des actes : (viii. 14.) *Cùm audissent apostoli, qui erant Hierosolymis, quòd recepisset Samaria verbum Dei, miserunt ad eos Petrum et Joannem*. René Benoît en conclut que l'Église convoquée est supérieure au pape. Mais comment peut-on dire que St.-Pierre a été en-

voyé par l'Église convoquée ? Les actes ne disent pas que les apôtres se soient réunis en concile pour l'envoyer aux Samaritains ; d'ailleurs , à cette époque , l'Église était dispersée par les persécutions. En outre , bien que les apôtres se soient rassemblés , par quelle raison pourra-t-on nous dire que St.-Pierre alla à Samarie pour obéir au concile , et non pas pour faire plaisir à ses amis ? Il est bien difficile que l'argument tiré de ce texte , persuade que le pape est soumis au concile. Mais le P. Noël dit que Grégoire XIII approuva cette interprétation. Cependant , un auteur savant fait la réflexion qu'il n'y a rien qui prouve cela , si ce n'est la dédicace du livre de René à Grégoire , dans laquelle il a écrit cette interprétation. Voyons maintenant les arguments recueillis par le P. Noël.

LI. 1°. Il rapporte le décret de St.-Victor , par lequel il excommunia les évêques asiatiques , parce qu'ils n'avaient pas voulu accepter son décret , qui ordonnait de célébrer la Pâque , non pas le quatorzième jour de la lune , selon la loi ancienne , mais le dimanche qui suit ce jour-là : malgré cela les évêques continuèrent à célébrer selon leur ancienne coutume ; tellement que le concile de Nicée en ordonna autrement. Les adversaires argumentent de là (*ex quibus patet* , dit Noël) que les évêques asiatiques furent persuadés qu'ils n'étaient pas obligés de s'en rapporter à la définition du pape ; que c'est pour cela qu'ils ne voulurent pas obéir à St.-Victor , et que celui-ci ne voulut pas renouveler ses ordres. Mais la désobéissance et l'insolence de ces évêques , loin de prouver que le pape n'a pas non plus l'autorité sur les églises particulières , ce que les seuls hérétiques prétendent , prouvent la charité et la prudence de St.-Victor , qui ayant été prié par les autres évêques et particulièrement par

St.-Irenée, de suspendre la rigueur, se contenta d'attendre que ces évêques fussent revenus de leur erreur après la décision du concile. Au reste le P. Noël, dans sa quatrième dissertation, page 653 de la première édition, avoue comme dogme de foi, *quod romanus episcopus unus sit jure divino in Ecclesiâ pontifex, cui omnes christiani parere tenentur, et qui potestatis primatum habet. Et que, selon cette primauté, ad universalis etiam Ecclesiæ disciplinam pertinere, ut majores Ecclesiæ causæ ad sedem apostolicam referantur, et in fidei, ac dubiæ disciplinæ causis consultiatur illud christiæ religionis oraculum, ut appellationes ex toto orbe christiano ad romanum pontificem fieri possint, secundum canones. Ut ipsos canones temperare possit, etc.*

LII. 2°. Il s'appuie sur la question agitée entre St.-Étienne, pape, et St.-Cyprien, savoir si l'on devait ou non baptiser de nouveau ceux qui avaient déjà été baptisés par les hérétiques. Il allègue plusieurs passages de St.-Augustin pour démontrer que malgré la réponse du pape à St.-Cyprien, *nihil novandum, nisi quod traditum est*. Cependant St.-Augustin était d'avis qu'il fallait un concile général pour terminer la question; ce qui eut réellement lieu quand le concile de Nicée se conforma dans la suite au jugement de St.-Étienne, ce qui mit fin à toute contestation. D'où résulte, conclue-t-on, que St.-Augustin croyait le concile supérieur au pape. Il est bon que nos adversaires sachent que St.-Augustin était dans la ferme persuasion, ainsi qu'il l'a démontré en plusieurs endroits, que le pape était infallible dans ses définitions. Il a dit quelque part : *Numerate sacerdotes vel ab ipsâ sede Petri in ordine illo patrum, quis cui successerit, videte. Ipsa est petra, quam non vincunt super eam infrorum portæ.* (In psal. cont. Par.) Ailleurs : *In verbis apostolicæ sedis tam*

*antiqua, atque fundata, certa et clara est catholica fides, ut nefas sit de illâ dubitare christiano.* (Epist. 157.) Or, puisque ce saint docteur réputait le pape infaillible, comment voulez-vous qu'il crût qu'il était inférieur au concile ? On voit qu'il croyait tout-à-fait le contraire, par ce qu'il a écrit (lib. II. cap. 3. *contra duas epist. Pelag.* : *Per papæ rescriptum causa pelagianorum finita est, totoque orbe post ejus damnationem damnati sunt, ac litteris Innocentii tota de hâc re dubitatio sublata est.*

LIII. A l'égard de ce que dit St.-Augustin de la controverse de St.-Cyprien, on voit par ce qu'il en cite dans son livre du baptême, que ce saint ne parle pas proprement de l'autorité qu'ont les décisions définitives du pape, mais qu'il parle plutôt du fait, savoir que St.-Cyprien ne s'était pas soumis à la réponse du pape, mais qu'il se serait tranquillisé par la décision d'un concile général ; d'autant plus que St.-Cyprien (selon St.-Augustin, l. II *contra Donat. c. ult.* ; et St.-Jérôme, l. *advers. Lucifer* ; et St.-Cyprien, même *epist. 29 et 72.*) ne jugeait pas que ce point appartint à la foi, mais à la discipline seule. Voilà pourquoi il écrivit aux évêques ses adhérents sur cette question : *Neminem judicate, aut à jure communionis aliquem, si diversum senserit, amoventes.* (Apud S. Augustinum. l. II. c. 13.) D'ailleurs, St.-Augustin nous dit que St.-Étienne ne donna pas à cet égard son jugement définitif. *Ipse autem (Stephanus) quæstionis difficultate pernotus, et sanctis charitatis visceribus præditus, in unitate eis manendum (putavit) qui diversa sentirent.* (l. V. *contra Donat. c. 25.*) D'ailleurs, St.-Cyprien ne fut pas accusé d'hérésie par St.-Étienne ; celui-ci menaçait seulement d'excommunier les rebaptisants ; et sa réponse fut qu'on ne devait changer en rien à cet égard, qui fût contre la tradition existante dans les autres églises. Du reste, St.-Cy-

prien n'est pas tout-à-fait irréprochable d'avoir résisté au pape. St.-Augustin a dit : *Hanc culpam Cypriani falce martyrii fuisse purgatam.* (lib. I. contr. Donat. c. 18.) En outre, Baronius, Tomassin et autres, d'après le témoignage de St.-Jérôme, nous assurent que St.-Cyprien se soumit dans la suite au jugement de St.-Étienne, ainsi qu'il nous le déclare lui-même : *Hæreses et schismata ex eo magis, quod non uni sacerdoti, qui vice Christi judicem agit, universa fraternitas obtemperat.* (St.-Cypr. lib. I. epist. 3. sub initio.)

LIV. 3°. Il dit encore que les donatistes ayant accusé Cécilien, évêque, d'avoir altéré les saintes Écritures, il fut absous dans le concile romain par le pape Melchior ; mais que les ennemis de Cécilien n'étant pas encore satisfaits de lui avoir fait mille reproches à ce sujet, St.-Augustin dit qu'ils auraient pu demander un concile pléniaire, pour y faire valoir leurs raisons : *Ecce putemus illos episcopos, qui Romæ judicarunt, non bonos judices fuisse; restabat adhuc plenarium Ecclesie universale concilium, ubi causa posset agitari, ut si malè judicasse convicti essent, eorum sententiæ solverentur.* (Ep. ad Glorium. 62.) Il est facile de répondre qu'il ne s'agissait pas de la foi, mais d'un simple fait, puisqu'il s'agissait de prouver si Cécilien avait altéré ou n'avait pas altéré les Écritures ; en sorte que l'arrêt du concile romain pouvait être révoqué par le concile général, si l'on eût pu prouver ce crime.

LV. 4°. Noël Alexandre rapporte le fait du prêtre Apiarius, lequel ayant été excommunié par un synode africain, en appela au pape Zosime, qui envoya en Afrique Faustin, évêque, avec le pouvoir de légat *à latere*, pour y prendre connaissance de cette affaire. Aussitôt que Faustin arriva en Afrique, Apiarius lui-même avoua son crime, et en fut déposé. Après cela,



les évêques du synode écrivirent à Célestin, en le priant de ne plus recevoir les ecclésiastiques qu'ils avaient excommuniés, et de ne plus admettre leurs appels, ni d'envoyer des légats en Afrique, parce qu'aucun synode n'avait encore réglé cela. Donc, dit Noël, ces évêques, parmi lesquels il y avait aussi St.-Augustin, étaient dans la persuasion que le pape est soumis aux canons des conciles. Voilà les arguments que le P. Noël a recueillis, pour prouver l'infériorité du pape au concile. On répond que la lettre des évêques (si St.-Augustin y a consenti) ne contenait simplement qu'une prière, et que cette prière était tout-à-fait insolente, puisqu'ils prétendaient que le pape s'abstint de faire ce qui n'était pas établi par les conciles, et le P. Noël même convient, dans sa quatrième dissertation, *ut ipsos canones (pontifex) temperare possit.*

LVI. Les adversaires produisent encore une lettre du pape Syrice, où celui-ci avoue qu'il ne peut aller contre le jugement prononcé par le synode de Capoue. Mais le P. Noël même répond à cela, en disant que cet argument *probat et nimis*, tandis que cela prouverait que le pape est aussi soumis aux conciles particuliers.

LVII. 5°. Il rapporte, que Nestorius, après avoir été condamné par Célestin I<sup>er</sup>, dans le concile de Rome, ce pontife chargea St.-Cyrille de l'exécution de cet arrêt, en le constituant son légat *à latere*; mais que Nestorius n'ayant pas voulu obéir au jugement de Célestin, l'empereur Théodose fit convoquer à Ephèse un concile général, qui condamna de nouveau Nestorius. On en tire donc la conséquence que le concile général est le dernier tribunal des affaires concernant la foi. On répond à cela que le concile n'a pas été convoqué par Théodose, mais que celui-ci (selon Baronius, an. ccccxxx. n. 61. in fin.) fit prier le pape St.-Pé-

trone d'ordonner la convocation du concile. Le pape y adhéra, et destina à cet effet trois légats ; mais ceux-ci, avant d'arriver à Ephèse, eurent la nouvelle que St.-Cyrille, qui avait été créé par Célestin, légat à latere et représentant le pape, avait assemblé le concile, où la lettre de Célestin ayant été lue, Nestorius venait d'être condamné de nouveau. Cependant, les légats étant arrivés, on y lut une nouvelle lettre de Célestin, dans laquelle il disait qu'il envoyait les légats, *ut intersint his quæ aguntur, et quæ à nobis anted statuta sunt exequentes*, en déclarant par ces mots les Pères du concile exécuteurs, et non pas réviseurs de la condamnation faite à Rome. On lut de nouveau dans le concile les actes déjà faits, qui exprimaient la soumission au pape et l'obéissance à ses légats (ainsi que l'on voit par ces actes mêmes), lesquels signèrent en ces termes la condamnation : *Nulli dubium est S. Petrum etc., nec non per successores suos hucusque semper vivere, causasque decernere, semper vieturum esse*. Gennade (de scriptor. Eccles. c. 54.) ajoute : *Cælestinum papam decreta synodi adversus Nestorium dictasse, volumenque descriptum ad orientis et occidentis ecclesias dedisse*. Les Pères, en prononçant l'arrêt contre Nestorius, selon Evagre, s'exprimèrent ainsi (lib. 1. histor. cap. 4.) : *Tum Ecclesie canonibus, tum epistola S. Patris nostri et collegæ Cælestini episcopi Ecclesie romanæ necessariò compulsi, idque non sine lacrymis ad hanc severam sententiam contra eum pronuntiandum venimus*. En sorte que les Pères, dans leur lettre à St.-Célestin, où on lui donnait les détails de ce qu'ils avaient fait dans le concile, écrivirent : *Perlectis commentariis actorum... quæ à tuâ pietate de ipsis decreta sunt, judicavimus nos, ea solidaque permanere debere*. Bossuet dans son discours sur l'histoire universelle, avoue que Nestorius a été condamné par Célestin, et que les

Pères du concile ont mis à exécution son arrêt. Maintenant nous ne pouvons comprendre comment le P. Noël tire la conséquence que le concile est le dernier tribunal ; il devrait conclure , au contraire , que le concile est inférieur au pape , que dans l'examen de ce qui a été défini par le pape , le concile exerce , non pas un acte de juridiction , mais de déclaration , puisqu'il exécute ce qui a déjà été défini par le pape même.

LVIII. 6°. Les adversaires disent , que le pape St.-Léon, après avoir condamné l'hérésie d'Eutychès, se contenta de la célébration du second concile d'Ephèse , auquel il écrivit : *Volui episcopale concilium , ut pleniore judicio omnis possit error aboleri.* Ainsi, disent-ils , en pesant sur ces deux mots *pleniore judicio* , St.-Léon croyait que l'autorité du concile était plus grande que celle du pape. Ils ajoutent encore , que ce concile ayant fini par n'être qu'un conciliabule exécrationnable , puisque Eutychès y fut absous , et St.-Flavien, qui s'y était opposé , condamné et même massacré, St.-Léon pria Théodose de convoquer un autre synode, qui *omnes offensiones aut repellat , aut mitiget , ne aliquid ultra esset in fide dubium , vel in charitate divisum.* Pour cette raison , le P. Noël dit , que si St.-Léon n'avait pas cru que le concile général était un tribunal suprême , il n'aurait pas dit : *Ne aliquid ultra esset in fide dubium ;* mais qu'il aurait lui-même annulé tous les actes du brigandage d'Ephèse. Ils disent en outre qu'un concile nouveau, ayant été convoqué à Chalcedoine par ordre de Marcion , on y a examiné l'épître de Léon , puis , ils soutiennent , que si les légats du pape , n'avaient pas cru que le concile fût le tribunal suprême , ils n'auraient certainement pas permis que le jugement du pape fût de nouveau soumis à un examen. St.-Léon dans son épître 63 ou 93 à Théodose ,

écrivit : *Quæ nostro prius ministerio Dominus definierat , universæ fraternitatis irrectractabili firmavit assensu.* Ainsi, disent-ils, St.-Léon même était d'avis que son jugement n'était pas irrévocable, si le concile ne l'avait pas confirmé.

LIX. Répondons à l'un et à l'autre. St.-Léon au sujet de la condamnation d'Eutychès écrivit sa célèbre épître dogmatique à St.-Flavien, et l'envoya même à tous les évêques catholiques , afin que chacun sût ce qu'il devait croire. C'est pour cela que les 600 Pères du concile de Chalcedoine qui fut célébré plus tard , dirent : *Nobis inexpugnabilem in omni errore propugnatorem Deus providit , et romanæ ecclesiæ papam ad victoriam præparavit ;* ils déclarèrent par là que le pape est l'extirpateur victorieux de toutes les erreurs ; bien plus quand les Pères du concile voulurent faire une profession de foi différente de celle de St.-Léon , les légats réclamèrent, en disant qu'on devait se tenir à celle qui avait été prescrite par le pontife, si on n'y avait pas consenti, ils seraient partis : *Si non consentiunt (sess. v.) epistolæ apostoli et B. viri papæ Leonis , jubete nobis rescriptum dari, ut revertamur. Episcopi clamaverunt : Altera definitio non sit : Qui contradicunt, Romam ambulent... Judices dixerunt : Ergò audite definitioni secundum judicium S. Patris Leonis duas esse naturas in Christo, etc.* On voit par là que les mots de St.-Léon , *ut pleniori judicio possit error aboleri*, n'avaient d'autre signification que celle-ci , savoir, que l'on devait encore condamner l'erreur avec le consentement général des Pères, afin que les fidèles reçussent sa définition avec plus de tranquillité , et avec moins d'opposition de la part des hérétiques ; ainsi il n'entendait pas dire que le jugement des Pères avait une plus grande autorité, mais qu'il avait un plus grand nombre de voix et de

motifs , pour apaiser les vaines rumeurs , et pour abattre l'audace des ennemis. Et quant à ces mots : *Ne quid ultra esset in fide*, St.-Léon n'entendait pas dire par là que son jugement était douteux , tant que le concile ne l'avait pas approuvé ; mais que ceux qui avaient résisté jusqu'à cette époque au jugement du pontife , se seraient soumis plus aisément par l'approbation du concile. Au reste , St.-Léon même dans sa lettre aux Pères du concile , dicta la loi , à laquelle ils devaient se soumettre , en disant : *Non liceat defendi , quod non licet credi cum secundum evangelicas auctoritates plenissimè , et lucidissimè per litteras quas ad Flavianum misimus , fuerit declaratum , quæ sit de sacramento incarnationis Domini nostri Jesu Christi pia et sincera confessio*. On voit par là , que le pontife était convaincu qu'on ne pouvait plus douter de la vérité du dogme qu'il avait défini. En outre , ce n'est pas le concile , mais c'est St.-Léon qui déclara nuls les actes d'Éphèse , car ce pontife le réprova dans un autre concile d'évêques célébré à Rome , en ordonnant que ce conciliabule fût aboli des livres saints : *Nam iniquum nimis est eos qui innocentes suâ persecutione vexarunt , sanctorum nominibus sine discretionè misceri*. Ainsi , ce concile qui par l'approbation du pape aurait été œcuménique , fut déclaré invalide parce que le pape le réprova. Il n'est pas vrai non plus que les Pères du concile de Chalcédoine aient voulu examiner l'épître de St.-Léon : c'est ce pontife qui voulut que l'erreur d'Eutychès fût examinée de nouveau. St.-Léon ne leur fit pas examiner cette épître , pour que sa définition acquit plus d'autorité par la décision du concile , mais pour que la vérité acquit plus de clarté par l'examen du même concile. Ainsi , l'erreur d'Eutychès et la définition de St.-Léon ayant été proposées

dans le concile, comme on le voit dans l'action II, Cécropius évêque de Sébaste dit : *Emerserunt quæ ad Eutychetem pertinebant, et super his forma data est à S. archiepiscopo romanæ urbis et sequimur eum, epistolæ omnes subscripsimus.* Après lui les autres évêques signèrent en disant : *Ita omnes dicimus : Sufficiunt quæ exposita sunt, alteram expositionem non licet fieri.* Aussitôt que l'épître de St.-Léon fut lue, les Pères s'écrièrent : *Hæc patrum fides; hæc apostolorum fides; ita credimus... Petrus per Leonem ita locutus est.* Ensuite l'autorité de Dioscore et celle de St.-Léon ayant été mises en parallèle dans le concile, on proposa aux Pères : *Quem sequimini? S. Leonem, aut Diocorum?* Chacun s'écria, *ut Leo sic credimus;* et on confirma de nouveau la confession de la foi, tirée des trois conciles œcuméniques précédents, ainsi que tout ce que St.-Léon avait déclaré dans son épître à St.-Flavien. C'est ainsi que l'examen des arguments du P. Noël pour prouver la supériorité du concile, rend plus évidente la supériorité du pontife. Continuons :

LIX. 7°. Le P. Noël rapporte que dans le concile de Constantinople II, on décida le contraire de ce qu'avait répondu le pape Vigile, relativement aux trois chapitres de Théodore, Ibas, et Théodoret. On tire de là la conséquence, que l'autorité du concile est supérieure à celle du pape, puisque le concile condamna les écrits et les auteurs des trois chapitres, contrairement au jugement de Vigile, qui avait condamné les écrits et non pas les écrivains. On répond d'abord, que Vigile dans ce jugement suivit le sentiment du concile de Chalcédoine; mais ensuite il se rétracta, et qu'à l'égard du concile de Constantinople, il ne le considéra comme œcuménique qu'après l'avoir approuvé comme légitime. Nous savons cela (et Pierre de

Marca même prend soin de nous en instruire ) par la constitution qu'il forma, où il ne parla aucunement de ce concile : et ce silence fit bien voir qu'il ne le tenait pas pour légitime. Ensuite il dit, dans son décret : *Nous croyons nécessaire de bien examiner toutes les susdites questions des trois chapitres, et de ne les définir qu'avec prudence et réflexion, et après un mûr examen.* D'après cela il est permis de conjecturer, que dans les premiers jugements donnés par Vigile sur cette question, il chercha à se conformer aux circonstances des temps, pour calmer les troubles de l'Orient; car d'après ce qu'il leur a écrit dans sa lettre encyclique : *Quædam pro tempore medicinaliter existimavimus ordinanda*, pour ne pas allumer davantage le schisme qui agitait malheureusement cette époque. Aussi, dit Pierre de Marca, (de concord. l. III. c. 13.) l'inconstance de Vigile fut appelée prudence par les savants. Ainsi, le pape tâcha, par son premier sentiment, de calmer les controverses; mais il n'eut pas l'intention de donner une sentence définitive, ainsi qu'il la donna dans la suite, en publiant son décret, où il condamna les écrivains et leurs écrits, en disant dans sa lettre à Eutychius : Ce que nous devons définir est déjà terminé, le Seigneur nous l'ayant révélé, pour la manifestation de la vérité. (Orsi, histoire ecclés. tom. XVIII.) Voilà pourquoi dans sa constitution, il défendit absolument à qui que ce fût, de s'opposer à ses décisions : *Statuimus nulli licere contrarium his, quæ præsentì statuimus constituto, de tribus capitulis aut conscribere, vel proferre, vel docere.* Ainsi, l'opposition qu'on pourrait tirer de ce que Vigile s'est contredit, n'a aucune valeur, puisque ses premiers jugements, ainsi que nous l'avons remarqué, ne furent pas des définitions positives, comme celle qu'il fit dans sa constitution. Voici de quelle ma-

nière s'exprime le pape Pélage , en répondant aux évêques de l'Istrie , qui reprochaient à Vigile , son inconstance : « Si dans l'affaire des trois chapitres , le langage différa , quand on cherchait la vérité , et lorsqu'on l'eût trouvée , par quelle justice peut-on reprocher au siège apostolique comme un crime d'avoir changé de sentiment ? La faute n'est pas dans le changement d'opinion , elle est dans l'inconstance d'esprit. » Nous savons par la lettre d'Eutyque , évêque de Constantinople , à Vigile , ainsi que par les actes du concile , ( collat. 1. ) que les Pères de ce concile ne voulurent pas en venir à l'examen des trois chapitres sans la présidence du pontife : *Ad apostolicam sedem V. Beatitudinis manifestum facimus quòd... suscipimus et epistolas præsulum romanæ sedis apostolicæ ; et ideò petimus præsentente nobis V. Beatitudine de tribus capitulis quærere conferrì. Vigile répondit : Annuimus ut de tribus capitulis , facto regulari conventu , collatio habeatur , et finis detur placitus Deo.* Mais comme le concile avait voulu définir la question tout seul , l'arrêt du concile fut réputé nul en Afrique , en Illyrie , dans l'Hybernie et dans tout l'Occident ; jusqu'à ce qu'il eut été reçu du consentement du pape ; c'est pour lors seulement que ce concile fut tenu pour œcuménique.

LX. 8°. Il ajoute de plus que St.-Grégoire a dit , (lib. 1. ep. 24 ) en parlant des cinq premiers conciles œcuméniques , que chacun est obligé , même les pontifes , de se soumettre à leurs décrets , par la raison que : *( uia dùm universali sunt consensu constituta , se et non illa destruit , quisquis præsumit aut solvere quos ligant . aut religare quos solvunt.* Comment le P. Noël peut-il de ces paroles conclure que les conciles sont supérieurs au pape ? qui pourrait nier , ou douter que les pontifes doivent observer les décrets dogmatiques des



conciles que le pape lui-même a approuvés ? Ce sont des vérités que le pape ne peut plus nier dans la suite, puisque c'est par l'autorité même du pape qu'elles ont été déclarées irrévocables. Du reste, il ne s'agit pas entre nous des conciles autorisés par le pape ; mais bien des conciles qui se sont séparés de lui ; il s'agit de savoir si le pape est obligé de suivre leurs canons, quoique vrai pape, et éloigné de toute hérésie. Il est bien certain que St.-Grégoire n'a pas dit cela ; mais il a dit que dans les causes relatives à la foi, la chaire apostolique, c'est-à-dire le pontife romain, est sans aucun doute celui qui les définit : *Si quam contentionem de fidei causâ evenire contigerit, cujus dubietas iudicio sedis apostolicæ indigeat ; relatione ad nostram studeat perducere notionem, quatenus à nobis valeat congruâ sine dubio sententiâ terminari.* ( lib. vii. ep. 21. v. 32. ) Ce saint était bien persuadé que le pape ne reçoit pas des lois du concile, mais qu'il les lui donne, d'après l'aveu même des Pères du synode de Chalcédoine : *Imperari sibi à pontifice romano, legesque dari, et fidei formam præscribi patiuntur et parent.* ( Ex act. conc. i. 3. et 16 )

LXI. 9°. Nous savons, dit le P. Noël, que le synode VI examina d'abord la lettre dogmatique de St.-Agathon, et qu'ensuite il l'approuva ; par conséquent, dit-il, il est évident que le concile œcuménique est le tribunal suprême. Nous avons déjà répondu plus haut à cet argument, qu'un concile ne peut pas être œcuménique s'il n'a pas été autorisé par le pape. Mais à l'égard de ce concile VI, qui fut le III° de Constantinople, nous avons déjà démontré plus haut au numéro 12, que St.-Agathon ordonna par sa lettre aux Pères du concile d'obéir à tout ce qu'il avait défini : *Non tamen tanquàm de incertis contendere, sed ut certâ, atque (notez) immutabilia compendiosa definitione proferre.* Avant cela

il ordonna à ses légats, *ut nihil profectò præsumant au-  
gere, minuere, vel mutare; sed traditionem hujus aposto-  
licæ sedis, ut à prædecessoribus pontificibus instituta est,  
sinceriter enarrare*. C'est pour cela que les Pères du  
concile dirent : (8) *Et nos notionem accipientes sugges-  
tionis directæ ab Agathone, et alterius suggestionis, quæ  
facta est à subjacente ei concilio (notez ces mots : à sub-  
jacente ei concilio), sic sapimus, et credimus... per  
Agathonem Petrus loquebatur*. Après cela, dans les lettres  
envoyées au pontife : *Itaque tibi ut primæ sedis antistiti  
universalis Ecclesiæ quid operandum sit, relinquimus;  
stanti super firmam fidei petram*. Ainsi donc, le concile  
loin de se déclarer tribunal suprême, se soumet en-  
tièrement au pontife romain. A l'égard de la condam-  
nation du pape Honorius, qu'on suppose avoir été  
faite par le synode même; et relativement aux lettres  
écrites à Sergius, nous répondrons en détail, dans le  
chapitre suivant au numéro 24.

LXII. 10°. On s'appuie sur le canon 21 du synode VIII,  
quatrième de Constantinople, où l'on trouve le passage  
suivant : *Porrò si synodus universalis fuerit congregata, et  
etiam facta fuerint de S. Romanâ Ecclesiâ controversia,  
oportet venerabiliter de propositâ quæstione sciscitari, et so-  
lutionem accipere, et non audacter sententiam dicere contra  
summos Romæ pontifices*. Donc, disent-ils, si les con-  
ciles peuvent juger le pape, le pape leur est inférieur.  
Il est certain, leur répondons-nous, que le concile  
peut se faire juge du pape, dans quelques circonstan-  
ces; mais dans quelles? C'est lorsque le pape est hérési-  
que déclaré, ou lorsqu'il est douteux, ainsi que l'on fit  
dans le concile de Pise et de Constance. Mais hors de ces  
deux cas, le concile n'a aucune autorité sur les ponti-  
fes; au contraire, il est obligé d'obéir au pape, ainsi que  
le prouvent plusieurs témoignages des conciles mêmes.

**LXIII.** Lorsqu'il y a des controverses, ou des plaintes contre le pape, il est alors seulement permis au concile de l'interroger à ce sujet avec le respect qu'on lui doit, et d'attendre avec soumission sa réponse. Mais il ne doit pas avoir l'audace de juger les décisions du pape, ainsi que nous le voyons par les mots du synode VIII, que nous avons cités, et sur lesquels le Père Noël paraît se fonder beaucoup. Au reste, voici dans quels termes St.-Nicolas parla aux évêques, lorsqu'on agita la question de ce concile touchant l'intrusion de Photius, dans l'église du patriarche Ignace. *Et ut vos hujus sedis ( apostolicæ ) privilegium ritè servantes.... pari nobiscum super Ven. Ignatii patriarchæ sacerdotii recuperatione, et Photii pervasoris expulsionè eadem sentiatis, apostolica auctoritate vobis injungimus, etc.* Et dans la lettre à l'empereur Michel, qui fut lue, et reçue dans le concile (act. 1.) il écrivit : *Patet profecto sedis apostolicæ, cujus auctoritate major non est, judicium à nemine fore retractandum, neque cuiquam de ejus licere judicare judicio, siquidem ad illam de quâlibet mundi parte canones appellari voluerunt, ab illâ autem nemo sit appellare permissus.* Le pape St.-Nicolas étant mort, Adrien II lui succéda. Ce nouveau pape envoya ses légats au concile avec un formulaire qu'il avait tracé, avec ordre de le faire signer par les Pères, ce qui fut mis à exécution, et les Pères après avoir signé, y ajoutèrent ces mots : *Quoniam sicut prædiximus sequentes in omnibus apostolicam sedem, et observantes omnia ejus constituta, separamus, ut in unâ communionè, quam sedes apostolica prædicat, esse mereamur; in quâ est integra et vera Christianæ religionis soliditas.* Voilà comment le concile VIII se reconnut inférieur à l'autorité suprême du pontife romain.

**LXIV. 11°.** Les évêques de France ayant demandé à

Léon III s'ils pouvaient chanter à la messe le mot *filio-que* ajouté au symbole, attendu que ce mot n'existait pas dans les conciles généraux, et qu'il était même défendu d'y ajouter tout autre mot, il répondit : *Non audeo dicere non bene fecisse, si fecissent : Ndm et ego me illis ( scilicet conciliis ), non dico præferam, sed etiam illud absit, ut coæquare præsumam.* On infère de là que le pape est convenu que son autorité est inférieure à celle des conciles. Mais ne voit-on pas que cette réponse ne fut qu'une expression d'humilité, et non pas une déclaration de la supériorité du concile ? En outre, de quels conciles Léon parlait-il ? Il parlait des conciles déjà approuvés par les pontifes, dont l'autorité leur avait donné une valeur réelle. Or comment peut-on en déduire que le pape est inférieur au concile ?

LXV. 12° Le P. Noël rapporte deux faits, par lesquels il prétend faire voir que c'est une ancienne opinion parmi les évêques de la France, que le pape n'est pas supérieur au concile. Le premier de ces faits est que Jean XVIII, dans le XI<sup>e</sup> siècle chargea le cardinal Pierre, de la consécration d'une église : ce qui déplut aux autres évêques, car cela leur paraissait un attentat contre les canons. Voici le second fait : l'évêque de Mâcon se plaignit de l'archevêque de Vienne, parce que celui-ci avait ordonné un moine de l'ordre de Cluny, sans lui en demander la permission ; l'abbé défendit l'ordination, par le privilège qu'il en avait eu du pontife ; cependant les évêques du concile d'Anse affirmèrent que le privilège était contre les canons, et qu'ainsi il ne devait pas avoir lieu. Maintenant je livre ces faits au lecteur, afin qu'il voie si l'opinion de ces évêques particuliers pouvait déroger à l'autorité suprême du pape, préchée par les saints Pères, ainsi

que par les conciles. Il nous suffira de répondre ici à ce qu'avoue Noël même, que le pape peut modérer les canons, *ut ipsos canones temperare possit*, ( tom. xx. Schol. p. 57

LXVI. 13°. Le P. Noël rapporté que Philippe Auguste, roi de France, ayant prié Innocent III de l'autoriser à dissoudre son mariage avec Ingeburge, avec laquelle, disait-il, *fuisse commixtionem sexuum, sed non seminum*; le pape lui répondit : *Verum si super hoc absque generalis deliberatione concilii determinare aliqui tentavimus, præter divinam offensam quam ex hoc possemus incurrere, forsan ordinis, et officii nobis periculum immineret.* Ils présument de là qu'Innocent a voulu dire, que le concile aurait pu déposer le pape, s'il avait permis contre la loi divine, la rupture de ce mariage. *Unde verò ( dit Noël ) periculum illud, nisi à concilio, à quo se posse coerceri agnoscit, si de lege divinâ dispensaret ?* Sans doute, nous lui répondrons que le pape peut être déposé par le concile, s'il était déclaré hérétique, et s'il dénuisait une doctrine opposée à la loi divine. C'était là le danger dont parle Innocent, d'après la savante remarque du P. Bennetti ( tom. 1. page 284. ), c'est-à-dire d'être privé de l'ordre et de l'office. Pour cela il avait écrit dans cette lettre, qu'il n'osait pas définir ce point contrairement à l'Évangile, qui dit : *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* Mais comme le danger était lointain, et que le pape voulait par quelque excuse apparente se délivrer des instances du roi, pour la dispense qu'il demandait, le pape lui écrivit ces mots obscurs et douteux, *forasan ordinis et officii nobis periculum immineret.*

LXVII. Au reste, il est certain qu'Innocent, par ces mots n'a pas prétendu dire contre l'autorité d'un grand nombre de pontifes ses prédécesseurs, qui avaient

déclaré le contraire, que le pape, hors le cas d'hérésie, fût soumis au concile. St.-Boniface dit : *A nemine (pontifex) est judicandus, nisi deprehendatur à fide devius.* (Can. si papa, vi. dist. 4.) St.-Anaclet : *Electionem verò summorum sacerdotum sibi Dominus reservavit, licet electionem bonis sacerdotibus concessisset.* (Can. electionem 11. dist. 79.) St.-Antère : *Facta subditorum judicantur à nobis, nostra verò judicat Deus.* (Can. facta, caus. 1x. qu. 3.) St.-Gélase dit, en parlant de la chaire apostolique, qu'elle raffermirait les canons, *illam de totâ Ecclesiâ judicare, ipsum ad nullius commereare judicium.* (Loco cit. can. 16.) En outre Innocent a déclaré, (au cap. Innotuit. , de elect. ) que l'autorité du pape ne peut être limitée par aucun autre pouvoir : *Quamvis autem canon (scilicet tertius) Lateranensis concilii ab Alexandro prædecessore nostro editas non legitimè genitos adeò persequatur, quod electionem talium innuit nullam esse, nobis tamen per eum adempta non fuit dispensandi facultas... quum non habeat imperium par in parem.* Remarquez qu'Innocent appelle le canon du concile, canon établi par le pape Alexandre ; et cela par la raison qu'Innocent savait bien que tous les canons des conciles reçoivent leur valeur par l'autorité du pape.

LXVIII. Voilà les arguments recueillis avec beaucoup de soin et de fatigue, par le P. Noël, et sur lesquels se fondent nos adversaires, pour prouver que le pape est inférieur aux conciles. Nous ne pouvons comprendre comment la résistance de quelques évêques aux décrets des papes, ou les prétentions injustes de quelques autres contre l'autorité papale font tant d'impression sur l'esprit de nos adversaires, ni même comment ils s'étaient sur quelques conciles qui ont fait des décrets opposés au sentiment des papes, bien que ces décrets ne soient pas définitifs, ou qui ont

examiné de nouveau quelques points de foi déjà définis par les papes, ce que les pontifes mêmes ont permis pour appaiser par cette concession les calomnies et l'audace des hérétiques, ou enfin sur quelques mots équivoques qui ont échappé, ou ont été écrits accidentellement par quelques papes, dans des occasions toutes différentes; tandis qu'au contraire ils ne semblent faire aucun cas du nombre infini des déclarations expresses des pontifes, des saints Pères et des conciles œcuméniques mêmes, lesquels démontrent infailliblement que l'autorité du pape est supérieure à celle des conciles. Qu'on lise à cet égard ce que nous avons dit dans ce chapitre (num. 7.) et ce que nous dirons dans le chapitre suivant, (depuis le num. 5 jusqu'au 13.) En attendant, que l'on me permette de remarquer ici en peu de mots quelque chose de relatif aux conciles généraux. Le premier concile de Nicée déclare que le pape a le pouvoir sur toute l'Église : *potestatem super cunctam Ecclesiam*. Le deuxième concile de Lyon déclare que le pape a l'autorité suprême *super universam Ecclesiam cum potestatis plenitudine*; et il ajoute que les questions de foi *debeant suo iudicio defini*, *observatâ prerogativâ in generalibus conciliis*. Celui de Chalcédoine obéit à St.-Léon, en se soumettant à ce qu'il avait déjà défini, et les Pères de ce concile s'exprimèrent ainsi : *Altera definitio non sit*, qu'il n'y ait point d'autre définition que celle qui a été déjà faite par le pontife. Le concile de Sardaigne déclare à *synodo ad romanam sedem posse appellari*. Le troisième concile de Latran dit qu'on ne saurait appeler des décrets de l'Église romaine, *non posse recursum ad superiorem haberi*. Le concile romain, sous le pape Symmaque, dit : *Papam nullius, extra casum hæresis, iudicio subjectum*. Le quatrième concile de Constantinople déclare : *nos sen-*

*tentiam à papâ Nicolao pronuntiatam nequaquàm possumus immutare.* Celui de Vienne avoue *dubia fidei declarare ad eandem apostolicam pertinere.* Celui de Florence déclare *plenam potestatem (pontifici) traditam esse, quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum, et canonibus continetur.*

LXIX. Mais si quelques mots obscurs des pontifes et des Pères font beaucoup d'impression sur nos adversaires, d'où vient qu'ils sont indifférents à ce que dit St.-Anaclet : *Hujus S. Sedis auctoritate omnes ecclesie reguntur* (in c. sacrosancta, II. dist. 22.); à ce qu'ajoute St.-Grégoire : *Sedes B. Petri... de omni Ecclesiâ jus habeat judicandi* (in c. cuncta XVIII. caus. 9. qu. 3.); à ce que dit Boniface VIII : *Subesse romano pontifici omnem humanam creaturam* (in extrav. unam sanctam. cap. 2. de majorit.) Pie II et Sixte IV excommunient ceux qui ont la présomption d'appeler des pontifes aux conciles. St.-Cyrille dit : *Sicut Christo à Patre omnis potestas data est, sic Petro, ejusque successoribus supremam Ecclesiæ curam, nullique alteri commissam.* (lib. thesaur. tom. 2.) St.-Isidore : *Epistolas rom. pontificum, eorumque decreta pro culmine sedis apostolicæ nec imparis esse cum conciliis auctoritatis, nec ullam synodum legi ratam fuisse, quæ non fuerit auctoritate apostolicæ sedis congregata, vel fulta.* (Præfat. in op. concil.) St.-Pierre Chrysologue : *Petrus qui in propriâ sede et vivit, et præsidet, præstat quærentibus fidei veritatem.* (Ep. ad Eutyc.) St.-Thomas, le docteur Angélique, dit que dans l'Église l'unité de la foi ne saurait être conservée que par l'autorité du chef de l'Église ou du pontife romain. *Servari non posset, nisi quæstio fidei determinetur per eum qui toti Ecclesiæ præest* (S. Thom. II. 2. q. 1. a. 9. ad. 2.) André Duval, docteur de Sorbonne (dans sa disput. de supremâ rom. pont. potest. part. 2. q. 4. in fin.), défend



de tout son pouvoir l'infaillibilité du pape, et s'étaye de l'autorité de St.-Thomas, ainsi que de celle de plusieurs docteurs de Paris, St.-Bonaventure, Herré, Armonius, Henri de Gand, et Jean de Cellaja. Et dans la part. qu. 7. du même traité : *Totus orbis, exceptis pauculis doctoribus, eum amplectitur, et rationibus validissimis tum ex scripturâ, conciliis et Patribus, tum ex principiis theologiæ petitis confirmatur.* Dans son exorde, §. *Quo pacto*, dit-il, en parlant du concile de Bâle : *Concilium basileense, in hoc puncto pontificiæ auctoritatis inimicum, ab universali Ecclesiâ explosum semper, rejectumque fuisse.* Voyez ce qui est noté dans ce chapitre (num. 11 et 3.) Je ne parlerai pas des autres autorités des conciles et des SS. Pères, en faveur de l'infaillibilité des définitions du pontife; je les rapporterai dans le chapitre suivant.

---

### CHAPITRE III.

Preuve de l'infaillibilité des définitions du pontife romain, touchant les questions de foi et de mœurs.

I. Dans l'ancienne loi même, la décision du souverain pontife était infaillible, et celui qui n'obéissait pas à ses décrets était puni de mort. Voici ce qu'on lit dans le Deutéronome (xvii. 12.) : *Qui autem superbierit, nolens obedire sacerdotis imperio, qui eo tempore ministrat Domino Deo tuo, et decreto judicis, morietur homo ille, et auferes malum de Israel.* Dans l'Ecclésiaste (xii. 11.) il est écrit : *Verba sapientum sicut stimuli, et sicut clavi in altum defixi, quæ per magistrorum consilium data sunt à pastore uno. His ampliùs, fili mi, ne requiras.* Et quoique le Sanhédrin, tribunal suprême composé de 70 juges, exis-

tât à cette époque, néanmoins les doutes les plus graves étaient définis par le souverain pontife; c'est pour cela qu'il portait sur sa poitrine le rational, avec l'inscription : *Judicium et Veritas*. (1. Reg. cap. xxiii et cap. 20.) Or, si ce privilège a été donné à la synagogue, ne doit-on pas croire à plus forte raison qu'il a été accordé à l'Église? elle surtout qui étant répandue sur toute la terre, et combattue par une infinité d'hérésies, a un si grand besoin d'un juge unique et infaillible, qui puisse en peu de temps mettre fin aux erreurs contre la foi et contre les mœurs.

II. D'ailleurs, il est bon de remarquer que les définitions des papes sont faillibles, lorsqu'il ne s'agit que de questions de fait, lesquelles ne dépendent que du témoignage des hommes; ou bien lorsqu'il ne parle que comme docteur privé. Au contraire, elles sont infaillibles lorsqu'il parle, même hors du concile, comme docteur universel de l'Église, et définit, *ex cathedrâ*, les controverses relatives à la foi, ou aux mœurs, qui sont purement de droit, ou de fait uni au droit; et cela à cause de l'autorité suprême que Jésus-Christ a conférée à St.-Pierre et par lui à tous ses successeurs. Voici comme en parle le docteur Angélique; après avoir dit (ii. 2. q. 1. a. 9. ad. 2.) que les vérités de foi sont enseignées dans les symboles, il s'exprime ainsi à l'article 10 : *Hoc autem pertinet ad auctoritatem summi pontificis... Et hujus ratio est, quia una fides debet esse totius Ecclesie, secundum illud (1. ad Cor. 1.) : Idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata. Quod servari non posset, nisi quæstio fidei exorta determinetur per eum, qui toti Ecclesie præest, ut sic ejus sententia à totâ Ecclesiâ firmiter teneatur.* Cet enseignement est celui de St.-Bonaventure, de Thomasin, de Melchion Cano, de Sponde, de Gaëtan, de Soto, de Duval, de Louis

Bayle, de Bellarmin, de Valenza, du cardinal Gotti, de Milante et autres.

III. Au reste parmi ces auteurs les uns disent que le pape n'est infallible que quand il définit prudemment et murement les questions, en écoutant le jugement des hommes sages et spécialement du consistoire des cardinaux, après avoir imploré la lumière du Saint-Esprit et fait faire des prières publiques. Les autres au contraire s'expriment mieux, en disant que cette condition n'est que relative et non point nécessaire; car Dieu n'a promis l'infaillibilité qu'au pontife seul, et non pas à ses consultants. S'il en était autrement, les hérétiques pourraient toujours nous opposer qu'on n'y a pas employé l'examen nécessaire, et que le pape s'est servi d'hommes bien peu instruits, ou qui avaient des préjugés. Mais supposons que le pape définisse témérairement sans consulter ces savants, qu'en arriverait-il ? Ce cas ne peut pas arriver, dit Bellarmin. ( de pont. rom. ) car ce Dieu qui a promis son assistance à son vicaire, afin qu'il ne se trompe jamais dans les définitions de la foi : *rogavi pro te ut non deficiat fides tua*, ne pouvant pas manquer à ce qu'il a promis, ne saurait conséquemment permettre que le pape se trompât, ou qu'il définît témérairement. Ensuite il a été dit dans le concile de Trente (sess. xxv. de reform. cap. ult. in fin. de recip. decr. concilii. ) que dans le cas, où l'on ferait quelque difficulté relativement à la réception des définitions du concile, et qu'une nouvelle déclaration ou définition deviendrait nécessaire, alors le pape se chargerait de la donner où de la procurer en célébrant un autre concile général, ou en agissant comme il jugerait convenable : *Quod si* ( ce sont les mots du concile de Trente ) *in his recipiendis diffi-*

*cultas aliqua oriatur, aut aliqua inciderint, quæ declarationem aut definitionem postulant, etc. B. romanum pontificem curaturum, ut vel evocatis ex illis præsertim provinciis, undè difficultas orta est, iis quos eidem negotio tractando viderit expedire: vel etiam concilii generalis celebratione si necessarium judicaverit, vel commodiore quâcumque ratione ei visum fuerit... consulatur.*

IV. Au reste le P. François Suarez dit : *Veritas catholica est, pontificem definientem ex cathedrâ esse regulam fidei quæ errare non potest, quandò aliquid proponit Ecclesie tanquàm de fide credendum; ita docent hoc tempore omnes catholici doctores, et censeo esse rem de fide certam.* (Tract. de fide d. v. sect. 8. n. 4.) Ensuite, dans la (disp. xx. sect. 3. num. 22.) en parlant contre Roger, qui soutenait que croire l'infailibilité du pape, lorsqu'il définit sans concile général, n'était pas un article de foi, Suarez répond : *Est responsio, non solum nimis temeraria, sed etiam erronea; nam tam est constans Ecclesie consensus, et catholicorum scriptorum concordis de hæc veritate sententia, ut eam in dubium revocare nullo modo liceat.* Le P. Bannez, en parlant de l'autorité du pape, s'exprime de la même manière. En outre le cardinal Bellarmin dit que l'opinion contraire paraît erronée *contraria videtur erronea omninò, et hæresiproxima.* (lib. iv. de pont. cap. 2.) Duval, docteur de la Sorbonne, qui écrivit en 1712, est du même sentiment : *Opinio quæ Romæ tenetur, vacat omni temeritate, cum totus orbis, exceptis pauculis doctoribus, eam amplectatur, et præterea rationibus validissimis tum ex scripturâ, conciliis, et patribus, tum ex principiis theologiæ petitis confirmatur.* (De super. pont. part. 1. q. 7.) Il ajouta (part. iv. q. 7.) *Nemo nunc est in Ecclesiâ, qui ita pro certo non sentiat, præter Vigoriorum, et Richerium, quorum si vera esset sententia, totus serè orbis christianus, qui contrariam sen-*

*tit, in fide turpiter erraret.* En outre, le savant Melchior Cano, dans son célèbre ouvrage (de locis theolog. lib. vi. cap. 7.), dit que l'Église à toujours eu recours aux pontifes romains dans les choses qui concernent la foi, et que leurs jugements ont toujours été considérés comme irrévocables; et que les prophéties de Jésus-Christ, touchant St.-Pierre et ses successeurs, ne se sont vérifiées que dans l'Église romaine, car toutes les autres Églises des apôtres ont été, avec le temps, occupées ou par les infidèles, ou par les hérétiques, tandis que l'Église romaine seule n'a jamais été infectée par l'erreur. Il dit ensuite : *Nos autem communem catholicorum sententiam sequamur... quam sacrarum etiam litterarum testimonia confirmant, pontificum decreta definiunt, conciliorum patres affirmant, apostolorum traditio probat, perpetuus Ecclesiæ usus observat.* Puis il ajoute ces mots remarquables. « Hinc quæri solct, an hæreticum sit asserere, posse quandoque romanam sedem, quemadmodum et ceteras, à Christi fide deficere? Et faciant satis Hieronymus perjurum dicens, qui romanæ sedis fidem non fuerit secutus : Cyprianus dicens : *Qui cathedram Petri, supra quam fundata est Ecclesia deserit, in Ecclesiâ, esse non confidat.* Synodus constantiensis hæreticum judicans, qui de fidei articulis aliter sentit, quàm S. Romana Ecclesia docet. Illud postremò addam, cum ex traditionibus apostolorum ad evincendam hæresim argumentum certum trahatur, constat autem romanos episcopos Petro in fidei magisterio successisse, ab apostolis esse traditum; cur non audebimus assertionem adversam tanquàm hæreticam condemnare? Sed nolimus Ecclesiæ judicium antevertere. Illud assero, et fidenter quidem assero, pestem eos Ecclesiæ, et perniciem afferre, qui negant romanum pontificem Petro fidei, doctrinæque auctoritate succe-

dere , aut certè adstruunt summum Ecclesiæ pastorem , quicumque ille sit, errare in fidei iudicio posse. Utrunque scilicet hæretici faciunt : qui vero illis in utroque repugnant, hi in Ecclesiâ catholici habentur.» Quelqu'un me dira que je pouvais m'épargner la peine de reproduire ici cette controverse, que tant d'autres ont déjà discutée : mais j'ai rapporté ce passage de Melchior Cano, afin que chacun voie combien il est important pour la foi d'établir ce point de l'infaillibilité du pape dans ses définitions. St.-Cyprien (ep. III. lib. 2. ) donne de la force à ce que dit Cano. *Neque enim aliunde hæreses obortæ sunt, quàm inde quòd sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus in Ecclesia sacerdos, et ad tempus iudeæ vice Christi cogitatur.* Parce que, d'après la juste observation de Milante, avant de résister opiniâtement aux décrets du pape, on a dû se faire schismatique et ensuite hérétique.

V. Mais venons aux preuves de l'infaillibilité du pontife romain. 1°. La première preuve se tire des Écritures. Jésus-Christ dit à St.-Pierre : *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum super cælum.* (Matth. xvi. 19. ) Lier selon les Écritures, signifie faire des lois, obliger ; donc Pierre a reçu dans cet instant là l'autorité générale d'obliger toute l'Église, indépendamment du concile ; et le même pouvoir fut alors conféré aux successeurs de Pierre, qui devaient gouverner l'Église après sa mort. En outre, le Seigneur dit à St.-Pierre : *Simon, Simon, ecce satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum : Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua, et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* ( Luc. xxii. 23. ) Ainsi le Seigneur parla d'abord de tous les Apôtres, *expetivit vos*, mais ce n'est qu'à Pierre qu'il dit, *rogavi pro te*, non pas *pro vobis* privilège spécial donné à Pierre de ne pas

faillir dans la foi. St-Léon écrit sur ces mots : *Pro fide Petri propriè supplicatur , tanqudm aliorum status sit securus , si mens principis victa non fuerit.* ( Serm. 3. de assumt. ) Le même privilège a été donné aussi aux successeurs de St.-Pierre, car toutes les promesses qui ont été faites à Pierre, comme chef de l'Église, ont été nécessairement faites aussi à ses successeurs, selon l'opinion du III<sup>e</sup> concile de Constance, qui dans l'action iv. et 8. applaudit au discours de St.-Agathon, dans lequel ce point était clairement expliqué par le pape. La raison est évidente, car ce privilège n'a été donné à St.-Pierre que pour triompher de toutes les insultes de satan contre l'Église, or cette raison est aussi l'apanage de tous ses successeurs. C'est l'opinion générale des SS. Pères, St.-Augustin de ( corrept. et grat. cap. 18. ) St.-Jean Chrysostôme ( hom. 83. in Matth. ) St.-Léon, ( serm. 3. de assumt. ad pontif. ) St.-Grégoire, ( lib. vi. ep. 37. ad Eulog. ) St.-Bernard, ( ep. clx. ad Inuoc. ) et St.-Thomas ( II. 2. q. 1. a. ult. )

VI. Le Sauveur ajouta : *Et tu aliquandò conversus confirma fratres tuos.* On voit bien par là que le Seigneur accorda l'infailibilité, non pas aux membres, mais au chef qui était Pierre, afin qu'il fût infailible, même sans les membres. Si la foi de Pierre dépendait de la direction du concile, ce n'est pas Pierre qui confirmerait ses frères, mais il serait lui-même confirmé par eux. En outre, le Seigneur y mit le mot *conversus* : *Et tu aliquandò conversus confirma*, etc. On prétend que cela a été dit à l'Église : mais cette interprétation ne peut subsister, puisque l'Église n'a jamais failli, ni ne peut faillir, pour qu'elle ait besoin d'être convertie. On doit donc nécessairement l'entendre comme ayant été dit à Pierre, qui

comme homme, ainsi que le Seigneur l'a prévu, aurait failli au temps de sa passion, mais qui comme pasteur universel devait ensuite confirmer les autres. Or cela a été nécessairement dit aussi à ses successeurs, car l'Église doit avoir toujours un pasteur qui la confirme infailliblement dans la foi. Voici ce que St.-Bernard ( ep. 190. ) écrivait à Inuocent II : *Dignum namquæ arbitrari ibi resarciri damna fidei, ubi non possit fides sentire defectum. Cui enim alteri sedi dictum est aliquandò : Ego pro te rogavi ut non deficiat fides tua ? Istam ( notez les mots suivants ) infallibilitatis pontificiæ prærogativam constantissima perpetuaque SS. Patrum traditio com-monstrat.*

VII. Il y en a d'autres qui prétendent que le consentement de l'Église est nécessaire pour que les définitions des papes soient infaillibles: mais Gagliardi. ( Instit. can. tit. 12. de pont. ) leur répond : *Quo verò pacto stabit sponsio Christi de fide Patri nunquam defectura, deque Petro fratres confirmaturo, si Petri fides subjiciatur omninò fratrum, puta episcoporum censuræ, aut confirmationi ?* Un autre auteur fait une remarque bien sage, quand il dit que si cela était, le pape n'aurait aucune prérogative sur un simple évêque, pas même sur un docteur privé, car si l'Église l'approuvait, le jugement d'un simple docteur deviendrait infaillible : mais Jésus-Christ a voulu qu'à Pierre seul appartint la faculté de confirmer ses frères, puisqu'il n'a édifié son Église que sur Pierre seul.

VIII. En outre, le Seigneur dit à St.-Pierre : *Simon Joannis amas me ?... Pasce oves meas.* ( Jo. XXI. 17. ) Or le mot *paître* veut dire *enseigner* la sainte doctrine, et non pas la fausse; ce qui tuerait les brebis, en les conduisant dans des pâturages vénéneux, au lieu de les paître. St.-Thomas en tire la conséquence, que



rier l'obligation de se soumettre aux définitions du pontife est un grand péché. Voici ce qu'il en dit : *Petro dixit ( Christus ) : Pasce oves meas , etc. Per hoc autem excluditur quorundam præsumtuosus error , qui se subducere nituntur à subjectione Petri , successorem ejus romanum pontificem universalis Ecclesiæ pastorem non recognoscentes.* ( lib. iv. contra Gent. cap. 76. ) Voici la réponse que nous faisons au P. Alexandre , qui pense que le *pasce oves meas* a été dit à l'Église et non pas à Pierre : l'Église devra-t-elle donc se paître elle-même ? Devra-t-elle paître Pierre ? Mais si le Seigneur eût voulu parler à l'Église , il aurait dit : Mes brebis , si vous m'aimez , paisez Pierre mon vicaire , paisez-vous mêmes votre pasteur. Mais la vérité est qu'il parla à Pierre , et qu'il lui ordonna de paître tous les fidèles , sujets et prélats. *Pascit filios* ( écrivit St.-Eucher ) , *pascit et matres : regit et subditos , et prælatos.* ( Serm. de nat. SS. apost. ) St.-Léon dit : *Unus Petrus eligitur , qui omnibus præponatur , ut quamvis multi sint pastores , omnes regat Petrus.* ( Serm. 3. de assumpt. ) Malgré cela et quoique l'Évangile parle si clairement , nos adversaires prétendent que les brebis paissent le pasteur , que le fondement doit être soutenu par la maison , que les disciples instruisent leurs maîtres , que la tête doit-être dirigée par les membres et Pierre confirmé par ses frères ; enfin que tout marche à l'envers.

IX. Mais rien n'est plus propre à mettre dans tout son jour ; l'infécondité du pape , que les jugements des conciles œcuméniques mêmes , pour cela il est nécessaires de reproduire ici plusieurs passages des conciles que nous avons déjà rapportés dans le chapitre précédent. Dans le 1<sup>er</sup> concile de Nicée , tenu sous St.-Sylvestre , ( can. 39. ) , on dit : *Qui tenet sedem.*

*Romæ, caput est. cui data est potestas in omnes populos, ut qui sit vicarius Christi super cunctos populos, et cunctam Ecclesiam christianam; quicumque contradixerit, a synodo excommunicatur.* Dans le concile de Calcédoine tenu sous St.-Léon, en 451, auquel assistèrent 630 évêques, selon St.-Thomas (opusc. contra error. Græcor. ) On dit ces paroles : *Omnia ab eo (scil. a Leone. ) definita teneantur, tanquàm à vicario apostolici throni.* Et dans l'action 2. après avoir lu l'épître de St.-Léon, on s'écria : *Omnes ità credimus. Anathema qui non credit. Petrus per Leonem ità locutus est.* On y dit aussi, selon St.-Thomas ( de potest. quæst. x. a 4. ad 18. ) *Ex gestis chalcedonensis concilii habetur primò, quod sententia synodi à papa confirmatur : secundò, quod à synodo appellatur ad papam.* Cela avait déjà été établi par le concile de Sardique sous Jules 1<sup>er</sup>. En 351 (can. iv. et 7. ) où on lit : *A synodo condemnatos posse romanam sedem appellare, ejusque arbitrio sedere, velit ipsa causam cognoscere, an judices in partibus delegare.* Cela est conforme à ce qui fut dit dans le 1<sup>er</sup> concile de Nicée dans les canon ( xix. et 29. ), où l'on inséra les paroles suivantes en parlant de la chaire apostolique : *Cujus dispositioni omnes majores ecclesiasticas causas antiqua apostolorum, eorumque successores atque canonum auctoritas reservavit.* Cela est encore conforme à ce qui fut dit dans le concile de Latran III. D'après le cap. licet. vi. de elect. §. 3. on y dit en parlant des Églises particulières, que les doutes peuvent être définis par le jugement du supérieur, mais en parlant de l'Église romaine on s'exprima ainsi : *In romanâ verò ecclesiâ aliquid speciale constituitur, quia non potest recursus ad superiorem haberi.* Donc, si l'on ne peut appeler du pontife à un autre supérieur, c'est qu'on doit nécessairement le regarder comme infallible dans ses définitions. On s'exprima

de même dans le concile romain sous le pape Symmaque : *Papam esse summum pastorem, nullius, extra casum hæresis, judicio subjectum* ; ( tom 2. concilior. )

X. En outre, dans le II<sup>e</sup> concile de Constantinople assemblé sous le pape Vigile en 553, contre l'hérésie d'Origène, et les trois chapitres de Théodore, Théodoret et Ibas, on dit : *Nos apostolorum sedem sequimur, et ipsius communicatores communicatores habemus*, etc. Dans le III<sup>e</sup> concile de Constantinople, sous St.-Agathon, en 680, le pape ayant prescrit par une de ses lettres au concile, ce qu'on devait croire contrairement aux erreurs des monothélites, les Pères reçurent très-bien, cette lettre, et dans l'action 8 ils dirent : *Et nos notionem accipientes suggestionis directæ ab Agathone, et alterius, suggestionis, quæ facta est à subjacente ei concilio, sic sapimus et credimus. Per Agathonem Petrus loquebatur*. Dans le concile IV de Constantinople, sous Adrien II en 860, ( ses. v. can 2. ) on appela le pape Nicolas organe du Saint-Esprit, et on dit : *Neque nos sanè novam de illo judicii sententiam ferimus, sed jam olim a S. papa Nicolao pronunciatam. quam nequaquam possumus immutare*. Les Pères après avoir signé, ajoutèrent ces mots remarquables : *Quoniam sicut prædiximus, sequentes in omnibus apostolicam sedem, et observantes omnia ejus constituta separamus* ( il est ici question du schisme de Photius ) *ut in unâ communionem quam sedes apostolica prædicat, esse mereamur, in quâ est integra et vera Christianæ religionis soliditas*. Voici ce qu'on dit dans le II<sup>e</sup> concile de Lyon tenu sous Grégoire X en 1274, auquel assistaient 590 évêques : *Ipsa quoque romana Ecclesia principatum super universam Ecclesiam obtinet, quam se ab ipso domino in B. Petro, cujus romani pontifex est successor, cum potestatis plenitudine recepisse recognoscit. Et sicut præ cæteris tenetur fidei veritatem defendere, sic et si quis de fide subortæ fuerint*

*quæstiones , suo debent judicio definiri , etc.* Si donc , le pape doit définir toutes les questions de foi , il s'ensuit que toutes les définitions du pape doivent être considérées comme dogmes de foi. Non, dit Bossuet, en parlant de ce texte du concile , car la faculté de Paris définit aussi plusieurs choses touchant la foi , sans que pour cela ses définitions puissent être considérées comme des dogmes. Cette comparaison ne prouve rien ; la faculté de Paris définit sans doute plusieurs choses , mais personne ne dit qu'elle doive les définir , comme on dit du pape : *suo debent judicio definiri*. La définition d'un article par une faculté , diffère beaucoup de la définition d'un dogme par le pape ; car celui-ci a la primauté et l'autorité sur l'Eglise universelle , et l'obligation de défendre les vérités de la foi lui est imposée. Il les définit comme primat et prince de l'Eglise , et celle-ci est obligée de croire à ce qu'il a défini , d'autant plus que le concile même a déclaré en quoi consistait l'étendue de son autorité : *Potestatis plenitudo consistit , quod ecclesias cæteras ad sollicitudinis partem admittit... sua tamen observata prærogativa , et tùm in generalibus conciliis , tùm in aliquibus aliis semper salva*. Cette décision ayant été lue , le concile l'accepta par les mots suivants : *Suprà scripta fidei veritate , prout plenè lecta est , et fideliter cæposita , veram , sanctam , catholicam , et orthodoxam fidem cognoscimus , et acceptamus , et ore ac corde confitemur , quòd verè tenet , et fideliter docet , et prædicat S. romana Ecclesia*. Quand bien même il n'y aurait pas d'autres déclarations des conciles que celle-ci , je ne sais comment on pourrait nier l'infailibilité du pape et sa supériorité sur les conciles. En outre , dans le concile général de Vienne , sous Clément V , on établit qu'il n'appartenait qu'à la chaire apostolique de déclarer ce qui était douteux dans la foi : *Du*

*bia fidei declarare ad sedem duntaxat apostolicam pertinere.* En outre, le concile de Constance approuva la lettre de Martin V, qui ordonnait d'interroger ceux qui étaient suspects d'hérésie : *Utrum credant quòd papa sit successor Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesiâ Dei?* L'autorité suprême, dit Bellarmin, est celle qui n'a ni supérieur, ni égal. Le concile de Florence, dans sa dernière session, dit : *Definimus, romanum pontificem in universum orbem habere primatum, et successorem esse Petri, totiusque Ecclesie caput, et christianorum patrem, ac doctorem existere, et ipsi in B. Petro regendi Ecclesiam à D. N. Jesu Christo plenam potestatem traditam esse. quemalmodùm etiam in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur.* Mais si le pape est réellement le docteur de toute l'Eglise, il s'ensuit certainement qu'il est infaillible dans toutes ses définitions de la foi, afin que l'Eglise ne soit pas trompée par son docteur même. C'est pour cela que le synode de Paris, composé de 85 évêques, écrivit au pape Innocent X : *Majores causas ad sedem apostolicam referre, solemnis Ecclesie mos, quem fides Petri nunquàm deficiens retineri pro suo jure postulat.*

XI. Launoy et les autres qui combattent l'infailibilité du pape, distinguent entre la chaire apostolique ou romaine, qu'ils prennent pour l'Eglise universelle, et le souverain pontife qui y est assis; ils disent que le siège est infaillible, mais non pas celui qui y est assis. La distinction est ingénieuse, mais elle est fautive, car elle est contraire à l'opinion générale des conciles, des pontifes et des Pères, qui, par le siège apostolique ou romain, entendent communément le pontife romain. Dans le premier concile de Nicée (can. XIX et 29.) on lit : *Omnes episcopi apostolicam appellant sedem.* Dans le concile de Sardaigne (can. IV et 7.) :

*A synodo posse romanam sedem appellare, etc.* Dans le concile de Vienne : *Dubia fidei declarare ad sedem apostolicam pertinere.* Dans le deuxième concile de Constantinople : *Nos apostolicam sedem sequimur... condemnatos ab ipsâ condemnamus.* Dans le deuxième concile de Lyon : *Ipsa quoque romana Ecclesia principatum super universam Ecclesiam obtinet.* Le pape Anaclet a écrit (can. saerosancta II. dist. 21.) : *Hæc terò apostolica sedes, caput omnium Ecclesiarum, etc.* Théodoret dit, dans son épître au pape Léon : *Ego apostolicæ vestræ sedis expecto sententiam.* Les évêques du synode de Paris, que nous avons cité plus haut, écrivirent à Innocent X : *Majores causas ad sedem apostolicam referre, Ecclesix mos pro jure suo postulat.* Donc, par siège on entend celui qui y est assis.

XII. Nous prouvons encore l'infaillibilité du pape par la tradition apostolique, ou le témoignage des SS. Pères. Citons St.-Ignace, martyr (epist. ad Tralens.) : *Qui igitur iis, scilicet romanis pontificibus, non obedit, atheus prorsus, et impius est, et Christum contemnit, et constitutionem ejus imminuit.* St.-Irénée (lib. III. c. 3.) : *Omnes à romanâ Ecclesiâ necesse est ut pendeant, tanquàm à fonte et capite.* St.-Jérôme qui, dans son épître à St.-Damase, où il lui demande si dans la Très-Sainte-Trinité il fallait admettre une ou trois hypostases, ajoute : *A pastore præsidium ovis peto : cum successore piscatoris loquor, etc. Super illam petram ædificatam Ecclesiam scio.... Non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum : quicumque tecum non colligit, spargit.* Ensuite il conclut : *Quamobrem obtestor B. tuam, ut mihi in epistolis tuis tacendarum, si vè dicendarum trium hypostaseon detur auctoritas. A pastore præsidium ovis flagito. Discerne, si placet, non timebo tres hypostases dicere, si jubebis.* St.-Grégoire, qui dans son épître aux évê-

ques de France (lib. iv. ep. 52.) disait que dans les questions importantes, *ad nostram studeat perducere notionem, quatenus à nobis valeat congrua sine dubio sententia terminari.* St.-Athanasie (epist. ad Fel. pap.) : *Romanam Ecclesiam semper conservare veram de Deo sententiam* ; puis, dans la même épître, il dit au pontife : *Tu profanarum hæresum, atque imperitorum, omniumque infestantium depositos princeps, et doctor, coputque omnium orthodoxæ doctrinæ, et immaculatæ fidei existis.* St.-Cyprien (epist. viii. lib. 1.) : *Deus unus est, Christus unus est, et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum Domini voce fundatam. Aliam constitui sacerdotium novum, fieri præter unum sacerdotium non potest. Quisquis alibi collegerit, spargit.* Ailleurs le même St.-Cyprien (lib. de unit. Eccles.) ajoute : *Qui cathedram Petri, supra quam fundata est Ecclesia, deserit, in Ecclesiâ se esse confidit?* Ailleurs (epist. ad Corn. pap.) en parlant des pontifes romains, il dit : *Ad quos perfidia habere non possit accessum.* St.-Pierre Chrysologue (epist. ad Eutychet. part. 1. conc. Chalced.) qui, exhortant Eutychès à obéir au pape, dit : *Quoniam B. Petrus, qui in propriâ sede et vivit, et præsidet, præstat quærentibus fidei veritatem.* Théodoret (epist. ad Leon. pap.) : *Ego apostolicæ vestræ sedis expecto sententiam, et obsecro V. S. ut mihi opem ferat, justum vestrum, et rectum appellanti judicium.* St.-Augustin (lib. 1. contra Julian, cap. 5.) : *Per papæ rescriptum causa Pelagianorum finita est.* Il dit autre part (in psalm. cont. par.) : *Numerate sacerdotes vel ab ipsâ sede Petri, in ordine illo Patrum, quis cui successerit, videte ; ipsa est petra, quæ non vincunt superbæ inferorum portæ.* St.-Bernard (epist. 190 ad Innoc. II.) affirme : *Istam infallibilitatis pontificiæ prærogativam constantissima perpetuæque SS. Patrum traditio commonstrat.* St.-Thomas (ii. 2. q. 11. art. 2. ad 3.) *Postquàm essent aliqua Ecclesiæ aucto-*

*ritate determinata, hæreticus esset, si quis repugnaret; quæ quidem auctoritas principaliter residet in summo pontifice.* Il avait déjà dit dans la question 1<sup>re</sup>, art. 10, que dans l'Église l'unité de la foi n'aurait pu exister, *nisi quæstio fidei exorta determinetur per eum* (savoir par le souverain pontife) *qui toti Ecclesiæ præest.* St.-Bonaventure (de sum. theol. q. 1. art. 3. §. 3.) : *Papa non potest errare, suppositis duobus : primum, quod determinet quatenus papa; alterum, ut intendat facere dogma de fide.* Jansenius était du même avis dans son avant-propos (cap. 29.) où il dit qu'il suivait l'Église romaine, le successeur de Pierre, en ajoutant ces mots : *Super illam petram ædificatam Ecclesiam scio; quicumque cum illâ non colligit, spargit.*

XIII. L'infailibilité du pape se prouve encore par les canons de l'Église. Anaclet dit au pape (dans le can. sacrosancta II. dist. 22.) : *Hæc verò apostolica sedes, cardo et caput omnium ecclesiarum a Domino, et non ab alio est constituta; et sicut cardine ostium regitur, sic hujus S. sedis auctoritate omnes Ecclesiæ Domino disponente reguntur.* Le pape Gelase (d'après le can. cuncta XVIII. caus. 9. q. 3.) écrivit aux évêques de la Dardanie : *Cuncta per mundum novit Ecclesia, quoniam quorumlibet sentiis ligata pontificum, sedes B. Petri apostoli jus habeat resolvendi, utpotè quæ de omni Ecclesiâ fas habeat judicandi.* Boniface VIII (extrav. commun. unam sacram. cap. 1. de major. et obed.) dit : *Porrò subesse romano pontifici omnem humanam creaturam declaramus, definimus et pronunciamus omninò esse de necessitate salutis.* Le savant P. Berti (de theol. disc. I. XVII. c. 5.) écrit : *Quorundam sententia de appellatione a sententiâ pontificum ad concilia, et de infailibilitate romanæ et apostolicæ sedis dependenter ab aliorum episcoporum approba-*



*tionem, licet tantâ animositate, et argumentorum apparatu à nonnullis propugnetur, falsissima est.*

XIV. Chose admirable ! si quelques papes ont laissé échapper certains mots ambigus sur l'autorité des conciles, aussitôt nos adversaires les interprètent à leur gré, et les prônent comme une proposition sacrée ; tandis que tout ce qui a été dit par plusieurs souverains pontifes sur l'autorité suprême et infaillible des papes, est absolument inutile, car, disent-ils, ils défendent leur propre cause. Mais ne pouvons-nous pas aussi de notre côté en dire autant, relativement à ce qu'ont dit les conciles sur leur supériorité ! Croyez-vous donc que Jésus-Christ ait laissé parmi nous un si grand désordre, que si un concile fait une définition opposée à celle du pape, nous ne sachions à qui nous devons croire ? il n'en est pas ainsi ; car les conciles mêmes ont expressément déclaré, ainsi que nous l'avons vu plus haut, que l'autorité du pape est suprême et infaillible, et que le pape préside, non seulement à toutes les églises particulières, mais aussi à toute l'Église universelle.

XV. Mais, raisonnons un peu. Il est certain qu'il doit exister dans l'Église un juge infaillible pour les controverses de la foi ; s'il n'en était pas ainsi, les opinions des hommes et des savants eux-mêmes étant incertaines, il y aurait plusieurs dogmes confus et incertains. Les Écritures ne suffisent pas toujours pour les décider, comme nous l'avons dit au chap. sixième, §. II, parce qu'il arrive assez souvent que les controverses naissent du sens même des Écritures. Ce n'est pas non plus le sens individuel, que les hérétiques défendent, parce que ce sens est entièrement incertain et trop absurde pour pouvoir régler la foi ; il est en outre si différent parmi les hommes, que s'il était une

règle de la foi, il existerait autant de sortes de foi qu'il y a d'hommes. Les conciles généraux ne peuvent pas toujours s'assembler, soit à cause des guerres, soit à cause des frais qu'ils exigent, ou par le défaut de lieu; au moins ils ne peuvent s'assembler si vite qu'il le faudrait pour extirper les hérésies, qui infestent aussi promptement que la peste. De manière que si Dieu n'avait pas accordé l'infaillibilité aux définitions des papes, et s'il eût été nécessaire que les questions de foi fussent définies par les conciles généraux, dans ce cas Dieu n'aurait pas suffisamment pourvu au bonheur de l'Eglise; car, à cause du grand nombre de difficultés qui se présentent, pour convoquer les conciles généraux, l'Eglise aurait été, pendant plusieurs siècles, privée d'un juge infaillible capable de remédier au schisme et aux hérésies qui peuvent naître à chaque instant.

XVI. Mais non; car Jésus-Christ nous a laissé son vicaire et lui a promis son assistance, afin qu'il juge infailliblement les doutes de la foi, et qu'il puisse extirper les erreurs des ennemis de l'Eglise. Et de fait telle a toujours été la conduite des pontifes, ils ont constamment condamné les hérésies: et les conciles (après que le pape avait déjà fait sa définition), ne se sont réunis, que lorsqu'il a été aisé de les rassembler, parce qu'on a reconnu qu'il était utile de les convoquer pour éteindre plus aisément le feu de quelque erreur qui se répandait. Au reste, dans les premiers siècles il n'y eut aucun concile général; les pontifes seuls condamnèrent plusieurs hérésies: et l'Eglise entière considérait comme de vrais hérétiques ceux qui avaient été condamnés par le pape. C'est ainsi que dans les trois premiers siècles furent condamnés, les nicolaïtes, les marcionites, les monta-

nistes, les novatiens, les tertullianistes, les origénistes etc. Dans le quatrième siècle, les papes seuls condamnèrent les hérésies de Jovinien et de Priscillien ; et dans le cinquième siècle, Pélagé et Vigilance : ensuite Léon IX, condamna les erreurs de Berenger, Eugène III de Gilbert de la Porrée, St.-Pie V, et Urbain VIII de Baius. Le pape St.-Anaclét dès l'an 101, dans son epist. 1, avait ordonné : *Quod si difficiliore ortæ fuerint quæstiones, aut episcoporum, aut majorum judicia aut majores causæ fuerint, ad sedem apostolicam reparantur, quoniam apostoli hoc statuerunt jussione Salvatoris.* Parmi les causes majeures celles qui touchent la foi sont les plus importantes. St.-Jules, en 336 : (epist. gemina advers. episc. orientales) écrivit : *Conciliorum convocandorum jura, et majores causas ad sedem apostolicam et angelicis, et apostolicis institutis referri oportet. Id à sanctis apostolis et successoribus eorum, id à nicœnâ synodo definitam est.* En outre, St.-Augustin (lib. iv, contra duas epist. Pelag. cap. 12.) en combattant l'opinion de la nécessité d'un concile pour la condamnation d'une hérésie, dit : *Quasi nulla hæresis aliquando, nisi synodi congregatione damnata sit ; cum potius rarissimæ inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis extiterit.* Dans un autre endroit (epist. 118.) en parlant des décisions du pontife, il dit : *Eis repugnare insolentissima insania est.* Mais nous devons surtout faire une attention particulière à ce qui fut dit dans l'acte 3. du VIII concile général romain célébré sous Adrien II, en 869 : *Retro olimque semper, cum hæreses et scelera pullularent, noxias illas turbas, et zizania apostolicæ sedis romanæ successores extirparunt.* Duhamel dit d'après Pierre de Marca, que les définitions du pape ne sont infailibles que lorsqu'il s'agit de choses bien claires. N'est-ce pas un beau privilège que ces

auteurs donnent au chef de l'Église ? Lorsque les choses tirées de l'Écriture ou de la tradition , sont claires par elles-mêmes , chaque individu peut affirmer qu'elles sont de foi , et qu'on se trompe , en les niant. Mais le Sauveur a promis à St.-Pierre et à ses successeurs , qu'ils ne failliraient jamais dans toutes leurs définitions de choses relatives à la foi , qui seraient douteuses et obscures pour les fidèles.

XVII. Donc , diront-ils , les conciles généraux sont inutiles. Non , ils ne le sont pas ; ils sont utiles en plusieurs manières ; car , ils engagent les peuples à recevoir avec plus de facilité des décrets qui ont été établis d'un consentement unanime : les monarques aussi convoquent souvent leurs parlements pour des affaires qu'ils pourraient décider tout seuls. Ils sont utiles afin que les évêques sachent mieux les doctrines et les raisons des décrets , et puissent mieux instruire les fidèles sur les vérités déclarées. Ils sont utiles pour faire taire les détracteurs des définitions du pape. Ils sont utiles aussi pour faire mieux examiner quelques points qui ne sont pas encore définis , ni suffisamment discutés ; bien entendu que les définitions des conciles pour avoir une autorité de foi , ont besoin d'être corroborées par la sanction du pape ; car elles reçoivent toute leur force de l'approbation du pape , ainsi que cela fut déclaré dans la session XI du dernier concile de Latran : *Consueverunt antiquorum conciliorum patres , pro eorum , quæ in suis conciliis gesta fuerunt , corroboratione à romanis pontificibus subscriptionem , approbationemque humiliter petere , et obtinere , prout ex Nicæna , Ephesinâ , Chalcedonensi , sexta constantinopolitana , septima nicæna , romana sub Symmacho , synodis habitis , eorumque gestis manifestè colligitur*. Cette doctrine est conforme à ce qu'écrivit Pascal II , dans sa lettre à l'archevêque

de Palerme, rapportée par Baronius, en 402, (cap. significasti, extra, de elect.) *Aliunt in conciliis statutum non inveniri, quod romanæ Ecclesiæ legem concilia alla præfixerint, cum omnia concilia per romanæ Ecclesiæ auctoritatem et facta sint, et robur acciperint, et in eorum statutis romani pontificis patenter excipiatur auctoritas.*

XVIII. Si les pontifes n'eussent pu condamner les hérésies par des décisions infailibles, et s'il avait été nécessaire d'attendre la réunion d'un concile, on n'aurait pu empêcher les progrès que l'erreur aurait faits, en attendant que le concile l'eût condamnée. Qui ne sait, d'ailleurs, que les conciles sont généralement inutiles pour les hérétiques qui ne veulent pas se soumettre aux décisions du pape, puisqu'ils ne manquent pas de prétexte pour mépriser même toutes les définitions des conciles, comme il arriva au temps de Luther; les hérétiques dirent que le concile n'avait pas été libre, ou n'avait pas été légitime, ou que les décrets n'avaient pas été faits après un mûr examen, ou qu'ils n'avaient pas été conclus à l'unanimité des voix de tous ceux qui devaient y intervenir, ou enfin que les actes du concile avaient été altérés. Quelqu'un a écrit que non seulement tous les évêques doivent intervenir aux conciles, mais aussi tous les curés, les prêtres, les diacres et même les séculiers. Un auteur qui suit cette opinion ajoute : « Le pape et les évêques ne sont que les commis du peuple. Les facultés, les corps et les particuliers mêmes devraient s'unir pour l'intérêt commun. » Chose tout-à-fait opposée à la pratique des premiers conciles de l'Église, ainsi qu'aux doctrines des saints Pères, témoins St.-Cyprien (epist. ad Jubajan.), St.-Hilaire (lib. de synod.), St.-Ambroise (epist. 31.), St.-Jérôme (epist. ad solit. vit. agent.), qui disent qu'il n'est permis qu'aux évêques

seuls de donner leur voix dans le concile , comme juges. Théodore le jeune, dans sa lettre au concile d'Ephèse, dit : *Nefas est enim qui SS. episcoporum catalogo adscriptus non est, illum ecclesiasticis negotiis se immiscere*. Seulement par concession il est permis aux cardinaux de donner leur voix avec les évêques ; ainsi qu'aux abbés et généraux des ordres réguliers, à cause de leur juridiction presque épiscopale, selon Benoît XIV (de syn. l. viii. c. 2. n. 5.)

XIX. En outre, les hérétiques opiniâtres diront toujours que le concile n'a pas été universel et légitime , parce que ces hérétiques, qui se croient la meilleure partie de l'Eglise, n'y sont point intervenus. Otez l'infailibilité au pape , et il n'y a plus moyen de les convaincre. Ainsi St.-Thomas observe très-justement que l'unité de la foi *servari non posset, nisi quæstio fidei determinaretur per eum, qui toti Ecclesiæ præest, ut sic ejus sententia à totâ Ecclesiâ firmiter teneatur*. (ii. 2. quæst. 1. art. 10 ) Voici ce qui arriva dans l'hérésie de Luther. Luther commença par appeler du pape mal informé au pape mieux informé ; du pape au concile futur ; du concile de Trente qui l'avait condamné à l'Ecriture sainte ; enfin de l'Ecriture sainte à l'esprit privé, savoir à son cerveau dérangé. Ensuite il composa un livre, où il s'efforça de prouver qu'on n'avait aucun besoin des conciles ; *nihil opus esse conciliis* ; il osa même appeler le premier concile de Nicée *scænum et strumen*.

XX. Mais comment se fait-il donc, disent les adversaires, que plusieurs pontifes aient failli en définissant des choses relatives à la foi ? C'est ainsi que les adversaires de l'autorité des pontifes s'appliquent continuellement à trouver des erreurs dans leurs définitions ; ils n'ont pourtant jamais pu découvrir au-

cune erreur à l'égard des dogmes, qui ait été proférée par un pontife, comme pontife et docteur de l'Église. Ils disent qu'à l'époque des conciles de Rimini et de Sirmich, le pape Libère tomba dans l'hérésie arienne, en signant la formule de foi des ariens. Or, voici comment se passa cette affaire, selon St.-Athanasie, St.-Hilaire, St.-Jérôme, Sévère Sulpice, et Théodoret. On présenta à Libère et aux autres évêques catholiques, pour la leur faire signer, la formule de foi, où l'on exprimait que le Fils n'était point une créature comme les autres, mais qu'il était d'une substance pareille au Père : il y manquait l'expression du concile de Nicée, qu'il était vrai Dieu comme le Père et consubstantiel au Père. Valens, chef des ariens, se servit de ce subterfuge pour engager Libère à signer, en lui promettant qu'on ajouterait dans la formule toutes les expressions nécessaires. Le pape et les autres évêques, trompés par cette promesse, et pour se délivrer de la persécution des ariens et de l'empereur Constant, signèrent cette formule. Tournely (prælect. theol. to. II. q. 4. sect. 2. art. 3.) et autres, soutiennent que Libère ne signa pas cette formule, qui était la troisième, parce qu'en 359, époque où cette formule fut proposée par les Pères de Sirmich, Libère était déjà de retour de son exil, et qu'il avait, d'après St.-Athanasie, recouvré sa chaire : mais qu'il souscrivit la première formule, que St.-Hilaire a interprétée dans un sens catholique. Ainsi, que Libère ait fait la faute de signer la troisième ou la première formule, on ne peut cependant pas lui reprocher d'avoir approuvé l'hérésie arienne; bien plus, dès que Libère s'aperçut de sa faute, il protesta par un décret public qu'il n'avait jamais eu l'intention de s'éloigner de la foi de Nicée, et il rétracta expressément sa signature.

**XXI.** En outre, ils reprochent à Vigile de s'être contredit dans la condamnation des écrits et des personnes d'Ibas, de Théodore et Théodorct. Il faudrait répondre longuement à cette objection. Disons, en peu de mots, qu'il y eut pour cela deux conciles généraux, celui de Chalcédoine et le II<sup>e</sup> de Constantinople. Dans celui de Chalcédoine, on condamna les écrits d'Ibas, parce qu'ils excusaient les erreurs de Nestorius, mais on ne condamna pas la personne d'Ibas; dans celui de Constantinople, on condamna les écrits et la personne d'Ibas. Vigile adhéra d'abord au concile de Chalcédoine, et ensuite à celui de Constantinople; et de là on l'accuse d'avoir failli dans la foi. Mais si l'on inculpe Vigile, on doit inclure aussi un des conciles d'avoir failli en matière de foi. Mais la vérité est que le concile de Chalcédoine, en excusant les personnes, croyait réellement qu'Ibas et les deux autres eussent écrit de bonne foi. Au contraire, celui de Constantinople, en condamnant les personnes, croyait réellement que leurs écrits étaient de mauvaise foi. Du reste, il n'y est positivement question d'aucun dogme, ainsi que St.-Grégoire l'a déclaré : *Scire vos volo quod in câ (scil. synodo Chalcedonensi.) de personis tantum, non autem de fide aliquid gestum est.* Qu'on lise ce qui a été dit à l'égard de Vigile dans le chapitre précédent. (§. iv. num. 59.)

**XXII.** Il est inutile de nous opposer une lettre de Vigile, où il paraît qu'il a approuvé l'hérésie d'Eutychès; car cette lettre est absolument réprochée comme fautive par Baronius (tom. xiii. an. 538. in fin.), par Bellarmin (lib. iv. de rom. pont. cap. 10.), ainsi que par le concile général (vi. act. 14. op. Bellarm. loco cit.) Mais si quelqu'un s'obstinait à la tenir pour véritable, qu'il sache qu'elle fut écrite par Vigile, tandis



que le vrai pape, Libère, vivait encore : mais aussitôt que ce dernier fut mort, Vigile renonça au pontificat; alors le clergé l'élut pour pape d'un commun sentiment, et Vigile détesta ouvertement l'hérésie eutychéenne. Ajoutons que cette lettre supposée fut écrite par Vigile familièrement, et sous la condition qu'on n'en donnât lecture à personne : *Oportet ergo* (c'est ce qu'on lit dans la même lettre) *ut hæc quæ vobis scribo, nullus agnoscat.* Ainsi, même en supposant qu'elle eût été vraie, on ne pourrait pas en déduire un argument contre l'infailibilité des définitions pontificales *ex cathedrâ*, lesquelles, pour avoir force de loi, doivent être publiques.

XXIII. On inculpe encore le pape Honorius d'avoir adhéré dans ses lettres à Sergius, chef des monothélites, qui répandait cette erreur; qu'en Jésus-Christ il n'y avait qu'une volonté et une opération. Mais St.-Maxime (in disp. cum Pyrro.), et Jean IV (epist. ad Constantin. ex to. v. conc. pag. 1760.), justifia Honorius, en disant que ses lettres pouvaient être interprétées dans le sens catholique. Le fait est qu'Honorius croyait avec ses orthodoxes qu'il y avait en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations; mais l'erreur de Sergius s'étant élevée, Honorius, pour calmer le schisme, et pour ne pas donner de soupçon d'un autre côté qu'il adhéraît aux eutychéens, qui voulaient une seule nature en Jésus-Christ, ou aux nestoriens, qui voulaient deux personnes en Jésus-Christ; dans sa deuxième lettre à Sergius, il ordonna par les paroles suivantes qu'on ne dit ni une ni deux opérations : *Referentes ergo, sicut diximus, scandalum novellæ adinventionis, non nos oportet unam, vel duas operationes prædicare, sed pro unâ, quam quidam dicunt, operatione nos unum operatorem Christum Dominum in*

*utrisque naturis verilicè confiteri, et pro duabus operationibus, ablato genuinæ operationis vocabulo, ipsas potius duas naturas, id est divinitatis et carnis assumptæ, in unâ personâ Unigeniti Dei Patris, confusè, indivisè, et inconvertibiliter nobiscum prædicare propria operantes.* Ainsi Honorius disait qu'il n'existait en Jésus-Christ qu'un opérateur et deux opérations, selon ses deux natures unies, dont chacune avait ses opérations particulières : *Oportet unum operatorem Christum in utrisque naturis confiteri, et pro duabus operationibus ipsas potius duas naturas in unâ personâ Unigeniti Dei prædicare propria operantes.* Il s'exprima de même, quoique en peu de mots, dans sa première lettre à Sergius : *In duabus naturis (Christum) operatum divinitus, atque humanitùs.* Et ce qui achève de nous convaincre qu'Honorius croyait effectivement qu'il y avait en Jésus-Christ deux opérations, et par conséquent deux volontés, une divine et l'autre humaine, c'est ce qu'il dit dans sa seconde lettre : *Utrasque naturas in uno Christo in unitate naturali copulatas, atque operatrices confiteri debemus : divinam quidem quæ Dei sunt operantem, et humanam quæ carnis sunt exequentem... naturarum differentias integras consistentes.* Si donc, il était persuadé qu'il y avait en Jésus-Christ deux natures qui opéraient selon leur entière différence; il croyait donc aussi qu'il existait deux volontés en Jésus-Christ. D'ailleurs, il n'a dit ces mots, *non nos oportet unam vel duas operationes prædicare,* que par la crainte qu'il avait de favoriser l'hérésie d'Eutychès, en disant une opération, et celle de Nestorius, en disant deux opérations.

XXIV. Il importe peu qu'Honorius ait dit dans sa lettre que Jésus-Christ avait une volonté : *Unam tantum voluntatem fatemur Dom. N. Jesu Christi.* Puisqu'il n'a dit cela que d'après ce que lui avait écrit Sergius;

savoir, qu'il existait des gens qui voulaient que Jésus-Christ, comme homme, eût deux volontés contraires, semblables aux volontés de l'esprit et de la chair, qui existent en nous. Honorius répondit contre cette erreur que Jésus-Christ n'avait eu qu'une seule volonté, celle de l'esprit, et non pas celle de la chair, laquelle est en nous par la faute d'Adam; c'est ce que nous attestent le pape Jean IV et St.-Maxime : Tournely (de incarn. tom. iv. part. 2. disp. 3. cap. concl. 2.) et le P. Berti (tom. iii. l. 26. c. 11.) l'affirment aussi, ainsi que le P. Noël Alexandre, au siècle VII<sup>e</sup> : *Locutus est (Honorius) mente catholicâ, si quidem absolutè duas voluntates Christi non negavit, sed voluntates pugnantes.* Cela d'ailleurs est évident, par la raison qu'Honorius même nous en donne dans sa lettre : *Quia profectò à divinitate assumpta est nostra natura, non culpâ; illa profectò quæ antè peccatum creata est, non quæ post prævaricationem vitiata... Non est itaque assumpta, sicut præfati sumus, à Salvatore vitiata natura, quæ repugnaret legi mentis ejus, etc.*

XXV. Mais, nonobstant cela, répliquent nos adversaires, Honorius fut condamné comme hérétique par le sixième synode (act. 13.) avec Cyrus, Sergius, Pyrrus et autres monothélites. Mais Baronius, Binius, Frassen, Bellarmin (de rom. pont. cap. 11.) Et plusieurs autres assurent que le nom d'Honorius a été inséré par fraude dans cette action par les ennemis de l'Église romaine; parmi les divers motifs qui prouvent cette assertion, nous remarquerons celui-ci : c'est que la condamnation d'Honorius répugne à ce qu'écrivit St.-Agathon, successeur d'Honorius, à l'empereur Constantin Poncegale, savoir que la foi des pontifes romains n'avait jamais failli, ni ne pouvait jamais

faillir, selon la promesse de Jésus-Christ : *Apostolica Christi Ecclesia, quæ nunquam errasse probabitur, sed illibata sine tenus permanet, secundum ipsius Domini pollicitationem, quam suorum discipulorum principi fassus est : Petre, etc.* Le concile approuva cette lettre de St.-Agathon, et les Pères dirent qu'elle était dictée par le Saint-Esprit. Ce qui le prouve encore, c'est que le concile romain célébré par le pape St.-Martin, avant le sixième synode déjà cité, condamna Cyrus, Sergius, etc., sans dire un seul mot d'Honorius.

XXVI. D'ailleurs, en supposant même que le concile ait placé le nom d'Honorius parmi les hérétiques, Bellarmin, Tournely et le P. Berti, ainsi que Turcremata (de cccl. lib. 2.) disent qu'Honorius fut condamné par erreur du fait de fausse information donnée aux Pères du synode; et celui-ci ne faillit pas par erreur de fait dogmatique (car pour cela ni le pape, ni le concile œcuménique ne peuvent faillir), mais de fait particulier de fausse information, causée par la mauvaise traduction de la lettre d'Honorius du latin en grec, ce qui leur persuada qu'il avait écrit à Sergius dans des dispositions hérétiques; erreur dans laquelle chacun peut tomber, même les conciles généraux, d'après l'opinion commune. Ce qui prouve encore que le concile est tombé dans cette erreur de fait particulier, c'est ce qui a été écrit pour la défense d'Honorius, par Jean IV, Martin I<sup>er</sup>, St.-Agathon, Nicolas I<sup>er</sup>, ainsi que par le concile romain tenu sous Martin I<sup>er</sup>, lesquels ont mieux entendu les lettres d'Honorius que les Pères grecs du sixième synode. C'est pour cette raison que les écrivains anciens, bien plus nombreux que les modernes, n'ont eu garde de donner à Honorius la note d'hérétique; tels sont St.-Maxime, Théophile l'Isaurique, Zonaras, Paul,

diacre, et Photius même, ennemi de l'Église romaine, tous cités par Bellarmin. Ce dernier ajoute que tous les historiens latins, Anasthase, Bède, Blondus, Nauclerus, Sabellicus, Platine et autres, appellent Honorius pape catholique : et d'ailleurs, disent Bellarmin, Turrecremata, Canus, Petitdidier et Combefis, si Honorius, dans ses lettres familières, eût embrassé l'erreur de Sergius, il aurait failli comme particulier, et non pas comme pontife et docteur universel de l'Église. Aussi, après avoir bien considéré les mots de ces lettres d'Honorius, il nous est impossible de comprendre comment on peut le condamner comme hérétique. Néanmoins, Léon II a eu raison d'écrire (epist. ad Hispanos) que si Honorius n'est pas tombé dans l'erreur des monothélites, il n'est pas cependant irréprochable, parce que *flammam (dit Léon II) hæretici dogmatis non ut decuit apostolicam auctoritatem incipientem extinxit, sed negligendo confovit*. Il a failli, parce qu'il n'a pas supprimé l'erreur dès son commencement.

XXVII. Ils disent, en outre, que Nicolas I<sup>er</sup> a enseigné que le baptême conféré au nom de Jésus-Christ, sans exprimer les trois personnes divines, était valable (can. a. quodam xxiv. de cons. dist. 4.) Nous répondons que Nicolas ne fut pas interrogé sur la forme du baptême, mais si le baptême conféré par un payen ou par un juif était valable. Le pape répondit d'une manière affirmative, mais il ne fit aucune autre définition concernant la validité du baptême, et ne parla qu'incidemment de la forme. On ne nie pas que le pape puisse faillir dans les choses qu'il prononce incidemment, puisqu'il ne les définit pas expressément. Ils disent que Grégoire XIII (cap. quod proposuisti, caus. xxxii. q. 7.) permit à un mari de prendre une

autre femme du vivant de la première, qui était infirme. Ce fait ne prouve rien, puisque cette femme était continuellement impuissante, à cause de son infirmité, et que cette impuissance avait précédé le mariage, ce qui le rendait nul.

XXVIII. Ils disent qu'Innocent III (cap. per venerabilem, lit. qui filii sint, etc.) pensait que tous les chrétiens étaient obligés d'observer la loi mosaïque. A la vérité, le pape allègue dans ce texte les lois de l'Ancien Testament, mais il ne les cite pas comme obligatoires, mais comme des modèles d'après lesquels nous devons observer, dans la loi nouvelle, quelques rites qui avaient été nouvellement institués. Ils disent enfin qu'Etienne VII déclara nuls les actes du pape Formose, et qu'il ordonna que ceux qui avaient pris les ordres de Formose se fissent ordonner de nouveau. Jean IX prescrivit le contraire, et déclara que Formose était pape légitime. Sergius III le déclara de nouveau illégitime. Donc, concluent-ils, l'un ou l'autre des deux pontifes ont failli. Bellarmin répond que quoique Formose eût été réellement dégradé avant son pontificat, néanmoins il fut vrai pontife, et que les ordres qu'il avait conférés furent valables. Etienne et Sergius se trompèrent donc; mais leur erreur ne concerna pas une loi, ce fut simplement une erreur de fait. On doit répondre de la même manière à ces objections des adversaires: si quelques pontifes ont failli, ils n'ont pas parlé *ex cathedrâ*, ou l'erreur a été simplement de fait.

---

---

## CHAPITRE IV.

### Conclusion de l'ouvrage.

I. Arrivés enfin à la conclusion de l'ouvrage, nous ne terminerons pas sans répéter en abrégé tout ce que nous avons dit dans la première, seconde et troisième parties. Dieu existe certainement, car s'il n'existait pas un Dieu créateur, nous qui sommes ses créatures, nous n'existerions pas non plus, puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause. Les matérialistes, pour ne pas avouer l'existence de Dieu, ont recours à la matière éternelle, et disent que tous les objets ne sont que matière, et qu'ils ont été produits par la matière. Mais toutes les raisons que nous avons rapportées dans la première partie, démontrent clairement que ce système impie ne saurait subsister. Quand bien même nous manquerions d'autres raisons pour le prouver, il suffit de dire que la matière est par elle-même aveugle et inerte; ainsi elle ne peut se mouvoir d'elle-même, elle a donc besoin d'un moteur pour produire d'autres objets. Mais si Dieu n'existait pas, selon les matérialistes, la matière n'aurait eu d'auteur que le hasard; c'est le hasard qui l'aurait fait agir et réglée: mais le hasard n'ayant pas d'intelligence, ne saurait être l'auteur du monde; il fallait nécessairement une intelligence suprême pour pouvoir le construire dans l'ordre aussi magnifique et aussi constant que nous le voyons. La matière est incapable de produire des esprits tels que nos âmes, car on ne peut donner ce qu'on n'a pas. Ce principe évident étant établi, nous

en tirons cet argument, sans réplique : l'âme est un esprit qui pense : la matière ne peut pas avoir d'esprit ; donc l'âme ne peut pas être produite par la matière. Mais si la matière éternelle n'existe pas, il existe nécessairement un premier principe, qui a produit tous les objets matériels et spirituels. Ce principe est Dieu, qui existe de lui-même, qui est indépendant, très-parfait et infini dans toutes ses perfections.

II. Mais s'il existe un Dieu, il existe aussi une religion, car Dieu ayant créé des hommes raisonnables, il est juste, il est nécessaire que ces hommes l'aiment, l'adorent, et lui obéissent par le moyen de la religion : c'est pourquoi l'homme doit chercher la vraie religion parmi toutes les religions qui ont entre elles une si grande différence. Mais l'esprit de l'homme étant aveuglé en punition de son péché, la seule lumière naturelle pour lui faire découvrir qu'elle était la vraie religion ne lui suffit plus. Dès lors la révélation divine lui devint nécessaire pour qu'il pût la découvrir. Nous devons donc croire la religion qui a reçu la révélation divine, parce qu'elle est la véritable. Nous avons déjà vu dans cet ouvrage que le paganisme n'a pas pu être révélé de Dieu, parce qu'il adorait au lieu du vrai Dieu, une infinité de faux dieux, et qu'il mettait au nombre de ces derniers les planètes, les bêtes, les démons et des hommes qui avaient vécu comme des scélérats. Il suffit de dire que le paganisme admettait plusieurs dieux, pour se faire une idée de sa fausseté, car nous avons démontré à la troisième partie, chapitre second, qu'il ne peut exister qu'un seul Dieu.

III. La religion juive fut la véritable avant la venue du Messie : c'est elle qui reçut la vraie révélation divine. Dieu la communiqua d'abord aux patriarches et aux prophètes de cette nation : elle fut ensuite ren-



fermée dans le corps des saintes Écritures et confirmée par les miracles et par l'accomplissement des prophéties. Mais depuis que le Messie, Jésus-Christ est venu, elle n'est plus une religion; c'est une secte d'impies et d'obstinés qui ne cesse de rejeter le Rédempteur promis, quoiqu'elle ait vu s'accomplir toutes les prophéties contenues dans les Écritures divines, qu'ils nous ont eux-mêmes transmises, et dans lesquelles étaient prédites le temps de la venue du Messie et la punition qu'ils devaient essuyer pour leur opiniâtreté. Ils suivent maintenant la loi du Talmud, loi remplie d'erreurs et de blasphèmes.

IV. Le mahométisme n'est autre chose qu'un mélange d'hébraïsme et d'hérésie propagé par Mahomet, homme vil, impudique et voleur, qui, suivi et aidé par de mauvais sujets comme lui, força les peuples à embrasser une foi et une loi qui convient plus aux bêtes qu'aux hommes. Mahomet se vantait, ainsi qu'il l'a écrit dans l'Alcoran, que Dieu lui avait révélé cette religion : mais en lisant l'Alcoran, il est facile de voir que tout ce qu'il contient n'est qu'un ramassis de fables, d'absurdités et d'impiétés. Ainsi nous voyons clairement que parmi toutes les religions, le christianisme seul est vrai et révélé de Dieu, d'abord dans l'Ancien Testament, ensuite dans le Nouveau; il ordonne de croire des mystères qui ne s'opposent pas à la raison, bien qu'ils soient au-dessus de la raison même, et de pratiquer des préceptes saints et raisonnables, justifiés ensuite par la conversion du monde entier, lequel étant éclairé par la lumière de la vérité, abandonna la religion païenne favorable à tous les vices, pour embrasser la loi de Jésus-Christ, qui ordonne de dompter toute passion terrestre, et de s'abstenir de toute action ainsi que de toute

pensée mauvaises. D'ailleurs la religion chrétienne a été confirmée par les prophéties, par les miracles et par la constance des martyrs, car ceux-ci n'auraient pu certainement souffrir de si grandes cruautés de la part des tyrans, sans le secours de Dieu. Enfin les preuves de la religion chrétienne sont tellement claires, que chaque fidèle peut dire à Dieu avec Richard de Saint-Victor : *Domine, si error est quem credimus, à te decepti sumus; iis enim signis doctrina hæc confirmata est, quæ nisi à te fieri non poterunt* (lib. 1. de Trin. cap. 2.)

V. Il est vrai que dans la religion chrétienne il existe plusieurs Églises qui professent des dogmes de foi différents : quelle est donc la véritable ? c'est l'Église catholique romaine ; et pourquoi ? parce qu'elle a été la première fondée par Jésus-Christ, et que toutes les autres sont sorties de son sein, et s'en sont séparées ; chose que personne ne nie. Mais si l'Église romaine a été la première, il est hors de doute qu'elle est la seule vraie, puisque Jésus-Christ, son fondateur, a promis qu'elle existerait jusqu'à la fin des siècles. Ainsi, la religion romaine étant vraie, toutes les autres qui se sont séparées d'elle, et qui professent une foi différente, sont fausses. Bayle est donc insensé quand il dit que le dogme d'intolérance des catholiques est horrible, et les rend ennemis du genre humain. Cette intolérance date des premiers siècles de l'Église, dans lesquels les fidèles ont toujours refusé la communion des infidèles et des hérétiques. Rousseau ajoute que Dieu se contente de quelque culte que ce soit, pourvu qu'il vienne du cœur. Cela est faux, car le cœur dépend de l'intelligence ; de telle sorte que quand les sentiments de l'intelligence sont vrais, le culte est vrai aussi ; mais s'ils sont faux, le culte est faux ; la

vérité étant unique, un seul culte aussi plaît à Dieu, et tous les autres sont abominables à ses yeux.

Lampridius (in vitâ Alex. cap. 43.) raconte que l'empereur Alexandre voulant élever à Rome un temple à Jésus-Christ, au milieu des temples des autres Dieux, les prêtres des idoles s'y opposèrent, en disant que ce Dieu des chrétiens voulait être adoré tout seul, et que tous les autres Dieux auraient été abandonnés s'il avait fait construire ce temple. Ils avaient raison de parler ainsi, car il n'y a qu'un Dieu, et par conséquent une seule religion peut l'honorer. Et comme du temps de Noé tous ceux qui n'étaient pas dans l'arche furent la proie de la mort, de même aussi, depuis la publication de la loi évangélique, il n'y a plus de salut hors de l'Église catholique. Tamerlan était dans l'erreur, lorsqu'il dit que comme c'est une gloire aux monarques d'avoir assujéti plusieurs nations de mœurs différentes, ainsi c'est une gloire à Dieu d'avoir plusieurs religions différentes dans leur foi. Mais, quand bien même n'avoueraient-ils que cette seule vérité, que du reste ils avouent que dans l'Église catholique on peut aussi se sauver; par cela seul ils seraient forcés de l'embrasser, car si leur religion est fautive, comme cela est certain, il ne saurait y avoir pour eux d'excuse, ou de pardon; mais puisque notre foi est vraie, tout ce qu'elle enseigne l'est aussi; dès-lors, toutes les autres sont fausses nécessairement, puisqu'elle les réprovoque et les condamne toutes. Plusieurs mahométans et plusieurs protestants ont été convertis par ce simple raisonnement; il leur a suffi de considérer que l'Alcoran et la religion prétendue réformée donnent aux catholiques l'espoir de se sauver, tandis que l'église catholique ôte aux mahométans et aux réformés tout espoir de salut. Aussi Henri IV se fit

catholique, quand il eut entendu, dans une conférence entre les catholiques et les protestants, que ceux-ci admettaient le salut dans l'Église catholique, tandis que les catholiques niaient qu'on pût se sauver dans le protestantisme.

VI. *In causâ salutis* (dit St.-Augustin. aux hérétiques de son temps) *hoc ipso quis peccat, quòd certis incerta præponat.* (lib. 1. de baptism. cap. 3.) Combien n'a-t-on pas vu d'infidèles et d'hérétiques embrasser notre foi, au moment de mourir; on n'a jamais vu, au contraire, un catholique mourant embrasser une autre secte. C'est pour cela que Mélancthon répondit à sa mère, qui lui demandait qu'elle était la meilleure religion pour se sauver, si c'était la religion réformée ou la catholique, que « la réformée était meilleure pour vivre, et la catholique meilleure pour mourir. »

VII. Mais, mon Dieu! quand bien même dans toutes les autres sectes, lesquelles sont évidemment fausses, il se trouvât quelqu'apparence de vérité, ne serait-ce pas une folie de ne pas embrasser la religion catholique qui est très-certainement sûre, pour s'en tenir aux religions où il y a de l'incertude? Une dame anglaise ayant entendu à Londres un sermon sur l'immortalité de l'âme, s'enferma dans une chambre, et s'y pendit, après avoir écrit ces mots : « Je veux aller m'assurer de la vérité de cette immortalité de l'âme, dont on parle. » Malheureuse! elle n'est maintenant que trop convaincue de sa vérité; mais maintenant qu'elle l'a vu, quel remède pourra-t-elle apporter à sa damnation éternelle? C'est aussi ce que je dis à ceux qui veulent mourir hors de l'Église catholique et faire l'expérience de la vérité de leur religion, en se flattant de pouvoir se sauver dans leur religion prétendue; si après leur mort ils la trouvent fausse, ce qui ne peu

pas manquer d'être, comment pourront-ils éviter les peines éternelles ? Dieu nous a donné la vraie lumière pour connaître quelle est la religion véritable, par laquelle nous pouvons acquérir le salut éternel : mais l'enfer, nos passions, et l'appât des plaisirs mondains obscurcissent l'intelligence d'un grand nombre de malheureux ; ces insensés ne se hasarderaient pas certainement de se livrer à la mer sur une barque frêle, en disant : peut-être que je ne me perdrai pas ; et ils se hasardent néanmoins ensuite à vivre et à mourir dans une religion supposée, en disant : je ne me damnerai peut-être pas. Mais tout le mal naît de l'infirmité du cœur, le cœur infirme rend l'esprit infirme. Si ces gens-là voulaient se charger de la tâche de guérir leur cœur, en résistant aux passions et en embrassant les vertus, la lumière les éclairerait sans doute, et leur ferait connaître le grand intérêt que nous avons de rendre certain notre salut éternel et de nous unir à cette Église, hors de laquelle il n'est pas possible de l'obtenir.

---

---

## EXHORTATION

A CEUX QUI SONT ZÉLÉS POUR LA FOI DE JÉSUS-CHRIST.

O fidèles, vous qui aimez Jésus-Christ, voyez la persécution que l'Église souffre de la part d'un si grand nombre d'incrédules, qui, non contents de se perdre tout seuls, s'efforcent encore par leurs écrits et par leurs discours de pervertir les autres et de les entraîner dans leur perdition; pour parvenir à ce but, ils répandent partout, même dans notre Italie, leurs livres pestiférés; les jeunes gens les lisent, ou par la curiosité d'entendre quelque chose de nouveau, ou par le désir d'une plus grande liberté dans leurs désordres, et s'imbibent ainsi de leur poison pour se livrer sans réserve à tous les vices. Vous, de grâce, qui avez du zèle pour le bien de la foi, faites tous vos efforts par vos prédications, par vos remontrances, par l'instruction et par vos plaintes, pour extirper ce fléau du monde! Vous me direz que les forces humaines ne suffisent pas, et que le bras de Dieu est nécessaire pour remplir cette tâche. Ainsi il faudra donc que nous restions dans l'oisiveté, sans faire autre chose qu'observer et verser des larmes sur ces maux déplorables de l'Église? Si nos efforts ne sont pas assez grands pour y porter remède, Dieu peut bien l'y porter. Mais Dieu veut qu'on le prie. Il a promis d'exaucer les prières des hommes. Voilà ce que nous pouvons faire; voilà ce que nous devons faire : aux prédications, aux re-

montrances , aux instructions et aux plaintes ; joignons les prières à Dieu , en le suppliant continuellement et en l'importunant , pour ainsi dire , par nos larmes , afin que sa miséricorde mette un terme à la destruction des âmes , que l'enfer fait de nos jours par ce moyen. Prions-le donc , et disons-lui avec David : (psalm. 79.)

---

## PRIÈRE

Pour le bien de la sainte Église.

*Deus virtutum ostende faciem tuam , et salvi erimus.*  
 O Seigneur et Dieu des vertus ! tournez vers nous , de grâce , votre face miséricordieuse , et sauvez-nous. *Vineam de Ægypto transtulisti : rejecisti gentes , et plantasti eam.* Vous avez expulsé l'idolâtrie de dessus la terre , et vous y avez planté la vigne de votre sainte Église. *Plantasti radices ejus , et implevit terram.* Et vous l'avez si bien plantée , que toutes les parties du monde ont embrassé jadis la foi qu'elle enseignait , de manière que partout on adora la croix de Jésus-Christ , et que la prédiction que votre sainte foi remplirait toute la terre s'accomplît. Mais ensuite *exterminavit eam aper de sylvâ , et singularis ferus depastus est eam.* L'hérésie , bête féroce sortie des bois de l'enfer , l'a dévastée ; et le ravage s'augmentant dans les siècles passés , nous ne voyons plus maintenant la foi que dans quelques royaumes de l'Europe , tandis que partout ailleurs règne l'infidélité ou l'hérésie. Mais ce qui est encore pire , ce que l'Église déplore avec le plus d'amertume , c'est que l'on voit les incrédules persécuter votre foi dans quelques royaumes , où cette foi était encore

dans toute sa pureté primitive. *Deus virtutum convertere, respice de celo, et vide et visita vineam istam.* Tournez-vous, de grâce, vers nous, et voyez du haut des cieux dans quel état pitoyable est votre vigne. *Vide et visita vineam istam, et perfice eam, quam plantavit deus tua.* Voyez-la, visitez-la, et guérissez-la des maux qu'elle a reçus, et quelle reçoit toujours par ses ennemis, qui méprisent et tournent tout en dérision, votre Église, vos Écritures, vos préceptes, vos maximes, enfin toutes vos vérités. Souvenez-vous qu'elle a été plantée de vos mains. *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.* Souvenez-vous, ô Père éternel ! que votre Fils chéri, pour vous obéir et former cette vigne d'après votre volonté, s'est fait fils de l'Homme, et l'a plantée en suant et en souffrant tant qu'il a vécu. Nous vous prions donc de nous exaucer, pour l'amour de Jésus votre Fils, *ut Ecclesiam tuam sanctam regere, et conservare, utque inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, te rogamus, audi nos.*

Et vous, Verbe incarné, ô Sauveur du monde ! qui par votre mort avez procuré le salut aux hommes, comment pouvez-vous voir, auprès de ces hommes mêmes, tant d'ingratitude, que non seulement ils se refusent à vous obéir et à vous aimer, mais ils nient même la mort et les souffrances que vous avez souffertes pour eux ? Vous ne songez toujours qu'à leur bonheur, et eux, les ingrats ! disent que vous ne vous en souciez nullement ! Vous les avez créés immortels, afin de les rendre heureux pour l'éternité, et ils s'efforcent de se persuader qu'ils sont mortels, pour s'abandonner sans frein à tous les vices, et se rendre ainsi malheureux pour l'éternité. Hélas ! par les mérites de votre vie et de votre mort, secourez vos serviteurs : *tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti, et ne*



permettez pas que l'impiété de vos ennemis triomphe de la perte d'un si grand nombre d'âmes que vous avez rachetées par votre sang. *Dominare in medio inimicorum tuorum.*

Nous tournons aussi nos regards vers vous, ô Marie, Reine du ciel ! vous qui aimez le plus l'Église de Dieu, parce que vous êtes la créature qui l'aimez plus que toutes les autres. Délivrez-la, nous vous en prions, des dangers auxquels vous la voyez exposée par ses enfants mêmes, qui sont devenus ses ennemis les plus acharnés. Vos prières, parce qu'elles sont des prières de mère, obtiennent tout ce que vous demandez à ce fils, qui vous chérit infiniment. Priez donc, priez pour l'Église de votre Fils ; obtenez la lumière du ciel pour les incrédules qui la persécutent, et la force pour les fidèles, afin qu'ils ne se laissent pas séduire par les pièges qu'on leur tend, et afin qu'ils ne soient pas entraînés avec eux dans leur ruine éternelle.

FIE.



# VINDICIÆ

PRO

## SUPREMA PONTIFICIS POTESTATE.

---

### FINIS OPERIS.

---

Postquam Christus Dominus opus nostræ redemptionis complevit, suam ac sancti Spiritus assistentiam Ecclesiæ pollicitus est usque ad finem seculorum, dicens : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus , usque ad consummationem seculi.* (Matth. xxviii. 30.) *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis , docebit vos omnem veritatem.* (Jo. xvi. 13. ) Promisit insuper quod hæreses et hæresiarcæ ( qui sub nomine portarum inferi indicantur , ut explicat S. Epiphanius ) nunquam contra Ecclesiam prævalere poterunt : *Et portæ inferi non prævalent adversus eam.* ( Matth. xvi. 18. ) Cum autem Redemptor noster principalis Ecclesiæ fundator , caput et pastor , esset ex hoc mundo discessurus , necesse fuit ut aliquod visibile caput et iudicem supremum in Ecclesiâ relinqueret , qui ipsius gerens vices , fidei ac morum quæstiones infallibili iudicio definirer , ut sic unitas fidei perpetuo servaretur , ne fideles semper in dubiis fluctuarent , si legitima deesset auctoritas , qua controversiæ certa definitione terminari possent ;

et cui omnes parere tenerentur, ne contentiones et schismata christianum orbem frequenter vexarent, si Ecclesia careret uno capite, et gubernatore uno quo omnia regi debent.

II. Hanc necessitatem supremæ potestatis, per quam eadem una fides teneatur ab omnibus, litesque avertantur, omnes agnoscunt. Sed dubium fit, cui nam Christus hanc supremam potestatem, et infallibile iudicium commiserit? Galli hodierni teneant eam commisisse Ecclesiæ nomine Christi congregatæ, nempe legitimo concilio œcumenico; attamen, sola excepta Gallia, ut testantur cardinalis Bellarminus et Benedictus papa XIV (in epist. ad inquis. Gen. Hispan. ut refert Billuart, tom. 1. disp. 4. art. 5.) cunctæ nationes nostram amplectuntur sententiam, nempe quod romanus pontifex est supremum Ecclesiæ caput, ac consequenter ejus iudicium infallibile est. Dixi *hodierni Galli*, nam antiqui diversæ opinati fuerunt: Raynaldus enim, scriptor gallus, (opusc. de rom. pontif.) asserit olim omnes unanimiter docuisse pontificis definitiones, adhuc extra concilium, esse infallibiles. Præterea habetur apud Mauclerum (par. iv. lib. 8. cap. 6.), quod facultas parisiensis, anno 1320, tanquam hæreticos damnavit articulos Marsilii Paduani, qui dicebat papam esse fallibilem. Eademque facultas, anno 1534, proscripsit eundem errorem adversus Joannem Morandum. Item damnavit Marcum Antonium de Dominis ut hæreticum, quia auctoritatem pontificis errori obnoxiam esse docebat. Præterea habetur apud Buleum (Hist. univ. Paris. tom. iv. pag. 805.), eandem facultatem olim hæc scripsisse: « Certum est episcopum romanum tanquam vicarium Christi non habere superiorem, cum Christus non habuerit, et Ecclesiam catholicam a se et per se fundatam Petro

tanquam capiti tradidisse gubernandam. » Duvallius autem, doctor sorbonicus (anno 1712.) de hac re ita scripsit : *Opinionem quæ Romæ tenetur totus orbis, exceptis pauculis doctoribus, amplectitur; et præterea rationibus validissimis tum ex scriptura, conciliis et patribus, tum ex principiis theologiæ petitis confirmatur.* (De super. pont. rom. par. 1. quæst. 7.) addidit : *Nemo nunc est in Ecclesia, qui ita pro certo non sentiat, præter Vigorium, et Richerium (qui postea se retractavit) quorum si vera esset sententia, totus fere orbis christianus, qui contrarium sentit, in fide turpiter erraret.*

III. Febronius (cap. 1. §. 10.) Ecclesiæ gallicanæ adjungit græcam, quam asserit in concilio florentino nunquam agnoscere voluisse romanum pontificem conciliis superiorem, nec in suis definitionibus infallibilem. Sed ex historia patet quod super hoc puncto magna in concilio illo fuit disceptatio; Græci enim contendebant eorum appellationes sine patriarcharum consensu recipi a romana sede non posse; verum Basilius Bessarion, Niceæ archiepiscopus, medium invenit conveniendi: nempe ut in decreto synodali diceretur, *salvis privilegiis omnibus et juribus Græcorum;* nam verbum *privilegiis* peculiarem significabat concessionem Græcis impertitam, quæ nullum sedi apostolicæ præjudicium inferebat; et ita factum est, atque concordia firmata. Cæterum in eodem concilio declaratum fuit, pontificem romanum *totius Ecclesiæ caput et doctorem existere, et ipsi regendi universalem Ecclesiam a Domino plenam potestatem esse traditam,* etc. Quibus verbis sat aperte explanatum fuit supremam et infallibilem auctoritatem in Ecclesia, non alteri, quam romano pontifici a Christo fuisse collatam. De hoc decreto concilii infra prolixior sermo redibit. Verum est quod Bessarion prius in concilio contendit papam

concilio subesse, sed postea se retractavit; unde a Marco Ephesino proditor Ecclesiæ suæ appellatus fuit. Miror autem interea Febronium gallicanæ ecclesiæ adungere voluisse græcam! Si attulisset ecclesiam græcam Basilii, Cyrilli, Chrysostomi, aliorumque SS. Patrum, utique recte argueret; sed quamnam Ecclesiam adducit? Ecclesiam græcam schismaticam, quæ usque ab anno 800, cum se a romana Ecclesia se junxit, plurimos errores adoptavit, et in apertum schisma lapsa est; neque prius romanæ sedi bellum gerere destitit, ut ait Bellarminus, quam a Turcarum imperatore oppressa religionem et dignitatem amisit.

IV. Adjungit etiam Febronius ecclesiam africanam, tempore quo illa auctoritate S. Cypriani iunixa noluit acquiescere sententiæ Stephani papæ, qui hæreticorum rebaptizationem prohibuit. Sed huic S. Cypriani historiæ, quæ toties ab adversariis nobis objicitur, plures a nostris responsiones redduntur, quas superfluum est hic adducere; sufficit hic referre duas S. Augustini dictiones super hac re; ipse (in epist. 48 ad Vincent.) scripsit Cyprianum pœnituisse postea erroris, et mutasse sententiam, licet retractatio non inveniatur. Item (lib. contra Donat. cap. 18.) scripsit: *Hanc culpam Cypriani falce martyrii fuisse facile purgatam.* Dixit facile, quia S. Augustinus culpam illam tantummodo venialem reputavit. Pariter S. Gregorius Nazianzenus (in orat. S. Basil.) S. Cyprianum de errore illo non excusat dicens, quod interdum morbus etiam præstantissimos viros attingit. Febronius hoc modo adungere potuisset etiam ecclesiam asiaticam, tempore quo restitit Victori papæ præcipienti ut pascha non in quartadecima luna, sed in subsequenti dominica celebraretur. Tamen episcoporum aliquorum contumacia nequit probare,

papam nec etiam super ecclesias particulares auctoritatem habere, dum ipsemet P. Natalis Alexander, unus ex maximis oppuguatoribus pontificiæ potestatis, fatetur (Hist. eccl. tom. xix. diss. 4. pag. mihi 653.) omnes christianos romano pontifici obtemperare teneri. Præterea in concilio nicæno I. dictum fuit, pontifici *datum esse potestatem in omnes populos, et super cunctam Ecclesiam*. Item concilium florentinum declaravit, *ipsi super universalem Ecclesiam plenam potestatem esse traditam*. Ex his nos papistæ, seu papæ adulatores, ad captandam pontificis benevolentiam, ut ab adversariis calumniamur, deducimus et recte (ut infra videmus), hanc potestatem plenam extendi ad Ecclesiam tam dispersam, quam congregatam; sed Febronius adhuc super Ecclesiam dispersam vult papam hac potestate carere.

V. Adjuugit quoque ecclesiæ gallicanæ ecclesiam moguntinam, quæ (ut ait constare ex actis) basileensis synodi decreta acceptavit. Hujusmodi acta ad me nunquam pervenere; ceterum, quidquid sit de ecclesia moguntina, certum est nullam aliam ecclesiam præter gallicanam decreta concilii basileensis adversus pontificiam potestatem approbasse.

VI. Ceterum errat Febronius asserens ecclesiam gallicanam semper adhæsisse sententiæ quod papa subsit concilio; oppositum ostendunt Charles, card. de Aguirre, et Pater Serry (append. ad diss. de rom. P.) Episcopi Galliæ in actu generalis conventus anni 1626, dixerunt: *Episcopi recerebuntur papam, caput visibile universalis Ecclesix, supra quod Christus Jesus ecclesiam suam fundavit, tradendo ei claves cæli cum infallibilitate fidei*, etc. Et in conventu anni 1653, in causa Jansenii 85, episcopi scripserunt ad Innocentium X, inter alia verba, hæc: *Judicia pro sancienda regula fidei à summis*

*pontificibus lata, etc., divina, æque ac summa per universam Ecclesiam auctoritate niti, cui christiani omnes ex officio ipsius quoque mentis obsequium præstare tenentur. Undè Duvallius (de supr. pot. R. P.) scripsit: Velint nolint adversarii, liquido constat, veteres ecclesiæ gallicanæ præceres hanc in summis pontificibus infallibilitatem semper agnovisse; eosque qui hanc veritatem impugnare conati sunt, a ducentis aut circiter annis, quibus in Ecclesiam horrenda schismata irruerunt, ræpisse. Item Balutius in vita Petri de Marca, testatur quod Petrus in ultimo suo opere infallibilitatem papæ strenue defendit.*

VII. Sed audiamus quid proferat doctissimus Melchior Canus, in suo celebri opere (de locis theol. lib. vi. cap. 7.) de iis qui contra papæ infallibilitatem decertant: *Nos autem communem catholicorum sententiam sequamur... quam sacrarum etiam litterarum testimonia confirmant, pontificum decreta definiunt, conciliorum patres affirmant, apostolorum traditio probat, perpetuus Ecclesiæ usus observat.* Et deinde hæc notabilia verba subdit: « Hinc quæri solet an hæreticum sit asserere, posse quandoque romanam sedem, quemadmodum et cæteras a Christi fide deficere? Et faciant satis Hieronymus perjurum dicens: Qui romanæ sedis fidem non fuerit secutus. Cyprianus dicens: *Qui cathedram Petri, supra quam fundata est Ecclesia, deserit, in Ecclesiâ esse non confidat.* Synodus constantiensis hæreticum iudicans qui de fidei articulis aliter sentit quam S. romana Ecclesia docet. Illud postremo addam, cum ex traditionibus apostolorum ad evincendam hæresim argumentum certum trahatur; constat autem romanos episcopos Petro in fidei magisterio successisse, ab apostolis esse traditum; cur non audebimus assertionem adversam tanquam hæreticam condemnare? Sed nobis Ecclesiæ iudicium antevertere?



Illud asserq, et fidenter quidem assero, pestem eos Ecclesiæ, et perniciem afferre, qui negant, romanum pontificem Petro fidei, doctrinæque auctoritate, succedere, aut certe adstrunt summum Ecclesiæ pastorem, quicumque ille sit, errare in fidei iudicio posse. Utrumque scilicet hæretici faciunt: qui vero illis in utroque repugnant, hi in Ecclesia catholica habentur. » Hucusque Carus, ejusque dictis valde consonat famosa sententia S. Cypriani: *Neque enim aliunde hæreses obortæ sunt, quam inde quod sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus in Ecclesia sacerdos, et ad tempus judex vice Christi cogitatur.* (Epist. III. lib. 2. ad Corneli. pap.) Idque nimis verum est; nam, sublata infallibilitate circa res fidei a pontifice romano, nullum suppetit medium (ut iupra videmus) ad hæreticos convincendos. Ac ideo illi qui pertinaciter pontificum definitionibus restiterunt, prius schismatici, postea hæretici effecti sunt. Ait Febronius quod suprema pontificis potestas, qualem nos substinemus, tenet hæreticos ne catholicæ Ecclesiæ adhæreant. Sed errat; non suprema papæ potestas, sed libertas conscientia, sensuales delectationes, divitiarum concupiscentia, et superbia tenet eos a nostra Ecclesia segregatos; ipsi enim nihili faciunt auctoritatem, tam papæ quam synodorum, in quibus potestatem supremam residere Febronius adstruit. Præsertim Lutherus memorabile de hoc exemplum porrexit; nam prius a sententia sibi contraria data a facultate sorbonica ipse appellavit ad papam: postea a papa non bene instructo (ut agebat) appellavit ad papam instructum: postea à papa instructo ad concilium generale: postea demum a concilio ad seipsum. Et idem pluries accidit quod hæretici non acquiescendo pontificiis definitionibus, nec decretis conciliorum acquieverunt.

VIII. Justinus Febronius, qui Gallis arcte se conjunxit, plurima adversus pontificiam potestatem eructat, ac plures quaestiones movet, et omnes contra pontificem resolvit; sed illis omissis, circa quas non deerit qui Febronium confutabit, mea tantummodo refert supremam papæ ab ejus oppositionibus ac sophismis vindicare auctoritatem, quæ necessario debet esse munita privilegio infallibilitatis; minime enim suprema esse posset, nisi etiam infallibilis esset. Quapropter de hoc principali puncto hic agam; nam, posito quod pontificis auctoritas in Ecclesia est suprema et infallibilis omnes cessant quaestiones et evanescent.



## CAPITULUM PRIMUM.

*Probatum suprema romani pontificis potestas scripturis sacris, et præsertim textu S. Matthæi : Tu es Petrus, et super hanc petram etc.*

I. Febronius per totum cap. 1 et 2, totis viribus probare nititur regimen pontificis romani nequam esse supremum sive monarchicum, sed dumtaxat aristocraticum, vel ad summum ex aristocratia et monarchia conflatum. Hinc papam episcoporum primum esse asserit, ut qui à Christo Domino constitutus est primus et caput ministeriale ad unitatem corporis aristocratici Ecclesiæ servandam; sed non ideo, inquit, papa in communi episcopatu majori auctoritate pollet quam alii episcopi, qui æque ac papa Ecclesiæ fundamenta, ovium pastores, Christi-que vicarii existunt: quique non a papa, sed ab ipso Christo immediate, et independentem a pontifice ad regendam Ecclesiam plenam auctoritatem acceperunt in omnibus illis, sive ordinis, sive jurisdictionis quæ ad regimen Ecclesiæ spectant. Proinde dicit papam nullo gaudere privilegio infallibilitatis, quæ tantum Ecclesiæ in nomine Christi congregatæ, sive concilio œcumenico, tradita est, ceteri pontifex omnino subicitur.

II. Ex his autem falsis principiis plura infert corollaria falsa. Infert 1° summum pontificem non habere potestatem aut jurisdictionem proprie talem supra alios episcopos, sed ipsum, et omnes alios episcopos

subditos esse collegio aut concilio, ejusque decisionibus; et proinde nihil posse papam in alienis episcopatibus ordinare. 2° Qualis est in senatu præsidens, talem esse pontificem in collegio Ecclesiæ; postulat enim suffragia aliorum qui ei non subsunt; nihilque proprio arbitrio statuit; vigilat, monet, corrigit, sed ex sua auctoritate non punit; illorum caput est, inter ipsos primus, sed non stricto sensu illis major. 3° Papam tanquam primum in Ecclesia vigilare debere, ut canones observentur, illibatum custodiatur fidei depositum, et iidem sint substantialiter ritus in administratione Sacramentorum; atque ideo potestatem habere cogendi eos qui in falsis doctrinis aut pravis moribus duri sunt. 4° Etsi pontifex, si solus sit, non habeat potestatem condendi leges pro tota Ecclesia, posse tamen, quando difficile sit generale concilium convocare, leges condere, easque Ecclesiæ proponere; ita vero ut vim legis non habeant, nisi postquam sint communi consensu receptæ. 5° Licet papa non sit omnium controversiarum iudex, ejus tamen iudicio, quia primas habet partes in iudicando, omnes stare teneri, nec oppositum docere posse, donec Ecclesia non contradicat. 6° Si aliquod grave damnum Ecclesiæ immineret, quod solis apostolicæ sedis curis non posset averti, posse papam et debere congregare concilium generale. 7° In rebus gravioribus ad universam Ecclesiam spectantibus, tam quoad fidem quam quoad disciplinam, papæ concilium requirendum esse. 8° Pontificem dispensare posse à legibus, etiam a generalibus conciliis latis, casu quo ipsum concilium dispensaret. 9° Pertinere ad papam iudicium ferre in causis appellationis, sed cum certis conditionibus. 10° Romanum pontificem, ratione sui primatus, jus habere expediendi vicarios et legatos, sed cum ea tan-

tum auctoritate jurisdictionis, quæ illis à concilio tridentino concessa est. 11° Collationem quorumcumque beneficiorum originario jure ad episcopos pertinere, sublatis provisionibus ad sedem romanam devolutis. 12° Jus appellationum ex omnibus Ecclesiæ partibus de jure romano pontifici non competere. 13° Abolendas prorsus esse annatas, nempe reservationes fructuum unius anni beneficiorum aliquorum vacantium in favorem cameræ apostolicæ. 14° Nullo jure posse papam aliquorum casuum absolutionem, nec dispensationes sibi reservare. 15° Invalidum esse privilegium mendicantibus a papa concessum excipiendi confessiones in aliorum diocesisibus. 16° Abrogandam esse regularium exemptionem a jurisdictione ordinario- rum. 17° Episcopos immerito cardinalibus postponi. 18° Peragendam esse reductionem genuini juris canonici, cum sit noxia Ecclesiæ potestas, quam papa post falsas decretales sibi arrogavit. 19° Causas fidei non servari pontifici, sed tantum œcumenicis conciliis. Papam nil aliud posse extra concilium quam suo dissensu impedire, quominus aliquid dependens ab ordine Ecclesiæ universalis perficiatur. 20° Confirmationem electionis episcoporum ad synodum provincialem, aut metropolitanam pertinere; et idem dicendum de translationibus episcoporum, eorumque resignationibus et depositionibus. 21° Erectionem novorum episcopatum de jure a metropolitano vel particulari concilio fieri posse: idemque dicendum de novis metropolibus, et ecclesiis primatialibus. Omitto alia similia, quæ disperse in libro Febronii afferuntur. Sed his tantum consideratis, quæ supra hic notavimus, quis non cernit, quod si his perniciosissimis principiis, et illationibus Febronii in Ecclesia locus daretur, tota Ecclesia contentionibus et schis-

matibus irreparabiliter impleretur? Dicunt schismata reparari per concilia; infra videbimus per manifesta momenta quod concilia respectu ad schismaticos nullum, vel fere nullum remedium porrigunt.

III. Nos autem propugnamus primatum romani pontificis non esse solius directionis, consistentis in pura vigilantia, in exhortationibus, admonitionibus, et a consensu Ecclesiæ dependentem; sed esse primatum proprie potestatis et jurisdictionis, inseparabiliter ex divina institutione præseferentem, præter directionem, sequentia jura, scilicet: 1° Judicium ferre in causis quæ majores dicuntur. 2° Sancire leges universam Ecclesiam obligantes, statim ac sint sufficienter promulgatæ. 3° Appellationes ex toto orbe christiano recipere, etiam in prima instantia. 4° Habere superioritatem supra concilia generalia, atque ordinariam et immediatam potestatem super omnes fideles.

IV. Febronius autem (cap. 1. §. 2.) explicare incipit scripturas, quibus nos papæ adulatores communiter utimur ad adstruendam supremam romani pontificis potestatem: et primo loquitur de laudato Matthæi texto (c. xvi. v. 17. 18.) ubi Salvator noster, cum discipulos interrogasset: *Quem dicunt homines esse filium hominis?* atque Petrus respondisset: *Tu es Christus filius Dei vivi.* Jesus ipsi dixit: *Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cælis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalent adversus eam.* Ait Febronius: « Unde Romani eorumque fautores concludunt, solum S. Petrum, ejusque in romana seque successors esse lapides fundamentales Ecclesiæ; soli Petro immediate a Christo datas esse claves Ecclesiæ; ac per

hunc in reliquos apostolos, et ejus successores, in omnes episcopos omnem sacram auctoritatem dimanare; quod quam parum patrum, imo universalis Ecclesiæ sensui conveniat, mox videbimus. » Deinde dicit hunc textum variis modis a patribus interpretari. Primo alii per illam *petram* intelligunt Petri confessionem de Christi divinitate, nomine aliorum etiam apostolorum peractam. Alii per *petram* intelligunt ipsum Salvatorem Jesum, qui est Ecclesiæ lapis angularis, verumque Ecclesiæ fundamentum, juxta illud: *Ad quem accedentes lapidem vivum etc.* (1. Petr. 2. 4.) Ac illud d. Pauli: *Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.* (1. Cor. 3. 11.) Atque pro hujusmodi interpretatione citat S. Augustinum dicentem: *Super hanc ergo, inquit, petram quam confessus, ædificabo Ecclesiam meam. Petra enim erit Christus etc.* (Tract. 124. in Jo.)

V. Ceterum quod verba Christi *per hanc petram*, de Petro intelligantur est communis sententia SS. Patrum, quorum oracula hic ipsorum verbis adnotabimus. S. Cyprianus ait: *Deus unus est, et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum Domini voce fundata. Aliud constitui altare, aut novum fieri præter unum sacerdotium, non potest. Quisquis alibi collegerit, spargit.* (Lib. 1. epist. 8.) Et alibi: *Petrus, quem primum Dominus elegit, et super eum ædificavit Ecclesiam suam.* (Epist. ad Quintum.) S. Maximus: *Per Christum Petrus factus est petra, dicente ei Domino: Tu es Petrus, et super hanc petram etc.* (Serm. 1. de SS. Petr. et Paul.) S. Gregorius Nyssenus: *Dei vero Ecclesia in ipso (Petro) solidatur; hic enim juxta prærogativam sibi a Domino concessam firma et solidissima petra est, super quam Salvator Ecclesiam ædificavit.* (Serm. 2. de S. Stephan.) S. Gregorius Nazianzenus: *Vides quemadmodum ex Christi discipulis,*

*magnis utique omnibus et excelsis, atque electione dignis, hic petra vocetur, atque Ecclesiae fundamenta in fidem suam accipiat.* (Orat. 26.) S. Epiphanius : *Princeps apostolorum Petrus... solidæ petræ instar nobis extitit, cui velut fundamento Domini fides innititur.* (Hæres. LIX. cap. 7.) Addidit idem S. Epiphanius eodem loco hæc memorabilia verba : *S. Petrus est summus apostolorum, qui factus est nobis vera firma petra, fundans Domini fidem, in qua ædificata est modis omnibus Ecclesia.* Et alibi idem S. Epiphanius in Anchorato : *Dominus constituit Petrum primum apostolorum petram firmam, super quam Ecclesia Dei ædificata est.* Pariter a S. Jo. Chrysost. appellatur *Petrus basis Ecclesiae.* S. Basilius scribit : *Petrus propter fidei excellentiam Ecclesiae ædificationem in seipsum suscepit.* (Lib. 2. in Eunom.)

VI. Progrediamur ad alios patres. S. Augustinus dixit : *Petrum itaque fundamentum Ecclesiae Dominus nominavit, et ideo digne fundamentum hoc Ecclesia colit, super quod ecclesiastici ædificii altitudo consurgit.* (Serm. 15. de sanctis.) Alibi S. Doctor sic scripsit : *Numerate sacerdotes vel ab ipsa Petri sede; ipsa est petra, quam non vincunt superbæ inferorum portæ.* (In psalm. contra Part. Donat.) Origenes : *Vide magno illi Ecclesiae fundamento, et petræ solidissimæ, super quam Christus fundavit Ecclesiam, quid dicatur a Domino : Modicæ fidei, quare dubitasti?* (Hom. 5. in Exodum.) Et alibi idemque Origenes (in cap. 16. Matthæi) protulit illam succi plenam sententiam : *Si prævalerent inferi adversus petram, in qua Ecclesia fundata est, etiam adversus Ecclesiam prævalerent.* Ubi verbum *petram* necessario intelligendum de persona Petri; alioquin si Origenes intellexisset, *petram* esse Ecclesiam, prorsus inepte locutus fuisset, dicendo quod si infernus prævaleret contra Ecclesiam, in qua fundata est Ecclesia, contra Ecclesiam etiam



prævaleret. S. Paulinus : *Petra est Christus, sed discipulo hujus vocabuli gratiam non negavit, cui ait : Super hanc petram etc.* (Epist. iv ad Severum.) S. Gregorius : *Quis nesciat sanctam Ecclesiam in apostolorum principe solide firmatam?* (Lib. vi. epist. 37.) S. Athanasius : *Tu es Petrus. et super fundamentum tuum Ecclesiæ columnæ sunt confirmatæ.* (Epist. ad Felic. pap.) Columnæ sunt episcopi, sed Petrus columnarum fundamentum est. S. Cyrillus : *Secundum hanc promissionem (scil. Tu es Petrus, et super hanc petram) apostolica Ecclesia Petri ab omni seductione, et hæretica circumventionc, monet immaculata.* (Ap. S. Thom. in Cat. Aur. in hunc loc.) S. Hilarius : *O in nuncupatione novi nominis felix Ecclesiæ fundamentum! O beatus cæli janitor!* S. Ambrosius : *Petra enim dicitur, quod primus in actionibus fidei fundamenta posuerit, et saxum immobile totius operis christiani molem contineat.* (Serm. 47. Nota hæc postrema verba, saxum immobile etc.) Tertullianus : *Latuit aliquid Petrum, ædificandæ Ecclesiæ petram dictum.* (Lib. de præscript. cap. 22.) S. Gregorius : *Liquet cunctis quod Petro totius Ecclesiæ cura commissa est; ipsi quippe dicitur : Tu es Petrus et super hanc petram etc.* (Lib. iv. epist. 32.) S. Petrus Chrysol. scripsit (serm. 154.) : *Petrus a petra nomen adeptus est, quia primus meruit Ecclesiam fidei firmitate fundare.*

VII. Sed audiamus quid de hoc textu dicat S. Hieronymus. S. Doctor ait verbum *petram* omnino intelligendum esse de persona Petri, propter litteralem sensum particulæ *petræ*, quæ in eo loco significat idem ac Petrum. S. Hieronymus (in cap. 2. ad Galat.) scribit quod Christus verba illa : *Tu es Petrus, et super hanc petram etc.*, protulit syriaco idiomate, in quo *petra* idem est ac *Cephas*; cum enim S. Petrus ab ejus fratre S. Andræa fuit ad Christum adductus, tum Do-

minus ei dixit : *Tu es Simon filius Jonæ, tu vocaberis Cephias, quod interpretatur Petrus.* (Jo. 1. 42.) Maxime animadvertenda sunt verba, *Cephias, quod interpretatur Petrus.* Hinc ait S. Hieronymus, quod cum Christus ibi Simonem nuncupaverit *Petrum*, nomine illo supereminentem ei potestatem prænuñciavit, quam in posterum super omnes apostolos ipsi conferre designabat; idcirco sic scribit : *Non quod aliud significat Petrus aliud Cephias; sed quam nos latine et græce petram vocamus, Hebræi et Syri, propter linguam intervici-niam, Cephiam nuncupent.* (In c. 2. ad Gal.) Itaque dicente Jesu : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam;* hinc constat verbum *petram* à Christo applicatum fuisse, non quidem suæ divinæ personæ, nec fidei professioni a Petro exhibitæ, sed propriæ personæ Petri. Et ideo S. Hieronymus pluribus aliis in locis tradidit per verbum *petram* intelligi personam Petri. Ad S. Damasum papam (epist. 57.) scripsit *Ego nullum primum nisi Christum sequens, beatitudini tuæ, id est cathedræ Petri communionem consocior. Super illam petram ædificatam Ecclesiam scio.* Et postea subdit : *Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est Antichristi est.* Alibi : *Super Petrum fundatur Ecclesia : licet idipsum in alio loco super omnes apostolos fiat, et cuncti claves regni cælorum accipiant, et ex æquo super eos Ecclesiæ fortitudo solidetur; attamen propterea inter duodecim unus eligitur, ut capite constituto schismatis tollatur occasio.* (Lib. 1. advers. Jovinian. tom. 2.) Præterea idem S. Hieronymus (in c. 16. Matthæi) scripsit *Secundum metaphoram petræ recte dicitur ei: ædificabo Ecclesiam meam super te.*

VIII. Et sic respondetur Febronio afferenti auctoritatem S. Augustini, qui in suis retractationibus (lib. 1. cap. 21.) dicit, verbum illud *petram* intelligen-

dum de Christo, non de Petro. Primo advertendum, S. Augustinum opinionem hanc non absolute tenuisse; nam ibidem ait : *Eligat lector ex iis quam probabiliorem reputat.* Secundo respondetur cum Bellarmino, S. Doctorem ideo hanc opinionem amplexum esse, quia verbum *Petrus* sumpsit uti nomen derivatum a *petra*, ut sanctus exprimit in alio loco (serm. 13 de verb. Dom.) dicens : *Petrus a petra cognominatus... apostolatus principatum tenens.* Sed S. Hieronymus, qui in lingua syriaca erat valde edoctus, dicit nomen *Petri* non cognominari a *petra*, sed idem esse ac *petram*, sive *Cephas*. Et idem explicat S. Cyrillus (lib. II. cap. 12. in Jo.) ubi loquens de verbis illis supra relatis, *Tu es imon filius Jona, vocaberis Cephas, etc.*, dicit : *Nec Simon fore nomen illi, sed Petrus, prædicit; vocabulo ipso commode significans, quod in eo tanquam in petra firmissima suam esset ædificaturus Ecclesiam.* Idem notavit S. Optatus Millevitanus (lib. 2. contra Parmenian.) dicens : *Negare non potes, scire te in urbe Roma Petro primo cathedram episcopalem esse collatam, in qua sederit omnium apostolorum caput Petrus; unde et Cephas appellatus est etc.*

IX. Dicunt Christum esse primam *petram*, et principale Ecclesiæ fundamentum. Quis hoc negat? sed hoc non impedit quod Dominus ex hoc mundo discedens, et mundo invisibilis factus, Petrum ut fundamentum Ecclesiæ secundarium, et visibile, reliquerit. Salvator propria virtute est fundamentum Ecclesiæ, Petrus autem per Christi communicationem. Idcirco S. Leo, Petrum alloquens nomine Christi, scribit : *Cum ego sim lapis angularis, ego fundamentum, præter quod nemo potest aliud ponere; tamen tu quoque petra es, quia mea virtute solidaris, ut quæ mihi potestate sunt propria, sint tibi mecum participatione com-*

*munia.* (serm. 3. de assumpt.) Et alibi, (epist. 1.) scripsit : *Christus est petra primaria, supra quam Ecclesia est ædificata ; et Petrus est secundaria petra, super quam reliqua structura consurgit.* Idemque eleganter scripsit S. Basilius : *At Petrus audierat se esse petram, laudatus a Domino ; licet enim et ipse petra esse, non tamen petra erat ut Christus. Ut Petrus petra erat, nam Christus vere est immobilis petra ; Petrus vero propter petram ; dignitatem namque suam Jesus largitur aliis ; petra est, et Petrum facit.* (Hom. de pœnit. 28.) Idem intellectum fuit in concilio chalcedonensi, (act. 3.) ubi Petrus appellatur *petra.*

X. Si igitur verum est quod scribit Vincentius Lirinensis, cujus auctoritatem laudat Febronius, (cap. 1. §. 1.) nempe quod in interpretandis scripturis sacris maxime attendendus est consensus SS. patrum unanimis, aut saltem communior ; juxta hanc regulam non dubitandum quod illud *hanc petram* de persona Petri interpretari debet ; eo quod (ut vidimus) sic communiter SS. Patres sentiunt, videlicet S. Cyprianus, S. Gregorius Nysseus, S. Gregorius Nazianzenus, S. Chrysostomus, S. Epiphanius, S. Augustinus, S. Basilius, S. Hieronymus, S. Cyrillus, S. Athanasius, S. Hilarius, S. Maximus, S. Paulinus, S. Gregorius Magnus, nec non Origenes, Tertullianus et alii ut infra.

XI. Pergit Febronius, et opponit quod licet verba *hanc petram* accipienda essent de persona Petri, attamen sicut Domino omnes apostolos interroganti Petrus non tantum suo, quam suorum condiscipulorum nomine respondit ; ita cum Christus Petro dixerit : *Tu es Petrus, et super hanc petram etc.* intelligendum per illa verba non solum Petrum, sed etiam reliquos apostolos tanquam fundamenta Ecclesiæ constitutos

fuisse, juxta illud S. Pauli : *Ædificati supra fundamentum apostolorum.* (Ephes. 11. 20.) Illudque Joannis in (Apoc. XXI. 14.) ubi : *Et murus civitatis habens fundamenta duodecim, et in ipsis duodecim nomina duodecim apostolorum Agni.* Et pro hac sua oppositione Febronius affert etiam (cap. 1. §. 2. n. 3.) auctoritatem S. Leonis : *Transivit in alios apostolos vis istius potestatis, et ad omnes Ecclesiæ principes hujus decreti constitutio conmeavit ; sed non frustra uni commendatur, quod omnibus intimatur ; Petro enim singulariter hoc creditur, quia cunctis Ecclesiæ rectoribus forma præponitur.* (Serm. 111. in assumpt. ad pont. cap. 3.) Mirum videbitur alicui, Febronium plures patrum auctoritates pro se adducere, quæ manifeste sibi adversantur ; sed mirum non erit eis, qui ipsius astutiam inspicient ; ideo utique affert ipso pro se auctoritates sibi adversantes, ne alii postea pro nostra sententia illas probare, ut revera probant, existiment.

XII. Sed respondeamus ad objectionem factam a Febronio. Etsi alii apostoli merito dici possunt Ecclesiæ fundamenta, ita ut verba illa *et super hanc petram* etc indirectæ, vel minus principaliter omnes apostolos respexerint ; tamen Petrus fuit a Christo contemplatus tanquam principale fundamentum, cum quasi signate verba illa directa fuerint, ut patet ex ipso textu citato Matthæi, ubi Dominus primum omnes interrogavit discipulos : *Vos autem quem me esse dicitis ?* Sed solus Petrus respondit : *Tu es Christus filius Dei vivi.* Et tunc Salvator ei dixit : *Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cælis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Ratio igitur qua Petrus fuit à Christo constitutus petra fundamentalis Ecclesiæ, fuit quia ipse solus

specialiter illuminatus, et inspiratus extitit ad confitendum Jesum filium Dei, et ideo meruit à Christo audire: *Beatus es Simon etc.* Hinc scribit S. Epiphanius: *Et beatus ( Petrus ) idcirco igitur... sic enim ei, qui inter apostolos primus esset, consensaneum erat, solidæ inquam illi petræ, supra quam Ecclesia Dei est fundata, et portæ inferi non prævalebunt illi: quarum portarum nomine hæreses, et hæreseon conditores intelliguntur.* ( In Anchorato, cap. 9. ) Idem scribit S. Basilius: *Quoniam fide præstabat, Ecclesiæ ædificationem in seipsum recepit.* ( lib. 2. contra Eunom. ) Idem scribit S. Ambrosius: *Quia Petrus solus profitetur ex omnibus, omnibus antefertur.* ( lib. 10. in Luc. ) S. Gregorius: *Cunctis liquet quod Petro totius Ecclesiæ cura commissa est; ipsi quippe dicitur: Tu es Petrus etc.* ( lib. iv. ep. 32. ) Sed distinctius id declaravit S. Leo: *Ideo beatus es, quia Pater meus te docuit, nec opinio te fefellit... Et ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo etc., hoc est, sicut Pater meus tibi manifestavit divinitatem meam, ita et ego notam facio excellentiorem tuam, quia tu es Petrus, et super hanc petram* ( Serm. 3. in assumpt. ad pont. ) Et idem S. Leo in eodem sermone apud ipsam Febronium ( cap. 1. §. 2. n. 3. ) addit: *Transiit in alios apostolos vis istius potestatis, et ad omnes Ecclesiæ principes hujus decreti constitutio commeanit; sed non frustra uni commendatur, quod omnibus intimatur; Petro enim singulariter hoc creditur; quia cunctis Ecclesiæ rectoribus forma præponitur.* Quibus verbis S. Leo sat claro explicat quod licet apostoli ex peculiari privilegio æqualem ac Petrus potestatem plenam acceperint ubique prædicandi, sacerdotes ordinandi, episcopos constituendi, novas ecclesias fundandi, novasque leges circa sacramentorum administrationem sancienti; hoc enim necesse fuit ( ait Bellarmi-

nus) in illis primordiis ad fidem propagandam; Petrus tamen accepit ut ordinarius pastor, apostoli ut delegati; et ipsi omnes erant subordinati Petro tanquam omnium rectori, a quo dependerere debebant, ut sic contentiones eliminarentur. Idem expressit S. Hieronymus, (ut supra adduximus) dicens, quod licet Ecclesia super omnes apostolos fundata fuerit, tamen ad schismata evitanda Petrus omnibus fuit prælatus: *Super Petrum fundatur Ecclesia, licet idipsum in alio loco super omnes apostolos fiat etc.*, tamen propterea inter duodecim unus eligitur, ut capite constituto schismatis tollatur occasio. (lib. 1. tom. 2. adversus Julian.) En ratio convincens; cur S. Petrus intelligi debet electus a Christo tanquam fundamentum principale, et supremum omnium caput, cui omnes parere tenebantur, quia aliter inter ipsos apostolos contentiones evitari non potuissent.

XIII. Eandem autem potestatem, quam Christus tradidit Petro, necessario censendum est quoque tradidisse summis pontificibus successoribus Petri; quoniam potestas illa, ut observat S. Augustinus, non fuit Petro collata in favorem suæ personæ, sed in beneficium Ecclesiæ; unde necesse fuit, ut usquedum Ecclesia permansura est, pontifices eandem potestatem obtineant, prout idem S. Augustinus scripsit: *In romana Ecclesia semper apostolicæ cathedræ viguit principatus.* Id Febronius non negat; negat vero Petro potestatem supremam traditam fuisse super universam Ecclesiam; at quia videt SS. Patrum sententias evidenter sibi adversari, audet dicere: Patres in hac re figuratas aut ampullatas elocutiones protulisse. De hoc fusius in posterum infra agemus; sed velit aut nolit Febronius, certum est Patres communiter sentire quod verbis illis *Tu es Petrus*, etc. fuerit Petrus con-

stitutus a Christo præ apostolis primum fundamentum Ecclesiæ. Atque si Petrus est Ecclesiæ fundamentum, sine dubio ejus potestas esse debet suprema et infallibilis; alioquin ædificium Ecclesiæ nunquam in tuto, sed in continuo labendi periculo maneret, argumento Origenis, qui scripsit: (ut supra retulimus) *Si prævalerent inferi adversus petram in qua Ecclesia fundata est, etiam adversus Ecclesiam prævalerent.* (Orig. in cap. 16. S. Matth.) Hinc S. Thomas (II. 2. q. 1. a. 10.) ostendit, definire dogmata fidei tantum ad papam spectare, dicens: *Hoc autem pertinet ad auctoritatem summi pontificis; et hujus ratio est, quia una fides debet esse totius Ecclesiæ, secundum illud: (1. ad Cor. 1.) Idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata. Quod servari non posset, nisi quæstio fidei eccorta determinetur per eum, qui toti Ecclesiæ præest, ut sic ejus sententia a tota Ecclesia firmiter teneatur.* Idemque tenuerunt S. Bonaventura, Echius, card. Hosius, card. Cajetanus, Thomas Valdensis, card. Turrecremata, Diedo, Jo. a Lovanio, Stapleton, Sanderus, Melchior Canus, Bellarminus, Spondanus, Thomassinus, Ludovicus Bayl, Duvallius, Soto, card. Gotti, et alii innumerabiles. Repetamus hic memorabilem illam Cypriani sententiam: *Neque enim aliunde hæreses obortæ sunt, cui nata schismata, quam inde quod sacerdoti Dei non obtemperatur; nec unus in Ecclesia ad tempus sacerdos, et ad tempus iudex vice Christi cogitatur.* (lib. 1. ep. ad Corn. papam.) Nota, *sacerdos unus iudex vice Christi.*

---



## CAPITULUM SECUNDUM.

*Probatur potestas suprema pontificis duobus aliis textibus : Et tibi dabo claves, etc. ( Matth. 16. ) Et : Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua etc. ( Luc. 1. xxii. )*

I. Præterea in eodem, ( cap. xvi. S. Mathæi, v. 19 ) habetur quod Christus dixit Petro : *Et tibi dabo claves regni cælorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cælis ; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cælis.* Febronius, ( cap. 1. §. 6. ) ait potestatem clavium non quidem Petro, ejusque successoribus, sed universitati Ecclesiæ traditam fuisse, ita ut illam tam per summum pontificem quam per alios Ecclesiæ ministros pro sua cujusque portione exerceatur ; citatque pro se concilium tridentinum, ( in sess. xiv. can. 15. ) ubi dictum fuit : *Si quis dixerit claves Ecclesiæ datas etc.* Quapropter ( inquit Febronius ) falsum est, claves Ecclesiæ specialiter Petro fuisse commissas, nam episcopi in usu clavium semper Ecclesiæ ministros se agnovcrunt.

II. Sed obstant Febronio Tertullianus, S. Gregorius, S. Basilius, S. Paschasius etc. Quamvis enim Ecclesia ligandi et solvendi potestatem participet, cum in Ecclesiæ favorem claves Petro traditæ fuerint, tamen negari nequit principaliter Petrum claves a Christo accepisse, tanquam Ecclesiæ rectorem, cui Ecclesiæ universalis cura commissa est, ut eadem clavium potestas a Petro aliis ecclesiis postea communicaretur. Sic scribit S. Gregorius : *Ecce claves regni*

*cælorum (Petrus) accepit; potestas ei ligandi ac solvendi triluitur cura ei totius Ecclesiæ, et principatus, committitur. (Lib. v. epist. 20.) Et deinde subdit: (epist. 13.) Curæ nolis fuit, quæ universis ecclesiis a nobis impenduntur. Hinc S. Paschasius Radbertus scripsit: Jure igitur (Petrus) in meritis primus æstimatur, per quem, et in quo ad alios dona transmittuntur. Accipiant autem reliqui in eo omnes claves regni cælorum, cum ei a Domino specialius committantur etc. (Lib. vi. in Matth. cap. 10.) Nota, per quem ad alios dona transmittuntur. Idem prius jam scripsit S. Basilius: Beatus ille Petrus, omnibus discipulis prælatus, cui soli majora data quam aliis sunt testimonia, qui prædicatus est beatus, cui claves regni cælorum concredita sunt. (In procem. Judic. Dei.) Et prior omnibus, ac clarius, id scripsit Tertullianus: Si adhuc cælum putas clausum, memento claves cæli Dominum Petro, et per eum Ecclesiæ relicuisse. (Lib. Scorpiac. cap. 10.) Potestas igitur clavium per Petrum aliis Ecclesiæ ministris communicatur. Sicque intelligitur ille Tridentini canon, 15, ubi damnatur qui dixerit, *Claves Ecclesiæ datas tantum a' solvendum etc.* Accipiunt quippe claves omnes Ecclesiæ ministri, sed istæ specialius Petro committuntur, ut per ipsum aliis transmittantur.*

III. Dicunt, quod Christus etiam aliis apostolis in alio loco claves tradidit, dicens: *Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata et in cælo: et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cælo.* (Matth. xviii. 18.) Sed hoc quid obstat? Jam supra diximus, apostolos immediate a Christo potestatem quidem æqualem ac Petrum recepisse, tanquam primos Evangelii fundatores; sed omnes ipsos fuisse Petro subjectos ut capiti, et principi, prout cuncti patres eum proclamant. S. Gregorius Nysse-

nus : *Ille (Petrus) quem Dominus apostolici chori principem designavit. S. Efrem : Princeps et vertex apostolorum Petrus S. Basilii : Beatus ille Petrus omnibus discipulis prælatus. S. Gregorius Nazianzenus : Petrus apostolorum princeps. Et alii plurimi, quapropter in concilio ephesino (par. II. art. 3.) dictum fuit : Beatissimus Petrus apostolorum princeps, et caput, fideique columna, Ecclesie catholice fundamentum a D. N. Jesu Christo claves regni accepit. Præterea advertendum, ut supra innuimus, apostolis æqualem illam potestatem collatam fuisse per singulare privilegium, quæ ideo cum ipsis extincta est. Unde falsum est, episcopos tamquam apostolorum successores quoad potestatem clavium æquales esse pontifici; dicuntur ipsi quippe successores apostolorum quoad ordinem, et characterem, non vero quoad potestatem, et jurisdictionem quam apostoli habebant. Profecto episcopi etiam positi sunt a Spiritu Sancto regere Ecclesiam Dei (ut dicitur act. xx. 28.) sed ipsi tanquam membra pro uniuscujusque portione Ecclesiam regunt, papa vero tanquam caput, cui totius Ecclesie regimen est commissum. Sed hæc res melius infra elucidabitur.*

IV. Objicit quidam Febronii socius, Christum non dixisse Petro : *Tibi do claves regni cælorum, sed tibi dabo. Unde infert quod Petro claves tantum promissæ fuerint, sed omnibus apostolis post resurrectionem Salvator dixit : Quæcumque alligaveritis etc. ut supra; unde ait, claves non soli Petro, sed toti Ecclesie fuisse traditas. At respondetur, non deuisse, quod Christus, dum adhuc vita hic fungebatur, eratque visibile Ecclesie caput, claves traderet Petro, cumque suum vicarium constitueret; sed quod in effectum haberet, cum Dominus jam ascendisset ad cælos, et mundo invisibilis factus esset; et ideo dixit : *Dabo tibi claves,**

et non tibi do. Ceterum nequit in dubium revocari, quod sicut confessio Petri singularis fuit, *Tu es Christus Filius Dei vivi*; ita pariter singularis fuit promissio clavium ipsi facta, volens Christus singularem illam Petri confessionem dono clavium remunerare, prout declararunt patres supra relati (cap. 1. n. 12.) Quibus adde S. Augustinum dicentem: *Petrus apostolus, qui ubi dixit: Tu es Christus Filius Dei vivi, tam beatus a Domino appellatus est, ut claves regni cœlorum accipere meretur.* (Lib. 1. contra duas ep. Gaud. cap. 31. Maxime ponderanda sunt verba scripta a S. Francisco Salesio in quodam suo sermone: *Hæreticorum ministri omnem lapidem movent, ut nos avertant ab obedientia, quæ debetur vicario Christi. Dixcrunt S. Petro promissionem à Domino factam nomine totius Ecclesiæ sic ut nullum privilegium peculiare concessum fuerit ipsius personæ. Si hoc interpretandi modo non pervertatur scriptura, numquam ab aliquo in alienum sensum detorquebitur.* (serm. 32. de eccl. de Petra.) Præterea sapienter sanctus animadvertit quod Dominus immediate antea jam de Ecclesia locutus fuerat, dicens: *Et portæ inferi non prævalent adversus eam.* Unde arguit: *Si Christus Ecclesiæ immediate claves tradere voluisset, dixisset: Et dabo illi claves. Sed dixit: Dabo tibi.* Ergo principaliter Petro tradidit claves, ut illarum potestas aliis deinde Ecclesiæ ministris communicaretur.

V. Adest in Evangelio S. Lucæ alius textus, quo probatur infallibilitas romani pontificis plurimum SS. Patrum auctoritate: *Simon, Simon, ecce Satanas expelivit vos, ut cribaret sicut triticum; ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua. Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* (Luc. xxii. 31. 32.) Dicimus hoc loco, Christum rogasse pro Petro, ne in ipso, aut

ejus successoribus pontificibus, unquam fides deficeret. Febronius ait Salvatorem hic non rogasse pro Petro tanquam Ecclesiæ rectore, sed pro ejus particulari persona, ne in communi aliorum discipulorum scandalo fidem perderet; unde accidit, quod Petrus, quamvis Dominum externe ore negasset, tamen fidem in corde servavit. At S. Bernardus, et alii sentiunt, Christum tunc vere orasse pro Petro, et ejus successoribus, ut in doctrina fidei semper essent infaillibiles; en verba S. Doctoris: *Dignum namque arbitror, ibi resarciri damna fidei ubi non possit fides sentire defectum Cui enim alteri sedi dictum est aliquando: Ego pro te rogavi, ut non deficiat fides tua? Istam infallibilitatis pontificiæ prærogativam constantissima, perpetuaque SS. Patrum traditio comonstrat.* (Epist. 190. ad Innoe. II.) Idem dixit prius S. Lucius, papa et martyr (Vide epist. 1. ad espisc. Hisp. et Gall.): *Romana Ecclesia apostolica est, et mater omnium Ecclesiarum, quæ a tramite apostolicæ traditionis numquam errasse probatur, secundum ipsius Domini pollicitationem dicentis: Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua.* S. Agatho in epistola ad Constantinum imperatorem, probata in synodo VI, post verba. *Ego autem rogavi pro te etc.*, scripsit: *Hic Dominus fidem Petri non defecturam promisit, et confirmare eum fratres admonuit, quod pontifices meæ exiguitatis prædecessores fecisse semper cunctis est agnitum.* Idem scripsit S. Leo, (epist. ad Petrum Antiochen.): *Nimirum solus est, pro quo, ne deficeret fide, Dominus ac Salvator asseruit se rogasse, dicens: Rogavi pro te etc. Quæ venerabilis et efficax oratio obtinuit, quod hactenus fides Petri non defecit, nec defectura creditur in throno ejus.* Quamohrem Innocentius III. deinde scripsit (in epist. ad episc. Arelatens.): *Majores Ecclesiæ causas, præsertim articulos fidei contingentes, ad Petri sedem rese-*

*rendas intelligit , qui novit pro eo Dominum exorasse , ne deficiat fides ejus.*

VI. Dicit autem alius auctor ex adversariis quod Christus cum dixit : *rogavi pro te etc.* , tunc non rogavit pro solo Petro , sed pro tota Ecclesia , ipsaque in persona Petri allocutus est. Adducit pro hac sua interpretatione S. Augustinum , qui dicit : *Manifestum est in Petro omnes contineri ; rogans enim pro Petro , pro omnibus rogasse dignoscitur.* Respondetur : Nulli dubium , quod Christus rogans pro Petro tanquam primo pastore , et Ecclesiae doctore , etiam pro omnibus fidelibus rogavit , qui a Petro in fide instruendi erant. Ceterum patet Dominum in eo loco pro solo Petro exorasse , dum singulariter Petro dixit : *Simon , Simon ; et postquam alios admonuit , Stanas expetivit vos etc.* , soli Petro se vergens , dixit , *ego autem rogavi pro te , ( non jam pro vobis ) ut non deficiat fides tua.* Idque ex sequentibus verbis magis clarescit : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* Hoc , ut explicat Theophylactus , Petro dictum fuit tanquam apostolorum principi , Ecclesiaeque fundamento : *Quia te habeo ut principem discipulorum , confirma caeteros ; hoc enim te decet , qui post me petra es Ecclesiae et fundamentum.* Et sic etiam id interpretatur idem S. Augustinus : *Ego rogavi pro te , hoc est ne auferatur ex ore tuo verbum veritatis usque valde.* ( tom. iv. fol. 1310. ) Et prius id scripsit S. Chrysostomus : ( in actis apost. cap. 1. ) *Quam est fervidus ! quam agnoscit creditum a Christo gregem ! quam in hoc choro princeps est !... Merito primus omnium auctoritatem usurpat in negotio , ut qui omnes habeat in manu ; ad hunc enim dixit Christus : Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.*

VII. Ex hoc accidit quod S. Petrus sciensse a Deo electum pro Ecclesiae doctore , et magistro , in primo

concilio jerosolimitano dixit : *Viri fratres, vos scitis, quoniam ab antiquis diebus Deus in nobis eligit, per os meum audire gentes verbum Evangelii, et credere.* ( act. xv. 7. ) Itaque Petrus singulariter electus fuit, non tantum ut gentes cum audirent ; sed etiam ut ipsi crederent. Quapropter post modum scripsit S. Cyprianus : *Ad Petri cathedram perfidia habere non potest accessum.* ( lib. 1. ep. 1. ) Et S. Fulgentius dixit : « Adeo quæ a pontifice romano decernuntur certa esse, ut quod ille tenet, docetque, totus christianus orbis nihil hæsitans credit. » Patresque synodi VI, confessi sunt ( act. viii. et 18. ) : « Nullum errorem in cathedra romana unquam fuisse neo futurum ; successoresque Petri pro quo tam particulariter rogavit Christus, nunquam a fidei semita deviaturus. » Sed transeamus ad alium Evangelii textum magis urgentem et convincentem pro suprema pontificis auctoritate.

---

## CAPITULUM TERTIUM.

*Probatnr suprema pape potestas alio textu : Pasce oves meas.*  
( Jo. cap. 21.

I. Habetur in Evangelio Joannis, (cap. xxi. ex vers. 15.) quod Christus Dominus prius interrogavit Petrum : *Petre, amas me plus his?* Respondit Petrus : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Dominus eandem replicavit interrogationem, et Petrus idem responsum dedit. Deinde dixit Petro : *pasce agnos meos;* et tertio eum interrogavit : *Amas me?* Denique dixit ei : *pasce oves meas.* Per verbum *pasce* intelligitur omne officium pastorale, quod non solum est cibum præbere, sed ducere, præesse, corrigere et castigare. Ex toto autem verborum contextu diserte apparet officium agnorum et ovium pascendarum Petro præcipue fuisse collatum.

II. Febronius (cap. II, §. 1.) fatetur quod Patres ex hoc textu Joannis agnoverint, præcipuum aliquid Petro præ reliquis apostolis ob ejus charitatem in Christum fuisse collatum, nempe primatum in Ecclesia : *Unde magis declaratur (sunt ejus verba) Ecclesie cælibus præsidendi jus fuisse huic apostolo concessum.* Verumtamen, quamvis Petrus (ait Febronius) sit primus lapis ex ministerialibus, tamen est sicut alii apostoli una ex vivis petris, nec doctrina ejus est certior quam reliquorum. Et salva præeminentia Petri, ovium cura æque immediate reliquis discipulis a Christo tradita fuit, ejusque successoribus episcopis, qui commu-



nem pastoris, quam papa, qualitatem in Ecclesia habent; prout ipse Petrus ad presbyteros suos scripsit: *pascite qui in vobis est gregem Dei.* (1. Petr. v. 2.) Ad-  
dit Febronius: « Contineat de reliquo verbum *pascendi* Petro (suppone etiam soli) dictum, quantamcumque auctoritatem et potestatem, non repugno; hoc con-  
demno, nullam verbo *pascendi* inesse, quæ non æque contineatur illis Christi dictis ad omnes apostolos: *Sicut misit me pater, ita ego mitto vos.* (Jo. 20.) Et alibi: *Euntes ergo docete omnes gentes.* (Matth. xxviii. 19.) »

III. At quod dicit Febronius minime concordat cum textu Joannis. Primo dico: Una cum Petro ibi erant alii discipuli; cur Dominus dixit Petro, *pasce* et non aliis, *pascite oves meas*? Secundo adverto, Christum ibi dixisse: *Petre amas me plus his*? Ergo illud *pasce*, non omnibus apostolis, sed soli Petro dictum est. Insuper verbum *pasce* importat Petrum tunc primum pastorem ovilis Christi fuisse constitutum, ita ut cum alibi Christus aliis discipulis dixerit: *Ego mitto vos etc. euntes docete etc.*, hæc omnia intelligenda, ut ipsi primo et principali pastori subesse deberent. Et sic pariter intelligendum illud: *pascite qui in vobis est gregem*, nempe cum subordinatione primo pastori Petro, et ejus successoribus; quamvis enim plures sint pastores, et plures greges, omnes tamen unum sunt ovile primo pastori subjectum, qualis est romanus pontifex. Sunt quidem pastores omnes episcopi, et curam habent pascendi agnos Christi, sed tam agni quam oves (scilicet fideles et episcopi) uno pastori subjacent. Noster Febronius hanc distinctionem deridet vocans eam *imaginariam et noviter adinventam*, sed eam tradunt S. Eutharius, S. Bernardus, S. Ambrosius. S. Eutharius scripsit: *Prius agnos, deinde oves commisit ei; quia non solum pastorem, sed pastorem pre-*

torem eum constituit ; pascit igitur Petrus agnos, pascit et oves ; pascit filios, pascit et matres ; regit subditos et prælatos. Omnium igitur pastor est ; præter agnos et oves in Ecclesia nihil est. ( S. Euther. de nat. apostol. ) Episcopi particularium gregum pastores sunt, unusquisque sui, prout scripsit S. Petrus : pascite qui in vobis est gregem ; sed papa est totius Ecclesiæ pastor. Audi S. Bernardum scribentem ad Eugenium III. ( lib. 2. de consid. ) Sunt et alii gregum pastores, habent illi sibi assignatos greges, singuli singulis ; tibi universi crediti, uni unus non modo ovium, sed et pastorum. Tu unus omnium pater. Eodem loco addit S. Bernardus : Cui non dico episcoporum, sed etiam apostolorum sic absolute totæ commissæ sunt oves ? Si me amas, Petre, pasce oves meas. Quas ? illius, vel illius civitatis, aut regionis ? Oves meas, inquit : nihil excipitur ubi distinguitur nihil. Idem significavit S. Ambrosius scribens : ( in Luc. lib. 10. ) Et jam non agnos, et primo quodam lacte vescendos, nec oviculas, ut secundo, sed oves pascere jubetur perfectiores, aut perfectior gubernaret.

IV. Idem sentiunt S. Epiphanius : ( in Anchorato ) Hic est qui audivit : pasce oves meas, cui concreditum est ovile. S. Joannes Chrysostomus in hunc locum : Aliis omissis, Petrum affatur, fratrum ei curam committit. Et infra : Cum magna Dominus Petro communicasset, orbis terrarum curam demandasset. S. Maximus : ( serm. de S. Petro ) Hic est Petrus, cui Christus pascendas oviculas suas agnosque commendat. S. Augustinus : ( serm. cviii. c. 4. de divers. ) Non enim inter discipulos suos solus meruit pascere dominicas oves ; sed quando Christus ad unum loquitur, unitas commendatur. Et alibi pariter dixit : ( serm. xlvii. c. 13. ) In ipso Petro unitatem commendavit ; multi erant apostoli, et uni dicitur : Pasce oves meas. Hic textus multum proderit in cap. vii ad explican-

dam mentem S. Augustini. S. Leo papa (epist. 89. ad episc. Viennens.) : *Cui cum præ ceteris solvendi et ligandi potestas tradita sit, pascendarum tamen ovium cura specialibus mandata est.* Et in alio loco (serm. 3. in assumpt. etc.) : *De toto mundo unus Petrus eligitur.... ut quomnis in populo Dei multi sacerdotes sint, multique pastores, omnes tamen proprie regat Petrus, quos principaliter regit et Christus.* Theophilactus (in cap. ult. Jo.) : *Ovium totius mundi ovile Petro commendabat; non autem aliis, sed huic tradidit.* Et idem dicunt S. Cyrillus, et S. Augustinus, in eodem loco Joannis. Idem scripsit S. Thomas (opusc. contra Græc.) : *Petro et ejus successoribus (Christus) commisit, et nulli alii quam Petro, quod suum est plenum.* Hinc scripsit idem S. doctor, temere errare qui asserunt fideles definitionibus papæ subesse non teneri : *Petro dixit, Pasce oves meas etc. Per hoc autem excluditur quorundam præsumptuosus error, qui se subducere nituntur a subjectione Petri, successorem ejus romanum pontificem universalis Ecclesiæ pastorem non recognoscentes.* (S. Thom. lib. iv. contra gentes cap. 76.)

V. Hinc apparet, quantum erret Febronius dicens illud *pasce* dictum fuisse non Petro, sed Ecclesiæ : quæ si est congregata in synodo œcumenica, ei subjacet pontifex : si autem non est congregata, sed dispersa, pontifex est quidem illius caput, sed caput tantum ministeriale, et ideo majorem in hoc corpore aristocratico partem non habet, quam alii episcopi, qui æqualem ac papa potestatem habent, tam quoad ea quæ sunt ordinis quam jurisdictionis; nam æque ac papa sunt ipsi pastores ovilis Christi tanquam apostolorum successores. Sed in omnibus his Febronius errat. Ait, non Petro, sed Ecclesiæ dictum fuisse,

*Pasce oves meas.* Ergo Christus imposuit Ecclesiæ, ut seipsam pasceret? Imposuit ovili, ut pasceret pastorem? Peto : Ecclesia est-ne ovile Christi? atque si Christus imposuit Petro pascere suum ovile, quomodo ovile non subiacebit Petro, sed ovile præerit Petro?

VI. Episcopi autem sunt quidem ovium Christi pastores, ad partem sollicitudinis vocati, sed pontifici tanquam primo totius ovilis pastori principalis cura collata fuit; unde ipsi, tanquam supremo capiti, omnes episcopi subesse tenentur. Febronius (cap. 1. §. 6. n. 3.) dicit : « Itaque Ecclesia ipsa principaliter et radicaliter obtinet potestatem clavium, quæ ab illa in omnes ejus ministros, ipsumque summum pontificem derivatur, et singulis quibusque pro sua portione communicatur. » Sed aliter docet S. Leo (epist. 14.) dicens : *Quibus cum dignitas sit communis, non est tamen ordo generalis; quoniam et inter apostolos, cum omnium par esset electio, uni tamen datum est, ut ceteris præemineret. De qua forma quoque est orta distinctio, ne omnes sibi omnia vindicarent....; per quos ad unam Petri sedem universalis Ecclesiæ cura conflueret.* Præterea scripsit S. Gregorius (lib. vii. ep. 65.) : *Cum culpa non exigit, omnes secundum rationem humilitatis æquales sumus. Aliqua culpa in episcopis invenitur, nescio quis ei episcopus subjectus non sit.* Unde Innocentius I. (tom. 1. epist. Rom. PP. col. 937.) *impiam confusionem vocavit, ut unus invadat fines alterius episcopi : Omnes admonemus ut quique territoriis suis contenti simus; nam barbara et impia ista confusio est aliena præsumere.* Observa quæ supra hoc puncto dicemus in cap. vi. ex n. 5.

VII. Licet autem cura episcoporum particularis sit respectu ad suas particulares greges; attamen si aliquis episcopus oriri nosset hæreticam aliquam in Eccle-

sia aliena, tenetur ipse, quantum potest, damnum reparare; eo quod omnes episcopi tenentur quidem bono Ecclesiæ universalis incumbere. Si quis enim numerosum haberet gregem, iste principalem curam illius uni committeret pastori, sed alios quoque pastores inferiores destinaret, quorum unusquisque portionem illius gregis custodiret. Si autem aliquando eorum aliquis adverteret, lupos alienis portionibus insidias machinari, certe damno occurrere teneretur. Eodem modo episcopi, cum omnes ejusdem ovilis Christi pastores sint, tenentur, quoad possunt, eorumque incumbentiæ convenit, Ecclesiam universalem tueri, et damnum reparare. Et hoc utique est, quod S. Augustinus et S. Cyprianus scripserunt, ac frustra Febronius nobis opponit. S. Augustinus dicebat: *Communis est nobis omnibus, qui fungimur episcopatus officio... specula pastoralis. Facio quod possum... , ut pestilentibus eorum scriptis medentia et munientia scripta prætendam.* (Lib. 1. cap. 1. ad Bonif. pont.) Et S. Cyprianus inquit: *Copiosum corpus est sacerdotum, unitatis vinculo copulatum, ut si quis ex collegio nostro gregem Christi vastare tentaverit, subveniant et ceteri; nam etsi multi sumus, unum tamen gregem pascimus.* (Ep. LXVIII. vers. 67. ad Stephan.) Sed ex his dictis non infertur, quod Febronius infert, nempe quod omnes episcopi, tanquam ovilis Christi pastores, in potestate æquales sunt pontifici, et ab eo independantes; sed tantum infertur quod ubi quidam lupo gregem Christi vastare tentaverit (ut loquitur S. Cyprianus), et desit alius qui damnum reparet, quivis episcopus, ut damno occurratur, operam dare teuetur.

VIII. Distinguere autem oportet in episcopis potestatem ordinis, quæ ad intrinsecum episcopatus pertinet, nempe quod episcopus valeat ordines conferre,

Ecclesias consecrare, sacramentum confirmationis ministrare, et similia; a potestate *jurisdictionis*, quæ ad externum, scilicet ad gregis gubernium, spectat. Quoad potestatem *ordinis*, sine dubio omnes episcopi æquales sunt pontifici (eam enim tam papa quam episcopi immediate a Christo habuerunt); sed non quoad potestatem *jurisdictionis*. Quæstio autem, an potestas jurisdictionis, quam habent episcopi, immediate a Christo, vel a papa eis communicetur, est quæstio de mero nomine; nam etiamsi episcopi illam a Deo, non a papa, immediate recipiant, semper tamen recipiunt subjectam supremæ potestati, quam Christus papæ contulit super cunctam Ecclesiam. Quamvis igitur episcopi immediate a Deo haberent potestatem, hoc tamen non impedit ipsos pontifici subesse, ut revera subsunt. Et ideo summi pontifices ab antiquis sibi reservare consueverunt dispensationes irregularitatum, impedimentorum dirimentium matrimoniorum, sicut etiam plurium votorum, et absolutio-nem plurimorum casuum, virtute illius supremæ potestatis, prout tridentina synodus declaravit: *Pontifices maximi pro suprema potestate sibi in universa Ecclesia tradita, causas aliquas criminum graviores suo potuerunt peculiari iudicio reservare. Perpende verba, suo potuerunt peculiari iudicio reservare.* Hinc facultas parisiensis anno 1654 plenè votis sequens decretum prodidit: *Omnes et singuli magistri nostri... ipsum romanum pontificem uti summum Jesu Christi vicarium, et universalem Ecclesiæ pastorem, cui plenitudo potestatis a Christo data sit etc., fideliter et libenter agnoscunt, et confitentur.* Gamachæus, ejusdem facultatis regius professor, distinguens jam in episcopis potestatem characteris a potestate jurisdictionis, scripsit: *Clarissimi theologi sustinent episcopos habere potestatem characteris immediate a*

*Christo, non tamen potestatem jurisdictionis, sed eam habent a summo pontifice.* (Tract. de sacram. ord. cap. 8.)

Ac prius id scripsit Innocentius I. anno 1404 ad episcopos africanos : *A Petro ipse episcopatus, et tota hujus nominis auctoritas emersit.* (Epist. 24. In requirendo.)

IX. Objicit alius auctor ex adversariis Christum non dixisse Petro, *Pasce oves tuas*, sed *Pasce oves meas*; et ex hoc infert Christum esse pastorem absolutum gregis, Petrum autem, et apostolos, pastores tantum ministeriales. Respondetur : Salvator noster, dum hic vixit, non tantum invisibilis et internus, sed etiam visibilis pastor Ecclesiæ et caput extitit, et ideo dixit, *Oves meas*, non *tuas* : cum vero postea in cælum ascendit, mansit quidem ipse invisibilis et internus pastor Ecclesiæ, proseguens suæ gratiæ influxibus, ac internis illustrationibus eam regere; sed illi suo visibili ovili visibilem et externum pastorem reliquit Petrum, qui visibiliter dubia fidei definire posset; alioquin tam papa, quam episcopi et sacerdotes, essent superflui. Itaque Petrus respectu Christi pastoris invisibilis non est, nisi unus ex ejus grege : et hoc est, quod S. Augustinus dixit, et adversarius nobis opponit, scribens Christum esse *pastorum pastorem*. Sed respectu ad Ecclesiam, et ejus externum regimen, est supremus et visibilis pastor. Quis non videt, ad regendum regnum visibile, visibili capite opus esse?

X. Pergit idem auctor, et ait : *Successores Petri alia auctoritate non gaudere, nisi illa quam grex ipsis impertitur, cum gregi collata sit facultas eligendi pontificem.* Sed peto : Adversarii non negant papam habere saltem primatum in Ecclesia; cardinales autem habent primatum? minime : quomodo igitur possunt cardinales papæ conferre primatum illum quem non habent?

Habent quidem ipsi facultatem eligendi papam, sed papa electus non jam ab ipsis, sed a Deo, auctoritatem accipit. Ilino adhuc in conciliabulo basileensi, ubi potestas pontificia tam fuit depressa, in oratione ad patres habita dictum fuit : *Præsulatus potestas et auctoritas Petro tributa fuit, non ab hominibus, sed a Christo Salvatore.* Et S. Gelasius papa, alloquens patres concilii Romani, dixit : *Romana Ecclesia nullis synodis constitutis ceteris Ecclesiis prælata est, sed evangelica voce Domini primatum obtinuit.*

---

## CAPITULUM QUARTUM.

*Probatur suprema, sive monarchica pontificis potestas ab ipsis conciliis œcumenicis.*

I. Contendit Febronius supremam potestatem, cum infallibilitatis prærogativa in definiendis quæstionibus de fide, tantum generalibus conciliis, non autem Petro ejusque successoribus, fuisse promissam. Sed ne verba inutiliter proferamus, punctum in quo rei substantia constitit aggrediamur. Quæro : Si probabo ipsa generalia concilia tribuere pontifici supremam potestatem, quis negare poterit papam esse infallibilem, et conciliis superiorem? Sed ubi dicet Febronius, in conciliis sancita manet propositio hæc, quod papa sit infallibilis, conciliisque superior? Non equidem in aliquo concilio hæc propositio his præcipuis terminis expressa extat; sed plura concilia dicunt, papam esse caput super omnem Ecclesiam potestatem habens : dicunt papam esse vicarium Christi, immediate ab eo constitutum; et ideo aiunt omnia tenenda quæ ab ipso definiuntur : dicunt papam



habere potestatem supremam in universa Ecclesia, et ideo omnes fidei quæstiones ab eo decernendas esse: dicunt pontificias definitiones non posse immutari, eo quod papa est organum Spiritus Sancti: dicunt a pontificis sententiis ad alium superiorem non esse recursum: dicunt, extra casum hæresis, papam nullo modo alterius potestatis iudicio subici: dicunt demum non esse licitum appellare a papa ad concilium, sed bene a concilio ad papam. His positus, quis asserere poterit papam esse fallibilem, et concilio subjectum? Videamus si vera sunt quæ hic prænotavimus.

II. In concilio I. nicæno (can. 39.) dictum fuit: *Qui tenet sedem Romæ, caput est et princeps omnium patriarcharum; quandoquidem ipse est primus, sicut Petrus, cui data est potestas in omnes populos, ut qui sit vicarius Christi super cunctam Ecclesiam christianam. Et quicumque contradixerit a synodo excommunicatur.* Nota, cui data potestas in omnes populos et cunctam Ecclesiam christianam.

III. In concilio chalcedonensi sub S. Leone I. (in can. 9.) dictum fuit: *Episcopum romanum non proprie primatem, sed principem significare. Solus vero romanus pontifex est princeps christianæ diæceseos.* Adverte, non primatem, sed principem significare; quibus verbis suprema auctoritas pontificis designatur: quamvis autem patres aliquoties papam promiscue primatem ac principem vocent, tamen pro eodem primatem ac principem accipiunt, ut infra videbimus. Præterea in eodem concilio refert S. Thomas (opusc. contra error. Græc.) dictum fuisse: *Omnia ab eo (scilicet a Leone) definita teneantur, tanquam a vicario apostolici throni.* Insuper in actione II., cum lecta fuerit in concilio S. Leonis epistola ubi instructio a pontifice mittebatur eorum quæ credenda erant, juxta id quod ipse jam prius

contra Eutychem definerat, ab omnibus prolatum fuit: *Hæc patrum fides. Omnes ita credimus... Petrus per Leonem ita locutus est.* Sed attentius perpende verba relata a divo Thoma: *Omnia ab eo definita teneantur; et cur? tanquam a vicario apostolici throni.*

IV. In concilio lateranensi III, ut habetur (in cap. licet vi. de elect. §. 3.) dictum fuit, quod cum de particularibus Ecclesiis agitur, dubia superioris iudicio definiri debent; sed cum agitur de sede apostolica, sic fuit declaratum: *In romana vero Ecclesia aliquid speciale constituitur, quia non potest recursum ad superiorem haberi.* Si a papa ad alium superiorem non patet recursus, papa ergo caput supremum reputatur; ac si est supremum, omnes ei parere debent, ne velimus dare plura capita suprema, propter quæ innumerabilia schismata in Ecclesia postea orirentur.

V. In concilio constantinopolitano IV, sub Adriano II. (sess. v. can. 11.) Nicolaus papa, qui Adrianum antecessit, fuit appellatus *Organum Spiritus Sancti*: ab organo Sancti Spiritus audiri nequeunt, nisi infallibiles veritates. Deinde Patres concilii dixerunt: *Neque nos sane notam de illo iudicio sententiam ferimus, sed jam olim a S. papa Nicolao pronuntiatam, quam nequaquam possumus immutare.* Definitiones igitur pontificias ipsi Patres concilii fatentur non posse a concilio mutari. Deinceps iidem Patres, postquam synodum subscripserunt, hæc addiderunt verba: *Quoniam sicut prædicimus, sequentes in omnibus apostolicam sedem (nota hic sedem apostolicam non esse quidem concilium, ut aliqui interpretari maluit, eamque confundere, sed romanam esse Ecclesiam), et observantes omnia ejus constituta. separamus (Fotium) ut in una communionem, quam sedes apostolica prædicat, esse mereamur: in qua (nota) est integra et vera christianæ religionis soliditas. En*

quomodo concilia loquuntur de pontificis infallibilitate, et consequenter de sua potestate suprema; hæc enim duo invicem necessario connectuntur, quia auctoritas papæ non posset esse infallibilis, nisi in simul suprema existeret.

VI In concilio lagdunensi II, (hoc concilium nimis urget adversarios, et ideo in eo diutius morandum) sub Gregorio X, congregato anno 1274, concurrenti 500 episcoporum, dictum fuit : *Ipsa quoque romana Ecclesia summum et plenum primatum, et principatum super universam Ecclesiam obtinet, quam se ab ipso Domino in B. Petro, cujus romanus pontifex est successor, cum potestatis PLENITUDINE recepisse veraciter et humiliter recognoscit.* Attende, cum potestatis plenitudine; potestas plena nequit esse nisi suprema, absoluta et independens; alioquin plena dici non posset. Præterea adduntur ibi hæc notabilia verba : *Et sicut præ ceteris tenetur (ipsa romana Ecclesia) fidei veritatem defendere, sic et si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones suo DEBENT JUDICIO DEFINIRI.* Ergo fidei quæstiones a papa debent definiri; et consequenter ejus definitiones sunt infallibiles, et aliorum judicio minime subjectæ. Hæc fuit confessio fidei facta in concilio a legatis imperatoris Michaelis Palcologi; et ipsamet fuit postea a toto concilio acceptata, ac prima fuit constitutio in concilio edita, fatentibus Patribus : *Suprascriptam fidei veritatem, prout plene lecta est, et fideliter exposita, veram, sanctam, catholicam, et orthodoxam fidem cognoscimus et acceptumus; et ore ac corde confitemur, quod vere tenet, et fideliter docet et prædicat S. romana Ecclesia.*

VII. Advertantur singulariter verba supra relata : *Si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri.* Episcopus Bossuet non habens ad hanc concilii sententiam quid respondeat, opponit quod

etiam facultas parisiensis plures prodit definitiones circa res fidei, sed non ideo illæ infallibiles sunt. Sed respondemus : Facultas parisiensis definit quidem plura dubia fidei, sed nemo asserit, nec credit quod fidei quæstiones omnes a facultate parisiensi definiri debent, prout dictum fuit de pontifice in concilio, *suo debent iudicio definiri*. Hæc sola confessio hujus œcumenicæ synodi ex 500 patribus compositæ mihi videtur quod satis esse deberet ad ora adversariorum omnino occludenda. Insuper dixit concilium, ut supra notavimus, quod *Ecclesia romana super universam Ecclesiam summum et plenum principatum obtinet cum potestatis plenitudine* : quapropter, cum papa aliquid de fide definit, non definit nisi ut Ecclesiæ universalis princeps, et caput, cui veritatem fidei tueri spectat ; idcirco tota Ecclesia stare tenetur omnibus quæ pontifex decernit. Præterea concilium declaravit in quo consisteret illa *plenitudo potestatis*, qua pollet pontifex, dixitque : *Potestatis plenitudo consistit, quod (romana Ecclesia) Ecclesias ceteras ad sollicitudinis partem admittit (en communicatio jurisdictionis quæ a papa fit ad alios episcopos) ; sua tamen observata prærogativa, et tum in generalibus conciliis, tum in aliquibus aliis semper salva. Prærogativa, nempe quod omnes quæstiones fidei suo debent iudicio definiri, ratione suæ infallibilitatis, juxta id quod scribit S. Bernardus de pontifice loquens : Istam infallibilitatis prærogativam constantissima perpetuæque SS. Patrum traditio monstrat. (Ep. 190. ad Innoc. II.*

VIII. Item in concilio viennensi, celebrato anno 1324 sub Clemente V, approbata fuit ejusdem pontificis declaratio, quæ habetur in *Clementina fidei, de summ. Trinit.*, ubi Clemens, loquens de quæstionibus fidei, dixit : *Nos igitur.... apostolicæ considerationis, ad quam*

*dumtaxat hæc declarare pertinet, aciem conrerentes, sacro approbante concilio, declaramus etc. Nota, ad quam dumtaxat hæc declarare pertinet.*

IX. Præterea in eodem concilio constantiensi, in quo adversarii contendunt declaratum fuisse papam suprema potestate carere, approbata fuit epistola Martini V, ubi præcipiebatur interrogari suspectos de hæresi *Utrum credant quod papa sit successor Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesia Dei?* Idemque Febronius (cap. II. §. 3.) scribit: *Concilium constantiense sententiam damnat Joannis Wiclefi: Non est de necessitate salutis credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias.* Addit tamen Febronius, ne præjudicium sibi injiciat, concilium in hoc *haud ultra condignum fuisse pontifici.* Sed ipse proferat quidquid velit, omnes intelligunt, ut scribit card. Bellarminus, potestatem supremam esse illam quæ nec majorem, nec æqualem habet.

X. Præterea in concilio florentino (de cujus concilii decreto sub initio jam mentionem fecimus, sed hic prolixius de eo tractandum) in ultima sessione dictum fuit: *Definimus, romanum pontificem in unicum orbem habere priusatum, et successorem esse Petri, totiusque Ecclesie caput, et christianorum patrem, ac doctorem existere, et ipsi in B. Petro regendi Ecclesiam a D. N. Jesu Christo PLENAM POTESTATEM traditam esse: quamadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur.* Si igitur papa est doctor totius Ecclesie, infallibilis omnino habendus est, aliter Ecclesia tota ab eodem suo doctore posset esse decepta. Insuper si papa plenam habet potestatem regendi Ecclesiam, necessario superior conciliis esse debet; aliter si concilio subesset, patres florentini nequaquam asserere potuissent illi a Christo plenam potestatem esse

traditam. Dicitur in fine : *Quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur.* Ergo ipsamet concilia in eorum actibus, et sacri canones ostendunt, ad papam plenam potestatem regendi Ecclesiam pertinere. At Febronius aliter legit verba illa in aliis exemplaribus, nimirum : *Juxta eum modum, qui in gestis œcumenicorum conciliorum, et in sacris canonibus continetur,* sublato verbo *etiam*; et sic deinde explicat, papam habere quidem plenam potestatem, sed *juxta modum*, sive limitationem quæ in actibus conciliorum et canonibus continetur. Sed particula illa *etiam*, quæ magni ponderis est, legitur in pluribus exemplaribus, quæ inveniuntur apud quatuor bibliothecas, ut observat P. Bennetus (tom. 1. de priv. pontif. pag. 487.) Quamobrem verba, *Quemadmodum etiam continetur*, non præferunt potestatis limitationem, sed demonstrant, quod plena potestas expresse est tradita pontifici etiam in actis conciliorum, et in sacris canonibus, prout revera expressum fuit supra in aliis conciliis, nempe in nicæno I, et lugdunensi II, vide supra; (num. II et 6.) inquit Febronius, quod sua lectio magis congruit cum textu græco eorundem verborum; at sedulo advertendum cum Tournely, quod versio nostra latina Abrami Candiotti æque ac græca fuit a Patribus approbata, et inserta in actis concilii, atque ab Eugenio IV, et imperatore Michaelae subscripta : *Certum esse* (ait Tournely) *græca æque ac latina concilii florentini actu, sacro approbante concilio, Eugenii nomine esse edita; porro in actis latine exaratis sic legitur : Quemadmodum etiam etc. Id vero ita esse constat ex concilii codicibus, qui in nobili bibliotheca colbertina Eugenii ac Michaelis imperatoris signis muniti asservantur.* (Tour. tract. de loc. theol. ar. 2.) His positis, verisimilius est lectionem græcam traductam

fuisse ex latina, quam latina ex græca, eo quod papa et maxima Patrum pars ex latinis erant. Præterquamquod naturalis et proprius sensus aliorum verborum decreti omnino consonat particulis illis *etiam* et *continetur*; si enim concillium illis aliis verbis, quæ adversariis placent, *juxta eum modum, qui in gestis etc. continetur*, declarare voluisset, quod potestas pontificis restricta est intra limites a conciliis et canonibus præscriptos, non quippe dixisset prius, pontifici a *D. N. Jesu Christo plenam potestatem* traditam esse, sed tantum, ei traditam esse potestatem, *juxta eum modum qui in gestis etc.*; nam habere.... potestatem, est quidem oppositum.... limitatæ. Præterea, non dixisset *continetur*, sed potius *juxta eum modum qui in gestis etc. limitatur*, vel explicatur, aut tribuitur; sed dixit *continetur*, verbum quod correspondet plenæ potestati traditæ pontifici, juxta eloquia antecedentium conciliorum, et præsertim lugdunensis II, ubi dictum fuit: *Romanus pontifex est (Petri) successor, cum potestatis plenitudine.*

XI. Febronius tandem, ut ab omnibus istis difficultatibus se expediat, (cap. v. §. 4.) sic dicitur: *Tertium (subjungendum videtur) quod in eadem tridentina synodo a Gallis pernegatum fuerit, florentino inter generalia concilia locum dandum esse, quippe quod ex quibusquam Italis, et quatuor solum Græcis Patribus compositum fuit.* Sed in hoc ipsi Galli Febronio adversantur, nam P. Boueat, P. Annatus, auctor *Dictionarii portatit. concilior.* laudant florentinum pro certo concilio œcumenico Item Juveninus (theol. tom. 1. diss. 4. q. 3. c. 2. a. 8. §. 13.) quatuor rationibus prolixè id probat, et respondet in Gallia de eo fuisse dubitatum tantum, donec res discussæ non fuerint, non autem postea. Mira res! Febronius vocat generale concilium basileense, quod a sola Gallia œcumenicum reputa-

tur; negat autem Florentinum esse generale, quoniam a sola Gallia (ut innuit) refutatur. Sed revera nec a Gallia refutatur.

XII. Attamen Febronius novum et generalius excogitavit responsum, quo ab omnibus istis prolatis conciliorum sententiis brevi se expedit. Ipse (cap. 1. §. 2. n. 10.) loquens primo de decretalibus ab Isidoro collectis, editis in lucem circa annum 843, et deinde adoptatis, ac etiam in suo decreto a Gratiano adhauctis, inquit ex his falsis decretalibus valde pontificiam potestatem exaltatam fuisse. Sed immerito id supponit; non enim ab hujusmodi documentis, sed a sententiis conciliorum et Patrum sacris scripturis innoxia potestas pontificis suprema patefacta extitit. Deinceps progreditur Febronius ad loquendum de conciliis generalibus, et usque eo pervenit ut audacter asserat aliquas sententias, quæ eundem redolent spiritum (nempe falsitatis) de quo decretalia Isidori imbuuntur, etiam in actis publicis conciliorum intromissas fuisse; sed addit, istas nullum præjudicium veritati postmodum patefactæ attulisse; tunc enim, ait, homines in seculis obscuris versabantur, sed hodie, rebus melius dilucidatis, melius nunc iudicium de legitima potestate pontificis fertur quam protulerunt antiqui nostri patres, falsis illis documentis decepti. Transcribamus hic ejus verba, ne aliquis in hoc me nimis Febronium gravare suspicetur. Postquam ipse falsitatem decretalium exaggerat, sic pergit: « Et nonnulla eundem spiritum redolentia in acta publica conciliorum etiam generalium irrepserunt, quæ nullum veritati post detectæ præjudicium generant; dum hodie historiam sacram, et acta ecclesiastica septem vel octo primorum seculorum in fontibus scrutamur, multo certius de genuina potestate summi



pontificis, quatenus ea revera ex Deo est, judicamus, quam patres nostri falsis illis documentis innocenter delusi. » Addit : (in §. 5.) « Si enim ignorantia et excessus superstitionis obfuit, quominus obscurata per aliquot secula nosceretur veritas, et justis ecclesiasticæ potestatis limites, nihil impedit quominus quæ errore male inducta sunt, nunc, cognita veritate, restituantur in legitimum. » Et alibi (cap. VIII. §. 4. n. 3.) addit quod in seculis IV V et VI plura de pontifice tacite ab Ecclesia aut expresse a conciliis, dicta fuerunt in obsequium romanæ sedis : *Quæ seculis IV V et VI romanis pontificibus ab Ecclesia tacite, aut a conciliis expresse, in reverentiam primæ sedis attributa sunt. Ergo etiam infra prima octo-secula a conciliis plura pontifici attributa sunt, non juxta veritatem, sed tantum in reverentiam primæ sedis ?*

XIII. Quoad decretalia Isidori non intendo omnia illa ut legitima tueri ; scio enim plura eorum, maxime circa epistolas pontificum, esse aut falsa aut saltem adulterata, aut mutata, quoad nomina auctorum. Respectu vero ad decretalia Gregorii IX, Bonifacii VIII, et Clementis, lego hos pontifices ad trutinam illa revocasse (prout Gregorius colligere ea fecit, discutere, resecatis superfluis, per S. Raymundum) ac præcepisse de ipsis tam in judiciis quam in scholis, usum fieri. Idcirco dico his decretalibus omnino obtemperandum ; quamvis enim pontifices præfati aliqua eorum ex falsis fontibus hausissent, vim tamen legis ipsis tribuerunt ; quod et Justinianus fecit, dicens : (in l. 1. D. de vet. jur. enucl.) *Omnia merito nostra facimus, quia ex nobis eis impertitur auctoritas.* Quoad illud autem quod ait Febronius, nempe quod in acta conciliorum irrepserint nonnulla redolentia eundem spiritum decretalium isidorianorum, quia tunc patres

nostri versabantur in seculis tenebrosis, in quibus latebant veritates, quæ hodie detectæ sunt; et ideo melius nunc iudicatur de potestate pontificis quam patres nostri, falsis illis documentis delusi, iudicarent: inter hos hodiernos illuminatos nolo esse; sed malo delusis antiquis Patribus adhærere, qui in conciliis œcumenicis locuti sunt; et sic me gerens, credo non posse errare, quoniam illi de auctoritate pontificis agendo, deludi non poterant. Et ita arguo: Quod papa circa definitiones fidei infallibilis aut fallibilis sit, quodque in auctoritate sit conciliis superior aut inferior, est res principaliter ad fidei regulam pertinens; unde Spiritui Sancto incumberebat, ut in conciliis illis declararetur, quis in Ecclesia, papa aut concilium, auctoritatem haberet infallibiliter definiendi quæstiones fidei, ut fideles de iis quæ credere debent manerent certi, nec perpetuo errarent. Propterea absolute dico, non potuisse Deum permittere quod œcumenicæ synodi falsis documentis in hoc puncto deluderentur, ut Febronius vult nobis suadere, et ita deinceps totum christianum orbem in rebus fidei deciperent. Hinc malo credere sententiis prolatis a conciliis seculorum ignorantia, quam illustrationibus deinde per actis a Febronio suisque sociis in seculis illuminatis; habeo enim pro certo, legitima concilia generalia Spiritus Sancti assistentia frui, et ideo errare non posse. Admiror interea animum Febronii, qui sedem romanam semper, et ab omnibus Ecclesiæ Patribus et principibus veneratam, deludere et deprimere tanquam sedem ignorantia, deceptionis et superstitionis progreditur.

XIV. Præterea celebratum fuit concilium lateranense V, sub Leone X, ubi postquam reprobatum fuit decretum concilii basilienensis de superioritate

concilii, declaratum fuit papam præesse conciliis : *Solum romanum pontificem, tanquam super omnia concilia auctoritatem habentem conciliorum indicendorum, transferendorum, ac dissolvendorum plenum jus et potestatem habere, ne dum ex sacræ scripturæ testimonio, dictis SS. Patrum, ac aliorum pontificum; sacrarumque canonum decretis, sed propria eorumdem conciliorum confessione constat* (et hoc quam bene consonat verbis præcedentis synodi florentinæ superius relatis, *quemadmodum etiam in gestis conciliorum œcumenicorum, et in sacris canonibus continetur, ) quorum aliqua referre placuit etc.* Ac proinde ibi referuntur concilia quæ his pontificum præceptis jam pridem obtemperaverant, nimirum I Ephesinum Cœlestino, Chalcedonense Leoni, VI synodus Agathonis, et VII synodus Adriano; ac postea concilia, quæ approbationem a pontificibus expostulaverant, et obtinuerant. Dicunt Dupinus et Launoyus, quod illa propositio, *tanquam auctoritatem super omnia concilia habentem*, non fuit principalis, sed incidens; posita enim fuit ut ratio quæ falsa esse poterat. Sed respondetur, non quidem per incidens illam appositam fuisse, sed tanquam veram declarationem; nam concilium ibi declarare voluit papam, *tanquam super omnia concilia auctoritatem habentem*, posse ea suo arbitrio convocare, transferre, et dissolvere

XV. Scio, adversarios hoc concilium uti generale non admittere, dicentes inter alia, quod episcopi in eo neque ad numerum centenarium pertingerint. Sed ostendit card. Bellarminus, nihil huic concilio defuisse ut esset œcumenicum et legitimum; fuit enim legitime convocatum; fuit omnibus apertum quod profecto sufficit ad illud generale reddendum; Patres fuerunt 407, ibique verus certusque pontifex præsedit; quapropter concilia hoc communiter pro legitimo

habitu fuit, prout cum Bellarmino illud habuerunt card. Baronius, Gabassutius, Tomassinus, Graveson etc. Replicant adversarii : Saltem hoc concilium non ab omnibus receptum est. Sed huic respondet idem Bellarminus, id parum referre, quia conciliorum decreta populi approbatione aut acceptatione non indigent, ut certum est apud omnes, præsertim ubi agitur de re ad fidem spectante, sicut hæc erat, juxta id quod supra diximus. ( num. 13. )

XVI. Ergo, dicent, numquid hæreticus est qui hoc concilii decretum non sequitur? Respondet Bellarminus, non est hæreticus, quia tale decretum non est in forma canonis extensum; sed a magna temeritate non est excusandus : *Quo vero concilium hoc (verba Bellarmini) rem istam non definivit proprie (canone formali) ut decretum catholica fide tenendum, dubium est; et ideo non sunt proprie hæretici qui contrarium tenent; sed a magna temeritate excusari non possunt.* ( Bellar. tom. II. de sum. pont. vide lib. 4. cap. 22. ) Inquit episcopus Bossuet in sua *defensione* etc. (si vere ipse libri illius auctor fuit) de hoc concilio loquens : *Pro certo œcumenico haberi, Bellarmini fluctuatio non sinit.* Sed Bellarminus non fluctuat, sed tenet pro certo, concilium illud fuisse œcumenicum; dubitat tantum an hæreticus dici possit qui decretum de auctoritate pontificis super concilia non amplectitur; ceterum pro certo habet hunc magnæ temeritatis notam evitare non posse. Et Bellarmino adhæsit doctor sorbonicus Duvallius, qui scripsit circa annum 1712, dixitque opinionem oppositam de præstantia concilii supra pontificem non posse excusari saltem a temeritate inobedientiæ : *A temeritate inobedientiæ vix potest excusari; foetet enim et plurimum inobedientiam, et dissidia multa semper excitavit.* ( De suprem. potest. pontif.

part. 4.) Dixi superius *Si vere* (ipse Bossuetus) *libri illius auctor fuit*; nam plura adsunt argumenta quod opus illud valde ab aliis fuerit adulteratum, aut saltem quod Bossuetus noluerit illud pervulgari, dum ipse post comitia anni 1682, in quibus declaratio clericali de concilii superioritate prodiit, aliis 22 annis supervixit, at liber non prius typis editus fuit quam anno 1730, nempe 26 annis post Bossueti obitum.

XVII. Sententiis conciliorum addo illam quæ habetur in concilio tridentino (sess. xiv. de pœnit. cap. 7.) ubi dicitur: *Merito pontifices maximi, pro suprema potestate sibi in universa Ecclesia tradita, causas aliquas criminum graviorum suo potuerunt peculiari iudicio reservare.* Hujusmodi tridentini notabile dictum nihili facit Febronius, nam (cap. v. §. 4. n. 6.) sic de illo loquitur: « Ea (verba) generaliora sunt, nec exprimunt a quo, et quibus gradibus, ac quoad quas partes, suprema hæc potestas romano præsuli in universa Ecclesia tradita fuerit; nihilque impedit quominus credamus reservandorum nonnullorum graviorum peccatorum potestatem ab Ecclesia, seu concilio supremo, pontifici permissam fuisse. » Inquit igitur Febronius primo loco, verba concilii non exprimere a quo hæc suprema potestas tradita fuerit pontifici; et ex eo inducitur credere quod illa potestas reservandi sibi crimina graviora a concilio ipsi tradita fuerit. Sed Febronius nihil bene ratiocinatur; si enim potestas quam habet pontifex est suprema, nequit illa dici tradita, nisi a Christo; nec ullo modo intelligi potest tradita a concilio, ut credere vult Febronius; nam si potestas suprema apud concilium erat, non poterat ipsa a concilio in pontificem transferri, quia nullus superior potest suam supremam potestatem in alium transferre,

aut saltem transferre non potest, quin seipsum de ea expoliet; alioquin in ejusdem rei gubernio darentur duæ supremæ potestates, quæ consistere non possunt. Quod si unquam suprema illa potestas transferretur in alium cum dependentia a transferente, non esset amplius suprema, sed subordinata; potestas enim suprema est illa quæ non dependet ab alio, nec superiorem, nec æqualem habet. Quomocumque autem dicatur semper ac verum est quod papa habet supremam potestatem, ipsa debet esse absoluta, et independens. Potestas autem dependens, quæ communicatur alteri, poterit dici quidem plenaria, sed non suprema: etenim *plenaria* excludit restrictionem, sed non dependentiam: *suprema* vero excludit omnem restrictionem, et omnem dependentiam a quocumque superiore; et ideo *plenaria* communicabilis est, et revocabilis; *suprema* autem est incommunicabilis et irrevocabilis ab homine. Dico ab *homine*, nam omnis potestas est a Deo: Deus autem, sive Christus, qui est rector rectorum, et caput supremum Ecclesiæ invisibile, constituit in terris pontificem caput supremum visibile, ab omni alio terreno superiore independens.

XVIII. Insuper secundo loco objicit Febronius, quod verba tridentini non exprimunt *quibus gradibus, ac quoad quas partes* hæc suprema potestas in universa Ecclesia pontifici tradita fuerit. Neque hæc recte opponit; etenim cum concilium dixerit pontificis potestatem esse supremam, necessario intelligenda est potestas universalis quoad omnes gradus et partes: si enim pro omnibus gradibus, et quoad omnes partes non intelligeretur, amplius suprema non esset. Ergo, instabit Febronius, a tridentino quæstio decisa est pro pontifice? Non est decisa in terminis neque cum ca-

none formali, sed decisa est in substantia. Uno verbo igitur, *suprema*, concilium hauc quæstionem magnam decrevit? Uti que respondeo illo uno verbo, *suprema*, satis decrevit, aut supponit decretam, quia tota quæstio in hoc tantum consistebat, an pontifex in universa Ecclesia *supremam* potestatem haberet: atque id quippe concilium declaravit illis verbis, *pro suprema potestate sibi in universa Ecclesia tradita*

XIX. Præterea pontificem superiorem esse conciliiis duobus validissimis momentis probatur. Primum momentum; qui censent papam subesse concilio, negare non possunt quod, ut concilium legitimum sit, oportet ut sit uniforme divinis scripturis, et traditioni Patrum: ut sit convocatum a potestate habente; ut omnes convocentur qui illud formare debent; ut dubia fidei sufficienter disserantur; ut in suffragiis præstandis sit in omnibus omnimoda libertas. His positis, si dubium aliquando insurgeret, an in aliquo concilio omnes istæ conditiones interfuerint, debet profecto existere iudex, qui decernat, concilium legitimum vel illegitimum fuisse. Hic iudex nequit esse idem concilium, de cuius valore fit dubium. Nec potest esse aliud concilium, nam de isto alio idem dubium fieri posset, et sic procederetur in infinitum. Tunc ergo necessario papa iudex esse debet, prout fatetur eo casu P. Natalis Alexander, qui (tom. XIX. hist. eccles. in fin. diss. 4. n. 46. vers. addiderim.) prius inquit, concilium generale auctoritatem non a papa, sed a Christo immediate habere; deinde subdit: « Sed quia conditiones quædam ad synodum œcumenicam necessariæ concurrunt, ut scilicet sit secundum scripturas, secundum traditionem Patrum, secundum ecclesiasticas regulas, cum plena suffragiorum libertate, consentiente regulariter summo

pontifice, et per seipsum, vel per legatos, si voluerit, præsidente et suffragii prærogativam gaudente, celebretur ab episcopis ex toto orbe christiano convocatis, nemine qui jus habuerit excluso; *aliquam in Ecclesia auctoritatem esse necesse est, ad quam spectet judicare, ac declarare quod cum harum conditionum concursu synodus gesta sit, qua ex declaratione christianorum omnium obligatio ad ejus decreta tum de fide, tum de morum disciplina recipienda consequitur. Ita summi pontificis est declarare quæ concilia vere œcumenica sint: ad ipsum spectat judicare, an iis instructa sint conditionibus, quæ concilii œcumenici rationem constituunt.* »

XX. Itaque, si papa eo casu potest et debet judicare an concilium fuerit legitimum vel non; ergo papa concilio non subicitur, sed præest: sat enim constans juris axioma est, *Inferiorem nihil posse in lege superioris.* Et si papa concilio præest, debet esse etiam infallibilis; alioquin ejus decisio inanis esset. Præterea ponamus, quod papa concilium aliquod illegitimum declaret, et contra Patres concilii illud legitimum esse propugnent; si verum esset juxta adversarios papam concilio sub esse, ecce tunc in Ecclesia duo suprema capita, et irreparabile schisma. Dicit forte P. Natalis, papam in eo solo casu infallibilem, et superiorem esse concilio. Sic ipse dicit; sed ubi habetur quod eo solo casu pontifex concilio præsit? haud deerunt alii, qui id negabunt; et hoc casu posset schisma usque ad mundi finem persistere. Quis non videt, quod si pontificis infallibilitas et auctoritas supra concilium non admittitur, Ecclesia evaderet conventus contentionum, ad quas sedandas nullum suppeteret medium?

XXI. Secundum momentum. Indubitata est regula, quod cum propositio quædam est universalis et



certa, ut ab aliqua exceptione limitanda sit, exceptio illa nequit habere locum, nisi ipsa æque sit certa ac propositio: secus exceptio dubia propositionem certam universalem infirmare non potest. At certum est, sicut ipsa concilia superius relata docent, papam potestatem plenam et supremam habere super universam Ecclesiam: nam in concilio Nicæno I dictum fuit: *Qui tenet sedem Romæ, caput est etc. ; cui data est potestas super cunctam Ecclesiam.* In concilio Lugdunensi II dictum fuit: *Ipsa quoque S. romana Ecclesia summum et plenum principatum super universam Ecclesiam, cum potestatis plenitudine recepit.* In concilio Florentino dictum fuit: *Ipsi (romano pontifici) in B. i'etro regendi Ecclesiam plenam potestatem a Domino traditam esse.* In concilio Tridentino dictum fuit: *Pontifices maximi, pro suprema potestate sibi in universa Ecclesia tradita etc.* Id non negant, nec negare queunt adversarii, nempe quod papa potestatem habet plenam et supremam super universam Ecclesiam, aliter directe conciliis contradicerent; sed aiunt papam habere tantum potestatem plenam super Ecclesiam universam *dispersam*, non vero super Ecclesiam in concilio *congregatam*. Sed hic argumentum meum resumo, et dico: Posito quod papa indubitanter super Ecclesiam universam plenam et supremam potestatem obtinet, ut exceptio illa (nempe quod hoc intelligatur de Ecclesia *dispersa*, non autem de *congregata*) locum habere possit, eam uti certam adversarii probare tenerentur; aliter papam explicare nequeunt plena illa et suprema potestate, qua eum pollere ipsa concilia fatentur. Sed quomodo unquam hanc exceptionem uti certam probabunt, dum idem P. Natalis ait, suam sententiam terminos probabilis opinionis non excedere? Et idem episcopus Bossuet declarat in *sua defensione*, quod in

congressu episcoporum Galliae anni 1682, *nihil decretum eo animo, ut conscientias constringeret, damnando eos qui contrarium sentiunt.* Usquedum igitur hanc eorum exceptionem, sive limitationem, ut certam non probabunt pro certo tenendum quod papa plenam et supremam potestatem super universam Ecclesiam tam dispersam, quam congregatam, obtinet. Ego videre nescio quamnam responsionem congruam ad hanc rationem ipsi invenire valeant.

---

## CAPITULUM QUINTUM.

*Probatnr suprema pontificis potestas, et consequenter infallibilitas, communi SS. Patrum auctoritate.*

I. Vidimus quæ dicunt concilia de pontificis romani infallibilitate, et suprema potestate. Observe-  
mus modo quid de his SS. Patres proferant. Ait Febronius, adducens verba Vincentii Lirinensis, sacras scripturas non proprio arbitrio, sed juxta Patrum traditionem interpretandas esse. Videamus propterea, quid SS. Patres de pontificis romani auctoritate dicant, et incipiamus ab antiquioribus. Loquens S. Hieronymus (in lib. de script. Eccl.) de S. Ignatii martyris epistola, quam misit ad Romanos, hæc nobis tradit: *Nobile romanæ Ecclesiæ testimonium (Ignatius) perhibet, eam sanctificatam, illuminatam, Deo dignam castissimam, Spiritui Sancto plenam appellans.* Nota hæc postrema verba, *castissimam*, nimirum quæ nunquam fuit, nec erit erroribus foedata: *Spiritui Sancto plenam*, scilicet plenam spiritu, veritatis. Præterea idem S. Ignatius in alia epistola ad Trallenses scripsit: *Qui igitur*

*iis (nempe romanis pontificibus) non obedit, atheus prorsus et impius est, et Christum contemnit, ac constitutionem ejus imminuit. Dicit constitutionem, id est statutum Christi Domini, quod omnes ab Ecclesia romana tanquam capite depondeant.*

II. Idem expresse scripsit S. Irenæus (lib. III. cap. 3. II. 2.) : *Omnes a romana Ecclesia necesse est ut pendeant, tanquam a fonte et capite. Perpende, necesse est ut pendeant.* Deinde addidit : *Ad hanc enim Ecclesiam propter potio-rem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles ; in qua semper conservata est ea, quæ ab apostolis est, traditio.* Nota igitur 1° quod in Ecclesia romana traditio, quæ est ab apostolis, conservata est. Nota 2° verba, *hoc est eos qui sunt undique fideles* : his verbis confutatur Febronius, qui dicit papam in aliena diœcesi jurisdictionem exercere non posse ; si enim omnes fideles ubique existentes debent ad Ecclesiam romanam convenire, ergo papa in quacumque diœcesi, et super quoscumque fideles immediatam jurisdictionem habet, ut docent Albertus Magnus (in IV. sent. dist. 19. a. 10.) S. Thomas (opusc. contra impug. relig. cap. 4.) S. Bonaventura (in IV. sent. dist. 29. a. 3.) et alii communiter ; ac maxime id declaravit Universitas parisiensis usque ab anno 1252, in quo cõsulta, an parochio invito parochianus ejus valeat peccata sua papæ confiteri, seu pœnitentiariis ejus (vel suo episcopo, aut pœnitentiariis ipsius), atque ab eisdem pœnitentiam recipere ; sic respondit : *Dicimus in hoc unanimiter consentientes, prædicta licite posse fieri et debere. Si qui autem dicant contrarium, quantum in nobis est, reprobamus, erroneum reputantes.* Ita legitur apud Buleum (histor. Paris. tom. III. an. 1252.) Item in concilio generali latera-

nensî, sub Innocentio III (in cap. 5.) habetur : *Romana Ecclesia, disponente Domino, super omnes alias ordinariæ potestatis oblinet principatum, utpole mater universorum Christi fidelium, et magistra.*

III. Progrediamur ad aliorum Patrum auctoritates. Sed antequam eas exponamus, advertendum, quod Febronius videns Patrum sententias opinioni suæ prorsus adversari, ipse (cap. III. §. 8.) vocat eas *figuratas, aut ampullotas elocutiones*; en ejus verba : *Quæ hinc inde occurrunt figuratæ aut ampullatæ Patrum elocutiones, substantiam rei non mutant.* Deinde sic scribit : « Tituli et dignitates romanæ Ecclesiæ, sive pontifici attributæ, nempe matris et magistræ Ecclesiarum capitis Ecclesiæ, vicarii Christi, causa fuerunt, ut Patres extenderent pontificiam potestatem; id ita ferente (*nota ejus verba*) humanæ conditionis infirmitate, quæ ægre intra legitimos fines sese continet; scilicet a proprio et stricto sensu verborum, nonnunquam generalius, et sine consideratione, aut respectu ad determinata quædam jura, quæ primatui adhærere serius prætensa sunt, prolatorum argumenta desumuntur pro eorundem putativorum jurium assertionem. » Ergo juxta Febronium Patrum sententiæ *ab infirmitate humanæ conditionis ortum habuerunt*? Ergo dicta patrum nonnunquam *sine consideratione* prolata sunt? Si hoc esset, frustra dehinc SS. Patrum auctoritates adversus hæreticos opponi possent, nam ipsi cum Febronio responderent, patres *ex infirmitate humanæ conditionis* intra legitimos fines non se continuisse, *et sine consideratione* verba nonnunquam protulisse.

IV. Prosequitur ibi Febronius, adducitque id quod Græci in florentino concilio Romanis objecerunt : *Quæ honoris causa dicta sunt, in conscientiam trahi non*

*debere.* Ergo Patres tantum honoris causa, id est ad papam adulaudum, plura de ipsius auctoritate dixerunt: ideoque de eorum sententiis nulla aut parva ratio habenda erit? Proinde (num. vii. in cit. §. 8.) concludit quod hujusmodi Patrum sententiæ probabiliter ansam præbuerunt supponendi in papa auctoritatem, quam non obtinet. En æstimatio, quam novus Patrum censor Febronius de ipsorum auctoritatibus habet. Sed errat; nam SS. Patres non figurate aut ampullose, sed in spiritu veritatis locuti sunt. Scripsit Melchior Caus (de loc. theol. lib. vii. cap. 3.): *Nulla modo SS. Patrum doctrina et traditio Ecclesiæ, divelli et separari possunt.* Ipsemet autem Febronius (cap. i. §. 1. sub initio) laudat verba Vincentii Lirinensis (in comminat. i. cap. 2.) qui scripsit: *Post prophetas, apostolos et evangelistas, sanctos quoque doctores accepimus, quo eorum catholicam, hoc est universalem intelligentiam, tanquam Ecclesiæ regulam præscriptam, sequeremur.* Idem Febronius ibidem refert verba Innocentii III (quæ habentur in cap. ii. de presbyt. non baptiz.) *Sopitis quæstionibus doctorum, Patrum sententias tenens.* Addit insuper verba concilii senonensis (in IV. decr. fidei) ubi dictum fuit: *Internuntiis Patrum et conciliorum organis Spiritus sanctus docet nos omnia; sine quorum auspiciis, qui scripturæ sacræ sensum habere se jactitant, non intelligunt quæ loquuntur.* Post hæc ab ipsemet relata, quomodo Febronius potuit alibi scribere, elocutiones Patrum circa pontificis auctoritatem esse *figuratas* aut *ampullosas*, ex infirmitate humanæ conditionis, et sine consideratione, honoris tantum causa prolatas?

V. Sed pergamus exponere has *figuratas* aut *ampullosas* Patrum elocutiones. S. Hieronymus (in epist. xiv. al. 57. ad Damasum) sic scripsit: *A pastore præsidium*

oris flagito... non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum. Ego nullum primum, nisi Christum, sequens, beatitudini tuæ, id est cathedræ Petri, communionem consocior. Super illam petram ædificatam Ecclesiam scio. Quicumque extra hanc domum Agnum comederit, profanus est. Si quis in arca Noe non fuerit, peribit, regnante diluvio. Quicumque tecum non colligit, spargit : hoc est qui Christi non est, Antichristi est. Omnia verba hæc infallibilitatem, et superioritatem supremam pontificis ostendunt. At qui de his dicit Febronius? Dicit (loco cit. n. 2.) quod verba præfata Hieronymi sunt turgida, quodque in illa magna contentione quæ tunc aderat inter episcopos circa Dei hypostases, S. doctor tutius esse iudicavit consulere papam, licet ejus iudicium non esset ineluctabile. Ita Febronius; sed mihi videntur verba S. Hieronymi evidenter denotare quod iudicium pontificis ipse ineluctabile existimabat. Sed ait Febronius S. Hieronymum in tantum iudicio Damasi se remisisse, in quantum sciebat (ut in alia epistola expressit) totum occidentem sentire idem quod pontifex sentiebat. Si hoc esset, respondeo, satis erat Hieronymo scribere ad Damasum, se communionem ei consociari; sed S. doctor præfata turgida verba scripsit : Ego nullum primum, nisi Christum sequens, beatitudini tuæ communionem consocior. Addidit : Super illam petram Ecclesiam ædificatam scio. Addidit : Quicumque extra hanc domum Agnum comederit, profanus est. Addidit : Si quis in arca Noe non fuerit, peribit. Addidit : Quicumque tecum non colligit, spargit ; hoc est, qui Christi non est, Antichristi est. Verba hæc non solum significant S. Hieronymum iudicio pontificis in ea quæstione voluisse adhærere, sed etiam ipsi persuasum, exploratumque esse, quod quæcumque sententia pontificis in materia fidei nullo modo errori po-

terat esse obnoxia. Adde huic aliam gravissimam sententiam S. Hieronymi (in dial. contra Luciferian. n° 9.) ubi dicit quod si pontifici non daretur super Ecclesiam potestas *eminens*, salus non esset in Ecclesia, quia alioquin schismatum multiplicatas vitari non posset; en ejus verba : *Ecclesie scilicet in summi sacerdotis dignitate pendet, cui si non erroris quædam et ab omnibus eminens detur potestas, tot in Ecclesiis efficiuntur schismata quot sacerdotes.*

VI. Auctoritates S. Cypriani superius jam allatas hic repetere non oportet; satis est de eis tantum tres memorare, in quibus S. Cyprianus juxta Febronium etiam *turgide* loquitur. Prima est : *Qui Petri cathedram deserit, in Ecclesia non est.* (De unit. Eccl.) Altera : *Deus unus est et Christus unus, et una Ecclesia et cathedra una, super Petrum Domini voce fundata. Aliud altare constitui, aut novum sacerdotium fieri, præter unum altare et unum sacerdotium non potest. Quisquis alibi collegerit, spargit.* (Lib. 1. epist. 8. ad Pleb.) En S. Cyprianns quomodo *turgide* loquitur, dum scribit quod *spargit*, qui colligit extra cathedram Petri, *Domini voce fundatam*. Tertia est illa : *Neque aliunde hæreses abortæ sunt, quam inde quod non unus sacerdos in Ecclesia iudex vice Christi cogitatur.* (Lib. 1. epist. 3. ad Cornelium.)

VII. Transeamus ad alios Patres. S. Athanasius scripsit : *Romanam Ecclesiam semper conservare veram de Deo sententiam.* (Epist. ad Felic. pap.) In eadem epistola, alloquens papam de ipsius infallibilitate, dixit : *Tu profanarum hæresum atque imperitorum, omniumque infestantium depositor, princeps et doctor, caputque orthodoxæ doctrinæ et immaculatæ fidei existis. Perpende verba, hæresum depositor, caput orthodoxæ doctrinæ, et immaculatæ fidei. Et addidit ibidem : Ob id vos apostoli-*

*cos videl. præsules in summitatis arce constituit, omniumque Ecclesiarum curam habere præcepit.*

VIII. S. Gregorius Nazianzenus (in carm. de vita sua) scripsit : *Vetus Roma ab antiquis temporibus habet rectam fidem, et semper (nota) eam retinet, sicut decet urbem, quæ toti orbi præsidet, semper integram fidem habere.* S. Optatus Milevitanus, scribens contra donatistas, post iudicium a Meichiade papa latum, dixit nullum remanere dubium : *Judicium Melchiadis papæ sententia clausum est. Idem Sanctus (contra Parmenian.) scripsit haberi tanquam schismaticum, qui diversam doctrinam tenet, quam Ecclesia romana docet : Ut jam schismaticus esset, qui contra singularem cathedram (romani pontificis) alteram collocaret. Ergo extra cathedram romani pontificis altera non datur.* S. Cyrillus (in lib. Thessal.) scripsit : *Petro omnes jure divino caput inclinant et primates mundi, tanquam ipsi Domino Jesu obediunt.* (Apud. S. Thom. opusc. contra Græcos.) Idem S. Cyrillus dixit, quod sicut Pater æternus suo Filio omnimodam potestatem, et nulli alteri tradidit; ita Christus supremum Ecclesiæ regimen nulli alteri quam Petro. et ejus successoribus dedit : *Sicut Christo à Patre omnis potestas et nulli alteri data est; sic Petro ejusque successoribus suprema Ecclesiæ cura, nullique alteri est commissa.* (Lib. Thesaur. tom. 2.) Adverte verba, *suprema Ecclesiæ cura, nullique alteri est commissa*; nimis luculenter S. Cyrillus expressit hic superioritatem pontificis romani super Ecclesiam tam dispersam, quam congregatam.

IX. Præterea S. Augustinus scripsit : *In romana Ecclesia semper apostolicæ cathedræ viguit principatus* (ep. 63.) Alibi autem explicat idem S. doctor, hunc principatum Ecclesiæ romanæ infailibilitatem continere; ibi enim loquens de quocumque successore S. Petri ait,



hanc esse *petram*, adversus quam errores fidei prævalere non possunt : *Numerate sacerdotes vel ab ipsa sede Petri, in ordine illo Patrum, quis cui successerit videte; ipsa est petra quam non vincunt superbæ inferorum portæ.* (In psal. contra part. donat.) Idem S. Augustinus alibi (epist. 157.) scripsit : *In verbis apostolicæ sedis tam antiqua, fundata et certa est catholica fides, ut nefas sit de illa dubitare christianis.* Et ad Julianum sic scripsit : *Quid adhuc quæris examen, quod apud apostolicam sedem factus est?* (Lib. 2. contra Julian.)

X. S. Hylarius scripsit : *Tanta ei religio fuit pro humani generis salute patiendi, ut Petrum primum fidei Dei confessorem Ecclesiæ fundamentum, cælestis regni janitorem, et in terreno iudicio iudicem cæli, Satanzæ convicio nuncuparet.* (Lib. vi et 10. de Trin.) Venerabilis Beda scripsit : *Specialiter (Petrus) claves regni cælorum, et principatum iudiciariæ potestatis accepit, ut omnes per orbem credentes intelligant, quia quicumque ab unitate fidei vel societatis illius se segregant, tales non possint januam regni cælestis ingredi.* (Hom. in festo S. Petri etc.) S. Petrus Chrysologus antistes ravennates Eutycheti ad ipsum recurrenti, tempore quo ille renuebat pontifici obtemperare, sic respondit : *In omnibus autem hortamur te, frater honorabilis, ut his quæ a beatissimo papa præscripta sunt, obedienter attendas; quoniam (nota) B. Petrus, qui in propria sede et vivit et præsidet, præstat quærentibus fidei veritatem.* Et deinde subdidit : *Nos enim pro studio pacis et fidei, extra consensum romanæ civitatis episcopi, causas fidei audire non possumus.* (Epist. ad Eutychet. p. 1. conc. chæcedon.)

XI. S. Fulgentius scripsit, esse tam certas pontificis definitiones, ut omnia ab ipso tradita omnis christianus orbis sine hæsitatione amplectitur : *Adeo quæ a pontifice romano decernuntur certa esse, ut quod ille tenet,*

*docetque totas christianus orbis nihil hœsitans credit.* S. Gregorius Magnus scripsit : *Quis nesciat S. Ecclesiam in apostolorum principis soliditate firmatam? Cui dictum est super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam?* (Lib. vi. epist. 37.) Quamobrem Ecclesiæ soliditas a soliditate Petri dependet. Idemque pontifex in epistola ad Galliæ episcopos scripsit, quod occurrente quæstione aliqua in materia fidei, scdi apostolicæ retulissent, ut ab ipsa defini sine dubio potuisset : *Si quam vero contentionem de fidei causa evenire contigerit... ad nostram studeat perducere notionem; quatenus a nobis valeat congrua sine dubio sententia terminari.* (Lib. iv. epist. 52.) Notentur verba, *sine dubio terminari.* S. Anselmus (lib. de incarnat. cap. 1.) dicit Christum pontifici romano Ecclesiam suam regendam commisisse; unde subdit : *Ad nullum alium rectius refertur, si quid contra catholicam fidem oritur in Ecclesia, ut ejus auctoritate corrigatur.* S. Bernardus, loquens de S. Petro (lib. 2. de consider.) ait : *Qui non uni populo, sed cunctis præesse deberet.* Item (epist. 170.) scripsit : *Nulli dubium est, quod ea quæ apostolica firmantur auctoritate, rata semper existunt, nec alicujus possunt deinceps cavillatione mutilari.* Præterea S. Bernardus scripsit magnum illud dictum, nempe quod infallibilitas pontificis ex constantissima et perpetua traditione ostenditur : *Infalibilitatis pontificiæ prærogativam constantissima perpetuaque SS. Patrum traditio commonstrat.* (Epist. 199 ad Innoc. II.) Idem scripsit Melchior Canus : *Constat autem romanos episcopos Petro in fidei magisterio successisse, ab apostolis esse traditum.* (De locis theol. lib. vi. cap. 7.)

XII. Præterea S. Thomas, qui omnium Patrum opera evolvit, nullamque propositionem ut certam asseruit, in qua SS. Patres concordés non fuerint, sic scribit : *Postquam essent aliqua Ecclesiæ auctoritate de-*

*terminata, hæreticus esset si quis repugnaret, quæ quidem auctoritas principaliter residet in summo pontifice.* (S. Th. II. 2. q. 11. a. 2. ad 3.) Atque prius S. doctor jam dixerat (qu. 1. art. 10.) *quod in Ecclesia unitas fidei esse non posset, nisi quæstio fidei exorta determinaretur per eum (scilic. per papam) qui toti Ecclesiæ præest.* Idem scripsit S. Bonaventura : *Papa non potest errare, supposito quod intendat facere dogma de fide etc.* (De sum. theolog. qu. 1. a. 3.) Hinc scripsit Duvallius, loquens de nostra sententia : *Nemo nunc est in Ecclesia, qui ita pro certo non sentiat præter Vigorium et Richerium; quorum si vera esset sententia, totus fere orbis christianus qui contrarium sentit, in fide turpiter erraret.* (De super. pont. part. IV. qu. 7.) Hicque transeunter advertatur, Richerium postea suam illam opinionem expresse revocasse in vita et in morte. P. Franciscus Suarez, scribens adversus impugnantes pontificis infallibilitatem, ait quod eorum opinio *non solum est nimis temeraria, sed etiam erronea; nam tam est catholicorum scriptorum concurs in hac veritate sententia, ut eam in dubium revocare nullo modo liceat.* (Tract. de fide. Disp. XX. sect. 3. num. 22.) Idem scripsit P. Bannez dominicanus; et cardinalis Bellarminus scripsit, quod opposita sententia *videtur erroneu omnino, et hæresi proxima.* (L. IV. de pontif. cap. 2.) Refertque idem Bellarminus, Joannem Calixtum luteranum sic scripsisse : *Negari non posse si Christus suo loco romanum pontificem universæ per orbem Ecclesiæ præfecit, ideo præfecisse, ut controversias fidei sententia falli nescia decideret ac terminaret, cui mentes fidelium adhærere oporteat.* Sed quod mirabilius est, en quod scripsit Joannes Gerson, de infallibilitate et suprema potestate papæ, antequam sedi romauæ infestus esse inciperet : *Divideretur Ecclesia, nisi per unius sententiam unitas servaretur; hic autem principatum ejus-*

*modi habens est Petrus, successorque ejus.* (Lib. de potest. reg. et pap. cap. 3.) Adde Augustinum Triumphum, doctorem academiæ parisiensis, qui scripsit hæc resim esse pontifici aliquid de fide decernenti non adherere. (De pot. cecl. quæst. x. art. 3.)

XIII. Auctoritates autem superius relatæ SS. Patrum patenter ostendunt, pontificem infallibilem, et conciliis superiorem esse. Sed, ut notavimus, illæ respectu ad Febronium nihil valent, quia sunt (ut ait) *elocutiones figuratæ aut ampullatæ*. Scire vellem, quasnam auctoritates aut prolationes afferre deberemus ad Febroniam suadendam. Textus scripturarum a nobis supra adducti, quoad eum non probant, nam pro libito ipse eas interpretatur, et sic nihili facit. In Evangelio S. Matthæi dicitur; *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*. Vidimus quod SS. Patres communiter pro *petra* intelligunt Petrum, seu Cephas; sed quia hæc interpretatio Febronio non arridet, ideo hic textus nihil ipsi probat. In Evangelio S. Joannis a Christo dicitur Petro: *Pasce oves meas*. Quibus verbis communiter Patres aiunt Petro principalem ovilis Christi curam fuisse commissam, sed nihil etiam respectu ad Febronium id probat; et sic pariter alias relatas scripturas ipse dispicit. Nec etiam quoad ipsum valent dicta conciliorum, quæ supra retulimus, eo quod (ut ipse ait) hæc concilia locuta sunt in seculis obscuris, seculis ignorantiae, in quibus iatebant veritates quæ postmodum a Febronio detectæ fuerunt. Denique sententias SS. Patrum nec etiam ipse magni facit, quoniam Patres locuti sunt *figurate aut ampullose*, nempe per hyperboles et exaggerationes. Scripturæ itaque non valent pro nostra sententia, quia non probant Febronio; nec officit ei, quod Patres pro nobis communiter eas interpretantur. Concilia nec

etiam valet, quia locuta sunt ex ignorantia, in seculis tenebrosis. Sententiæ SS. Patrum, per quos (ut testatur S. Bernardus supra laudatus) *constantissima et perpetua traditio* habetur de infallibilitate pontificis romani, et consequenter de ejus suprema potestate supra concilia nec etiam valet, eo quod sunt *elocutiones figuratæ aut ampullatæ*. Peto a Febronio quænam alia momenta invenire poterimus, ut veritatem assequamur? Sed nemo nos inficiet si non ejus dicta, sed potius sectari eligimus oracula conciliorum œcumenicorum, quæ non quippe ex ignorantia, sed ex assistentia Spiritus Sancti locuta sunt; et sententias SS. Patrum, qui non *figurate aut per exaggerationes*, sed spiritu veritatis ducti sua dicta protulerunt.

## CAPITULUM SEXTUM.

*Probatur ratione, pontificis romani potestatem in Ecclesia esse supremam.*

I. Docet S. Thomas (lib. iv. contra gentes, cap. 67.) regimen monarchicum esse omnibus aliis perfectius: *Optimum regimen multitudinis est, ut regatur per unum; pax enim et unitas subditorum finis est regiminis; unitatis autem congruentior casus est unus quam multi*. Idem olim scripsit Plato: *Unius dominatio bonis instructa legibus, lex illarum omnium optima est. Gubernationem vero eam, in qua non multi imperant, medium censere dehemus; ceterum multorum administrationem omnibus in rebus debilem atque infirmam*. (Plat. polit.) Aristoteles pariter, postquam tres gubernii formas adduxerat, scribit: *Harum optima regnum*. (Lib. viii. ethic. cap. 10.) Idem dixit

Plutarchus : *Si optio eligendi concessa fuerit, non aliud deligat quam unius potestatem.* (Opusc. de monarch.) Et ita etiam Euripides, Isochrates, Stabeus et alii philosophi gentiles locuti sunt. Disserens autem S. Thomas particulariter de rebus fidei, dicit : *Circa ea que fidei sunt contingit quæstiones moveri; per diversitatem autem sententiarum divideretur Ecclesia, nisi in unitate per unius sententiam conservaretur.* (Vide loco cit. contra gentes.) Hinc angelicus doctor statum Ecclesiæ omnino anarchicum existere fundat. Idque prius docuit S. Cyprianus (de vanit. idol. col. 450.) : *Unus omnium dominus ... ad divinum imperium etiam de terris mutuemur exemplum; rex unus apibus, dux unus in gregibus et in armentis rector unus.* Idem scripsit S. Jo. Chrysostomus (Hom. xxxiv. in ep. ad Heb. n. 1.) ubi loquens prius de anarchia, id est de carentia principatus, dicit eam esse *argumentum confusionis.* Deinde necessitatem unius rectoris sic describit : *Si a navigio (ait) ademeris gubernatorem, navem demerges : si a grege pastorem, omnia evertisti.* Ratio autem cur regimen monarchicum aliis præfertur est, quia monarchia, quæ ab uno solo pendet, difficilius quam aristocratia dependens a pluribus dividi et destrui potest, difficilius enim simplex unitas dividitur quàm multitudo, licet hæc ad unionem conspiret. Et revera omnia symbola quibus in scripturis denotatur Ecclesia, nimirum regni, navis, arcæ, ovilis, domus, aciei ordinatæ, omnia necessitatem unius rectoris significant. Ex historia autem patet regimen monarchicum omnibus aliis fuisse melius; et aristocraticum sæpe dissensionum, imo aliquando exterminii imperiorum causam extitisse. Corpus quidem Ecclesiæ mysticum nunquam potest esse unum, nisi unum præsit visibile caput, a quo corpus Ecclesiæ regatur. In antiqua lege Dominus sic

præcepit : *Amarias autem sacerdos et pontifex vester in his quæ ad Deum pertinent, præsidebit; porro Zababias, filius Ismael, qui est dux in domo Juda, super ea opera erit quæ ad regis officium pertinent.* (II. Par. 19. 11.) Si ergo in lege antiqua unus sacerdos præesse debuit divinis rebus, quanto magis id locum habere debet in lege nova, quæ antiquæ perfectio et complementum est? Hinc communiter doctores, ut S. Thomas, Gerson, Bellarminus, Duvallius, Gretserus, Sanderus, Charles et alii (nec contradicunt Dupinus et Richerius) docent regimen Ecclesiæ esse monarchicum; cum duplici tamen discrimine a gubernio monarchico temporali: primum quia episcopi, licet papæ subiecti, non sunt tamen ejus vicarii, sed ordinaria potestate suas regunt Ecclesias. Secundum quia nec papa, nec episcopi, hæreditaria successione suas dignitates acquirunt ut reges, sed ex omni classe fidelium eliguntur.

II. Omnino igitur principatum Ecclesiæ monarchicum esse tuemur cum S. Thoma, ut supra, et S. Antonino (par. III. tit. 22. cap. 2. §. 3.) et aliis pluribus, inter quos pro omnibus valeat unus Joannes Gerson qui pertingit ad asserendum, hæreticum esse qui pontificis statum pertinaciter negaret esse monarchicum. En ejus verba : « Status papalis institutus a Christo supernaturaliter et immediate, tanquam primatum habens monarchicum et regalem in Ecclesiastica hierarchia, secundum quem statum unicum et supremum, Ecclesia militans dicitur una sub Christo : quem statum quisquis impugnare, vel diminuere, vel alicui ecclesiastico statui particulari coæquare præsumit, si hoc pertinaciter faciat, hæreticus est, schismaticus, impius atque sacrilegus. Cadit enim in hæresim toties expresse damnatam a princi-

pio nascentis Ecclesiae usque hodie, tam per institutionem Christi de principatu Petri super alios apostolos, quam per traditionem totius Ecclesiae in sacris eloquiis suis et generalibus conciliis. » (Gerson. tract. stat. eccl. cons. 1.) Inquit igitur Gerson, tam institutione Christi quam traditione Ecclesiae de hæresi notandum, qui statum papalem negat esse monarchicum; cum enim Petrus Ecclesiae fundamentum, totiusque ovilis pastor a Christo fuerit deputatus, merito infertur, suprema potestas ipsi ejusque successoribus tradita fuisse. Hæc famosa Gersonis sententia, tam valida ratione probata, ad compescendos negantes monarchicum papæ regimen potissimum valet.

III. Tanto magis quod nec papa, nec quivis temporalis monarcha potestatem supremam talem habet, ut quicquid velit ad libitum agere valeat; habent enim ipsi potestatem supremam, quodammodo moralem, qua possunt independenter quidem ab assensu aliorum facere omnia, sed ea tantum quæ consona videntur rationi. Præterea quivis monarcha, directive et ordinarie loquendo, legibus sui regni conformare se debet, potest tamen in illis semper dispensare. Præterea convenit principi consilium a sapientibus exquirere et sequi; idque præsertim papa ordinarie in usu habet, cardinales aliosque prælatos in negotiis majoris momenti consulendo. Verumtamen falsum et perniciosum principium illud Gersonis fuit, nempe quod monarcha a sua natione legitime judicari possit; nam (ut ait) cum natio sit totum respectu principis, qui tantum est pars, in natione suprema auctoritas manet. Principium dixi falsum, regnisque infestissimum; sic enim subditis seditiones commovendi in principem occasio præberetur, semper ac ipsi principem injusta præcipere putarent.



IV. Febronius autem supremam potestatem apud Ecclesiam existere adstruit; pontifici tantum attribuit primatum, quo tanquam caput ministeriale corporis Ecclesiæ, idest tanquam Ecclesiæ minister, potest duntaxat casu quo concilium sine magna difficultate congregari nequit, leges aliquas generales indieere; sed illæ robur non habent, nisi communi consensu aliorum recipiantur; potest etiam (ait) in controversiis fidei aut morum, aut disciplinæ, suas definitiones ferre; et illis juxta Gersonem provisorie obtemperandum est, ad non dogmatizandum oppositum; tamen ipsæ non sunt irrefragabiles; nec obligant, si Ecclesia reclamât. Dicit etiam causas majores referendas esse ad pontificem, sed non quidem ut quæstiones suo iudicio terminentur, sed tantum ut sic Ecclesiæ dissidæ conferre inter se, communique bono consulere possint. Addit muneri pontificis annexam esse sollicitudinem, ut canones ubique observentur, fidei integritas custodiatur, ritus substantiales in sacramentis ministrandis adhibeantur, et unam sanam doctrinam omnes profiteantur. Ceterum Febronius vult primatum papæ non esse potestatis et jurisdictionis super alias Ecclesias, sed directionis tantum et vigilantia; unde scribit non posse pontificem condere leges pro tota Ecclesia obligantes, nec responsa ipsius obligationem strictam inducere; et ideo reprehendit episcopos, qui omnimodæ obedientia pontifici se subjiciunt.

V. Sed hujusmodi Febronii opiniones nec sententiis conciliorum ut vidimus, nec dictis Patrum, nec ipsius gallicanæ Ecclesiæ sensui consonant; Facultas enim parisiensis an. 1617 damnavit ut hæreticam propositionem Marci Antonii de Dominis, qui dicebat papam non habere jurisdictionem de jure divino super alias Ecclesias; et jampridem eadem facultas

anno 1543 sic declaraverat : *Nec minus certum est unum esse jure divino summum in Ecclesia Christi militante pontificem, cui omnes christiani parere tenentur.* Et ideo Febronius (in append. II.) reprehendit Gallos primatum jurisdictionis papæ concedentes, dicens, hoc posito, resipiscentiam et reductionem protestantium ad Ecclesiam catholicam nequaquam posse obtineri. Sed in omnibus his Febronius errat; contradicit enim (ut dixi) conciliis SS. Patribus et evidenti rationi; ratio quippe cur pontifici suprema potestas attribuenda est patet ex eo, quod Patres communiter tradant, nempe idem in Ecclesia unum caput et pastorem constitutum fuisse a Christo, ut sic schismata removeantur et unitas fidei ubique servetur; nam ubi in quæstionibus ultimum judicium a pluribus dependet, impossibile est omnes contentiones et dissidia evitare. Dicit Apostolus : *Unus Deus, una fides.* (Eph. 4.) Hinc merito scribit Bellarminus, quod non potest fides esse una, nisi unus sit iudex cui omnes parere tenentur. Id enim patet ex ipsis hæreticis, quorum unusquisque diversam componit sectam, eo quod unum iudicem non habent; nam ubi sunt multi pares et res est obscura, difficulter unus alterius iudicio ultro se subjicit. En quomodo S. Hieronymus id expresse manifestat : *Super Petrum fundatur Ecclesia; licet idipsum in alio loco super omnes apostolos fiat et cuncti claves regni cælorum accipiant, et ex æquo super eos Ecclesie fortitudo solidetur; tamen propterea inter duodecim (nota) unus eligitur, ut capite constituto schismatis tollat et occasio.* (Lib. 1. contra Julian.) Quamvis igitur apostoli, tanquam primi evangelii fundatores, æque ac Petrus potestatem a Christo acceperint; attamen Petrus omnibus præficitur, ut lites removerentur. Ad lites autem et schismata removenda non sufficit caput ministeriale, sed requiritur,

dicat S. Hieronymus in alio loco, potestas super omnes alias eminens; alioquin, quot sacerdotes, tot schismata stabunt: *Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet, cui si non exors quædam et ab omnibus eminens detur potestas, tot in Ecclesiis efficiuntur schismata; quot sacerdotes.* (In dial. contra Lucifer. n. 9.)

VI. Idem scripsit S. Optatus Milevitanus (lib. 2. contra Parmenian.): *Negare non potes scire te in urbe Roma Petro primo cathedram episcopalem esse collatam, in qua sederit omnium apostolorum caput Petrus, unde et Cephas appellatus est: in qua una cathedra unitas ab omnibus servaretur, ne ceteri apostoli singulas sibi quisque defenderent: ut jam schismaticus et peccator esset, qui contra singularem cathedram alteram collocaret. Ergo cathedra unica quæ est prima de dotibus (nempe quod sit unica) sedit prior Petrus cui successit Linus, Lino successit Clemens, Clementi Anacletus. Cum quo nobis totus orbis commercio, formatarum in una communionis societate concordat; vestræ cathedræ vos originem reddite, qui vobis vultis S. Ecclesiam vindicare.* Docet igitur hic S. Optatus, quod cathedra Petri et successorum est unica constituta, ut unitas in Ecclesia ab omnibus servetur; et ideo schismaticus est, qui alteram præter cathedram Petri collocat. Quid amplius, quæso, proferre poterat, ut auctoritatem pontificiam esse supremam, independentem et infallibilem ostenderet? Idem prius significavit etiam S. Irenæus, scribens: *Ad hanc Ecclesiam (romanam) propter potiorem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles; in qua semper conservata est ea quæ ab apostolis est traditio.* (L. III. advers. hæres. cap. 3.) Perpende illud necesse est convenire, quod importat omnes Ecclesias teneri ad sentiendum, ut sentit romana: et illud, in qua semper conservata est traditio: in his duabus partibus expresse

suprema potestas pontificis, et eius infallibilitas demonstratur.

VII. Insuper observo quod tandem ipsi adversarii necessitatem unius capitis supremi agnoscunt et fatentur. Unus eorum nempe auctor *instructionum circa S. sedem*, sic loquitur (verbis ex gallico in latinum idioma traductis) : « Incontrovertibile est quod si Christus Jesus, concedendo æqualitatem potentiæ omnibus episcopis, medium non accepisset unum inter ipsos eligendi cui omnes adhærendo, eum tanquam caput respicerent, brevi tot schismata orta fuissent, quot episcopales cathedræ extarent. » Idem fatetur ipse Febronius (cap. u. §. 1. n. 3.) dicens, ne Ecclesia vacillaret Petrum fuisse a Christo caput Ecclesiæ constitutum : *Petrum reliquis Christas prætulit... sicque caput suæ Ecclesiæ dedit, sine quo corpus non potuisset non sæpius nutare.* Item (§. 2.) dicit : *Causa instituendi inter apostolos primatum est bonum unitatis, sine quo impossibile est Ecclesiam persistere.* Idque ibi probat auctoritatibus S. Hieronymi et S. Optati, quas mox supra adduximus. Et ibi addit quod eadem ratio unitatis, ob quam unus Petrus a Christo fuit pastor et caput Ecclesiæ constitutus, effecit etiam ut eius principatus esset perpetuus in Ecclesia; quandoquidem ille non fuit Petro collatus pro sua peculiari persona, sed in Ecclesiæ favorem quapropter oportuit, ut talis principatus perduraret usquedum perdurabit Ecclesia, nempe usque ad finem seculorum. Præterea Febronius (c. II. §. 4.) sub initio, hoc principium statuit : *Omnia illa et sola esse essentialia jura primatus, sine quibus unitas non potest servari.* Omnia hæc a Febronio prodita suadent, quod primatus pontificis omnino debet esse supremus, quia aliter *corpus* (utor eisdem ipsius verbis) *non potuisset non sæpius nutare; aliter impossibile est Ecclesiam per-*

*sistere; aliter unitas non potest serrari.* En quomodo Febronius suis eisdem verbis se confutat.

VIII. His enim positis, quomodo potest Febronius deinde concludere, primatum pontificium esse mere ministeriale, ejusque judicium esse fallibile ac judicio Ecclesiæ subjectum? item papam non posse condere leges, et tanto minus ad eas obligare fideles? Quomodo cum tali primatu posset corpus Ecclesiæ *non sæpius nutare?* quomodo *Ecclesia persistere?* quomodo *unitas serrari* et divisiones ac schismata evitari? Evitabuntur fortasse cum conciliis generalibus? Sed si concilia congregari non possent, prout non potuerunt per trecentos annos in primis Ecclesiæ seculis, dum gentiles imperatores dominabantur? Quomodo eo casu irruente aliquo errore contra fidem, promptum remedium præstabitur? Tunc, ait Febronius (cap. iv. §. 2. n. 7.) papa sententiam suam cum omnibus aliis christianis orbis Ecclesiis conferre debet illarumque sententias colligendo, conclusionem deinde tenetur ipse promulgare, ut ab Ecclesiis acceptetur: et ita audenter asserit in primis tribus seculis factum esse; asserit sed non probat, ut videre est loco citato. Contra vero certum est, omnes hæreses quæ primis temporibus prodierunt, a pontificibus fuisse proscriptas, nimirum nicolaitarum, ebionistarum, marchionistarum, montanistarum, tertullianistarum, origenistarum et aliarum plurimum. S. Augustinus (lib. iv. contr. duas epist. Pelag. cap. 12.) reprobans opinionem eorum qui dicebant opus esse concilio ad quamcumque hæresim damnandam, scripsit: *Quasi nulla hæresis aliquando nisi synodi congregatione, damnata sit; cum potius rarissimæ inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis exlitterit.* Sozomenus (hist. lib. vi. cap. 21.) loquens de quæstione olim habita circa divinitatem

Spiritus sancti, scripsit : *Quæ controversia cum in dies magis cresceret, episcopus romanus de ea certior factus scripsit ad Ecclesias Orientis litteras, ut trinitatem et consubstantialitatem esse, et gloria æqualem existimarent. Quo facto, utpote controversia iudicium romanæ Ecclesiæ terminata singuli quieverunt. Præterea in concilio œcumenico VIII. celebrato sub Adriano II. anno 869 (act. 3.) prolatum fuit : Retro olimque semper cum hæreses et scelera pullularent, nomias illas turbas et zizania, apostolicæ sedis romanæ successores extirparunt.*

IX. Quisque suadere omnino sibi debet, quod rumores sedare per dispersarum Ecclesiarum sententias circa aliquam urgentem fidei controversiam, sine pontificis infallibilii definitione, est moraliter et plusquam moraliter, impossibile. Unum pro omnibus sufficiat exemplum. Bulla *Unigenitus* fuit quidem ab omnibus principalibus catholicis Ecclesiis acceptata (prout ostendit cardinalis de Byssi, particulari libro typis edito) et præsertim ab episcopis Galliæ in concilio embrunensi, ac in pluribus eorum congressibus acclamata fuit ut dogmatica; nihilominus habueruntne finem rumores? Remotius exemplum est autem illud eventum in Ecclesiagræca, post synodum florentinam. In eo concilio latina et græca Ecclesia jam convenerunt: plures et magnæ inter ipsas contentiones intercesserunt, sed demum concilii decretis omnes acquieverunt. Hic primo quæro: si nulla ex iis Ecclesiis cedere unquam alteri voluisset et defuisset papa, qui ut supremus iudex quæstiones valuisset terminare? quomodo schismati reparatum fuisset? Dico præterea: quamvis Græci pro tunc concilii decreto acquieverunt, attamen peto quanto tempore pax ista permanisit? Vix ad reditum in Græciam Marci metropolitani ephesini a concilio, ipse iterum suos Græcos ad pris-

cos errores resumendos induxit. Quomodo Marcus alios pervertit, non obstante concilio œcumenico celebrato? pervertit quidem dicendo quod ex una parte ipsi pontifici parere non tenebantur, eo quod papa non est nisi Romæ patriarcha, ut Græci schismatici tenent; ex alia dicebat concilium non fuisse legitimum; et ita nec pontifici, nec concilio obedientiam præstandam esse concludebat; et sic pariter alii hæretici etiam post celebrata concilia fecerunt, obstinati in suis erroribus persistentes. At si omnes fideles communiter tenerent pro certo (prout revera certum est) papam esse supremum quæstionam fidei judicem, et ejus judicia infallibilia esse, non amplius in Ecclesia adessent, neque schismata, neque schismatici, nisi illi tantum qui ex mera obstinatione veritatem agnitam oppugnare vellent. Ideo repeto quod sublata infallibilitate pontificis et ejus suprema potestate, aliud medium ad incredulos convincendos non suppetit.

X. Dicunt: Papa est homo fallibilis. Et episcopi in in concilio congregati nonne etiam sunt homines fallibiles? Respondent quod solis iudicibus in concilio generali congregatis infallibilitatis promissio facta est. Sed hoc quomodo probant? non probant scripturis, non probant conciliis (excepto illo Basileæ quod illegitimum fuit, ut a nostris auctoribus evidenter demonstratur), non probant sententiis SS. Patrum, quia Patres sunt contrarii. Nequaquam exclamant, scripturæ, concilia, Patres pro nobis sunt; et ideo, cum admiratione observo, progrediuntur ad afferendas pro ipsis illas easdem sententias quæ eis magis obstant, et ora eorum magis obtrudere deberent. Omnis eorum industria, ait quidam doctus auctor, consistit in sententiis tergiversandis, dentibus illas ad eorum sensum trahendo, vel explicando per quasdam

vanas distinctiunculas ex eorum cerebris inventas ad veritatem eludendam; et postea clamant et contendunt, Patres dixisse ea quæ ipsi a Patribus dicta fuisse fingunt atque sic victoriam sibi canunt, concludendo: *Clarum est, probatum est, nulla responsio aut dubium remanet, quod pontificiæ definitiones non sunt irrefragabiles, et quod concilium est supra papam.* Sed si hæc nullus Patrum asserit, quid ipsis proderit adducere S. Cyprianum, S. Hieronymum, S. Augustinum, S. Gregorium et alios, cum SS. Patres tradunt oppositum ad ea quæ ipsi vellent ut Patres dicerent, sed non dicunt?

XI. Sed redeamus ad punctum. Ponamus casum, quod ad aliquam hæresim proscribendam concilium adunetur, et concilium non sit a papa nec convocatum, nec confirmatum; si postea episcopi congregati manerent discordes, peto quisnam controversiam decernet? Dicent: sufficit quod major eorum pars conveniat. Nego; nam etiam major pars errare potest, ut comprobatum est in concilio ariminensi, et ephesino II. Præterea ponamus quod episcopi in hujusmodi concilio sint concordēs, sufficiet-ne concilium illud ad quæstionem eliminandam? Nequaquam profecto, quia contradictoribus ad illud inficiendum non deerunt prætextus, dicendo concilium non fuisse legitimum vel ob defectum libertatis in tradendis suffragiis, vel ob defectum ordinis respectu illorum ad quos suffragia dare spectabat (tanto magis quod Febronius nollet laicos a concilio excludi), vel ob defectum examinis circa puncta quæ discuti debebant. Hinc manifestum fit, quod nullum superest medium compescendi quæstiones fidei et hæreticos convincendi, si suprema papæ auctoritas ejusque judicium irrefragabile non admittitur. Præterea Febronius (cap. vi. §. 2.



n. 4.) ait quod si papa adest in concilio, debet quidem suam sententiam manifestare, non vero præscribere et dictare ea quæ collegiali iudicio decidenda sunt, aut dominari sive apertis modis, sive obliquis viis, aut secretis motibus. Hoc posito, si concilium pontificis sententiæ adhæret, dissidentes nunquam per decreta concilii convinci poterunt; semper enim opponere possent concilium fuisse illegitimum, quia *obliquis viis, et secretis motibus* illud papa dominatus fuerit. Denique si aliud hæretici objicere concilio non poterunt, saltem dicent illud illegitimum fuisse, quia factum est sine assistentia vel consensione suipsorum qui se reputant tanquam sanio rem partem Ecclesiæ. Idcirco sapienter dixit S. Hieronymus ad hoc Christum elegerit unum Petrum, tanquam omnium caput, ut lites removeantur: *Propterea unus eligitur, ut capite constituto, schismatis occasio tollatur.* Caput est papa, ait Febronius, sed caput tantum ministeriale, iudicio aliorum subjectum; sed hoc modo responderet S. Hieronymus quod occasio schismatum minime tolleretur. Additque S. doctor memorabilem illam sententiam, quod salus Ecclesiæ pendet a dignitate pontificis, cujus potestas si non est *eminens*, sive suprema Ecclesia, schismatibus implebitur, et sic salus non erit in Ecclesia: *Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet, cui si non exors quædam, et ab omnibus eminens detur potestas, tot in Ecclesiis efficiuntur schismata, quot sacerdotes.* (In dial. cont. Luciferian. num. 9.) Idem dixit S. Cyprianus, quando dixit: *Neque enim aliunde hæreses abortæ sunt, aut nata schismata, quam inde quod sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus in Ecclesia ad tempus sacerdos, et ad tempus judææ vice Christi cogitatur; cui si secundum magisteria divina obtemperaret fraternitas universa, nemo adversus sacerdotum collegium quidquam moveret.* (S. Cypr.

lib. 1. ep. ad Corn.) Et notentur præsertim hæc postrema verba, *cui si obtemperaret fraternitas unicersa, nemo adversus sacerdotum collegium quidquam moveret*; significant quod cum supremo capiti non obeditur, nec etiam inferioribus prælatis obedientia servatur; utinam hoc experimento comprobatum non fuisset! Vide alia maxime notabilia ad idem propositum concernentia, quæ in sequenti capitulo dicentur.

XII. Sed antequam præsens capitulum terminemus, dicamus aliqua de judiciaria pontificis potestate, quam Febronius (ut retulimus) fere totaliter abolere nititur. Asserit quod papa primatum jurisdictionis de quo nunc gaudet, non obtinuit nisi per usurpationem, quæ usurpatio ex falsis isidorianis decretalibus causam habuit. Ergo (dicemus) verum non est, quod Christus Ecclesiæ adsistit, ut pollicitus est, cum permiserit quod Ecclesiæ gubernium subverteretur, si nens ut illa regeretur per tam longum tempus ab eo, qui vera regendi jurisdictione carebat? Sed vere Dominus Ecclesiæ suæ adest, et semper adfuit; primatus enim pontificis improsentiarum idem est, ac olim ante Isidori decretales erat; et ideo a concilio lateranensi III. Ecclesia romana appellata fuit *Mater universorum fidelium*. Quamvis autem Ecclesia habeat quidem leges naturales et divinas, quibus utique uniformare se debet, nihilominus etiam necessarium est ut juxta circumstantias rerum et temporum pluries alias leges promulget, quæ ad observantiam ipsarum divinarum legum conferunt. Ad servandam enim unitatem fidei et doctrinæ duo requiruntur, ut scripsit Celestinus papa, dicens: *Et quæ coercenda sunt reservecimus; et quæ observanda sunt sanciamus*. (Tom. 1. ep. rom. pontif. col. 1066.) Atque ad hæc requiritur judiciaria potestas, qua usque ab antiquis temporibus

pollet romanus pontifex : *Quaerens B. romanæ civitatis episcopus, cui principatum sacerdotii super omnes antiquitas contulit, locum habeat ac facultatem de fide ac sacerdotibus judicare.* Ita scripsit imperator Valentinianus ad Theodosium (vide tom. i. oper. S. Leon. epist. 55.) Et ven. Beda scripsit : *Ideo B. Petrus... specialiter claves regni cælorum, et principatum judiciariæ potestatis accepit.* (Hom. in festo SS. Petri et Pauli.) Omnibus apostolis potestas ferendi leges collata fuit a Christo, cum ipsis dixit : *Quæcumque alligaveritis super terram etc.* (Matth. xviii. 18.) Ligare enim utique importat leges ferre et obligare, prout reapse fecerunt apostoli juxta id quod habetur (Act. xv. 41.) : *Perambulabat (Paulus) autem Syriam et Ciliciam, confirmans Ecclesias; præcipiens custodire præcepta apostolorum et seniorum.* Hæc vero ligandi potestas principaliter tradita fuit Petro, verbis illis : *Et tibi dabo claves regni cælorum; et quodcumque ligaveris super terram etc.* (Matth. xvi. 19.) Theodosius et Valentinianus, Augusti, hanc constitutionem ediderunt, ubi dictum fuit : *Ne liceat contra consuetudinem veterem sine viri ven. papæ urbis æternæ auctoritate; sed hoc illis omnibusque pro lege sit, quidquid sanxit, vel sanxerit apostolicæ sedis auctoritas.* (Tom. i. oper. S. Léon. col. 643.) Item Carolus Magnus in suis capitularibus dixit : *Honoremus romanam et apostolicam sedem... ut licet vix ferendum ab illa S. sede imponatur jugum, tamen feramus et pia devotione toleremus.*

## CAPITULUM SEPTIMUM.

*Pergitur demonstrare auctoritatem pontificis esse supremam ; et falsum esse, episcopos æqualem ac papam in Ecclesia potestatem habere.*

I. Febronius (cap. III. in §. 1.) hunc titulum præmittit : *Episcopatus in Ecclesia unus est, et omnibus episcopis certo modo communis.* Deinde scribit Christum commisisse apostolis, ut opus nostræ salutis a se inceptum ipsi prosequerentur, et ideo æqualem auctoritatem, quam tradidit Petro, eis quoque est imperitus cum potestate assumendi ad idem opus perficiendum alios ministros simili auctoritate munitos. Hinc sic ait : « Ex his consequens est, omnes episcopos in sua institutione, præveniendo omnem humanam ordinationem esse in potestate gubernandi Ecclesiam æquales non tantum quoad ea quæ ordinis sunt, sed et quæ jurisdictionis, in quantum hæc ad Ecclesiæ regimen spectant ; constat enim successorem in jura sui prædecessoris succedere, nisi ostendatur hæc in successore restricta esse. » Pergit deinde dicens episcopos quoad ea quæ pertinebant ad apostolos ut apostolos, nempe ad dona linguarum, miraculorum, et similia eis non successisse, successisse vero quoad ea quæ ipsis spectabant ut episcopis ; unde concludit quemlibet episcoporum æqualem universi curam sustinere, et unum episcopatum a pluribus geri ; cum potestas clavium tradita sit (inquit) *universitati Ecclesiæ*

*ut illa per ejus ministros pro sua cujusque portione, ac inter hos per summum pontificem exerceatur.*

II. Postmodum (in cap. vii. §. 3.) dicit quod facta proinde diœccsum divisione (quam asserit incœpisse usque ab apostolis) mansit illa solidaria sollicitudo et obligatio primorum pastorum; sed sine præjudicio jurium aliorum episcoporum in diœcesibus ipsis attributis. Insuper inquit (cap. vii. §. 1. n. 4.) quod *adscriptio episcoporum ad certum populum non impedit, quominus omnes ipsi vocari censeantur ad impendendam fidelibus pastorem curam, dum id salus populi exigit.* Idque probat textu S. Cypriani: *Episcopatus unus cujus a singulis pars in solidum tenetur.* (De unit. Eccl. cap. 7.) Et hac sententia fretus, novus hic Ecclesiæ moderator Febronius vult quod episcopi et papa unum episcopatum in toto orbe christiano, unusquisque pro sua portione exerceant. Oportet igitur sedulo perpendere auctoritatem S. Cypriani, ut verum S. doctoris percipiamus sensum, qui longe abest a sensu Febronii, ut videbimus.

III. S. Cyprianus in suo celebri opere *de unitate Ecclesiæ* scribit, quod *Satanas hæreses invenit, et schismata quibus subverteret fidem, scinderet unitatem.* Hæreses autem has et schismata dicit oriri ex eo quod *ad veritatis originem non reditur, nec caput quæritur.* Ad removendas igitur hæreses et schismata opus est pervenire ad originem, sive caput Ecclesiasticæ potestatis. Quælis autem sic hæc origo et caput, audiamus eundem S. Cyprianum sic docentem: « Loquitur Dominus ad Petrum: *Ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferorum non vincunt eam; et tibi dabo claves regni cælorum, et quæcumque ligaveris super terram erunt ligata et in cælis, et quæcumque solveris super terram erunt soluta et in cælis.* Et iterum eidem post resurrectionem suam dicit:

*Pasce oves meas.* Super illum unum ædificat Ecclesiam, et illi pasceudas mandat oves suas. Quamvis apostolis post resurrectionem suam potestatem tribuat potestatem et dicat : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos : accipite Spiritum sanctum ; cujus remiseritis peccata, remittentur illi ; si cujus tenueritis, tenebuntur ;* tamen, ut unitatem manifestaret, unam cathedram constituit et unitatis ejusdem originem ab uno incipientem sua auctoritate disposuit. Hoc erant utique et ceteri apostoli, quod fuit Petrus, pari consortio præditi et honoris et potestatis ; sed exordium ab unitate proficiscitur, et primatus Petro datur, ut una Christi Ecclesia et cathedra una monstretur. • Sic habetur in editione S. Cypriani facta a Paulo Manutio anno 1563. Idem autem textus habetur in decreto Gratiani (caus. xxiv. qu. 1. can. 18.) resecatis tantum infra aliquibus verbis. Declarat igitur hic S. Cyprianns quod Dominus ut unitatem Ecclesiæ demonstraret, disposuit quod principium (principium nempe ecclesiasticæ potestatis) proficisceretur, seu maneret ab unitate (quæ multiplicitati contraponitur) sive ab uno capite ; nam si maneret a multiplicitate, idest a multiplici capite, Ecclesia non amplius esset una, sed multiplex et divisa, nec unitas ejus amplius servari posset. Itaque unitas Ecclesiæ pendet ab unitate principii, sive capitis : et ideo S. Cyprianns eodem loco comparat principium unitatis Ecclesiæ ad unum lumen solis, ex quo multi radii prodeunt : ad unam radicem, ex qua manant multi rami : ad unum fontem, ex quo plures rivi defluunt ; ita ut omnis vigor radiorum, ramorum et rivorum ab uno sole, ab una radice et ab uno fonte derivat.

IV. Id certum est, sed quæritur quodnam sit hujusmodi unitatis Ecclesiæ principium, sive caput, cui

suprema potestas tradita sit? Febronius contendit traditam esse universitati Ecclesiæ, unde (cap. I. §. 6. n. 3.) scribit: *Cum itaque Ecclesia ipsa principaliter et radicaliter obtineat potestatem clavium, quæ ab illa in omnes ejus ministros ipsumque summum pontificem derivatur, et singulis quibusque pro sua portione communicatur etc.* Ac proinde infert unumquemque episcopum de proprio jure universalis Ecclesiæ curam habere; idque deducit ex illa sententia Cypriani: *Episcopatus unus est, cujus a singulis in solidum pars tenetur.* Quapropter (cap. III. §. 1. n. 2.) ait: *Trule nata pervulgata illa apud Cyprianum notio: Episcopatus unus etc.* Sed S. Cyprianus evidenter oppositum docet loco supra relato; nam ibi dicit, non Ecclesiam, sed Petrum fuisse constitutum a Christo principium unitatis super quod Ecclesia est ædificata, inquiens: *Super unum (Petrum) ædificat Ecclesiam.* Addit quod licet Dominus omnibus apostolis æqualem potestatem tribuerit, tamen ad manifestandam unitatem Ecclesiæ unam sedem Petri constituit, ut hujusmodi unitatis origo ab uno, scilicet a Petro, inciperet: *Quamvis apostolis parem potestatem tribuat etc. tamen ut unitatem manifestaret, unam cathedram (doctrinæ tenendæ) constituit, unitatis ejusdem originem ab uno incipientem sua auctoritate disposuit.* Deinde subdit: *Hoc erant utique et ceteri apostoli, quod fuit Petrus, pari consortio præditi et honoris et potestatis; sed eæordium ab unitate proficiscitur et primatus Petro datur, ut una Christi Ecclesia et cathedra una monstretur.* Quid clarius? Ergo primatus potestatis ad hoc datus fuit Petro, ut ab hoc uno principio potestas aliis Ecclesiæ ministris communicetur, ut sic una Ecclesia et una cathedra monstretur. Unitas ergo Ecclesiæ derivat ab unitate cathedræ Petri: hinc ait Bellarminus: « S. Cyprianus sedem Petri comparat capiti radici et

fonti : sicut autem in omni corpore virtus membrorum derivatur a capite, in arbore virtus ramorum oritur a radice, in omni rivo aqua fluit a fonte; sic in Ecclesia omnis episcopus dependet a papa, qui est caput, radix et fons potestatis. » Hinc S. Bernardus ad Mediolanenses (epist. 131.) scripsit : *Romana Ecclesia alios (nempe episcopos) potest deprimere, alios sublimare; ita ut de episcopo archiepiscopos creare et e converso.*

V. Natura unitatis est quod una adsit Ecclesia, a qua omnes aliæ Ecclesiæ circa doctrinam fidei pendere debeant, ut sic una fides in omnibus perpetuo servetur. Hæc una Ecclesia, ex qua oritur unitas ecclesiastica, utique est romana, ut scribit S. Cyprianus : *Ad Petri cathedram, atque ad Ecclesiam PRINCIPALEM, unde unitas sacerdotalis exorta est.* (Epist. 4.) Unde S. Irenæus, de eadem romana Ecclesia loquens, dixit : *Ad hanc enim Ecclesiam, propter potentiolem (legunt alii potiolem) PRINCIPALITATEM, necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos qui sunt unilique fideles.* (Lib. III. adv. hæc. cap. 3. n. 2.) Nota propter potentiolem principalitatem; ergo romana Ecclesia non tantum aliquam habet præminentiam, ut vult Febronius, sed præminentiam principalem, ad quam necesse est (nota non dicit expedit, aut decens est, sed *necesse est*) omnem convenire Ecclesiam. Quapropter Ecclesia romana vocatur *centrum unitatis*, in quo nomine etiam Febronius convenit : *Hunc (nempe sedem romanam) caput esse aliarum Ecclesiarum et centrum unitatis, nemo catholicorum negat.* (Cap. III. §. 8.) Quid significat *centrum unitatis*? Significat quod sicut omnes circumferentiæ lineæ in centro uniuntur, sic in iudicio Ecclesiæ romanæ omnes Ecclesiæ uniuntur et quiescunt. Propterea ait S. Cyprianus, quod ex separatione a cathedra Petri, quam vocat *caput et originem veritatis*, hæreses



ortum habuerunt : *Et cum hæreses et schismata nata sint, dum conventicula sibi diversa constituunt, VERITATIS CAPUT atque ORIGINEM reliquerunt.* (S. Cypr. ed. Ven. anni MDCCXXVIII. col. 400.) Et alibi dicit : *Qui Petri cathedram deserit, in Ecclesia non est.* (S. Cypr. de unit. Eccl.) Ac proinde scripsit S. Leo, Christum super Petrum Ecclesiam ædificasse, *ut æterni templi ædificatio in Petri soliditate consisteret; hac Ecclesiam suam firmitate corroborans, ne portæ contra illam inferi prævalerent.* (Epist. x. ed. Baller. col. 631.) Ad unitatem igitur doctrinæ et fidei in tota Ecclesia servandam, unum romanum pontificem *veritatis caput* (juxta S. Cyprianum) Dominus constituit, ut ipse universam regat Ecclesiam, omnesque fideles et episcopi ab ipso pendeant, ac in ejus judiciis quiescant.

VI. Sed instat Febronius : S. Cyprianus ait : *Episcopatus unus, cujus a singulis in solidum pars tenetur.* Quid denotat, inquit, illud *in solidum tenetur*, nisi quod singuli totius episcopatus Ecclesiæ curam habent ? Sic intelligit Febronius textum illum ; sed non sic intelligunt card. Bellarminus, P. Mamachius et alii communiter, imo nec etiam P. Natalis Alexander (historia eccl. diss. iv. sec. 1. §. 3. object. 7.) Dixit S. Cyprianus *in solidum teneri*, sed non dixit a singulis *in solidum teneri* æqualiter. S. doctor ibi non aliud dicere voluit, quam omnes episcopos unum componere corpus, quo universa regitur Ecclesia ; ita ut omnes integrum episcopatum regunt, sed unusquisque pro sua parte ; si enim S. Cyprianus sentiret quemque episcopum totius Ecclesiæ curam habere, utique dixisset : *Episcopatus unus, qui totus a singulis in solidum tenetur*, sed dixit : *cujus a singulis in solidum pars tenetur.* Omnes igitur tenent unum episcopatum in solidum, sed unusquisque illum pro sua portione regit ; et omnes

ab uno capite pendent, sicut omnes radii ab uno sole manant, ut sic Ecclesiæ et fidei unitas servetur. Dicit autem *in solidam*, quia etsi unusquisque curam habet suæ partis, tamen simul aliorum partes tenet *in solidum*, in quantum quisque episcopus vinculo inutuzæ unionis, non quidem obligationis, cum aliis tam debet esse conjunctus, ut ubi necessarium est, bono aliarum partium, et totius ovilis, cum possit providere teneatur. Omnibus enim cujuscumque corporis membris insita est obligatio, ut unum occurrat ad impediendum damnum alterius, et tanto magis totius corporis, ubi aliter detrimentum reparari non possit. Hoc ipse et S. Cyprianus exprimit (in sua epistola LXXIII. al. 67. ad Stephanum) in qua scribit: *Copiosum corpus est sacerdotum concordiaz mutuzæ glutine atque unitatis vinculo copulatum, ut si quis ex collegio nostro hæresim facere et gregem Christi lacerare et vastare tentaverit, subveniant et ceteri... Nam etsi pastores multi sumus, unum tamen gregem pascimus et oves universas, quas Christus sanguine suo et passione quæsit, colligere et fovere debemus.* Idem expressit S. Augustinus (lib. 1. contra duas epist. Pelag. cap. 1. ad Bonif. pont.) ubi sic scribit: *Communis est nobis omnibus, qui fungimur episcopatus officio (quamvis ipse in eo celsiore fastigio præeminens) specula pastoralis. Facio quod possum pro mei particula muneris, quantum mihi Dominus adjuvantibus orationibus tuis dare dignatur, ut pestilentibus et insidiantibus eorum scriptis medentia et munientia scripta prætendam.* Sic igitur S. Cyprianus et S. Augustinus explicant quemcumque episcopum teneri ad reparandum damnum fidei ubi opus est, et ad tuendam unitatem Ecclesiæ. Hoc ipsum satis declarat S. Cyprianus eodem loco, ubi profert laudatam sententiam illam (quæ pluries a Febronio afferitur in medium): *Episco-*

*patus unus est, cujus a singulis pars in solidum tenetur. Ibi enim S. doctor probare vult Ecclesiam esse unam, quia unam fidem omnes profiteri et defendere tenentur; hinc ait: Hanc Ecclesie unitatem qui non tenet, tenere se fidem credit?... quando B. apostolus Paulus hoc idem docet et sacramentum unitatis ostendit, dicens: Unum corpus et unus spiritus; una spes vocationis vestrae; unus Dominus, una fides, unum baptisma, unus Deus. Quam unitatem tenere firmiter et vindicare debemus, maxime episcopi qui in Ecclesia praesidemus, ut episcopatum ipsum unum atque indivisum probemus etc. Episcopatus unus est, cujus a singulis in solidum pars tenetur. Ecclesia una est, quae in multitudinem latius incremento fecunditatis extenditur. Quomodo solis multi radii, sed lumen unum; et rami arboris multi, sed robur unum tenaci radice fundatum; et cum de fonte uno rivus plurimi defluunt... unitas tamen servatur in origine etc.; sic et Ecclesia Domini, luce perfusa, per orbem totum radios suos porrigit...., unum tamen caput est et origo una. Patet igitur in hoc loco S. Cyprianum nihil aliud significare velle quam omnes fideles et maxime episcopos teneri ad tuendam ac observandam unitatem fidei et doctrinae, ut unitas Ecclesiae servetur, ac propterea omnes a romano pontifice, tanquam capite et origine unitatis, pendere debent.*

VII. Observo autem quod Febronius (cap. III. §. 1. in principio) sic scribit: « Diximus (cap. I. §. 1) claves a Christo non uni apostolo, sed corpori Ecclesiae datas esse, primario gerendas per apostolos, quibus omnibus et singulis Dominus eas tradidit immediate, ita ut quilibet horum aequalem in eis partem habuisse credatur, non quidem (nota) quoad externum et politicum regimen, sed quoad primam et essentialem religionis partem christianae, videlicet fidei seu doctrinae propagationem et conservationem. » Apostoli

igitur, ut hie ait Febronius, non habebant æqualem partem *quæ ad externum regimen Ecclesie*; quomodo autem dicit alibi, ut notavimus sub initio hujus capituli, quod episcopi tanquam apostolorum successores, *sunt in potestate gubernandi Ecclesiam æquales (pontifici) non tantum quoad ea quæ ordinis sunt, sed et quæ jurisdictionis, in quantum hæc ad Ecclesie regimen spectant?* En quomodo Febronius in suo falso systemate cogitur quandoque sibi nec contradicere! Sic evenit eis qui falsis principiis nituntur; facile in contradictiones incidunt.

VIII. Sed ipse sibi fingat et constituat sicut vult statum et regimen Ecclesie, nunquam inficere poterit veritatem quam concilia et patres docent, nempe quod suprema potestas in Ecclesia sit a Christo tradita Petro (ejusque successoribus) tanquam capiti, radici et fonti, ex quo illa deinde in alios episcopos diffunditur, ut clare vidimus doceri a S. Cypriano in loco citato et in pluribus aliis confirmatur, ac clarius explicatur; nam (in epist. ad Jobajan.) sic loquitur: *Nos Ecclesie unius caput et radicem tenemus etc., nam Petro primum Dominus, super quem ædificavit Ecclesiam, et unde (id est a quo Petro) universitatis originem instituit et ostendit, potestatem istam dedit.* Omnis igitur ecclesiastica potestas collata est Petro tanquam origini universitatis Ecclesie et ex eo communicatur aliis. In alio loco dicit: *Petri cathedra est Ecclesia principalis, unde unitas sacerdotalis exorta est etc.* (Lib. 1. epist. 55. ad Cornel.) In alio loco dicit: *Ecclesia, quæ una est super unum, qui claves ejus accepit voce Domini, fundata est.* (Epist. ad Juberian.) In alio loco dicit: *Qui Petri cathedram deserit, in Ecclesia non est.* (De unit. Eccl.) In alio loco dicit (et hic patenter explicat supremam pontificis potestatem, ejusque infallibilitatem): *Deus unus est et Christus unus, et una Ecclesia et cathedra una*

*super Petrum Domini voce fundata. Aliud altare constitui, aut sacerdotium novum fieri, præter unum altare et unum sacerdotium non potest. Et terminat: Quisquis alibi collegerit, spargit.* (Lib. I. ep. VIII. ad pleb.) Itaque juxta S. Cyprianum tota Ecclesia regitur et pendet a cathedra Petri; nam sicut unus est Christus, et una Ecclesia, sic est una cathedra, nimirum Petri in qua est vera doctrina fidei, et extra quam qui colligit, spargit. Et invenio Jansenium eadem verba scripsisse (in cap. 29 sui libri proœmialis) ubi, postquam protestatus est se Ecclesiam romanam sequi et Petri successorem, scribit: *Super illam petram ædificatam Ecclesiam scio; quicumque eam illa non colligit, spargit.* Apud aliquos forte hæc auctoritas Jansenii majoris ponderis erit quam illa S. Cypriani. Una igitur est cathedra, nempe illa quæ est super Petrum fundata, extra quam omnes qui sunt extra viam salutis, incedunt, juxta oraculum Domini: *Qui non congregat mecum, spargit.* (Matth XII. 30.)

IX. Idem confirmatur a S. Optato Milevitano (l. 2. contra Parmenianum): *Negare non potes scire te in urbe Roma Petro primo cathedram episcopalem esse collatam, in qua sederit omnium apostolorum caput Petrus, unde et Cephias appellatus est, in qua cathedra unitas ab omnibus servaretur, ne ceteri apostoli singulas sibi defenderent, ut jam schismaticus et impius esset, qui contra singularem cathedram alteram collocaret.* Et ad declarandum, S. Optatus, hanc cathedram esso Ecclesiam romanam, subdit: *Ergo cathedra unica quæ est prima de dotibus, sedit prior Petrus, cui successit Linus, Lino successit Clemens etc.* Quid apertius? Dicit itaque S. Optatus in hac unica cathedra Petri unitatem Ecclesiæ servari, atque schismaticum et impium esse qui aliam cathedram collocaret. Idem scripsit S. Pacianus, epis-

copus barcinonensis (epist. 3.) : *Ante passionem suam dixerat Dominus apostolis : Quaecumque ligaveritis etc. Ad Petrum locutus est Dominus ad unum ideo, ut unitatem fundaret ex uno ; mox id ipsum in commune præcipiens, qualiter tamen ad Petrum incipit : Et ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Nota ad unum ideo ut unitatem fundaret ex uno ; quomodo Christus ex uno unitatem Ecclesiæ et doctrinæ fundaret, si omnes episcopi auctoritatem in Ecclesia æqualem ac pontifex haberent? Idem brevi eloquio docuit S. Augustinus, (serm. XLVI. cap. 13.) ubi dixit : *In ipso Petro unitatem commendavit. Multi erant apostoli, at uni dicitur : Pasce oves meas.* Propterea igitur soli Petro Dominus suum ovile commendavit, ut in eo unitas doctrinæ servaretur ; sed ut hæc unitas doctrinæ servaretur non erat satis qualiscumque præsentia, sed oportebat ut Petrus supremam et eminentem præsentiam haberet, prout inquit S. Hieronymus ; nam aliter schismata non evitarentur ; *Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet, cui si non exors quædam et ab omnibus eminens detur potestas, tot in Ecclesiis efficiuntur schismata quot sacerdotes.* (S. Hieron. in dial. contra Luciferian. num. 9.) Adverte hanc eminentem potestatem datam esse, non universitati Ecclesiæ, ut ex sua nova doctrina vult Febronius, sed summo sacerdoti ex cujus dignitate docet S. doctor salutem Ecclesiæ pendere.

X. Opposit Febronius auctoritatem S. Augustini (serm. cxviii. de divers. cap. 2.) ubi scribit Christum non solum Petro, sed toti Ecclesiæ claves tradidisse : *Has enim claves non homo unus, sed unitas accepit Ecclesiæ... Audite in alio loco quid Dominus dicat apostolis suis : Accipite Spiritum sanctum ; et continuo, si dimiseritis peccata, dimittentur etc.* Eodem modo loquitur Beda (in

homil. de SS. Petr. et Paul.) : *Omni igitur electorum Ecclesie, juxta modum culparum vel pœnitentiæ, ligandi atque solvendi.* Idem dicunt S. Fulgentius et S. Cyrillus Alexandrinus apud Febronium. Sed respondemus prælaudatos Patres ibi de absolvendi facultate loqui; et nulli dubium, hanc facultatem non tantum ad pontificem, sed etiam ad omnes episcopos pertinere, tanquam eorum characteri episcopali intrinsecam; sed hæc eadem facultas est, ac semper fuit pontifici subordinata, in quantum pontifex potest eam limitare, sicut a tridentina synodo (sess. xiv. cap. 7) expressum fuit : *Unde merito pontifices maximi pro suprema potestate sibi in Ecclesia universa tradita, causas aliquas criminum graviore suo potuerunt peculiari judicio reservare.* Et ad hoc comprobandum plures canones ibi citantur (cap. Ita quorundam de Judæis; cap. Conquesti, de sent. excomm.) et alii.

XI. Febronius alium S. Augustini textum adducit (in tract. 118.) ubi S. doctor genericè loquitur de tota ecclesiastica potestate, et dicit : *Unus pro omnibus dicit Tu es Filius Dei vivi, et propter hoc claves cum omnibus, tanquam personam gerens Ecclesie, accepit; ideo unus pro omnibus, quia unitus in omnibus.* Sed quid Febronius ex his verbis inferre unquam poterit? S. doctor inquit : *Petrus accepit claves cum omnibus; profecto, nam ipse solus sine aliorum ministerio Ecclesiam universam gubernare non valebat.* Subdit postea, *Quia unitas in omnibus; maxime quoniam Ecclesie unitas in unione membrorum cum capite consistit, sed servata semper debita subjectione, quam membra capiti præstare tenentur, dum a capite membris virtus communicatur.* Verumtamen S. Augustinus per hujusmodi sententiam equidem non intellexit asserere, quod membra in potestate capiti sunt paria; et tanto minus quod

caput subijcitur membris, cum membra simul congregantur. Pluribus enim locis jam superius relatis S. doctor supremam potestatem, quam papa super universam obtinet Ecclesiam, satis declaravit; in uno loco dixit: *In ea (Ecclesia romana) semper apostolicæ cathedræ viguit principatus.* (Epist. 162.) In alio dixit: *Numerate sacerdotes vel ab ipsa sede Petri, in ordine illo Patrum, quis cui successerit videte; ipsa est petra quam non vincunt superbæ inferorum portæ.* (In psalm. contr. Par. d. n.) En clare descripta a D. Augustino sedis romanæ infallibilitas, quæ eum suprema potestate necessario conjuncta esse debet. In alio loco idem confirmavit expresse, dicens: *In verbis apostolicæ sedis tam antiqua atque funduta, certa et clara est catholica fides, ut nefas sit de illa dubitare christianis.* (Epist. 157.) Præterea id pariter declaravit exemplo damnationis pelagianorum; etenim (lib. II. cap. 3. contra duas epist. Pelag) scripsit: *Per papæ rescriptum pelagianorum causa finita est, totoque orbe post ejus damnationem damnati sunt, ac litteris Innocentii tota de hac re dubitatio sublata est. Nota post ejus damnationem; damnatio igitur a pontifice prodita erat illa, quæ omnem dubitationem auferbat.* Hinc scripsit S. Pelagius papa, citans S. Augustinum, qui opinionem difformem doctrinæ apostolicæ sedis, appellabat schisma: *Contra apostolicam sedem temere credentes, pessima dividit opinio; quod schisma specialiter esse denuntiat Augustinus.* (Can. Quoniam, caus. xxiv. qu. 1.)

XII. Item Febronius opponit auctoritatem ven. Bedæ, qui (in cap. 19 Matthæi) ita scribit: *Claves regni cælorum Petrus, tanquam personam gerens ipsius unitatis, accepit.* Equidem, respondemus, Petrus ut caput Ecclesiæ repræsentabat Ecclesiæ unitatem, scilicet Ecclesiam universam unitam, pari modo quo rex uni-



versum suum regnum repræsentat. Hoc idem scripsit etiam divus Augustinus (serm. cxviii. cap. 2.) : *Petrus.... propter ipsam personam, quam totius Ecclesiæ solus gestabat, audire meruit : Tibi dabo claves etc.* Errat Febronius cum Ludovico Dupino asserens supremam potestatem, juxta hic allatas sententias Bedæ et Augustini, apud Ecclesiam existere, atque ab Ecclesia papæ communicari; errat, dico; nam idem Augustinus Petrum non tanquam simplicem Ecclesiæ ministrum, sed ut principem illius et caput, Ecclesiam repræsentantem reputavit, sicut rex omnes suos subditos repræsentat. En quomodo S. doctor id declarat (in psal. 108) ubi scribit Petrum in tantum Ecclesiam repræsentare, in quantum ipse Ecclesiæ primatum habet: *Quædam dicuntur, quæ ad apostolum Petrum proprie pertinere videantur, nec tamen habent illustrem intellectum, nisi cum rejiciuntur ad Ecclesiam, cujus ille agnoscitur in figura gestare personam propter primatum, quem in discipulis habuit, sicut est : Tibi dabo claves etc.* En quomodo S. Doctor conjungit primatum Petri super discipulos cum repræsentatione Ecclesiæ; ideo enim Petrus repræsentabat Ecclesiam. quia in ipso erat tota Ecclesiæ potestas, quæ in primatu erat. Et revera, scribit P. Natalis Alexander (quamvis hic auctor sit unus ex maximis pontificiæ potestatis oppugnatoribus) hanc esse D. Augustini sententiam, nempe quod Petro claves traditæ fuerunt, non quidem tanquam Ecclesiæ legato, sicut regius orator claves alicujus civitatis nomine sui regis accipit, sed tanquam rector et caput Ecclesiæ sicut princeps ensam accipit nomine populi, quem defendere obligatur. En verba P. Natalis : « Petro non sunt collatæ claves, nisi tanquam Ecclesiæ legato, nego : ut Ecclesiæ supremo post Christum (nota supremo) et sub Christo rectore

ac moderatore, concedo. Illius itaque propositionis duplex potest esse sensus : Primus, quod S. Petrus Ecclesiæ nomine claves acceperit, quemadmodum regius orator nomine regis alicujus civitatis claves accipit, in quam propterea nullam habet potestatem; at nequaquam ita est. Secundus quod Ecclesiæ nomine claves acceperit, ut illius rector et moderator, quomodo princeps populi nomine gladium accipit et ad ejus tuitionem regni splendorem convertere tenetur; quo sensu S. Petrum claves nomine Ecclesiæ accepisse dixit S. Augustinus. » Sic scribit P. Nat. Alex. (in diss. iv. sect. 1. §. 3.) En quomodo ipsi adversarii nequeunt aliquando non pandere veritatem. Hinc quidam doctus auctor modernus, loquens de eo quod dixit Dupinus, nempe quod in Ecclesia communicatur potestas æque episcopis quam pontifici : *Hæresim porro (ait) et schisma sapiunt assertiones istæ. A capite ad membra, non vero a membris ad caput virtus fluit; idcirco scripsit Tertullianus : Si adhuc cælum patas elausum, memento claves Dominum Petro et per eum Ecclesiæ reliquisse. (Lib. Scorpiac. cap. 10.)*

XIII. Sed instat Febronius, concilium tridentinum, tractans de indulgentiis, docere potestatem traditam esse Ecclesiæ : *Cum potestas Ecclesiæ concessa sit etc. (sess. xxv. c. 21.)* Dicit, *Ecclesiæ concessa sit*; sed peto: Quid est Ecclesia? S. Cyprianus instruit : *Ecclesia est plebs sacerdoti adunata, et grex pastori suo adhærens. (epist... lib. 3.)* Ecclesia corpus est compositum ex omnibus fidelibus inter se cœuntibus, et pontifici eorum capiti adhærentibus, cujus sedes est tanquam centrum, cui omnes aliæ Ecclesiæ conjungi tenentur, prout scripsit Renatus Massuetius, (apud eundem Febronium) (cap. ii. §. 5. n. 2.) sic concludens : *Hæc (Ecclesia romana) ceterarum caput, cui arctissime*

*adhærere tenentur omnes.* Maxime quia Christus Petro principaliter clavium potestatem contulit, ut ab ipso illa postmodum participaretur, et ad alios transiret, ut scripsit S. Thomas : *Dominus soli Petro promisit claves regni etc., ut ostenderet quod potestas clavium erat per eum ad alios derivanda.* Idque prius scripsit S. Optatus Milcvitanus : *Bono unitatis B. Petrus... præferri apostolis omnibus meruit; et claves regni cælorum communicandas ceteris solus accepit.* (lib. vii. pag. 104.) *Dixit communicandas, non quidem immediate a Christo, ut vult Febronius, sed a B. Petro; nam in semet S. Optatus alibi jam scripsit, (ut notavimus cap. vii. n. 7.) S. Petro tanquam capiti Ecclesiæ traditam esse a Domino cathedram singularem, ut in illa unitas doctrinæ et Ecclesiæ servaretur; ita ut schismaticus et impius reputaretur, qui aliam cathedram adversus cathedram Petri collocare tentaret. Sentit igitur D. Optatus, clavium potestatem a S. Petro aliis distribuendam fuisse, prout jam pridem Tertullianus mox supra citatus scripsit : *Claves Dominum Petro, et per eum Ecclesiæ reliquisse.**

XIV. Sic etiam scripsit Innocentius I, (ep. 24.) anno 404, ad episcopos africanos in tertio concilio carthaginensi adunatos : *A Petro ipse episcopatus, et tota cujus nominis auctoritas emersit.* Ita etiam scripsit S. Leo : (de assumpt. etc. serm. 3.) *Dicitur beatissimo Petro : Tibi dabo claves etc. Transivit quidem etiam in alios apostolos jus potestatis istius, et ad omnes Ecclesiæ principes decreti hujus constitutio commeacit; sed non frustra uni commendatur, quod omnibus intimatur. Petro enim ideo hoc singulariter creditur, quia cunctis Ecclesiæ rectoribus Petri forma præponitur.* Nota verba, *transivit, commeavit.* Et in eodem sermone S. Leo addidit : *In Petro ergo omnium fortitudo munitur, ut firmitas quæ*

*Petro tribuitur, per Petrum apostolis conferatur. Et in epist. 89 scripsit : Ut in B. Petro principaliter (primatum) collocaret, ut ab ipso quasi quodam capite dona sua velut in corpus omne diffunderet. Propterea papa creans episcopos dicit ex antiqua consuetudine : Providemus Ecclesie N. de persona N., et præficimus eum in episcopum ejusdem Ecclesie, committentes ei administrationem in temporalibus et spiritualibus. Unde postea scripsit Duvallius : Petrus accepit claves Ecclesie, quia ab illo in reliquos Ecclesie pastores, tanquam e fonte, capite, et radice, erant derivandæ. (Tract. de supr. rom. pont. part. 1. quæst. 3.) Ex hoc autem Gerson coactus fuit confiteri, ut supra notavimus, tam ex institutione Christi, quam generalium synodorum et totius Ecclesie traditione, statum papalem esse vere supremum et monarchicum; et ibi subdidit : Quem statum quisquis impugnare præsumit pertinaciter, hæreticus est. Et in alio loco (lib. de orig. jur. concl. 2.) idem Gerson dixit : Plenitudo legis ecclesiasticæ non potest esse de lege ordinaria, nisi in summo pontifice formaliter et subjective. Si ergo ex una parte in summo pontifice est plenitudo legis, quæ idem est ac plenitudo potestatis; et ex alia parte si erroneum est dicere, quod Ecclesia plura capita habet, ergo pontifex est unicum caput, in quo residet plena, suprema, et independens potestas. Quomodo autem Gerson, postquam hujusmodi principia statuit, contendere potuit, papam concilio subesse, intelligere non valeo.*

XV. Clerus gallicanus, in comitiis anni 1682, inter quatuor celebres illas propositiones, istam in quarto loco protulit : *In fidei quoque quæstionibus præcipuas summi pontificis esse partes, ejus decreta ad omnes Ecclesias pertinere; nec tamen irreformabile esse judicium, nisi Ecclesie consensus accesserit. Sed quærimus, quomodo*

hujusmodi consensus accedere debet? Alii dicunt, tum pontificias definitiones evadere irreformabiles, cum omnium fidelium consensus accedit; alii, saltem cum accedit consensus omnium episcoporum; alii putant, unius tantum provinciæ consensum satis esse; alii demum requirunt consensum majoris partis episcoporum, in orbe christiano degentium; sed hæc opinio non arridet Febronio dicenti, consensum majoris partis episcoporum non sufficere; quamvis in synodis œcumenicis talis sit consuetudo, ut quæstiones per suffragia majoris partis votantium definiantur. His positis, quæritur quid dicendum, si pontificio decreto pars æqualis episcoporum accedat? et quid, si accedat minor pars, ut seculo IV accidit, cum sententiæ S. Melchiadis papæ tantum 18 episcopi orthodoxi adhæserunt, sed contra alii 400 eam rejecerunt, prout refert Arnoldus. (introd. ad jus cano. p. 162.) In hujusmodi casibus quis litem dirimet, si unus supremus iudex non agnoscitur, qui fidei causas definiendi infallibilem facultatem habeat? Ceterum error est dicere, episcopos non formare corpus, nisi in concilio sint adunati. Scripsit Duvallius (de supr. pont. pot. p. 235.) *Esi enim de fide, Ecclesiam non tantum ut congregatam in œcumenico concilio, sed ut diffusam per orbem, errare non posse. Et Facultas parisiensis, anno 1664, adversus quemdam librum, cui titulus, Le Pacifique véritable, sic declaravit: Hæ propositiones in quantum infallibilitatem Ecclesiæ universali in nullo alio statu, quam in concilio œcumenico congregatæ tribuunt, .... temerariæ sunt, ipsi Ecclesiæ injuriosæ et hæreticæ.* Quapropter quidquid dicat Febronius, certum est, quod sicut in concilio sententia majoris partis episcoporum adhærentium iudicio pontificis dogma de fide constituit, ita etiam extra concilium. Si autem consensus majo-

ris partis episcoporum sufficit, ulique papam esse infallibilem omnes credere tenemur statim ac aliquid circa fidem aut mores ipse definitive decernit; non solum enim major, sed maxima pars Ecclesiæ (aiunt Bellarminus, et papa Benedictus XIV, epist ad inquisit. gen. Hispan., ut refert Villnard, II. 2. tom. 1. diss. 4. art. 5.) excepta Gallia, id tenet et semper tenuit. Aut igitur infallibilitatem pontificis fateri oportet, aut dicere quod Ecclesia catholica tantum ad Gallorum numerum redacta sit.

XVI. Dicunt : Ecclesia est corpus Christi mysticum. unde sicut corpus nequit subsistere sine capite, ita caput nequit subsistere sine corpore. Respondetur : Nulli dubium quod corpus non potest esse sine capite, nec caput sine corpore; sed hoc in casu nostro non obest, ubi non de corporis constitutione, sive integritate, sed tantum de regimine corporis Ecclesiæ agitur: constitutio quidem, sive integritas corporis importat, ut ipsum non sit sine capite, nec caput sine corpore; regimen autem corporis Ecclesiæ importat, ut sicut corpus humanum a mente hominis gubernatur, sic corpus Ecclesiæ gubernetur a papa, tanquam ab ejus capite. Officium igitur capitis, id est pontificis, est regere et docere : officium corporis, id est Ecclesiæ, est audire et parere; quapropter synodus florentina declaravit : *Pontificem esse caput totius Ecclesiæ, et doctorem.*

XVII. Dicent : Si ergo pontificis judicia sunt infallibilia, ejusque auctoritas suprema est et independens, ad quid concilia deserviunt? Respondetur : Ad plura et maxima bona deserviunt; prosunt ut episcopi fortius se adhibeant ad dissidia compescenda; prosunt ad reprimendos contumaces; prosunt ut prælati peritiores reddantur ad populos suos instruendos;

prosunt ut pontificiæ definitiones ubique manifestentur; prosunt demum ut dogmata fidei diligentius teneantur, sicut scripsit Vincentius Lirinensis (in suo *Comminat. cap. 32.*) : *Denique quid unquam aliud (Ecclesia) conciliorum decretis enisa est, nisi ut quod antea simpliciter credebatur, hoc idem diligentius crederetur?* Adde, quod aliquando pontifices concilia convocant, ut per discussionem in concilio habitam de aliquo dubio fidei, ipsi clarius a Spiritu sancto illuminentur; scripsit enim cardinalis Perrona (in sua *Perroniana, verb. Infaillibité*) quod papæ infallibilitas non consistit in hoc quod ipse semper a Spiritu sancto necessarium lumen recipiat, ut omnes fidei quæstiones decernat, sed in hoc quod in illis, in quibus satis a Deo illustratus se sentit, sine errore judicet; et alias, in quibus non se sentit sufficienti lumine præditum, concilio decidendas remittat, ut postmodum suum iudicium proferat.

XVIII. Febronius contendit concilia esse absolute necessaria, *propter (ut ait pag. 323.) indeclinabilem in materiis fidei auctoritatem illis solis inhærentem.* Sed communiter theologi docent concilia esse quidem utilia, sed non necessaria; ita Juveninus (theol. tom. v. diss. 4. qu. 3. cap. 1. art. 5. concl. 2.), Tournely (tom. 1. de loc. theol.), et præsertim (de conc. qu. 8.) Duvallius (de supr. rom. pontif. pot. pag. 234.) et alii: atque Facultas parisiensis, anno 1663, id expresse declaravit. Infra autem (cap. ix. num. 3.) referemus plurimas hæreses extinctas fuisse absque concilio, sed per solas pontificum definitiones, de quarum infallibilitate injustum est dubitare. Cardinalis de Aguirre in suo libro. *Auctoritas etc.* (tract. 1. disp. 3, 4 et 5.) P. Petitdidier (diss. hist. et theol.) discurrendo de seculo in seculum ostendunt omnes scriptores chris-

tianos pro pontificis infallibilitate semper pugnasse : imo Charlas (de lib. eccl. gall. lib. viii. cap. 10 et 11.), P. Serry (append. ad diss. rom. pont.) scribunt præsertim episcopos Galliæ, et eorum synodos atque parisiensem Academiam, ac alios theologos gallos pontificiam infallibilitatem semper studiose defendisse. Pro ea scripserunt etiam Ludovicus Bail (apparat. ad summ. conc.), P. Raynaudus (tom. inter ejus opera sub titulo Pontificiæ), Stephanus Baraut, archiepiscopus arelatensis, (in suo Clypeo cath. fid.) Joannes Coeffeteau, episcopus massiliensis (de sacr. monarch.) Michael Mauclerus, (de eod. tit.) Thomassinus (in sua diss. super concilia), et alii.

XIX. Duvallius (de supr. pot. etc., vide loco cit.) scripsit : *Velint nolint adversarii, liquido constat, veteres Ecclesiæ gallicanæ proceres hanc in summis pontificibus infallibilitatem semper agnovisse ; eosque qui hanc veritatem impugnare conati sunt, a ducentis aut circiter annis (scilicet a tempore concilii constantiensis) quibus in Ecclesiam horrenda schismata irruerunt cœpisse.* Balutius in vita Petri de Marca et M. Antonius Charlas, testantur præfatum Petrum in quodam suo tract. de infallibilitate papæ demonstrasse, opinionem oppositam ab Ecclesia tolerari tantum. Præterea in actu cleri gallicani, habito die 20 jan. 1726 (art. 137) dictum fuit : *Omnes episcopi pariter venerabuntur nomen S. Patris papæ, qui est caput visibile universalis Ecclesiæ vicarius Dei in terris etc. uno verbo successor Petri, in quo apostolatus et episcopatus ortum habuerunt et super quem Jesus Christus Ecclesiam suam fundavit, ei tradendo cœli claves cum infallibilitate fidei.* Item episcopi congregati in congressu Parisiarum, celebrato anno 1653), scripserunt deinde Innocentio X inter alia hæc verba : *Judicia pro sancienda regula fidei a summis pontificibus lata etc., divina æque ac*



*summa per universam Ecclesiam auctoritate niti, cui christianissimi omnes ex officio ipsius quoque mentis obsequium præstare tenentur. Hinc Marchio Maffei (tom 5) suis operis Osservazioni letterarie, non sine fundamento (pag. 89) scripsit : In somma non può mai dirsi, che l'incerta nazione Francese abbia in oggi, nel punto dell'infalibilita pontificia, e della superiorità al concilio, rinunziato concordamente a' sentimenti per tanti secoli professati da' lor maggiori, mentre tanti de' loro più insigni soggetti, e non pochi de' lor più venerabili congressi all'età nostra tenuti, reggiamo così favorevoli all'antica e romana sentenza. Demum qui vult plenius noscere quam antiqua et communis fuerit catholicorum sententia de infalibilitate pontificis, percurrat bibliothecam pontificiam P. Ludovici Jacob, editam Lugduni anno 1643 ; P. Raynaudum (in opusc. de hac materia) librum Ludovici Andruzzi, sub titulo *Vetus Græcia* etc. ; Franciscum Antonium Simeoni (de rom. pont. pot.) Victorium Amadæum Soardè, doctorem Universitatis taurinensis (de pont. auct.) item legat anonimum proditum anno 1682, cui titulus : *Doctrina quam de primatu ac infalibilitate rom. pont. tradiderunt lonanienses theologiæ professores, tum veteres quam recentiores.**

XX. Sed curiosum est audire a Febronio, quibusnam conditionibus concilium debeat esse præditum, ut sit vere legitimum et œcumenicum. Ipse (cap. vi. §. 8. n. 12.) ad hoc requirit, ut in concilio ultra episcopos non solum clerici, sed etiam laici conveniant, quoniam (ut ait) Ecclesia non solum ex episcopis, sed etiam ex clericis et laicis componitur. En ejus verba : *Extra concilium Ecclesia consistit non in solis episcopis, sed in reliquis etiam clericis, imo laicis... Corpus vero ex laicis clericisque compositum fidem, quam tanquam fidele depositam servat, ad nos illibatam transmittit. Requirit insuper*

cap. vi. §. 3.) ut pontifex *se ejusdem* (concilii) *decisionibus agnoscat subjectum*. Hoc igitur est concilium legitimum, et absolute necessarium a Febronio requisitum! Concilium ex episcopis, clericis et laicis compositum! item concilium, *cujus decisionibus pontifex se agnoscat subjectum!* Sed quisnam papa iuveniri poterit, qui factus proditor suæ sedis, et jurium se ultro submittat decisionibus concilii? Et talis concilii nimirum ex clericis ac laicis compacti? En concilia noviter adinventata, quibus Febronius universam Ecclesiam reformare nititur!

## CAPITULUM OCTAVUM.

*Respondetur objectionibus, quas Febronius opponit adversus pontificis potestatem.*

I. Ex his brevi me expediam, quia eorum confutatio jam abunde facta est ab aliis, nec multis indiget verbis, ut probetur. Febronius supremam papæ potestatem se jactat scripturis, conciliis et Patrum scriptis enervare. Sed jam supra (cap. 1. 2 et 3.) vidimus scrip'turas luculenter pontificiæ auctoritatis eminentiam declarare, juxta omnium SS. Patrum sensum. Videamus nunc scripturas, quas Febronius objicit ad ostendendam conciliorum generalium supremam potestatem. Objicit 1° illud quod habetur in S. Matthæo (cap. xviii. vers. 16 et 17.): *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum... quod si autem te non audierit... dic Ecclesiæ.* En, dicit, quomodo Christus præcepit quod ubi agitur de aliqua re gravi, ad Ecclesiam recursus, non vero ad papam habeatur. Sed quis non

videt, textum præfatum non de alio loqui, quam de fraternæ correptionis præcepto, quod non tantum Petro, sed omnibus apostolis et omnibus fidelibus intimatur? Per illud autem verbum *dic Ecclesiæ*, peto quid nomine *Ecclesiæ* intelligitur? concilium-ne generale? nequaquam; generalia enim concilia raro adunantur; uude ineptum esset censere, quod quotiescumque aliquis incorrigibilis peccator denunciandus esset, concilium generale expectari deberet. Nomine *Ecclesiæ* intelligitur prælatus Ecclesiæ illius, in qua peccator degit, ut explicat S. Joannes Chrysostomus: *Die Ecclesiæ, præsulibus scilicet, ac præsidentibus.* (H. 61. in Matth.) Sic etiam explicat Origenes (tom. 13.) hunc locum Matthæi, cum D. Thoma (II. 2. quæst. 33. art. 2.) Eutimio, Theophylacto, Maldonato et aliis. Præterea dicitur ibi, *dic Ecclesiæ*; atque (ut supra notavimus) juxta S. Cyprianum Ecclesia aliud non est, nisi corpus ex omnibus fidelibus compactum, qui pastori suo adhærent: *Ecclesia est plebs fidelium, pastori suo adhærens.* Quomodo igitur ex hoc textu papam sæbesse concilio inferri potest?

II. Objicit 2<sup>o</sup> illud aliud Matthæi (cap XVIII. v. 20.): *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* Et sic contendit Febronius, supremam conciliorum auctoritatem supra papam probare. Respondeo primo, non posse intelligi universe dictum quod ubi sunt plures in nomine Christi congregati, eorum definitiones sint infallibiles; sic enim infallibiles essent definitiones etiam conciliorum provincialium, et adhuc synodorum episcopaliū, quæ in nomine Christi omnes quippe congregantur. Refert Bellarminus adhuc Calvinum sentire, quod præfatus textus minime probat pro infallibilitate concilii; nam

verba illa (ut ait) etiam particulari cœtui conveniunt. Non sic replicabit Febronius; ea conveniunt tantum conciliis generalibus, sed quis de hoc certos nos facit? Certum est Dominum œcumenicis conciliis assistere, ne errant, et ideo eorum canones sunt infallibiles. Sed ut infallibiles sint, necesse est ut synodi congregentur in nomine Christi, id est auctoritate Christi, videlicet auctoritate sui vicarii visibilis pontificis romani; et tunc omnes episcopi congregati merito dicere possunt habere assistentiam Spiritus sancti, quia tunc Spiritus sanctus tam pontifici quam universo concilio utique adest. At si concilium hoc sine pontificis auctoritate congregatum sit, nec ab ipso saltem confirmatum, quid aliud hoc concilium erit nisi corpus mancum, membra sine capite? Notavimus supra eadem concilia generalia declarasse papam plenam potestatem habere super universam Ecclesiam, ut dictum fuit in concilio nicæno I. (vide cap. iv. n. 2.) et in concilio florentino (vide in eodem cap. iv. n. 10.) Item in concilio lugdunensi II, dictum fuit: *Dubia fidei a papa definiendi debere.* (vide in eod. cap. iv. n. 6.)

III. Objicit 3<sup>o</sup> illud quod dixerunt apostoli in concilio hierosolymitano: *Visum est Spiritui sancto, et nobis.* (Actor. xv. 28.) En dicit quod conciliis generalibus Spiritus sanctus omnibus episcopis assistit, ut infallibilia sint quæ ibi decernuntur. Repetimus quod supra diximus: perspectam est et certum, quod cum episcopi simul cum papa in concilio aliquod dubium circa fidem definiunt, tunc omnibus Spiritus sanctus suam assistentiam præstat; sed hoc non tollit, quod a papa tanquam capite supremo in concilio dogmata tenenda definiantur; quandoquidem suprema auctoritas in papa residet, sive in concilio, sive extra concilium sit. Idque ab eodem contextu relatæ scripturæ constat;

nam in illo concilio S. Petrus principalis definitor quæstionis fuit; cum ipse tanquam concilii superior silentium omnibus indixit, et omne dubium in oppositum reprobando, dixit: *Viri fratres, vos scitis, quoniam ab antiquis diebus Deus elegit per os meum audire gentes verbum Evangelii et credere...* Nunc ergo quid tentatis Deum imponere jugum etc.? (Act. xv. 7 et seq.) Itaque S. Petrus ostendit, tunc ipsi soli a Deo auctoritatem traditam fuisse docendi gentes de his quæ credere debebant; nota *audire verbum Evangelii, et credere*. Dicet Febronius; Sed si in concilio Spiritus sanctus omnibus adstat, et papæ et episcopis; ergo, auctoritas suprema et infallibilitas non in solo papa est, sed in toto concilio. Respondetur quod cum in Ecclesia una sola adsit suprema potestas, dum episcopi in concilio una cum pontifice concurrunt, non est quod episcoporum auctoritas præemineat super illam, quam papa etiam extra concilium habet; nec fit eo casu, quod duæ distinctæ auctoritates in concilio adsint, una pontificis, altera concilii; sed evenit quod eadem auctoritas suprema papæ tunc ad alios concilii Patres extenditur, et communis efficitur; ac ideo tunc bene omnes dicere valent; *Visum est Spiritui sancto, et nobis*. Verumtamen salvum semper remanet, quod suprema potestas in papa residet.

IV. Instat Febronius: Sed S. Gregorius scripsit: quod ipse primis quatuor generalibus conciliis eandem venerationem ac quatuor evangeliiis profitebatur; ergo S. Gregorius non in pontifice, sed in concilio superioritatem et infallibilitatem residere agnoscebat. Febronius rectas propositiones præmittit, sed improbas deducit illationes. Quis dubitat, quod legitima concilia œcumenica eundem respectum merentur, quam exigunt evangelia? et quod papa tenere debet

omnia dogmata a conciliis definita ? Id enim quod aliquando declaratum est de fide, semper est de fide, nec unquam in posterum poterit neque a papa, neque ab alio œcumenico concilio in dubium revocari. Hoc tamen procedit de conciliis auctoritate pontificis celebratis, aut saltem confirmatis ; at si concilium aliquod auctoritate ipsius destitutum esset, tenetur-ne papa illius canonibus stare ? Minime quidem, ut idem S. Gregorius declaravit ; nam in fidei causis dixit, papam esse iudicem supremum, et infallibilem, qui eas determinare debet, his verbis : *Si quam contentionem de fidei causa evenire contigerit, ad nostram studeat perducere notionem, quatenus a nobis valeat congrua sine dubio sententia terminari.* ( lib. vii. epist. 2. ) Sciebat quippe S. Doctor, non quidem a concilio dari leges pontifici, sed a pontifice dari concilio, prout Patres synodi chalcedonensis confessi sunt : *Imperari sibi a pontifice romano, legesque dari, et fidei formam præscribi patiuntur, et parent.* ( Vide acta conc. i. 3. et 16. ) Dixit autem supra, teneri papam stare omnibus dogmatibus de fide a concilio definitis ; nam in canonibus ad meram disciplinam pertinentibus in concilio statutis, bene potest pontifex dispensare, ut eruitur ex epistola 1. Gelasii papæ, et ex epistola 31, ejusdem S. Gregorii; et in effectu idem S. Gregorius dispensavit, in canone concilii chalcedonensis, ubi omnes regulares episcopis subesse debere statutum fuerat, sed et Gregorius a jurisdictione episcoporum omnes regulares exemit, et suis peculiaribus religionis prælatis subjecit.

V. Objicit præterea magno apparatu Febronius, ( cap. vi. §. 1. ) concilia constantiense et basileense, quibus declaratum fuisse ait papam subjici conciliis ; sed præfatarum synodorum dicta, et auctoritatem ad

trutinam hic revocare longum esset, et hujus opusculi brevitati, quam proposui, adversaretur. Me remitto ad alios auctores, et præsertim ad auctorem *regalis sacerdotii*, qui plene ostendit, neutrum ex his synodis probare pro adversariis; et præcipue respectu ad synodum constantiensem ostendit, quod adhuc admissis tanquam validis et conciliaribus *sessionibus IV et V* ( in quibus adversarii omnino suum fundamentum reponunt ); ipsis tamen obstant plures notabilissimi defectus, nempe deliberationis, libertatis, ordinis, auctoritatis, et etiam validitatis quoad votantes, scribit enim card. Bellarminus tempore præfatarum sessionum IV et V, concilium non fuisse œcumenicum, eo quod non adfuit tunc nisi sola tertia pars Ecclesiæ, nempe illi Patres tantum, qui erant de obedientia Joannis, deerantque alii de obedientia tam Gregorii quam Benedicti; nec Martinus V in sua bulla alia conciliaria decreta approbavit, quam illa quæ erant de *fide* ( scilicet contra errores Wiclesi, et aliorum hæreticorum ), et quæ *conciliariter* statuta fuerant. Sed adhuc admissis ut validis prædictis sessionibus IV. et V., probat præfatus auctor ex eisdem concilii verbis apparere, quod in illis sessionibus de solo casu schismaticis, et papæ dubii, sermo erat, cum ibi dicebatur, *super præmissis*, quæ verba a Febronio prætermittuntur. Additur, quod natio germana a concilio cautionem petiit, ut post novi pontificis electionem, ante ipsius coronationem, reformatio capitis et membrorum statuta fuisset; sed a concilio fuit dictum, quod *papa electus ligari non poterat*; additur, quod concilium constantiense ( ut habetur apud ipsum Febronium, cap. II. §. 3. n. 1. ) damnavit errorem Wiclesi: *Non est de necessitate salutis credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias. Ve-*

rum est, quod episcopi Galliæ in congressu habito anno 1682, dixerunt: *Non probari ab Ecclesia gallicana, qui eorum decretorum ad solum schismatis tempus conciliaria dicta detorqueant.* Sed verum etiam est, quod deinde multi episcopi, qui in illo congressu adfuerunt, in quadam epistola ad Innocentium XII, anno 1692, scripserunt: *Se de gestis hujusmodi vehementer quidem, et super omne id quod dici potest, ex corde dolere, ac quæcumque in præfatis comitiis suis anno 1682, nonnulla statuta fuissent, quæ sanctitati suæ displicuerant, sive circa ecclesiasticam potestatem, et pontificiam auctoritatem, decreta... pro non decretis, nec deliberatis habere, et habenda esse; serio insuper spondentes, se ita in posterum gesturos.*

VI. Respectu autem ad synodum basilcensem, illa communissime non pro synodo œcumenica, sed pro conciliabo, reputatur. Da ea card. Turrecremata testis de visu scripsit, quod decreta contra papæ auctoritatem condita fuerunt ad furorem quorundam hostium apostolicæ sedis, cum multitudine populi parvi pretii, et nullius auctoritatis. Et Æneas Silvius ( ut refert Ludovic. Muratorius in suis *anecdotiis tom. 1.* ) in oratione peracta anno 1452. Adversus australes, loquens de præfatis decretis, dixit: *Vidimus in Basilea coquos, et stabularios, orbis negotia judicantes. Quis horum dicta vel facta judicaverit legis habere vigorem?* Unde merito S. Antoninus, et S. Joannes de Capistrano hanc Basileæ synodum appellaverunt *conciliabulum viribus cassum, synagogum Satanæ, synodum profanam, excommunicatam, et basiliscorum speluncam* Præterea in bulla *Moses* Eugenii IV, a concilio florentino approbata, dictum fuit: *Propositiones juxta praxum Basileensium intellectum ( nempe circa auctoritatem concilii supra papam) velut scripturarum, et SS. Patrum,*



*et ipsius constantiensis concilii sensui contrarium, tanquam impias, scandalolosas etc., ipsas, sacro approbante concilio, damnamus et reprobamus.* Itaque ad habendam synodum basileensem tanquam generalem et legitimam, deberemus concilium florentinum illegitimum reputare; sed ut vidimus ( cap. iv. n. 11. ) ipsi quoque Galli ut legitimum illud tuerentur, et Juerinus pluribus momentis id probat. Dicit Febronius, per duas bullas Eugenium revocasse synodi basilicensis dissolutionem prius præceptam; sed Febronius omisis aliis responsionibus ) saltem meminisse debet de duabus conditionibus in prædictis bullis Eugenii appositis : prima, ut auferrentur omnia quæ adversus pontificiam potestatem acta fuerant; secunda, ut in synodo cum effectu legati pontificis admitterentur: quapropter, his conditionibus non impletis, bullæ locum habere non potuerunt.

VII. Febronius præterea asserit, concilium tridentinum pro sua sententia fuisse; sed somnium somniat: patet enim ex historia concilii a card. Palavicino descripta, quod licet hæc quæstio ibi nec decisa, nec discussa fuerit, attamen, de multis Gallis, omnes alii episcopi, cum de hoc puncto sermo factus fuerit, suam sententiam pro pontifice satis manifestarunt. Adde quod in concilio lateranensi V, ut notavimus ( cap. iv. n. 14. ) aperte declaratum fuit, *papam supra omnia concilia potestatem habere.*

VIII. Opponunt canonem ( Si Papa vi. dist. 40. ); ubi papa Bonifacius martyr dixit, pontificem romanam a nemine esse judicandum, nisi deprehendatur a fide devius. Ex hoc si arguunt: ergo papa est capax labendi in hæresim, atque si labendi capax est, nequit esse infallibilis. Respondemus, quod si unquam papa ut privata persona in hæresim incidere, tunc

ipse statim a papatu decideret, cum enim tunc esset extra Ecclesiam, Ecclesiae caput amplius esse non posset. Unde eo casu Ecclesia deberet non quidem cum deponere, quia nemo supra papam jus habet, sed eum a pontificatu lapsum declarare. Diximus, si papa, *ut privata persona*, laberetur in hæresim; nam papa tanquam papa, nempe docens totam Ecclesiam ex cathedra, non potest aliquem errorem contra fidem docere; quia deficere non potest promissio Christi, nimirum contra Ecclesiam nunquam inferi portas esse prævalituras; et hic repetere oportet celebrem illam sententiam Origenis (in Matth. 16.): *Manifestum est, quod si prævalerent (portæ inferi) adversus petram, in qua fundata Ecclesia est, contra Ecclesiam etiam prævalerent.*

IX. Opponit etiam Febronius tritam illam objectionem adversariorum: totum non potest esse minus quam pars: papa est pars Ecclesiae; ergo Ecclesia, quæ totum est, et major papa. Respondent fautores papæ, et recte respondent, quod licet papa sit pars, est tamen pars principalis Ecclesiae, cum sit ejus caput; et cum sit caput, est totum, a quo omnia membra dependent. Corpus est capite, majus, sed corpus dependet a capite, dum a capite omnes vitales spiritus corpus accipit. In quantitate: ex major est pastore, sed in qualitate pastor major est grege. Rex est pars regni, nempe hominum qui regnum componunt; sed rex regniculis omnibus dominatur; et omnes sive dispensi, sive in corpore congregati, regnicoli regi subjiciuntur. Ecce in nihilum redaeta hæc magna adversariorum objectio: *Totum est majus parte.*

## CAPITULUM NONUM.

*Febronius plura asserit, quæ deinde non probat, imo a nobis probatur oppositum.*

I. Febronius asserit primo, quod convocatio conciliorum minime ad papam pertinet. Sed Pius II, in sua constitut. In minoribus, testatur: *nullum invenimus (concilium) fuisse ratum, quod stante romano indubitato præsule, absque ipsius auctoritate concenerit.* Cuinam credendum: pontifici an Febronio? Debet saltem ipse credere Incmaro, qui parum benevolus erga sedem apostolicam fuit et tamen sic confessus est: *Apostolicæ sedis jussione et imperiali convocatione semper olim (concilia) fieri solita.* (Epist. xxxiii. cap. 20.) Credere deberet S. Athanasio (prout legitur apud S. Gregorium) qui scripsit Patres concilii nicæni I, concorditer statuissc, nullum concilium sine pontificis auctoritate celebrandum: *Scimus in nicæna magna synodo ab omnibus concorditer esse roboratum, non debere absque pontificis romani sententia concilia celebrari.* Item in concilio chalcedonensi (act. 1.) declaratum fuit Dioscorum ab ecclesia Alexandriae jussu pontificis remotum fuisse, *quia (attende rationem) synodum ausus est facere sine auctoritate sedis apostolicæ, quod nunquam (nota) licuit, nunquam factum est.* Item de concilio ephesino (in epistola ejusdem, quæ incipit *Circa pietatem* etc.) legitur: *Hæc itaque etiam primus S. episcopus romanus Celestinus antequam colligeretur sanctissima synodus nunciavit.* Item in concilio nicæno II, sub Adriano I. reprobata fuit antecedens synodus cons-

constantinopolitana, eo quod sine papæ consensu congregata fuerat : *Quia non habuit (ut legitur act. 6.) cooperarium romanum pontificem, quemadmodum fieri in synodis debet.* Præterea episcopi ad imperatorem (epist. xxxii. in 3. par. cono. chalced.) sic scripserunt : *In chalcedonensium civitate multis episcopis convenientibus, per jussionem Leonis romani pontificis, qui vere caput est episcoporum etc.* Et in relatione ab ipso concilio ad papam missa (epist. 98.) dictum fuit : *Tu quidem sicut membris caput, præceras in iis qui tuum tenebant ordinem etc.* Præterea Pelagius II declaravit irritum quoddam concilium, quia factum sine assensu pontificio, ut habetur. (in can. multis v. dist. 17.) Ita pariter Julius papa ob eandem causam irritavit aliud concilium in Antiochia congregatum, ut refert Socrates. (hist. lib. ii. cap. 8.) Præterea Paschalis II, (ut habetur in cap. Significasti extra de elect.) scripsit : *Omnia concilia per romanæ Ecclesiæ auctoritatem facta sunt et robur acceperunt, et in eorum statutis romani pontificis pariter excipitur auctoritas.* Hocque rigore illius plenæ potestatis, quæ a Domino pontifici tradita est, ut concilium florentinum declaravit verbis illis : *Et ipsi in B. Petro regendi Ecclesiam a D. N. Jesu Christo plenam potestatem traditam esse; quemadmodum etiam in gestis conciliorum et in sacris canonibus continetur.*

II. Sed clamat Febronius, dicens quod in octo primis conciliis generalibus et præsertim quatuor constantinopolitanis, pontifices nullam habuerunt partem. Sed factum probatur oppositum; nam primum concilium Constantinopolis celebratum sub Theodosio seniori imperatore in tantum potuit dici œcumenicum, in quantum a S. Damaso ut tale fuit declaratum : in eo enim concilio nullus occidentalium episcoporum intervenit. Ultra quamquod plura adsunt

documenta, quibus probatur concilium illud auctoritate pontificis fuisse convocatum; Theodoretus enim (lib. v. cap. 9.) refert epistolam Patrum ejusdem concilii ad S. Damasum, ubi scripserunt: *Et nos ut propria membra congregasti per litteras Dei amantissimi imperatoris.* Item in synodo VI, (actione 18.) sic legitur: *Maximus Theodosius imperator et Damasus fidei adamus obstiterant Macelonio.*

III. Asserit secundo Febronius, (cap. vi. §. 6.) quod nullus pontificum ausus est discutere definitiones conciliorum pro generalibus habitorum; sed contra pontifices suas definitiones ad concilia trans mittebant, ut ab illis confirmarentur. At pœnitus in utroque errat. Constat enim quod in primis Ecclesiæ seculis hæreses, quæ iis temporibus pullulaverant, pontifices damnarunt et ipsorum damnationibus omnes fideles acquiescere; idque accidit, ut alibi notavimus, quoad hæreses nicolaitarum, ebionistarum, marcionistarum, cerdionistarum, novatianarum, valentinianarum, appellianistarum, tertullianistarum, herinogenistarum et aliorum. Id testatur S. Augustinus (lib. iv. contra duas epist. Pelag. cap. 12.) ubi reprobans qui dicebant omnino concilia esse necessaria ad hæreses damnandas, scribit: *Quasi nulla hæresis aliquando, nisi synodi congregatione damnata sit; cum potius rarissimæ inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis extiterit.* Insuper id testatus est etiam concilium romanum œcumenicum anno 869 sub Adriano II, ubi (in actione 3.) dictum fuit: *Retro olimque semper cum hæreses et scelera pullularent, noxias illas turbas et zizania apostolicæ sedis romanæ successores extirparunt.* Et adhuc in subsequentibus seculis plures aliæ hæreses a pontificibus sine concilio proscriptæ fuerunt, nempe Jo-

viniani, Priscilliani, Pelagii, Vigilantii, Berengarii, Giiherti, Porretani, et ultimo Baji et Jansenii.

IV. Respondemus præterea, quod licet in sequentibus seculis pontifices curaverint, quasdam eorum damnationes a conciliis œcumenicis confirmari, hujusmodi tamen confirmationes non quidem a pontificibus requisitæ fuerunt, ut ipsorum definitiones vim obligandi adipiscerent, uti vult supponere Febronius, sed ut iudicium solemnius redderetur : item, ut episcopi res in concilio discutiendo, plenius de veritatibus fidei instruerentur, et sic melius postea suas dioceses instruerent : item, ut sic ora occluderentur incredulorum, qui cum a solis pontificibus condemnantur, solent eos iuculpare vel de ignorantia, vel de omissa de' ita quæstionis discussione : ut demum populi ad se tuendos a seductoribus cautiores fierent. Hæc sunt veræ causæ, ob quas pontifices, postquam errores damnauerunt, curarunt, ut etiam a conciliis damnarentur. Ac ideo Zosimus papa ad episcopos carthaginenses (ut refert Baronius anno cdxviii. num. 5.) scripsit : *Quamvis Patrum traditio apostolicæ sedi auctoritatem tantam tribuerit, ut de ejus iudicio disceptare nullus auderet, idque per canones semper servaverit; tamen, cum tantum nobis esset auctoritatis, ut nullus de nostra possit retractare sententia, nihil egimus quod non ad vestram notitiam ultro referimus : non quia (notetur) quid deberet fieri nesciremus, aut faceremus aliquid quod contra utilitatem Ecclesiæ veniens displiceret, sed pariter vobiscum volumus habere tractatum.*

V. Ceterum pontifices post suas definitiones minime quidem conciliorum confirmationes expectabant, ut illæ firmæ et irrefragabiles evaderent; sed ipsi conciliis normam præscribebant, quomodo ab eis decreta formanda fuissent. In causa Nestorii ab initio

S. Cyrillus Alexandrinus, qui principaliter operam dedit ut error Nestorii proscriberetur, scripsit pontifici Celestino : *Digneris quid hic sentias præscribere... Porro tuæ integritatis mens, et super hac re sententia piissimis totius Orientis antistitibus perspicue per litteras exponi debet : nam, cupientibus illis ansam dabimus, ut omnes uno animo in una sententia persistent.* En quomodo existimabat S. Cyrillus, quod Celestini sententiæ omnes episcopi acquiescerent. In actis autem concilii ephesini (ut refert idem Febronius cap. v. §. 4.) habetur quod Celestinus ad S. Cyrillum Alexandrinum sic scripsit : *Auctoritate igitur tecum nostræ sedis adscita, vice nostra usus, hanc exequeris destricto rigore sententiam, ut infra decem dies (Nestorius) pravas prædicationes suas contemnet etc. Eadem scripsimus ad S. fratres et coepiscopos nostros, Joannem Rufum etc., ut nota sit de eo nostra, imo Christi divina sententia.* Scripsit etiam (ut habetur act. 2.) ad Patres concilii : *Dixerimus pro nostra sollicitudine S. fratres (legatos)..., qui iis quæ aguntur intersint, et quæ a nobis ante statuta sunt exequantur.* Scripsit insimul ad suos legatos : *Auctoritatem sedis apostolicæ custodiri debere mandamus, siquidem et instructiones quæ vobis traditæ sunt, hæc loquuntur.* (Apud Balut. in nov. collect. concil.) Quapropter Patres in prolatione sententiæ contra Nestorium dixerunt : *Coacti per sacros canones, et epistolam S. Patris nostri et comministri Celestini, romanæ Ecclesiæ episcopi et lacrymis perfusi, ad lugubrem hanc sententiam necessario venimus etc.* Sed dicitur ibi *coacti per canones*; ergo non per solam epistolam Celestini? Equidem, quia pontifices dubia fidei non desuunt pro suo libito, sed juxta scripturas sacras et canones præcedentium conciliorum vel pontificum.

VI. Accedit quod Arcadius, unus ex legatis, hæc protulit : *Nos secuti sanctiones ab initio traditas etc., nec*

*non secuti formam Celestini S. papæ etc., cognoscat Nestorius se dignitate exutum etc.* Accedit quod post sententiam latam a concilio contra Nestorium pervenit ad Chalcedoniam Philippus, alter legatus papæ, qui post exactam inquisitionem rerum gestarum, omnia exequuta juxta papæ sententiam invenit, et tunc Philippus et alii legati acta concilii confirmaverunt. Id Febronius advertere debebat, dum scripsit (cap. vi. §. 6.) esse inauditum, pontifices unquam ad examen revocasse gesta ab aliquo concilio generali. Claudat os Febronii saltem P. Natalis Alexander, suus carissimus socius, qui (diss. vii. sec. 5. quæst. 1.) scripsit: *Ephesino concilio præfuit Celestinus per legatos; maxima ratio habitu fuit ipsius sententiæ ab eo latæ, ad eamque Patres decretum ac sententiam suam exegerunt, ut ex illius auctoritate sacrum illud concilium factum intelligatur ac dicatur.* Et antea scripsit etiam Gennadius (de scrip. Eccl. c. 54.): *Celestinum decreta synodi contra Nestorium dictasse etc.*

VII. Præterea S. Leo in sua epistola ad Patres concilii chalcedonensis scripsit: *Fratres carissimi, rejecta penitus audacia disputandi contra fidem divinitus inspiratam, non licet defendi quod non licet credi, cum secundam evangelicas veritates... apostolicamque doctrinam, lucidissime per litteras quas ad B. M. Flavianum misimus fuerit declaratum quæ sit de sacramento incarnationis D. N. pia et sincera confessio.*

VIII. Præterea in eodem concilio chalcedonensi (cujus nimis injuste unus ex adversariis, auctor instructionum etc. cap. 25, dubitat an fuerit œcumenicum) Patres dixerunt: *Beatissimi papæ urbis Romæ, quæ est caput omnium Ecclesiarum, præcepto habemus... hoc nos observare necesse est.* Atque (in actione 3.) prius jam dixerant: *Sanctissimus archiepiscopus Romæ Leo per præ-*



*sentem S. synodum una cum B. Petro, qui est petra et cre-  
pido Ecclesie catholice et recte fidei fundamentum, nuda-  
rit eum (Dioscorum) episcopatu etc. Et ut legitur in  
actis ejusdem concilii (vide act. 1. 3 et 16.) expresse  
confessi sunt Patres : Imperari sibi a pontifice romano le-  
gesque dari, et fidei formam prescribi potuerunt et parent.  
Quid clarius? Demum, post extensa decreta illorum  
confirmationem exostulantes, sic pontificem obse-  
crarunt : Rogamus igitur, et tuis decretis nostrum honora  
judicium ; et sicut nos capiti in bonis adjecimus consonan-  
tiam, sic et summitas tua filiis quod decet adimpleat. Ecce  
quam diverse loquuntur concilia de pontifice romano  
quam Febronius, qui papam fere omni ejus auctori-  
tate querit expoliare, Scripsit postea S. Gelasius papa,  
(opusc. de anathem.) loquens de concilio chalcedo-  
nensi : Cognoscant igitur illud secundum sacras scriptu-  
ras, traditionemque conciliorum pro fide catholica, pro qua  
hanc fieri formam sedes apostolica delegavit factamque fir-  
mavit, a tota Ecclesia indubitanter admitti; alia autem,  
quam apostolica sedes nullatenus delegavit, mox a vicariis  
sedis apostolice contradicta.*

IX. Præterea in quodam concilio constantinopoli-  
tano II, a Patribus dictum fuit : *Nos apostolicam sedem  
sequimur et ipsius communicatores, communicatores habe-  
mus, et condemnatos ab ipsa et nos condemnamus. Item  
quoad hoc concilium, quanvis Vigilus papa fuerit  
prius diversæ sententiæ, tamen cum postea res cla-  
rius fuerint patefactæ, ipse condidit celebre illud de-  
cretum, appellatum Constitutum Vigilii, de tribus  
capitulis, ubi dixit : Statuimus nulli scire contrarium  
proferre his quæ præsentibus statuimus Constituto, aut ali-  
quam post præsentem definitionem movere quæstionem. Et  
inde ipse Vigilus concilium confirmavit, ut probant  
Petrus de Marca, Evagrius (lib. iv. cap. 37.), ac ipse*

Photius, quamvis acerrimus hostis Ecclesiæ romanæ (lib. de sept. synodis); atque etiam in synodo VI, (in Proshon. ad Constant. Pogonat. imp.) de tali confirmatione mentio fit.

X. Præterea S. Agatho papa, loquens de Patribus synodi constantinopolitanæ III, contra monothelitas, ad Augustos scripsit : *Nihil profecto præsumant augere, minuere vel mutare, sed traditionem hujus apostolicæ sedis, ut a prædecessoribus pontificibus institutæ est enarrare. Hæc apostolica ejus Ecclesia nunquam a via veritatis deflexa est; cujus auctoritatem, utpote apostolorum principis, semper Christi Ecclesia, et universales synodi fideliter amplectentes, in cunctis secutæ sunt etc.* Nota verba, *fideliter amplectentes.* Cum hæc epistola Agathonis perlecta fuerit a Patribus synodi, ipsi ad pontificem sic scripserunt : *Itaque tibi, ut primæ sedis antistiti universalis Ecclesiæ quid agendum sit relinquimus, stantes super firmam fidei petram libenter, perlectis veræ confessionis litteris a vestra paterna beatitudine ad piissimum imperatorem missis, quas a summo apostolorum vertice divine præscriptas agnoscimus, per quas exortam nuper multiplicis erroris hæreticam sectam depulimus.* Pontifex autem, in epistola missa ad Patres concilii, expressit id quod ipse definierat, quodque ab eis pro certo et immutabili tenendum erat, dicens mittere eis personas, *quæ omnium nostrum suggestionem, in qua et apostolicæ nostræ fidei confessionem prælibavimus, afferre debeant; non tamen (perpendantur sequentia verba) tanquam de incertis contendere, sed ut certa atque immutabilia compendiosa definitione proficere; simpliciter observantes, ut hæc eadem omnibus prædicari atque apud omnes obtinere jubeatis.* Hæc epistola fuit quidem a Patribus accepta; unde ipsi, post celebratam synodum, sic pontifici rescripserunt : *Quæ in uno quoque negotio sunt pertractata ad vestram bea-*

*itudinem mittuntur : ac intelligetis a vicariis S. vestrae... , qui recte ac probe ex vestra disciplina in primo fidei capitulo una nobiscum decertarunt. Sic nos sancto Spiritu illustrati, vestraque instituti doctrina, infecta dogmata impietatis depulimus etc. Et (in actione 16.) dixerant : Per Agathonem Petrus loquebatur.*

XI. Præterea in concilio constantinopolitano IV, (sess. 5.) Patres dixerunt : *Neque nos sane novam de illo iudicii sententiam ferimus, sed jam olim a S. papa Nicolao pronunciatam, quam (notetur) nequaquam possumus immutare. Et (in can 2) dictum fuit : Papam Nicolaum tanquam organum sancti Spiritus habentes etc. En quomodo pontifices non ipsi a conciliorum decretis pendebant, sed ipsi conciliis normam rerum decernendarum præscribebant. Sed quod magis urget est libellus, sive formula a legatis præsentata Patribus concilii, ut ab eis subscriberetur; ibi sic dicebatur : Quia non potest D. N. Jesu Christi prætermitti sententia : Tu es Petrus, et super hanc petram etc. Hæc quæ dicta sunt probantur effectibus, quia in sede apostolica immaculata est semper catholica, servata religio et sancta doctrina. Ab hujus ergo fide atque doctrina separari minime cupientes, et Patrum, et præcipue S. sedis præsulum sequentes in omnibus constituta, anathematizamus omnes hæreses simul cum inonomachis. P. Natalis Alexander non reuit fieri (diss. III. sec. 9. §. 13.) hunc libellum magnificentum esse argumentum de suprema pontificis potestate; etenim libellus, sive formula illa in concilio lecta fuit et una voce laudata, ac subscriptione approbata; exceptis duobus episcopis, qui in tertia actione a concilio expulsi fuere, quia subscribere noluerunt. Præterea in synodo romana, celebrata sub Martino I, anno 649 contra monothelitas, refertur epistola concilii africanæ ad papam Theodorum, ubi sic dictum*

fuit : *Antiquis regulis sancitum est, ut quidquid quamvis in remotis ageretur provinciis, non prius tractandum, nisi ad notitiam almæ sedis vestræ fuisset deductum, ut hujus auctoritate, juxta quæ fuisset, pronuntiatio firmaretur; indeque sumerent ceteræ Ecclesiæ velut de natali fonte prædicationis exordium, et per diversas totius mundi regiones puritatis incorruptæ manarent fidei sacramenta salutis. Hæc habentur apud ipsum Febronium. (cap. v. §. 4. num. 1. circa fin.)*

XII. Sed cur, iustat Febronius, res a pontifice definitæ iterum in conciliis discutiebantur, nisi quia sine conciliorum iudicio pontificiæ definitiones satis firmæ non erant, nec vim obligandi habebant? Nequaquam: discutiebantur, respondeo, quia sic ipsemet pontifices optabant ac præcipiebant, non quidem ut veritas circa res definitas quænam esset inveniretur, sed ut illa jam inventa magis claresceret, et apud omnes manifestaretur. Etiam scholæ dogmata jam ab Ecclesia definita ad examen revocant non quidem ad veritatem inquirendam, sed ad illam amplius illustrandam et patefaciendam; sicque agebatur per concilia; sed pontifices, ut niox supra vidimus, eodem tempore præcise jubebant, in concilio circa decreta ab ipsis edita nihil immutari, sed omnia statui juxta instructiones, quas ipsi præmiserant. Et si aliquando concilia aliquid de novo decreverint, quod a papa non adhuc statutum fuerat, confirmationem de omnibus a pontifice postulabant.

XIII. Febronius (cap. vi. §. 5.) probare conatur, decreta conciliorum generalium nunquam indignisse confirmatione pontificis. At oppositum multis evidenter demonstrator. Scripsit S. Damasus papa ad Patres concilii africani (epist. 2.) : *Nulla episcoporum numero decreta firmari, quibus romanus pontifex assensum non*

*præbuit; et hujus ante omnia expectandam sententiam esse; nec ulli unquam legi, quæ non sunt fulta apostolica auctoritate. Et in facto usque a concilio nicæno I, id observatum fuit, ut refertur in synodo romana sub Felice III, ubi dictum fuit: Tercenti decem et octo S. Patres apud Nicæam congregati confirmaticnem rerum atque auctoritatem S. romanæ Ecclesiæ detulerunt. Epistola synodi rom. (ad cler. et mon. Orient. extat in nov. coll. conc. tom. 7.) et Bayl (in sua sum. concil.) refert verba epistolæ, quam Patres ad papam Sylvestrum miserunt, nimirum: Nunc itaque ad vestræ sedis argumentum accurrimus roborari... Quidquid autem constituimus in concilio nicæno, vestri oris consortio confirmetur. Et S. Sylvester altera sua epistola respondit: Gaudeo promptam etc., nam et confirmo etc.*

XIV. Patres concilii chalcedonensis ad S. Leonem scripserunt: *Rogamus igitur, et tuis decretis nostrum honora judicium. Utque refert Cabassutius (in not. Eccles. pag. 16.), S. Leo sic respondit: Ut nutu divino gubernati omnem vobis gestorum vim insinuavimus ad nostræ sinceritatis comprabationem, atque ad eorum quæ gesta sunt, confirmationem. Pariter Patres concilii constantinopolitani IV, scripserunt ad Adrianum papam: Igitur libenter oppido, et gratanter imitatrice Dei sanctitate vestra omnium nostrum contentum, et universalis hujus atque catholicæ synodi consensum et consonantiam recipiente prædica ei magis ac magis veluti propriam; et sollicitus (nota) confirma evangelicis præceptionibus et admonitionibus vestris, ut per sapientissimum magisterium vestrum etiam aliis universis Ecclesiasticis personis et suscipiatur veritatis verbum et justitiæ decretum. Pariter synodus constantiensis confirmari debuit a Martino V, ac tridentina a Pio IV, juxta petitionem, quæ legitur ibi (sess. 25. de ref. in fin.) postquam pium concilium*

confirmavit per bullam *Benedictus Deus*, et ejus omnibus fidelibus observantiam præcepit his verbis : *Cum autem ipsa S. synodus pro sua erga sedem apostolicam reverentia antiquorum etiam conciliorum (nota) vestigiis inhærens, decretorum suorum omnium confirmationem a nobis petierit... , illa omnia et singula auctoritate apostolica hodie confirmavimus, et ab omnibus Christi fidelibus servanda esse decrevimus.* Idem quippe peractum fuit ab aliis conciliis. Refert Socrates (lib. II. cap. 13.) canonem ecclesiasticum, quo generaliter statutum fuerat, *Ne decreta aliqua absque sententia episcopi romani in Ecclesia sanciantur.* Idemque declaravit S. Gelasius I, per constitutionem, *Valde etc.* (quæ legitur tom. I. bullar. const. 1. §. 6.), ubi loquens de sede romana dixit : *Quæ et unamquamque synodum sua auctoritate confirmat.* Atque (in §. 15.) de hoc rationem adducit : *Quoniam sicut id, quod prima sedes non probaverit, constare non potuit, sic quod illa censuit judicandum, Ecclesia tota suscipit.*

XV. Hinc S. Thomas scripsit : *Cujus (pontificis) auctoritate synodus congregari potest, et a quo sententia synodi confirmatur.* (Opusc. contr. impug. relig. c. 4.) Hæcque veritas negari non potuit ab uno maximorum impugnatorum pontificiæ potestatis, qualis fuit Petrus de Marca, in suo libro *de Concordia etc.* (lib. v. cap. 7. num. 1.) Et P. Natalis Alexander (his. eccl. tom. XIX. pag. 744. primæ edit.), loquens de pontifice, non renuit scribere quod in conciliis eo auctore omnia decernuntur. Et (pag. 778.) scripsit : *Dei providentia et Spiritus sancti assistentia hactenus effecerunt, ut romani pontifices bene gesta concilia approbarent, et male gesta rescinderent.* Hæc verba in ore P. Natalis, qui strenue enititur potestatem conciliorum exaltare, et auctoritatem papæ deprimere, valde magni sunt ponderis.

XVI. Præterea Febronius pluribus in locis sui libri

contendit adstruere, bene posse appellari a papa ad concilium generale, non autem a concilio ad papam; sed oppositum etiam multis evidenter probatur. Id declaravit concilium sardicense, quod ut scribit Sulpitius (hist. lib. 2.) ab omni orbe convocatum fuit; unde a Socrate (lib. II. cap. 16.) non immerito œcumenicum appellatur, cum in ipsum convenerint legati Julii I, et tercenti episcopi ab omnibus terræ partibus, ab Italia, Gallia, Hispaniis, Britannia, Africa, Ægypto, Syria, Thracia, Hungaria et ab aliis regnis, ut S. Athanasius enarrat, in sua secunda apologia. In canone IV hujus concilii dictum fuit : *Cum aliquis episcopus depositus fuerit eorum episcoporum judicio, qui in vicinis commorantur locis et proclamaverit agendi sibi negotium Romæ, alter episcopus in eadem cathedra (post appellationem ejus, qui videtur esse depositus) non ordinetur, nisi causa fuerit judicio episcopi romani determinata.* Atque in canone VII dictum fuit : *Si aliquis episcopus judicatus fuerit, ut putet se bonam causam habere, ut iterum judicium renovetur etc. scribatur... romano episcopo; et si judicaverit renovandum esse judicium, renovetur et det iudices etc.* Adverte, si judicaverit renovandum esse judicium renovetur. Hic canon, scribit P. Natalis Alexander (diss. xxviii. sec. 4. prop. 2.), satis ostendit papam non tantum jus habere revidendi causas, ut vult Febronius (cap. v. §. 6.), sed etiam judicandi appellationes. Eodemque loco (prop. 1.) P. Natalis probat Petrum et ejus successores recepisse hanc potestatem, non a concilio (ut etiam contendit Febronius), sed a Christo in sequela sui primatus; unde infertur concilium sardicense non jam instituisse, sed confirmasse hoc privilegium pontificis. Et deinde idem P. Natalis plurima exempla appellacionum ad pontifices refert.

XVII. S. Thomas (de potest. quæst. x. art. 4.

ad 13.) scribit ex conciliis chalcedonensi et ephesino haberi, quod a concilio appellari potest ad papam, sed non a papa ad concilium : *Ex gestis chalcedonensis concilii habetur primo, quod sententia synodi a papa confirmatur; secundo, quod a synodo appellatur ad papam; tertio, quod a papa ad synodum non appellatur, ut habetur ex gestis concilii ephesini.* Idem jampridem scripsit etiam Gelasius papa in sua epistola ad Faustum (quæ legitur apud Gratianum can. Ipsi xix. q. 3.), dicens eosdem canones statuisse quod appellationes totius Ecclesiæ ad sedem romanam deferantur, a qua postmodum nulla superest appellatio : *Ipsi sunt canones, qui appellationes totius Ecclesiæ ad hujus sedis examen voluere deferri; ab ipsa vero nusquam prorsus appellari debere sanxerunt.* Et in epistola missa ab eodem Gelasio ad episcopos Dardaniæ (de cujus authenticitate testantur Facundus Ermeniensis (lib. v. cap. 4.) ac Ballerini) (diss. de antiq. coll. can.) et habetur (in can. Cuncta xvii. caus. 9. q. 3.) dixit : *Cuncta per mundum novit Ecclesia, quod sacrosancta romana Ecclesia fas de omnibus habeat judicandi; neque cuiquam de ejus licet judicare judicio, si quidem ad illam de qualibet mundi parte appellandum est ab illa autem nemo est appellare permiscus.* Et de hoc in eadem epistola tria refert exempla : 1° Athanasii, qui injuste accusatus fuit, deinde a Julio papa tanquam innocens absolutus; unde ipse Julius (ep. iv. ad Orientales) scripsit : *Cum igitur istiusmodi allegarentur, et tot testes pro Athanasio starent, et ipse tam justa pro se afferret, quid, quæso, non oportuit facere? An non quod Ecclesiastici canonis est? hominemque proinde non condemnaremus, sed potius exciperemus eumque pro episcopo, quematmodum est haberemus?* Et deinde : *An ignoratis hanc esse consuetudinem, ut primum nobis scribatur? et hinc quod justum est decernatur?* 2° Chrysostomi, qui



prius damnatus in duobus conciliis opera Theophili episcopi Alexandrini, sed postea a papa Innocentio I, absolutus, ut eruitur a Theodoro; (lib. v. cap. 34.) 3<sup>o</sup> Flaviani, qui pariter damnatus in concilio ephesino II, *latrocinio* appellato, ad S. Leonem papam appellavit, ut constat ex ejusdem Leonis epistola, ubi legitur : *Quia et nostri fideliter reclamant, et eidem libellum appellationis Flavianus episcopus dedit* etc. At in co libello Flavianus non jam ad concilium appellavit, ut asserit Febronius, sed ad pontificem ut legitur in libello : *Causa eget solummodo vestro solatio, atque defensione, qua debeatis consensu proprio ad pacem cuncta perducere; sic enim hæreses et turbæ, quæ propter eum factæ sunt, facillime destruentur, Deo cooperante, per vestras sanctissimas litteras; removebitur autem et concilium, quod fieri divulgatur.* Item refert Sozomenus (hist. lib. III. cap. 7.) causas quinque aliorum episcoporum judicatas fuisse a pontificibus, a quibus illi tanquam innocentes ad proprias ecclesias restituti fuerunt. Insuper Christianus Lupus in quadam sua dissertatione ostendit, jus hoc appellationum in romana sede esse divinum, idque pluribus exemplis ostendit.

XVIII. Respectu autem ad appellationes a papa ad futurum concilium, observat Petrus de Marca (lib. IV. cap. 17. num. 1.) hujusmodi appellationes fuisse novas : *Novam dixi, quia nunquam in Ecclesia fuit provocatio a papa ad concilium, licet aliquando remedium quodam extraordinario, sedis apostolicæ judicium in majori synodo instauratum fuerit. Aliquando tamen ad procurandam Ecclesiæ tranquillitatem, imperatorum rescripto apostolicæ sedis judicium in majore synodo instaurari contigit, in qua per legatos romanus episcopus intererat.* Sed hæc revera non erat propria appellatio; cum enim appellatio produ-

citur, intervenire non debeat iudices, a quibus appellatum est.

XIX. Afferit Febronius factum Innocentii III, qui cum a Philippo Augusto, Galliarum rege, requisitus fuisset ad dispensandum in dissolutione matrimonii cum Ingeburge, pontifex respondit: *Si super hoc absque generalis deliberationis concilii determinare aliquid tentaremus, præter dixiram offensam quam ex hoc præsemus incurrere, forsitan ordinis et officii nobis periculum immineret.* Ex hoc Febronius et alii adversarii inferunt quod Innocentius verbis illis concilio se subiecit, aut saltem quod confessus sit posse depoui a concilio, si in tali matrimonio contra legem divinam dispensasset. Sed hæc illatio valde irrationabilis est; nam respondetur non esse dubium quod si papa esset hæreticus declaratus, sicut ille qui publico aliquam doctrinam legi divinæ oppositam definiret, posset a concilio non quidem depoui, sed tanquam hæreticus a pontificatu declarari lapsus; et hoc erat periculum indicatum ab Innocentio, ne privaretur *ordine et officio*, quapropter ipse prius in eadem epistola scripserat, non audere hoc punctum desirire contra evangelium, ubi dicitur: *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* Sed quia periculum erat valde remotum, et contra pontifex quærebat quædam apparenti excusatione se liberare ab instantibus petitionibus regis ad dispensandum, ideo illa obscura et dubiosa verba scripsit, *forsitan ordinis et officii nobis periculum immineret.* Ceterum verbis illis quippe Innocentius non intellixit asserere, papam subesse concilio, dum ipsemet Innocentius (in cap. Innotuit. de elect.), declaravit potestatem pontificis non posse a concilii potestate limitari, sic dicens: *Quamvis autem canon (scilicet tertius) lateranensis concilii ab Alexandro prædecessore nostro editus non legitime genitos adeo perse-*

quatur, quod electionem talium innuit nullam esse; nobis tamen per eum adempta non fuit dispensandi facultas..., cum non habeat imperium (nota) par in parem. Et advertatur hic ab Innocentio canonem illum concilii vocari canonem a papa *Alexandro* statutum, et cur? quia sciebat Innocentius, omnes conciliorum canones ab auctoritate pontificis robur accipere.

XX. Sed omissis aliis, quæ respectu ad hujusmodi appellationes a papa ad futurum concilium adduci possent, notandum quod in conventu mantuano anno 1461 congregato adversus Dioterum, archiepiscopum moguntinum, qui ad futurum concilium appellaverat Ridolphus, papæ internuntius, qui ibi intervenit, sic Dioterum exprobat: *Quem appellasti judicem? Futurum concilium dicis appellari. Et ubi est futurum concilium? ubi sedet? ubi tribunal ejus requirimus? Is iudex appellatur, qui nusquam reperitur?* In eodem autem conventu lex edita fuit, quæ appellantis ad futurum concilium eandem irrogat pœnam qua fautores hæreticorum plectuntur. Unde Dioterus postea suam appellationem revocavit. S. Antoninus (part. XIII. tit. 2. §. 3. cap. 3.) offert rationem propter quam nequit a papa ad concilium appellari: *Quia Ecclesia habet unitatem ex unitate capitis; unde (Jo. 10.) dicit Christus: Fiet unum ovile, et unus pastor. Si licitum esset appellare a papa, papa non esset caput, sed essent duo capita.* Pauca verba, sed rei substantiam mirabiliter explicant. Ac proinde idem S. Antoninus (part. III. tit. 23. cap. 3. §. 3.) non dubitavit sic scribere: *Sed nec ad concilium generale a papa appellari potest, quia papa est omni concilio superior; nec robur habet quidquid agitur, nisi auctoritate romani pontificis roboretur et confirmetur. Sentire ergo quod a papa ad concilium appellari possit, hæ-*

*reticum est. Cardinalis Bellarminus scribit quod saltem qui contrarium sentiunt, a temeritate magna excusari non possent. P. Joannis Laurentius Berti scribit : Quorumdam sententia de appellatione a sententia pontificum ad concilia, et de infallibilitate romanæ sedis dependenter ab aliorum episcoporum appellatione, licet tanta animositate, et argumentorum apparatu a nonnullis prepugnetur, falsissima est. (De theol. discip. lib. 17.)*

XXI. Additur, quod Pius II. in sua constitutione *Execrabilis*, adversus appellantes ad concilium excommunicationem indixit his verbis : *Nemo audeat a sententiis nostris ac successorum nostrorum appellationem interponere. Si quis autem contra fecerit..... ipso facto sententiam execrationis incurrat, a qua nisi per romanum pontificem absolvi possit etc.* Hæc autem constitutio confirmata fuit a Sixto IV. anno 1483, alia constitutione, in qua Sixtus dixit : quod Pius suus prædecessor appellationes hujusmodi irritas, sacrilegas et hæreticas esse declaravit. Scribitque Odericus Raynaldus (annal. eccl. anno 1483. num. 25.), Ludovicum Galliæ regem hanc Sixti constitutionem acceptasse, et præcepisse in regno publicari; de qua publicatione deinde pontifex peculiari epistola ipsi gratiæ egit. Omitto alia, quæ super hac re addere possem; tantum dico quod magnum animum habere deberet, qui vellet despiciere excommunicationem hanc, quæ adversus appellantes ad futurum concilium a duobus pontificibus publicata fuit; ad licite appellandum opus esset, ut ipse de præeminentia concilii supra papam tantam certitudinem haberet, quæ certum cum redderet, non posse papam transgressores excommunicationi subicere; sed hanc certitudinem nescio ex dictis in hac opella quomodo haberi possit, dum ipsimet adversarii fatentur eorum sententiam de superioritate concilii

non esse plus quam meram opinionem. Fertur P. Natalem Alexandrum in sua decrepita ætate hunc habuisse animum appellandi ad concilium; sed gratias Deo ipse referat, quod ante mortem suam appellationem retractavit, alioquin suæ æternæ salutis non magnam spem reliquisset.

XXI. Plura alia hic possem adjicere, sed nolo esse prolixior; ab initio enim duo mihi proposui, primo ut hæc opella esset brevis, ut sic facile et libenter ab aliis perlegi posset: secundo, ut tantum illa duo principaliter probarem nimirum pontificem romanum super universam Ecclesiam supremam seu plenam habere potestatem, ejusque judicia in rebus fidei esse infallibilia. Atque hæc sat explore jam probasse existimo, ex ipsarum synodorum generalium dictis, et S. Patrum sententiis. Mihi permittatur ideo, pro conclusione hujus libelli, prædictas synodorum et Patrum auctoritates concinnatas hic conjunctim repetere. Concilia quippe videntur supremam auctoritatem papæ, ejusque infallibilitatem luculentius declarare non valuisse. In concilio enim nicæno I, dictum fuit: *Cui (pontifici) data est potestas, ut qui sit vicarius Christi super cunctos populos et cunctam Ecclesiam christianam.* In concilio chalcedonensi dictum fuit: *Omnia ab eo (scil. Nicolao papa) teneantur tanquam a vicario apostolici throni.* In concilio lateranensi III, dictum fuit: *A romana Ecclesia non potest recursus ad superiorem haberi.* In concilio constantinopolitano II, loquendo de sententia pontificis, dictum fuit: *Neque nos novam sententiam ferimus, sed jam olim a papa Nicolao pronuntiatam, quam nequaquam possumus immutare.... sequentes in omnibus apostolicam sedem, in qua est integra et vera christianæ religionis soliditas.* In concilio lugdunensi II, dictum fuit: *Romana Ecclesia summum et plenum principatum super*

*universam Ecclesiam obtinet, cum potestatis plenitudine. Ac deinde : Si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent iudicio definiri. In concilio viennensi, Clemens V, loquens de quæstionibus fidei, dixit : Ad quam (scilicet ad sedem apostolicam) duntaxat hæc declarare pertinet, sacro approbante concilio declaramus etc. In concilio Constantiensi damnata fuit propositio Joannis Wiclefi : Non est de necessitate salutis credere, romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias. Ergo, credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias, est de necessitate salutis. In concilio Florentino dictum fuit : Definimus romanum pontificem totius Ecclesiæ caput, patrem ac doctorem existere, et ipsi in B. Petro regendi Ecclesiam a Jesu Christo plenam potestatem traditam esse. In concilio lateranensi V, dictum fuit : Solum romanum pontificem, tanquam super omnia concilia auctoritatem habentem conciliorum indicendorum, transferendorum, ac dissolvendorum plenum jus et potestatem habere, nedum ex sacra scriptura dictis Patrum, sed propria eorundem conciliorum confessione constat. Demum in concilio Tridentino dictum fuit : Pontifices maximi pro suprema potestate sibi in universa Ecclesia tradita etc. Dicere autem quod papa habet quidem supremam potestatem, sed concilio generali subjectam non est explicare, sed omnino sensum et proprietatem verborum detorquere et corrumpere ; suprema enim potestas est illa, quæ nec superiorem, nec æqualem habet.*

XXII. Idem quod docent concilia, confirmant testimonia primorum S. Patrum, quorum dicta jam retulimus (cap. 5.) Hic aliqua eorum concinnamus. S. Ignatius martyr romanam Ecclesiam appellat *castissimam, Spiritu sancto plenam*. In alio loco dixit : *Qui non obedit (romanis pontificibus) atheus et impius est.*

S. Irenæus scripsit : *Omnes a romana Ecclesia necesse est ut pendeant, tanquam a fonte et capite. Ac deinde : Ad hanc Ecclesiam necesse est omnem continere Ecclesiam; in qua semper conservata est ea quæ ab apostolis est traditio.*

S. Hieronymus scripsit ad S. Damasum : *Beatitudini tuæ id est cathedræ Petri consocior.... quicumque extra hanc domum agnum comederit, profanus est. Quicumque tecum non colligit, spargit : hoc est qui Christi non est, Antichristi est.* Præterea S. Hieronymus protulit magnam illam sententiam pluries adductam, quod si non detur papæ potestas super omnes eminentis salus in Ecclesia non erit propter schismata, quæ aliter evitari nequeunt : *Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet, cui si non exors quædam, et ab omnibus eminentis detur potestas, tot in Ecclesia efficiuntur schismata, quot sacerdotes.* S. Cyprianus in uno loco scribit : *Qui Petri cathedram deserit, in Ecclesia non est.* In alio loco : *Una Ecclesia, et cathedra una super Petrum Domini voce fundata.... quisquis alibi collegerit, spargit.* In alio scribit : *Neque aliunde hæreses abortivæ sunt, quam inde quod non unus sacerdos in Ecclesia judex vice Christi cogitatur.* S. Athanasius scribit : *Romana Ecclesia semper conservat veram de Deo sententiam.* S. Gregorius Nazianzenus scribit : *Vetus Roma ab antiquis temporibus habet rectam fidem, sicut quæ toti orbi præsidet.* S. Optatus Milevitanus : *Jam schismaticus esset, qui contra singularem cathedram (Petri) alteram collocaret.* S. Cyrillus scribit : *Petro ejusque successoribus suprema Ecclesiæ nullique alteri, est commissa cura.* S. Augustinus scribit : *In romana Ecclesia semper apostolicæ cathedræ viguit principatus.* In alio loco, loquens de sede romana, scribit : *Numerate sacerdotes vel ab ipsa sede Petri, ipsa est petra quam non vincunt superbæ inferorum portæ.* In alio loco scribit : *In verbis apostolicæ sedis tam certa est catholica fides, ut nefas*

*sit de illa dubitare. S. Hylarius scribit : Tanta ei religio fuit pro humani generis salute patiendi, ut Petrum primum Ecclesiae fundamentum, et in terreno iudicio iudicem caeli nuncuparet. Ven. Beda scripsit : Specialiter Petrus claves et principatum iudicialis potestatis accepit, ut omnes intelligant, quia quicumque ab unitate societatis illius se segregant, non possint januam regni caelestis ingredi. S. Petrus Chrysologus scribit : Beatus Petrus, qui in propria sede et vivit et praesidet, praestat quaerentibus fidei veritatem. S. Fulgentius scribit : Adeo quae a pontifice romano discernuntur certa esse, ut quod ille docet, totus orbis christianus nihil haesitans credit. S. Gregorius Magnus scribit : Si quam contentionem de fidei causa evenire contigerit, ad nostram studeat perducere notionem, quatenus a nobis valeat sine dubio sententia terminari. S. Bernardus scribit : Infallibilitatis pontificiae praerogativam constantissima, perpetuaeque S. Patrum traditio commonstrat. S. Thomas de Aquino scribit : In Ecclesia unitas fidei esse non posset, nisi quaestio fidei exorta determinaretur per eum (scil. papam), qui toti Ecclesiae praest. Et alibi : Petro dixit, pasce oves meas etc. Per hoc autem excluditur quorundam praesumptuosus error, qui se subducere nituntur a subiectione Petri, successorem ejus romanam pontificem universalis Ecclesiae pastorem non recognoscentes. Idem scribit S. Bonaventura : Papa non potest errare, suppositis duobus, alterum ut intendat facere dogma de fide. Duvallius, doctor gallus, loquens de nostra sententia, scribit : Nemo nunc est in Ecclesia, qui ita pro certo non sentiat, praeter Vigorium et Richerium, quorum si vera esset sententia, totus fere orbis christianus, qui contrarium sentit, in fide turpiter erraret. Card. Bellarminus hinc concludit, quod opposita sententia videtur erronea omnino, et haeresi proxima.*

**XXIII.** Febronius, sicut diximus, ad effectum de-



clinandi ab his auctoritatibus tam conciliorum, quam S. Patrum, dicit concilia locuta esse in seculis obscuris ignorantiae, in quibus abditae erant veritates; et S. Patrum elocutiones fuisse *figuratas* aut *ampullosas*; sed in istis non credo quemquam inveniri posse virum sanæ mentis qui Febronio consentiat, dicendo quod dicta conciliorum per ignorantiam prolata fuerint, et quod Patrum testimonia fuerint *figurata* aut *ampullosa*: sic enim eludi posset omnis vis traditionis; traditio enim ex his tantum fontibus nimirum conciliorum et S. Patrum eruitur; in hoc enim puncto concilia et Patres, non sine magno fundamento suas sententias porrexerunt, sed innixi super testimonia evangeliorum: *Tu es Petrus, et super hanc petram* etc. *Et tibi dabo claves* etc. *Pasce oves meas* etc. Hinc S. Bernardus ut innox supra retulimus, dixit: *Infallibilitatis pontificiæ prærogativam constantissima perpetuaque S. Patrum traditio commonstrat.* (Epist. 190. ad Innoc. II.) Et Melchior Canus scripsit: *Constat autem romanos episcopos Petro in fidei magisterio successisse, ab apostolis esse traditum.* (De locis theol. lib. vi. cap. 7.) Ibiq; subdidit: *Nos autem communem catholicorum sententiam sequamur.... quam sacrarum litterarum testimonia confirmant, conciliorum Patres affirmant, apostolorum traditio probat.* Et concludit: *Pestem eos Ecclesiæ et perniciem asferre qui adstruunt, summum pastorem errare in fidei iudicio posse.*

XXIV. Denique obsecro omnes qui pro bono Ecclesiæ zelum fovent, ut fervidos jugesque preces Domino præbeant, qui Ecclesiæ suæ usque ad seculorum finem adsistere et nunquam fore permissurum portas inferi adversus eam prævalere promisit, ut in omnibus fidelibus reverentiam et obedientiam confirmet, et augeat erga romanum pontificem, quem Christus

**Dominus in terris ad destruendos cunctos errores  
contra fidem nobis benigne reliquit.**

**FINIS.**

# DE L'AUTORITÉ

DU

## SOUVERAIN PONTIFE,

### CONTRE JUSTIN FEBRONIUS.

---

#### BUT DE L'OUVRAGE.

---

Après que notre Seigneur Jésus-Christ eut accompli l'ouvrage de notre rédemption, il promit à l'Église son assistance et celle du Saint-Esprit jusqu'à la fin des siècles, par ces mots : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi.* (Matth. xxviii. 20.) *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem.* (Jo. xvi. 19.) Il promit encore que les hérétiques et l'hérésie (que suivant l'explication de St.-Épiphane, on désigne par le nom de *portes de l'enfer*) ne prévaudront jamais contre l'Église. *Et portæ inferi non prevalebunt adversus eam.* (Matth. xvi. 18.) Comme notre Rédempteur, fondateur, chef et pasteur de l'Église devait quitter ce monde, il fut nécessaire qu'il laissât dans l'Église un chef visible, un juge suprême qui, remplissant ses fonctions, pût fixer par un jugement infaillible les questions de foi et celles de morale, afin que l'unité de la foi se conservât à jamais,

et que les fidèles ne flottassent pas continuellement dans le doute ; comme cela se verrait s'il n'existait pas une autorité légitime dont les décisions certaines peuvent mettre un terme aux controverses, à laquelle tous sont tenus d'obéir ; de peur que les despotes et les schismes ne désolent la chrétienté, ce qui arriverait encore, si l'Église n'avait pas un chef unique, un gouverneur par qui tout doit être régi.

II. Tout le monde convient de cette nécessité d'un pouvoir suprême qui veille à ce qu'il n'y ait chez les hommes qu'une même croyance, non sujette à discussion, ou contestation. Mais à qui Jésus-Christ a-t-il confié cette puissance suprême, ce jugement infail-  
 lible ? L'Église gallicane moderne tient que ce privilège appartient à l'Église réunie au nom de Jésus-Christ, par exemple à un concile œcuménique légalement convoqué. Toutefois, et la France exceptée, (comme l'attestent le cardinal Bellarmin et le pape Benoît XIV. in epist. ad inquis. gen. Hispan. au rapport de Billuart tom 1. disp. 4. art. 5.) toutes les nations ont embrassé notre opinion : que le pontife romain est le chef suprême de l'Église et que par conséquent son jugement est infail-  
 lible. J'ai dit : *L'Église gallicane moderne*, car cette Église fut autrefois d'un autre sentiment. Ragnolt écrivain français (opose. de Rom. Pontif,) affirme que tous ont enseigné autrefois que les sentences du pontife de Rome, même hors du concile, devaient être tenues pour infail-  
 libles. Nous trouvons encore dans Mauclerc (par. iv. lib. 8. cap. 6.) qu'en 1320 la Faculté de Paris a condamné comme entachés d'hérésie plusieurs articles de Marsilius de Padoue, qui niait l'infail-  
 libilité du pape. En 1534 la même faculté a proscrit la même erreur de Jean Morand. Elle a encore déclaré hérétique Marc Antoine de Dominis pour

avoir enseigné que l'autorité du pontife était sujette à erreur. Bulée soutient même (hist. univ. Paris. tom. iv. pag. 805.) que la faculté s'est exprimée autrefois en ces termes : « Il est certain que l'évêque de Rome, comme vicaire de Jésus-Christ, n'a point de supérieur, puisque Jésus-Christ n'en a pas eu, et que Jésus-Christ a remi aux soins de Pierre, pour la gouverner, l'Église catholique qu'il avait fondée. » Duyal, docteur de Sorbonne, écrivant sur cette matière en 1712, tient le même langage : *Opinionem quæ Romæ tenetur, dit-il, totus orbis, exceptis pauculis doctoribus, amplectitur; et præter ea rationibus validissimis, tum ex scripturâ conciliis et patribus, tum ex principiis theologiæ petitis confirmatur.* ( De Sop. Pont. Rom. part. i. quæst. 7. ) Il ajoute ensuite : *Nemo nunc est in Ecclesiâ qui ita pro certo non sentiat, præter Vigorium et Richerium* ( ce dernier s'est rétracté plus tard ), *quorum si vera esset sententia, totus ferè orbis christianus, qui contrarium sentit, in fide turpiter erraret.*

III. Febronius ( cap. i. §. 10. ) ajoute à l'Église gallicane l'Église grecque, qui ne voulut jamais reconnaître, au concile de Florence, que le pontife romain fût supérieur aux conciles, et infaillible dans ses décisions. Mais l'histoire nous apprend que la question fut vivement débattue dans ce concile. Les Grecs soutenaient que leurs appels ne pouvaient être reçus par le siège de Rome sans le consentement de leurs patriarches ; mais Baule Bessarion archevêque de Nicée, trouva un moyen conciliatoire qui fut de dire dans le décret synodal : *Salvis privilegiis omnibus et juribus Græcorum* ; le mot *privilegiis* signifiait une concession spéciale accordée aux Grecs, sous préjudice des droits du St.-Siège. Cet expédient fut adopté, à la satisfaction commune. Au reste, il fut déclaré dans ce même

concile que le pontife romain *totius Ecclesiæ caput et doctorem existere, et ipsi regendi universalem Ecclesiam a Domino plenam potestatem esse traditam* etc. Il a été clairement démontré par ces mots que l'autorité suprême et l'infaillibilité n'ont été accordées dans l'Église par Jésus-Christ qu'au seul pontife de Rome. Nous reviendrons plus tard sur les dispositions de ce décret. Bessarion, il est vrai, prétendit d'abord que le pape était subordonné au concile, mais ensuite il se rétracta, ce qui le fit accuser par Marc d'Éphèse d'avoir trahi son Église. Je m'étonne pourtant que Febronius ait ajouté l'Église grecque à l'Église gallicane. S'il avait parlé de l'Église grecque des Basile, de Cyrille, de Chrysostôme et des quatre saints Pères, il pourrait certes argumenter; mais quelle est donc cette Église grecque? C'est l'Église schismatique qui, depuis l'an 800 qu'elle s'est séparée de l'Église romaine, a adopté tant d'erreurs et a fini par tomber ouvertement dans le schisme; qui n'a pas plus tôt cessé, comme le dit Bellarmin, de faire la guerre à Rome, qu'opprimée par les Turcs elle a perdu sa doctrine et sa dignité.

IV. Febronius parle aussi de l'Église africaine, au temps où, soutenue par l'autorité de St.-Cyprien, elle refusa d'acquiescer à la sentence du pape Étienne, qui prohiba le second baptême des hérétiques. Mais à cette histoire de St.-Cyprien que nos adversaires nous ont tant de fois opposée, on peut faire plusieurs réponses qu'il est superflu de reproduire; contentons-nous de rapporter là-dessus deux expressions de St.-Augustin. Dans sa 48<sup>e</sup> épître *ad Vincent* il assure que St.-Cyprien se repentit par la suite de son erreur et qu'il changea d'avis quoiqu'on n'ait pas trouvé sa rétractation. De même, on lit dans le livre qu'il écrivit (*Contra Donat. cap. 18.*) que la faute de Cyprien se lava par son martyre :

*Hanc culpam Cypriani falce martyrili fuisse facile purgatum.* Facile, dit-il, parce qu'il pensait que cette erreur de Cyprien ne formait qu'un péché veniel. St.-Grégoire de Nazianze a dit aussi, en parlant de l'erreur de Cyprien qu'il n'excuse pas que les plus grands hommes peuvent faillir. En procédant de la même manière, Febronius aurait pu citer aussi l'Église d'Asie, à l'époque où elle résistait au pape Victor, qui avait ordonné que la Pâque fût célébrée le dimanche d'après le quatorzième de la lune, non le jour même de cette lune. Toutefois la résistance opiniâtre de quelques évêques ne saurait prouver que l'autorité du pape ne s'étend pas sur les églises particulières. L'un des plus grands antagonistes de cette autorité pontificale le P. Noel Alexandre, confesse (hist. Eccl. tom. xix. diss. 4. pag. mihi 653.) que tous les chrétiens sont tenus d'obéir au souverain pontife. Il fut déclaré dans le concile de Nicée qu'au souverain pontife *datam esse potestatem in omnes populos et super cunctam Ecclesiam.* Le concile de Florence professa la même doctrine : *Ipsi (pontifici) super universalem Ecclesiam plenam potestatem esse traditam.* De tout cela, nous papistes, nous flatteurs du pontife, dont nous cherchons à capter la bienveillance, comme le disent nos adversaires, nous déduisons (et certes avec raison, comme nous le verrons plus bas) que cette puissance s'étend à l'Église dispersée de même qu'à l'Église réunie ; mais Febronius veut toujours que le pape ne puisse exercer aucune autorité sur l'Église dispersée.

V. A l'Église gallicane le même écrivain joint celle de Mayence, qui accepta les décrets du synode de Bâle, ce qui, à ce qu'il prétend, est constaté par des actes. Aucun acte de ce genre n'est jamais arrivé jusqu'à moi ; quoiqu'il en soit d'ailleurs de l'Église de

Mayence , il est certain qu'aucune autre Église , si ce n'est l'Église française, n'a approuvé les décrets de ce concile de Bâle contre la puissance du pape.

VI. Du reste Febronius se trompe lorsqu'il affirme que l'Église gallicane a toujours pensé que le pape est subordonné au concile. Charles, le cardinal d'Aguirre et le P. Serry ( append. ad diss. de rom. p. ) font voir le contraire. Les évêques de France , dans les actes d'une assemblée générale tenue en 1626 : *Episcopi revere buntur papam caput visibile universalis Ecclesie , supra quod Christus Jesus Ecclesiam suam fundavit , tradendo ei clare cœli cum infallibilitate fidei etc.* Et dans l'assemblée qui eut lieu en 1653 pour la cause de Jansénius , quatre-vingt-cinq évêques écrivirent à Innocent X entre autres choses : *Judicia pro secunda regulâ fidei à summis pontificibus lata etc. Divinâ , æque ac summâ per universam Ecclesiam auctoritate niti , cui christiani omnes , ex officio ipsius quoque mentis , obsequium præstari tenentur.* Duval dans son ouvrage : *de Supremâ pot. R. P.*, s'est exprimé de la manière suivante : *Velint nolint adversarii, liquido constat ; veteris Ecclesie gallicanæ proceres hanc in summis pontificibus infallibilitatem semper agnovisse ; eosque qui hanc veritatem impugnare conati sunt , à ducentis aut circiter annis , quibus in Ecclesiam horrenda schismata eruerunt , cœpisse.* Balaca atteste aussi dans la vie de Pierre de Marca, que Pierre, dans son dernier ouvrage, a fortement défendu l'infailibilité du pape.

VII. Mais écoutons le très-savant Melchior Canus , dans son ouvrage célèbre (de Locis theol. lib. vi. cap. 7. ) parlant de ceux qui contestent l'infailibilité du pape : *Nos autem communem catholicorum sententiam sequamur.... quam sacrarum etiam litterarum testimonia confirmant, pontificum decreta definiunt conciliorum Patres affirmant , apostolorum traditio probat , perpetuus Eccle-*



*sicæ usus observat.* Il ajoute ensuite ces paroles remarquables : *Hinc quaeri solet an hereticum sit asserere, posse quandoque romanam sedem quemadmodum et cæteras, à Christi fide deficere? Et faciant satis Hieronymus perjurum dicens qui Romanæ sedis fidem non fuerit secutus; Cyprianus dicens : qui cathedram Petri supra quam fundata est Ecclesia describit, in Ecclesiâ esse non confidat; Synodus Constantiensis hereticum judicans qui de fidei articulis aliter sentit quàm S. Romana Ecclesia docet. Illud postremo aldam, cum ex traditionibus apostolorum ad evincendam hæresim argumentum certum trahatur; constat autem romanos episcopos Petro in fidei magisterio successisse, ab apostolis esse traditum; cur non audeamus assertionem adversam tanquàm hæreticam condemnare? Sed nolimus Ecclesiæ judicium antevertere? Illud assero, et fidenter quidem assero, pestem eos Ecclesiæ et perniciem asserre, qui negant romanum pontificem Petro fidei doctrinæque auctoritate succedere, aut certe adstruunt summum Ecclesiæ pastorem, quicumque ille sit, errare in fidei judicio posse. Utrumque scilicet hæresicæ faciunt : qui verò illis in utroque repugnant, hi in Ecclesiâ catholicâ habentur.* Ainsis' exprime Canus, et ses paroles s'accordent bien avec cette fameuse proposition de St. Cyprien : *Neque enim aliunde hæreses abortæ sunt, quam inde quod sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus in Ecclesiâ sacerdos et ad tempus iudex vice Christi cogitatur.* (Epist. III. lib. 2. ad Cornel.) Et cela est très-vrai ; car si l'on refuse au pontife romain l'infaillibilité en matière de foi, il n'est plus aucun moyen, comme nous le dirons plus bas, pour convaincre les hérétiques. C'est ainsi que ceux qui ont opiniâtrément rejeté les décisions du pape ont passé du schisme à l'hérésie. La puissance suprême du pontife, dit Febronius, telle que nous prétendons la faire, empêche les hérétiques de se recon-

cilier avec l'Église catholique. Mais il se trompe ; ce qui tient les hérétiques éloignés de nous, ce n'est point la puissance suprême du pape, c'est la liberté de conscience, c'est l'amour du plaisir des sens, c'est la passion des richesses, l'orgueil surtout ; car ils n'estiment pas plus l'autorité des synodes qu'ils ne tiennent compte de celle du pape, bien que Febronius convienne que la puissance suprême réside dans les synodes. Luther en particulier a donné de ceci un exemple mémorable : La Sorbonne s'était prononcée contre sa doctrine, il appela de la Sorbonne au pape ; celui-ci l'ayant aussi condamné, il appela du pape mal informé, dit-il, au pape mieux instruit ; ensuite du pape mieux instruit au concile général ; enfin il appela du concile à lui-même ; et cela est ainsi arrivé plusieurs fois : les hérétiques qui n'acquiescent pas aux décisions du pape n'acquiescent pas d'avantage à celles des conciles.

VIII. Justin Febronius, étroitement attaché aux maximes de l'Église gallicane, s'emporte souvent contre l'autorité pontificale et soulève plusieurs questions qu'il résout toutes contre le pontife. Il n'entre pas dans mon plan de m'occuper de ces questions, assez d'autres que moi sauront les réfuter : je me bornerai à venger l'autorité suprême du pape de son opposition et de ses sophismes ; je montrerai que l'infailibilité est le privilège incontestable et nécessaire de cette puissance, qui cesserait d'être suprême dès qu'elle ne serait point infailible. Je ne veux traiter que ce point principal ; car s'il est une fois établi que l'autorité du pontife sur l'Église est suprême et infailible, toutes les autres questions cessent et s'évanouissent.

---

## CHAPITRE PREMIER.

L'autorité suprême du Pape prouvée par l'Écriture et particulièrement par le texte de St.-Matthieu : *Tu es Petrus, et super hanc petram, etc.*

I. Febronius, dans ses deux premiers chapitres, s'efforce de prouver par tous les moyens, que le gouvernement du pontife romain n'est point suprême ou monarchique, mais seulement aristocratique ou tout au plus mêlé d'aristocratie et de principes monarchiques. Il veut bien dire que le pape est le premier de tous les évêques, institué par notre Seigneur Jésus-Christ, chef et principal ministre de ses volontés, chargé de conserver l'unité du corps aristocratique de l'Église. Mais il ne s'en suit pas de là, dit-il, que le pape jouisse dans l'épiscopat d'une plus grande autorité que les autres évêques, qui, ainsi que lui, sont les appuis de l'Église, les pasteurs des âmes et les vicaires de Jésus-Christ; qui ont reçu, non du pape, mais immédiatement de Jésus-Christ, et sans aucun assujétissement au pontife, plein pouvoir de régir et de gouverner l'Église, en tout ce qui concerne l'ordre, la juridiction et l'administration. Il tire de là cette conséquence : que le pape n'a et ne peut avoir aucun privilège d'infailibilité, car l'infailibilité n'a été accordée qu'à l'Église réunie au nom de Jésus-Christ, ou en concile œcuménique, supérieur au pape.

II. De ces faux principes il fait dériver plusieurs faux corollaires. Voici les principaux : 1° Le souverain

pontife n'a point de pouvoir ni de juridiction proprement dite sur les autres évêques ; mais lui-même et tous les évêques sont subordonnés aux décisions du concile ; de là il résulte que le pape ne peut disposer de rien dans les autres évêchés. 2° Le pontife n'est dans l'assemblée de l'Église que ce qu'est un président dans un conseil de juges ; il demande et recueille les suffrages des autres , suffrages tout-à-fait indépendants du sien ; il ne peut statuer sur rien de son propre mouvement ; il veille , il avertit , il remontre . mais il ne prononce pas le jugement de sa propre autorité ; il est le premier entre ses collègues , mais il n'est pas plus grand qu'eux , à proprement parler. 3° Comme premier dans l'Église, le pape doit veiller au maintien des canons, conserver intact le dépôt de la foi, faire en sorte que les rites soient substantiellement les mêmes dans l'administration des sacrements ; il a par conséquent le droit d'agir contre ceux qui se sont endurcis dans les fausses doctrines ou qui, par leur conduite, outragent les mœurs. 4° Quoique le pontife n'ait pas le droit , seul , de faire des lois par toute l'Église , il peut néanmoins, s'il n'est pas facile de convoquer un concile général, faire des lois et les proposer à l'Église, de telle sorte que ses actes n'aient force de loi qu'après avoir été confirmés par l'assentiment général. 5° Quoique le pape ne soit point juge de toutes les controverses, ou doit néanmoins s'en tenir à ses décisions et ne rien enseigner de contraire , parce qu'il est le premier placé pour juger ; et cela, tant que l'Église n'y a point contredit. 6° Si un grand danger menace l'Église , et qu'il ne soit pas possible au pape de l'empêcher, il peut, il doit même convoquer un concile général. 7° Dans les choses qui concernent l'Église universelle, soit qu'il s'agisse de la foi, soit pour quel-

que point de discipline , on doit demander au pape son avis. 8° Il est permis au pape d'accorder des dispenses , même pour les choses qui ont été réglées par les conciles généraux , dans les cas où la dispense pourrait être accordée par le concile lui-même. 9° Au pape appartient de juger les causes d'appel, mais sous certaines conditions. 10° Le pontife romain , en sa qualité de primat , a le droit d'envoyer des vicaires et des légats , mais sans pouvoir étendre leur juridiction au-delà des bornes marquées par le concile de Trente. 11° La collation des bénéfices de toute sorte appartient, par le droit primitif à tous les évêques; les rétributions qu'on payait à la cour de Rome doivent être supprimées. 12° Le droit de juger les appels de toutes les parties de l'Église n'appartient pas de droit au pontife romain. 13° On doit abolir les annates ou réserver des fruits d'une année des bénéfices vacants , en faveur de la chambre apostolique. 14° Le pape n'a aucunement le droit de se réserver l'absolution dans certains cas , non plus que les dispenses. 15° Le pape n'a pu conférer aux religieux mendians le droit de recevoir la confession dans des diocèses étrangers. 16° L'exemption accordée aux réguliers de la juridiction de l'ordinaire doit être abrogée. 17° Les évêques ne doivent point passer après les cardinaux. 18° On doit réduire le droit canon à sa pureté primitive , parce que la puissance que le pape s'est attribuée depuis les fausses décrétales est préjudiciable à l'Église. 19° Les causes qui intéressent la foi ne doivent pas être réservées pour le pontife , mais seulement pour les conciles œcuméniques. Tout ce que peut le pape , en dehors du concile , c'est d'empêcher , en refusant son consentement, l'exécution de quelque mesure, relative à l'ordre ou à la discipline de l'Église universelle. 20° La

confirmation de l'élection des évêques appartient au synode provincial ou au métropolitain ; il faut dire la même chose de la translation , de la résignation ou de la déposition des évêques. 21° L'érection des nouveaux évêchés a lieu de droit par le métropolitain ou par un concile provincial, on doit en dire autant pour les nouvelles métropoles et les Églises primatiales. Je mets beaucoup d'autres choses semblables qu'on trouve répandues dans le livre de Febronius. Mais à ne considérer que ce que nous venons de noter , qui ne voit , qu'il y avait lieu dans l'Église à l'application des principes de Febronius et de leurs conséquences , toute l'Église se remplirait infailliblement de querelles et des schismes ? Les schismes , dit-on , peuvent être guéris par les conciles ; nous verrons plus bas , par des exemple manifestés que , par rapport aux schismatiques, les conciles ne sont et ne peuvent être d'aucun secours.

III. Quant à nous , nous ne soutenons pas seulement que la suprématie du poutife romain est de direction , c'est-à-dire qu'elle n'a que le droit de surveiller, d'exhorter, de remontrer, et qu'elle ne dépend pas du consentement de l'Église, mais encore nous prétendons que c'est une suprématie de pouvoir propre et de juridiction , qui tire immédiatement de son institution divine , outre le droit de diriger les droits suivants, savoir ; 1° Rendre jugement dans les causes qu'on appelle majeures ; 2° d'établir des lois obligatoires pour toute l'Église , par le seul fait de leur promulgation suffisamment connue ; 3° de recevoir les appellations de toute la chrétienté, même en première instance ; 4° d'être supérieure aux conciles généraux et d'avoir une puissance réelle et immédiate sur tous les fidèles.

IV. Febronius commence par expliquer à son gré, (cap. 1. §. 2.) les textes de l'Écriture sur lesquels nous nous fondons, nous, partisans du pape, pour attribuer au pontife romain la puissance suprême ; et d'abord il parle du texte fameux de Mathieu (cap. xvi. v. 17. 18.) où le Sauveur demandant à ses disciples : *Quem dicunt homines esse filium hominis?* et Pierre ayant répondu : *Tu es Christus filius Dei vivi* : il fut dit à ce dernier : *Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguinus non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est. Et ego dico tibi : quia tu es Petrus, et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* De là, dit Febronius, les Romains et leur fauteurs conclurent que Pierre seul et ses successeurs au siège de Rome sont les pierres fondamentales de l'Église ; que les clefs de l'Église ont été données immédiatement à Pierre, par Jésus-Christ ; que c'est de lui comme d'une source unique que l'autorité sacrée s'est transmise aux autres apôtres, à ses successeurs et à tous les évêques ; ce qui est très-peu conforme au sentiment des Pères et de l'Église universelle. » Febronius dit ensuite que ce texte est diversement interprété par les Pères. Par cette pierre, les uns entendent la profession de foi de Pierre sur la divinité du Christ, faite au nom de tous les apôtres ; les autres entendent le Sauveur lui-même, Jésus, pierre angulaire et fondement de l'Église, suivant ce texte : *Ad quem accedentes lapidem vivum etc.* (1. Petr. II. 4.) ou ces mots de St.-Paul : *Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.* (1. cor. III. 11.) Il s'appuie par cette interprétation de ce passage de St.-Augustin : *Super hanc ergo, inquit petram, quam confessus, œdificabo Ec-*

*clesiam meam ; petra enim erit Christus etc.* (Tract. 124 in Jo. )

V. Mais que ces paroles du Christ, *per hanc petram*, s'entendent de Pierre, c'est l'opinion commune des SS.-Pères, dont nous rapporterons ici les propres termes : *Deus unus est*, dit St.-Cyprien (Lib. 1. epist. 8.) *et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum Domini voce fundata. Aliud constitui altare, aut novum fieri præter unum sacerdotium non potest. Quisquis alibi collegerit, spargit.* Il dit ailleurs : *Petrus quem primum Dominus elegit et super eum ædificavit Ecclesiam suam.* (Epist. ad Quintum. ) *Per Christum*, dit à son tour St.-Maxime, *Petrus factus est petra, dicente ei Domino : tu es Petrus et super hanc petram etc.* (Serm. 1. de SS. Petr. et Paul.) *Dei verò Ecclesia*, dit St.-Grégoire de Nice, *in ipso (Petro) solidatur ; hic enim juxta prerogativam sibi à Domino concessam, firma et solidissima petra est, super quam Salvator Ecclesiam ædificavit.* (Serm. 11. de S. Steph.) St.-Grégoire de Nazianze dit la même chose : *Vidēs quemadmodum ex Christi discipulis, magnis utique omnibus et excelsis, atque electione dignis, hic petra vocetur, atque Ecclesiæ fundamenta in fidem suam accipiat.* (orat. 26. ) St.-Épiphane n'est pas moins précis : *Princeps apostolorum Petrus..... solidæ petræ instar nobis extitit, cui velut fundamento Domini fides innititur.* (Hæres. LIX. cap. 7. ) Le même docteur ajoute immédiatement ces paroles remarquables : *S. Petrus et summus apostolorum, qui factus est nobis vera firma petra, fundans Domini fidem, in quâ ædificata est modis omnibus Ecclesia.* St.-Épiphane in *Ancorato* dit encore : *Dominus constituit Petrum primum apostolorum petram firmam, super quam Ecclesia Dei ædificata est.* St.-Jean Chrysostôme appelle aussi Pierre, *basis Ecclesiæ*, et St.-Basile écrit : *Petrus*



*propter fidei excellentiam Ecclesiæ ædificationem in seipsum suscepit. (Lib. II. Eunom.)*

VI. Passons à d'autres Pères, et citons d'abord St.-Augustin : *Petrum itaque fundamentum Ecclesiæ Dominus nominavit, et ideo dignè fundamentum hoc Ecclesia colit, super quod ecclesiastici ædifici altitudo consurgit.. (Serm. xv. de Sanctis.)* *Numerate sacerdotes vel ab ipsa Petri sede ; ipsa est petra, quam non vincunt superbæ inferorum portæ. (In psalm. contra part. donat.)* Origène s'exprime ainsi : *Vide magna illi Ecclesiæ fundamenta, et petreæ solidissimæ, super quam Christus fundavit Ecclesiam, quid dicatur à Domino : Modicæ fidei, quare dabitasti ? (homel. 5. in exodum.)* Origène dit ailleurs (et ses paroles sont pleines de substance et de sens) : *Si prævalerent inferi adversus petram in quâ Ecclesia fundata est, etiam adversus Ecclesiam prævalerent. (in cap. 16. Matthæ.)* Il est évident que le mot *petram* doit s'appliquer à la personne de Pierre, car si par *petram* il avait entendu l'Église, il se serait exprimé ensuite d'une manière absurde, en disant que si l'enfer prévalait contre l'Église sur laquelle l'Église est fondée, il prévaudrait aussi contre l'Église. — *Petra est Christus, dit St.-Paulin, Sed discipulo hujus vocabuli gratiam non negavit, cui ait : super hanc petram etc. (epist. 4. ad Severum.)* *Quis nesciet, s'écrie St.-Grégoire, sanctam Ecclesiam in apostolorum principe solidè firmatam ? (lib. vi. epist. 37.)* *Tu es Petrus, dit St.-Athanase, et super fundamentum tuum Ecclesiæ columnæ sunt confirmatæ (epist. ad Felic. pap.)* Les évêques sont les colonnes; les colonnes sont fondées sur Pierre. *Secundùm hanc promissionem, dit St.-Cyrille, (scilicet : Tu es Petrus et super hanc petram) apostolica Ecclesia Petri ab omni seductione et hæreticâ circumventionem manet immaculata. (Ap. St.-Thom. in Cat. Aur in hunc loc.)* O

*in nuncupatione novi nominis, dit St.-Hilaire, felix Ecclesie fundamentum! O beatus cæli janitor! Petra enim dicitur, lit-on dans St.-Ambroise, (serm. 47.) quod primus in actionibus fidei fundamenta posuerit, et saxum immobile totius operis christiani molem contineat. Remarquez ces derniers mots, saxum immobile etc. Écoutons encore Tertullien : Latuit aliqui! Petrum ædificandæ Ecclesie petram dictum. (lib. de præscript. cap. 22.) St.-Grégoire : Liquet cunctis quod Petro totius Ecclesie cura commissa est; ipsi quippe dicitur : Tu es Petrus et super hanc petram etc. (lib. iv. epist. 32.) Et enfin St.-Pierre Chrysologue : (serm. 154.) Petrus à petrâ nomen adeptus est, quia primus meruit Ecclesiam fidei firmitate fundare.*

VII. Écoutons surtout ce que dit St.-Jérôme sur ce texte. Par le mot *petram*, dit-il, il faut entendre nécessairement la personne de Pierre, à cause du sens littéral de la particule *petra*, qui, en ce lieu, signifie la même chose que Pierre. Dans le chapitre 2 (ad Galat.) il ajoute que ces mots : *tu es Petrus et super hanc Petram*, ont été proférés par Jésus en langue syriaque, et que dans cette langue *petra* est le même mot que *cephas*. Or, quand St.-Pierre fut amené devant Jésus par St.-André son frère, le Seigneur lui dit : *Tu es Simon filius Jonæ, tu vocaberis Cephas, quod interpretatur Petrus.* (Jo. 1. 42.) Arrêtons-nous sur ces mots : *Cephas, quod interpretatur Petrus.* De là St.-Jérôme tire pour conséquence que lorsque Jésus appela Simon du nom de Pierre, il voulut lui annoncer d'avance le pouvoir prééminent qu'il lui donnerait un jour sur tous les apôtres; *Non quod aliud significat Petrus, aliud Cephus*, continue le saint docteur, *sed quam nos latinè et græcè petram vocamus, Hebræi et Syri, propter linguam interviciniam cepham nuncupent.* (Ia c. 2. ad Gal.) Ainsi

quand Jésus a dit : *Tu es Petrus etc.* on doit tenir pour constant que le mot *petram* a été appliqué par Jésus non à sa personne divine, ou à la profession de foi de Pierre, mais à la personne même de son disciple. Aussi dans beaucoup d'autres passages St.-Jérôme a-t-il assuré que par le mot *petram* il fallait entendre la personne de Pierre. Dans son épître (57. ad S. Damas. papam,) il dit : *Ego nullum primum nisi Christum sequens, beatitudini tue; id est cathedræ Petri communionem consocior. Super illam petram ædificatam Ecclesiam scio. Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est Antichristi est.* Il dit ailleurs : *Super Petrum fundatur Ecclesia; licet idipsum in alio loco super omnes apostolos fiat, et cuncti claves regni cælorum accipiant, et ex æquæ super eorum Ecclesiæ fortitudo solidetur, attamen propter eum inter duodecim unus eligitur, ut capite constituto schismatis tollatur occasio.* (lib. 1. advers. Jovinian. tom. 2.)

VIII. C'est ainsi que l'on répond à Febronius citant l'autorité de St.-Augustin, qui dans ses Rétractions (lib. 1. cap. 21.) dit que le mot *petram* doit s'entendre de Jésus-Christ, non de Pierre. Remarquons d'ailleurs que St.-Augustin n'a pas tenu cette opinion d'une manière absolue, car il a soin de dire : *Eligat lector ex his quam prababiliorum reputat.* On répond en second lieu avec Bellarmin que si le saint docteur a embrassé cette opinion, c'est qu'il a pris le mot *Petrus* comme dérivé du mot *petra*, ainsi qu'il l'explique lui-même dans une autre place, où il dit : *Petrus à petrâ cognominatus.... apostolatus principatum tenens.* Mais St.-Jérôme, qui était versé dans le syriaque, dit que le nom de *Petrus* ne vient pas de *petra*, mais qu'il signifie la même chose que *petra* ou *Cephas*. St.-Cyrille (lib. 11.

cap. 12. in Jo.) donne la même explication; en parlant des mots rapportés plus haut, *tu es Petrus* etc! il dit : *Nec Simon fore nomen illi, sed Petrus prædicit; vocabulo ipsu commodo significans, quod in eo tanquàm in petrâ firmissimâ suam esset ædificaturus Ecclesiam.* St.-Optat de Milève dit la même chose. (lib. 2. contra Parmen.) *Negare non potes scire te in urbe Româ Petro primo cathedram episcopalem esse collatam, in quâ sederit omnium apostolorum caput Petrus, undè et Cephas appellatus est.*

IX. On dit que le Christ est la première pierre, *primam petram*, et le principal fondement de l'Église. Qui le nie? Mais cela n'empêche pas qu'en partant de ce monde, et devenu invisible pour le monde, le Seigneur n'ait laissé Pierre à sa place, comme fondement secondaire et visible de l'Église. Le Sauveur est ce fondement par sa propre vertu, Pierre l'est par transmission. C'est pour cela, que St.-Léon s'adressant à Pierre au nom du Christ, s'exprime ainsi : *Cùm ego sim lapis angularis, ego fundamentum, præter quod nemo potest aliud ponere; tamen tu quoque petra es, quia meâ virtute solidaris, ut quæ mihi potestate sunt propria, sint tibi mecum participatione communia.* (Serm. 3. de assumpt.) *Christus est petra primaria, dit-il encore, (epist. 1.) suprâ quam Ecclesia est ædificata; et Petrus est secundaria petra, super quam reliqua structura consurgit.* St.-Basile a dit encore élégamment : *At Petrus audierat se esse petram, laudatus à Domino; licet enim et ipse petra esset, non tamen petra erat ut Christus. Ut Petrus petra erat, ndm Christus verè est immobilis petra; Petrus verò propter petram; dignitatem namque suam Jesus largitur aliis; petra est et Petrum facit.* (Homel. de pœrit. 2.) On a eu la même idée au concile de Chalcédoine, (act. 3.) Pierre y est appelé *petra*.

X. S'il faut donc s'en rapporter à Vincent de Liris, dont Febronius lui-même invoqua l'autorité (cap. 1. §. 1.) lequel veut que pour l'interprétation de l'Écriture on consulte l'opinion unanime des SS. Pères, ou du moins l'opinion commune, on ne saurait douter qu'il ne faille entendre les mots *hanc petram* comme se rapportant à la personne; car ainsi que nous venons de nous en convaincre, c'est ainsi que l'ont pensé la plupart des SS. Pères, St.-Cyprien, St.-Grégoire de Nice, St.-Grégoire de Nazianze, St.-Chrysostôme, St.-Épiphane, St.-Augustin, St.-Basilie, St.-Jérôme, St.-Cyrille, St.-Athanasie, St.-Hilaire, St.-Maxime, St.-Paulin, St.-Grégoire-le-Grand, Origène, Tertullien et beaucoup d'autres, comme nous le verrons plus tard.

XI. Febronius insiste et soutient que, quand bien même les mots *hanc petram* devraient s'entendre de la personne de Pierre. Cependant, de même que Pierre répondit au Seigneur au nom de tous les apôtres quand le Seigneur les interrogea, de même ces mots de Jésus, *Tu es Petrus* etc., bien qu'adressés à Pierre, doivent être considérés comme adressés à tous les apôtres, qui tous furent institués fondements de l'Église, comme St.-Paul l'explique : *Ædificati supra fundamentum apostolorum.* (Ephes. II. 20.) ou suivant ces paroles de St.-Jean dans l'Apocalypse : (v. XXI. 14.) *et murus civitatis habens fundamenta duodecim, et in ipsis duodecim nomina duodecim apostolorum Agni.* Febronius rapporte encore à l'appui de son opinion (cap. I. §. 2. n. 3.) l'autorité du St.-Léon. *Transivit in alios apostolos vis istius potestatis, et ad omnes Ecclesiæ principes hujus decreti constitutio commearit. Sed non frustrâ uni commendatur quod omnibus intimatur. Petro enim singulariter hoc creditur, quia cunctis Ecclesiæ rectoribus forma*

*proponitur.* (Serm. III. in assumpt. ad pont. cap. 3.) On pourra trouver surprenant que Febronius invoque l'autorité de plusieurs qui sont évidemment contre lui; cela u'étonnera pourtant pas ceux qui s'apercevront de la ruse : Febronius rapporte, comme appuyant son système, des autorités qui le condamnent, de peur qu'on ne les emploie pour prouver, comme réellement elles la prouvent, la vérité de l'opinion contraire.

XII. Mais répondons à l'objection de Febronius. On peut dire avec raison que tous les apôtres ont été constitués fondements de l'Église, et que les mots *super hanc petram* s'appliquent à tous, bien que d'une manière moins directe et moins principale. Mais celui que Jésus-Christ a regardé comme le fondement principal, c'est sans contredit celui à qui ces mots ont été nominativement adressés, comme cela résulte du texte même de l'Évangéliste. Le Seigneur interroge d'abord tous ses disciples : *Vos autem quem me esse dicitis?* Pierre seul répond : *Tu es Christus filius Dei vivi*; le Seigneur alors reprend, en s'adressant à lui : *Beatus es, Simon Barjona, quia etc.* . La raison pour laquelle Pierre fut constitué par Jésus-Christ pierre fondamentale de l'Église, ce fut parce que Pierre seul, spécialement éclairé et inspiré d'en haut, confessa que Jésus était fils de Dieu. C'est là ce qui fait dire à St.-Épiphane : *Et beatus (Petrus) idcirca igitur... sic enim ei qui inter apostolos primus esset, consentaneum erat, solidæ inquam illi petræ, supra quam Ecclesia Dei est fundata, et portæ inferi non prævalebunt illi : quarum portarum nomine hæreses et hæreseon conditores intelliguntur.* (In Anchorato cap. 9.) St.-Basile s'exprime dans le même sens : *Quoniam fide præstabat, Ecclesiæ ædificationem in seipsum recepit.* (Lib. II. contra Eunom.) St.-Ambroise : *Quia Petrus solus profitetur ex omnibus,*

*omnibus antefertur.* (Lib. x. in Luc.) St.-Grégoire : *Cunctis liquet, quod Petro totius Ecclesie cura commissa est; ipsi quippe dicitur : Tu es Petrus etc.* (Lib. iv. epis. 2.) et plus clairement encore St.-Léon offre la même pensée. Voici les termes de ce dernier : *Ideo beatus es, quia pater meus te docuit, nec opinio te sefellit... et ego dico tibi quia tu es Petrus et super hanc petram etc. hoc est, sicut pater meus tibi manifestavit divinitatem meam, ita et ego notam facio excellentiam tuam, quia tu es Petrus et super etc.* (Serm. m. in assumpt. ad pont.) Le même St.-Léon dans le même sermon ajoute le passage cité par Febronius : *Transiit in alios apostolos vis istius potestatis etc.* Par ces mots, St.-Léon donne assez clairement à entendre que, quoique les apôtres, par privilège spécial, eussent reçu une puissance égale à celle de Pierre, et qu'ils pussent, ainsi que lui, prêcher, ordonner des prêtres, instituer des évêques, fonder des églises, et émettre des règles nouvelles pour l'administration des sacrements, ce qui était nécessaire dans ces premiers temps, dit Bellarmin, pour aider à la propagation de la foi; cependant Pierre reçut ses pouvoirs comme pasteur ordinaire : les apôtres ne les eurent que par délégation. Tous furent subordonnés à Pierre comme directeur supérieur, afin qu'il ne pût pas y avoir entre eux de dissension. C'est là ce qu'a dit St.-Jérôme que nous avons déjà cité : *Super Petrum fundatur Ecclesia; licet incipsum in alio loco super omnes apostolos fiat... tamen propterea inter duodecim unus eligitur, ut capite constituto, schismatis tollatur occasio.* (Lib. 1. tom. 2. advers. Julian.) Quoique l'Église ait été fondée sur tous les apôtres, l'un d'eux a été placé au premier rang, afin d'éviter les schismes. Et voilà la raison concluante pour laquelle St.-Pierre doit être réputé choisi par Jésus-Christ comme fondement

principal de l'Église, et chef suprême de tous, à qui tous étaient tenus d'obéir, sans quoi on aurait pu voir parmi les apôtres divergence d'opinions.

XIII. Or cette même puissance que Jésus-Christ a confiée à Pierre, a été nécessairement transmise aux souverains pontifes successeurs de Pierre, car cette puissance, comme le fait observer St.-Augustin, ne fut pas remise à Pierre pour son propre avantage, mais pour l'avantage de l'Église, d'où il suit nécessairement que tant que l'Église subsistera, les pontifes doivent jouir de la même autorité; *Id Romanâ Ecclesiâ*, dit le même St.-Augustin, *semper apostolicæ cathedræ viguit principatus*. Febronius ne le voit pas, mais il nie que la puissance suprême ait été donnée à Pierre sur toute l'Église; et comme il voit que le sentiment des SS. Pères lui est évidemment contraire, il ne craint pas de dire que les Pères se sont servis d'expressions ampoulées et figurées. Nous reviendrons plus tard sur cette matière; mais il est certain, quoiqu'en dise Febronius, que l'opinion commune des Pères est que par ces mots *Tu es Petrus* etc., Jésus-Christ a choisi Pierre parmi ses apôtres pour le constituer fondement principal de l'Église. Or, si Pierre est le fondement de l'Église, il faut que son pouvoir soit souverain et en même temps infaillible. Autrement l'édifice de l'Église n'aurait point de base solide, et toujours chancelant, il serait toujours en danger d'être renversé, suivant cette proposition d'Origène déjà citée : *Si prævalerent inferi adversus petram in quâ Ecclesia fundata est, etiam adversus Ecclesiam prævalerent*. (In cap. 16. St.-Matth.) Aussi St.-Thomas enseigne-t-il ( II. 2. q. 1. a. 10. ) qu'au pape seul appartient le droit de définir les dogmes de la foi : *Hoc autem pertinet ad auctoritatem summi pontificis; et hujus ratio est, quia una fides debet esse to-*



*tius Ecclesiæ, secundum illud ( 1. ad cor. 1. ) : « Idipsum dicatis omnes et non sint in vobis schismata. » Quod servari non posset, nisi quæstio fidei exorta determinetur per eum qui toti Ecclesiæ præest, ut sic ejus sententia à totâ Ecclesiâ firmiter teneatur. On peut compter à peine les docteurs et les écrivains qui ont partagé l'opinion de St.-Thomas, contentons-nous de nommer St.-Bonaventure, Echius, le cardinal Osius, le cardinal Cajetan, Thomas Valdens, le cardinal Turrecremata, Diedo, Jean de Louvain, Stapleton, Sander, Melchior Canus, Bellarmin, Spondanus, Thomassin. Louis Bayl, Duval, Soto, le cardinal Gotti, etc. Terminons par ces mots remarquables de Cyprien : *Neque enim aliunde, hæreses obortæ sunt aut nata schismata, quàm indè quod sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus in Ecclesiâ ad tempus sacerdos, et ad tempus iudex vice Christi cogitatur.* ( lib. 2. ep. ad Cor. papam. ) Remarquez bien ces mots : *Sacerdos unus, iudex vice Christi.**

---

## CHAPITRE II.

L'autorité suprême du Pontife prouvée par deux autres textes :  
*Et tibi dabo claves*, etc. Matth. 16. *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*, etc. Luc. 1. 22.

I. Dans le même chapitre seize de St.-Matthieu, au dix-neuvième verset, on trouve ces mots de Jésus-Christ à Pierre : *Et tibi dabo claves regni cœlorum; et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis, et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis*. Fébronius soutient (cap. 1. §. 6.) que le pouvoir des clefs n'a pas été donné seulement à Pierre et à ses successeurs, mais qu'il l'a été à l'Eglise universelle, de telle sorte qu'elle s'exerce tant par le souverain pontife que par les autres ministres de l'Eglise, chacun pour la portion qui lui est attribuée. Il s'appuie du concile de Trente (sess. xiv. c. 15.) où il est dit : *Si quis dixerit claves Ecclesiæ datas*, etc. Il est donc faux, continue-t-il, que les clefs de l'Eglise aient été remises spécialement à Pierre; tous les évêques ont participé à l'usage de ces clefs en véritables ministres de l'Eglise.

II. Mais Tertullien, St.-Grégoire, St.-Basile etc, ont proscrit d'avance le système de Fébronius. Quoique l'Eglise ait participé au pouvoir de lier et d'absoudre, et cela devait être, puisque les clefs ne furent remises à Pierre que pour l'avantage de l'Eglise, on ne saurait nier que Pierre ne les eût reçues principalement comme directeur de l'Eglise universelle, chargé de veiller sur elle et de communiquer ensuite aux autres

églises sa propre autorité. *Ecce claves regni cœlorum ( Petrus ) accepit , dit St.-Grégoire , potestas et ligandi ac solvendi tribuitur , cura ei totius Ecclesiæ et principatus committitur etc. (lib. 1. epist. 20.)* : Il ajoute ( epist. 13. ) *Curæ nobis fuit , quæ universis Ecclesiis à nobis impenduntur. De là , ces paroles de St.-Paschasius Ruadbert : Jure igitur ( Petrus ) in meritis primus æstimatur , per quem et in quo ad alios dona transmittuntur. Accipiunt autem reliqui , in eo omnes claves regni cœlorum cum ei à Domino specialius committuntur , etc. ( lib. vi. in Matth. cap. 10 )* Remarquez les mots : *Per quem ad alios dona transmittuntur.* St.-Basile avait déjà écrit la même chose : *Beatus ille Petrus , omnibus discipulis prælatus , cui soli majora data quàm aliis testimonia qui prædicatus es beatus , cui claves regni cœlorum concessitæ sunt. ( In procem. Judic Dei. )* Tertullien s'était aussi expliqué sur ce point et d'une manière bien plus claire : *Si adhuc cælum putas clausum , memento claves cæli Dominum Petro , et per eum Ecclesiæ reliquisse. ( lib. Scorpiac. cap. 10. )* Le pouvoir des clefs s'est donc communiqué par Pierre aux autres églises ; et c'est ainsi qu'il faut entendre le quinzième canon du concile de Trente , qui condamne celui qui aura dit : *Claves Ecclesiæ datus tantum ad solvendum , etc.* Or tous les ministres de l'Eglise reçoivent les clefs , mais c'est Pierre qui en a été le premier nauti , puisqu'il les transmet aux autres.

III. On prétend que Jésus-Christ les a lui-même données aux autres apôtres , en disant : *Amen dico vobis , quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata et in cælo , et quæcumque solveritis super terram erunt soluta et in cælo. ( Matth. xviii. 18. )* Mais qu'importe ? Nous avons déjà dit que les apôtres avaient reçu immédiatement du Christ une puissance égale à celle de Pierre , comme premier fondateur de l'Évangile ,

mais qu'ils furent tous subordonnés à Pierre comme à leur chef, au premier d'entre eux ; c'est ainsi qu'en parlent tous les Pères. *Ille ( Petrus ) quem Dominus apostolici chori principem designavit*, ( St.-Gregor. Nys-sen. ) *Princeps et vertex apostolorum Petrus*, ( S. Efrem. ) *Beatus ille Petrus omnibus discipulis prælatus* ( S. Basili. ) — *Petrus apostolorum princeps*, ( S. Gregor. Naza. ) et beaucoup d'autres encore s'expriment de même. Aussi fut-il cité dans le concile d'Ephèse : ( part. II. art. 3. ) *Beatissimus Petrus, apostolorum princeps et caput fideique columna, Ecclesie catholice fundamentum à D. N. J.-C. claves regni accepit*. Il faut d'ailleurs observer, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, que cette égalité de pouvoir ne fut attribuée aux apôtres que par un privilège spécial, qui a fini avec eux. Il est donc faux que les évêques, en qualité de successeurs des apôtres soient égaux en pouvoir au pontife ; s'ils se disent eux-mêmes successeur des apôtres, ce n'est qu'en ce qui touche l'ordre et le caractère, non pour ce qui concerne le privilège des clefs, la puissance et la juridiction qu'avaient les apôtres. Les évêques ont reçu il est vrai, de l'Esprit saint, la mission de gouverner l'Eglise, *regere Ecclesiam Dei* ( Act. xx. 28. ) : mais ils ne la gouvernent que partiellement, comme membres, tandis que le pape la gouverne tout entière, comme chef et prince. Mais nous reviendrons plus bas sur cette matière, pour la mieux éclaircir.

IV. Un partisan de Febronius objecte que Jésus-Christ n'a point dit à Pierre : *Tibi do claves regni cælorum, sed tibi dabo* ; d'où il infère que les clefs ne furent que promises à Pierre, et que le Sauveur ayant dit après sa résurrection à tous les apôtres : *Quæcumque alligaveritis*, etc, les clefs ont été réellement confiées à l'Eglise entière, non à Pierre seul. La réponse est aisée,

Il ne convenait point que Jésus-Christ, encore vivant et chef visible de l'Eglise remit les clefs à Pierre et le constituât son vicaire; cette tradition ne pouvait se faire qu'après que le Seigneur, montant au ciel, deviendrait invisible au monde. Ce fut pour cela qu'il lui dit : *Dabo tibi claves* et non *Do tibi*. Du reste, on ne peut douter que, de même que la profession de foi de Pierre ne fut faite que par lui : *Tu es Christus Filius Dei vivi*, de même la promesse des clefs n'ait été faite qu'à lui particulièrement, Jésus-Christ ayant voulu récompenser par ce don précieux la confession de Pierre. A cette explication donnée : Pères cités plus haut ( chap. 1. n. 12. ) ajoutons ce que dit St.-Augustin ( lib. 1. contra duas ep. gaud. cap. 31. ) *Petrus apostolus, qui ubi dixit, tu es Christus Filius Dei vivi, tdm beatus à Domino appellatus est, ut claves regni cœlorum accipere mereretur.* St.-François de Sales dans son trente-deuxième sermon ( de Eccl. de Petra ) s'exprime d'une manière bien digne de remarque : *Hæreticorum ministri, dit-il, omnem lapidem movent, ut nos avertant ab obedientiâ quæ debetur vicario Christi dixerunt S. Petro, promissionem à Domino factam nomine totius Ecclesiæ, sic ut nullum privilegium peculiare concessum fuerit ipsius personæ. Si hoc interpretendi modo non pervertatur, scriptura nunquam ab aliquo in alienum sensum detorquebitur.* Du reste le saint observe avec raison que le Seigneur avait déjà parlé de l'Eglise en disant : *Et portæ inferi non prævalerunt adversus eam*, d'où il conclut que : *Si Christus Ecclesiæ immédiatè claves, tradere voluisset, dixisset : Et dabo tibi claves; sed dixit : Dabo tibi.* Ce fut donc à Pierre principalement que le Seigneur remit les clefs, afin que par son canal elles fussent transmises aux autres ministres de l'Eglise.

V. On trouve dans l'Évangile de St.-Luc un autre texte sur lequel se fondent les SS. Pères, pour prouver l'infaillibilité du pontife romain : *Simon, Simon, ecce satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum, ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua, et tu aliquando converteris confirma fratres tuos.* (Luc. xxi. 31. 32.) Nous voyons par ce passage que Jésus-Christ a prié pour Pierre et demandé que la foi ne s'altérât jamais ni en lui ni en ses successeurs. Mais le Sauveur, dit Febronius, n'a point prié pour Pierre comme chef de l'Église, mais il a prié pour lui personnellement, de peur qu'il ne perdit la foi au milieu des troubles qui attendaient les autres disciples, de sorte que bien que Pierre eût renié le Seigneur de bouche, la foi vivait encore dans son cœur. Mais St.-Bernard et d'autres pensent unanimement que Jésus pria réellement pour Pierre et ses successeurs, afin qu'ils fussent toujours infaillibles dans les doctrines de la foi. Voici les paroles du saint docteur : *Dignum namque arbitror, ibi resarciri damna fidei ubi, non possit fides sentire defectum. Cui enim alteri sedi dictum est aliquando : Ego pro te rogavi ut non deficiat fides tua ? Istam infallibilitatis pontificiæ prærogativam constantissima perpetuæ SS. Patrum traditio communitat.* (ep. 190. ad Innoc. II.) St.-Luc pape et martyr avait déjà dit la même chose dans son épître 1<sup>er</sup> aux évêques de l'Espagne et des Gaules. *Romana Ecclesia apostolica est et mater omnium ecclesiarum, quæ à tramite apostolicæ traditionis nunquam errasse probatur, secundum ipsius Domini pollicitationis dicentis : Ego rogavi pro te ut non deficiat fides tua.* St.-Agathon dans son épître à l'empereur Constantin, approuvée dans le sixième Synode, après les mots : *Ego autem rogavi, etc.* Continue en ces termes : *Hic Dominus fidem Petri non defecturam promisit, et confirmare eum fratres admonuit,*

*quod pontifices meæ exiguitatis prædecessores fecisse semper cunctis est agnitum. St.-Leon dans son épître à Pierre d'Antioche , dit pareillement : Nimirum solus est pro quo, ne deficeret fide, Dominus ac Salvator asseruit se rogasse , dicens : Rogavi pro te , etc. Quæ venerabilis et efficaciæ oratio obtinuit quòd hactenus fides Petri non defecit, nec defectura creditur in throno ejus. C'est pourquoi Innocent IV a écrit plus tard : Majores Ecclesiæ causas , præsertim articulos fidei contingentes , ad Petri sedem referendas intelligit , qui novit pro eo Dominum exorasse, ne deficiat fides ejus. ( Epist. ad episc. Arclatens. )*

VI. Un autre écrivain du parti de nos adversaires , soutient que lorsque Jésus-Christ prononça ces mots : *Rogavi pro te etc.* , il n'avait pas prié pour Pierre seul mais pour toute l'Eglise et que c'était à l'Eglise qu'il s'adressait dans la personne de Pierre. A l'appui de cette interprétation, il cite ce passage de St.-Augustin: *Manifestum est in Petro omnes contineri , rogans enim pro Petro, pro omnibus rogasse dignoscitur.* Il n'est pas douteux, lui répondra-t-on, qu'en priant pour Pierre premier pasteur et directeur de l'Eglise, Jésus a prié aussi pour tous les fidèles, qui devaient être instruits par Pierre des choses de la foi. Mais il est bien évident qu'en cette occasion le Seigneur n'a prié que pour Pierre, puisqu'il lui a dit personnellement : *Simon, Simon, etc.*, et qu'après s'être adressé collectivement aux autres par ces mots : *Satanas cepit vos, etc.*, il se retourne vers Pierre et lui dit encore : *Ego autem rogavi pro te , etc.*, il ne dit point : *Pro vobis.* Tout cela s'explique bien mieux encore par les mots qui suivent: *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* Ces mots dit Théophylacte, s'adressent à Pierre comme prince des apôtres et fondement de l'Eglise : *Quia te habeo principem discipulorum, confirma ceteros; hoc enim te decet,*

*qui post me petra es Ecclesie et fundamentum.* C'est aussi l'interprétation de St.-Augustin, ( t. iv. pag. 1310. ) *Ego rogavi pro te , hoc est ne auferatur ex ore tuo verbum veritatis usque valdè.* St.-Chrysostome avait écrit auparavant ( in actis apostol. cap. 1. ) : *Quàm est feridus ! quàm agnoscit creditum à Christo gregem ! Quàm in hoc choro princeps est !... Meritò primus omnium auctoritatem usurpat in negotio , ut qui omnes habeat in manu ; ad hunc enim dixit Christus : Et tu aliquandò conversus confirma fratres tuos.*

VII. St.-Pierre lui-même, sachant que Dieu l'avait choisi pour diriger et enseigner son Eglise, dit dans le premier concile de Jérusalem : *Vtri fratres , vos scitis quoniam ab antiquis diebus Deus in nos elegit , per os meum audire gentes verbum evangelii et credere.* ( Act. xv. 7. ) Ainsi Pierre fut choisi personnellement, non-seulement pour que les autres l'entendissent, mais encore pour qu'ils crussent en ses paroles. Voilà pourquoi St.-Cyprien écrit ensuite : *Ad Petri cathedram perfidia habere non potest accessum* ( 1. ep. 1. ) St.-Fulgence tire de tout cela cette conséquence, que toutes les choses qui sont décrétées par le pontife de Rome sont certaines, de sorte que toute la chrétienté doit croire sans hésiter tout ce qu'il croit. Les Pères du sixième synode ont professé la même doctrine. ( act. viii. et 18. ) « Il n'y eut jamais, il ne saurait y avoir d'erreur sur le siège de Rome ; et les successeurs de Pierre , pour qui Jésus-Christ a prié d'une manière particulière , ne peuvent jamais s'éloigner du sentier de la foi. » Mais hâtons-nous de passer à un texte dont les termes sont bien plus pressants et plus capables encore d'opérer la conviction sur le point qui nous occupe.



### CHAPITRE III.

L'autorité suprême du pape prouvée par un autre texte : *Pasce oves meas*, etc. Jo. cap. 21.

I. On lit dans l'évangile selon St.-Jean (cap. xxi. ex vers. 15.) que Jésus-Christ Notre-Seigneur interrogea d'abord Pierre en ces termes : *Petre, amas me plus his?* et que Pierre répondit : *Etiam, Domine tu scis quia amo te.* Le Seigneur ayant réitéré sa demande Pierre fit la même réponse. Alors le Seigneur dit à Pierre : *pasce oves meas.* Après quoi l'interrogeant pour la troisième fois, il lui dit : *amas me?* et il finit par répéter les mots *pasce oves meas.* Par ce mot *pasce* il faut nécessairement entendre tout ce qui entre dans l'office et le devoir d'un pasteur, non seulement fournir aux brebis la nourriture, mais encore les conduire, les guider, les corriger et les punir; et de la texture de la phrase entière il résulte à l'évidence que Pierre fut principalement chargé du soin du troupeau.

II. Febronius confesse, (cap. II. §. 1.) que ce texte de St.-Jean indique assez que Pierre fut placé au dessus des autres apôtres, à cause de son amour pour Jésus, et constitué primat de l'Eglise. *Undè magis declaratur*, (ce sont ses expressions) *Ecclesiee actibus presidendi; jus fuisse huic apostolo concessum.* Mais, ajoute Febronius, quoique Pierre soit la première pierre de l'édifice, il n'est comme les autres apôtres qu'une des pierres vivantes, et sa doctrine n'est pas

plus certaine que celle des autres ; et sauf la prééminence de Pierre, le soin des brebis du Seigneur fut confié immédiatement et conjointement par Jésus-Christ à tous ses disciples et à leurs successeurs, les évêques, qui exercent dans l'Eglise les mêmes fonctions de pasteur que le pape, comme Pierre lui-même l'a écrit à ses prêtres. *Pascite qui eis vobis est gregem Dei.* (1. Petr. 5. 2.) *Contineat de reliquo,* ajoute Febronius, *verbam pascendi Petro (suppone etiam soli) dictum, quantamcumque auctoritatem et potestatem, non repugno ; hoc condemnno, nullum verbo pascendi inesse quæ non æquè contineatur illis Christi dictis ad omnes apostolos: sicut me misit pater meus, ita et ego mitto vos.* (Jo. 20.) Et alibi : *Euntes ergò docete omnes gentes.* (Matth. xviii. 29.)

III. Mais ce que Febronius dit là, s'accorde assez mal avec le texte de St.-Jean. Car premièrement, les autres disciples étaient présents : pourquoi le Seigneur dit-il à Pierre : *pasce*, et non à tous : *pascite*? Secondement, observons que déjà le Christ a dit à Pierre : *Petre amas me plus his*? Donc le mot *pasce* a été adressé à Pierre, et non à tous les apôtres. De plus, il résulte de ce mot, que Pierre fut alors constitué le premier pasteur du troupeau de Jésus-Christ; de sorte que lorsque Jésus dit ensuite aux autres disciples : *Ego mitto vos... Euntes docete* etc., ces mots doivent s'entendre de manière à ce qu'ils restent subordonnés au pasteur principal. Il en est de même de ces autres mots : *pascite qui in vobis est gregem*, c'est-à-dire sans préjudice de la suprématie du premier pasteur Pierre, et de ses successeurs; car, quoiqu'il y ait plusieurs pasteurs et plusieurs troupeaux, ils ne forment tous ensemble qu'un seul troupeau, dépendant du premier pasteur, tel que le pontife romain. Tous les évêques sont pasteurs, tous sont chargés du soin des agneaux du

Christ, mais les agneaux, comme les brebis, c'est-à dire les fidèles et les évêques, sont subordonnés à un seul pasteur. Febronius rit de cette distinction, qu'il appelle imaginaire et nouvellement inventée; mais cette distinction a été faite par St.-Euthérius, St.-Bernard, St.-Ambroise. *Prius agnos, deinde oves, dit le premier, commisit ei; quia non solum pastorem, sed pastorum pastorem eum constituit. Pascit igitur Petrus agnos, pascit et oves, pascit filios, pascit et matres, regit subditos et prælatos. Omnium igitur pastor est, præter agnos et oves in Ecclesiâ nihil est.* (St.-Euther. de nativ. apost.) Les évêques sont pasteurs des troupeaux particuliers, chacun a le sien; c'est là ce qu'a dit St.-Pierre : *Pascite qui in vobis est gregem.* Mais le pape est pasteur de toute l'Eglise. Écoutez St.-Bernard s'adressant au pape Eugène III : (lib. 2. de consid.) *Sunt et alii gregum pastores, habent illi sibi assignatos greges, singuli singulis; tibi universi crediti, uni unus non modò ovium sed et pastorum. Tu unus omnium pater.* St.-Bernard ajoute au même lieu : *Cui non dico episcoporum sed etiam apostolorum sic absolutè totæ commissæ sunt oves? si me amas, Petre, pasce Oves meas. Quas? Illius vel illius civitatis, aut regionis? oves meas, inquit; nihil excipitur ubi distinguitur nihil.* St.-Ambroise, commentant St.-Luc, (lib. 10.) a dit la même chose : *Et jam non agnos ut primo quodam lacte vescendos, nec oviculas ut secundo, sed oves pascere jubetur; perfectiores ut perfectior gubernaret.*

IV. Beaucoup d'autres saints docteurs sont du même avis. Écoutons St.-Épiphane : (in Anchorato) *Hic est qui audivit pasce oves meas, cui concreditum est ovile;* St.-Jean Chrysostôme sur le même point : *aliis omissis, Petrum affatur, fratrum ei curam committit; et plus bas : cum magna Dominus Petro communicasset, or-*

*bis terrarum curam demandavit*; St.-Maxime, dans son sermon de St.-Pierre : *hic est Petrus cui Christus pasce ovis suas agnosque commendat*; St.-Augustin : (serm. cviii. c. 4. de divers.) *Non enim inter discipulos suos solus meruit pascere dominicas oves; sed quando Christus ad unum loquitur, unitas commendatur.* Il dit de même : (serm. xlvi. cap. 13.) *In ipso Petro unitatem commendavit; multi erant apostoli; et uni dicitur : Pasce oves meas.* Ce texte nous servira dans le chapitre septième à expliquer la pensée de St.-Augustin. St.-Léon pape, dans son épître 89, à l'évêque de Vienne, s'explique ainsi : *Cui eum præ ceteris solvendi et ligandi potestas tradita est, pasce ovis tamen ovium cura specialiter mandata est.* Il dit ailleurs : (serm. 3. in assumpt., *In toto mundo, unus Petrus eligitur... ut quamvis in populo Dei multi sacerdotes sint multique pastores, omnes tamen propriè regat Petrus; principaliter regit et Christus.* Théophilacte dans le dernier chapitre (in Joan.) dit : *Ovium totius mundi ovile Petro commendabat, non autem aliis sed huic tradidit.* St.-Cyrille et St.-Augustin tiennent le même langage sur ce passage de St.-Jean. C'est aussi l'avis de St.-Thomas : (opusc. contra Græc.) *Petro et ejus successoribus (Christus) commisit, et nulli alii quàm Petro, quod suum est plenum.* Le même docteur affirme que c'est une grave erreur de penser que les fidèles ne sont pas tenus de subir les décisions du pape. *Petro dixit : Pasce oves meas etc.; per hoc autem excluditur quorundam presumptuosus error, qui se subducere nituntur à subjectione Petri, successorem ejus romanum pontificem universalis Ecclesiæ non recognoscentes.* (St.-Thom. lib. iv. contra gentes cap. 76.)

V. On voit par là combien Febronius se trompe lorsqu'il prétend que le mot *pasce* se rapporte à l'Eglise, non à Pierre; que si l'Eglise est réunie en sy-

node œcuménique, elle est supérieure au pontife; que dans le cas contraire, elle a pour chef le pape; mais seulement comme chef d'administration, qui n'a pas plus d'attributions dans ce corps aristocratique que les autres évêques, égaux à lui en pouvoir, tant pour les choses d'ordre que pour celles de juridiction, pasteurs ainsi que lui dans le bercail de Jésus-Christ en qualité de successeurs des apôtres. Mais toutes ces propositions de Febronius sont erronées. C'est à l'Eglise, dit-il, non à Pierre que Jésus adressa les mots *pasce oves meas*. Jésus-Christ a donc voulu que l'Eglise se soignât et se dirigeât elle-même? Il a voulu que le troupeau conduisît le pasteur? Je le demande : l'Eglise est-elle ou non le bercail, le troupeau de Jésus-Christ? Et si Jésus-Christ a imposé à Pierre le soin de son troupeau, conçoit-on que le troupeau puisse jamais dominer sur Pierre, au lieu de lui être subordonné?

VI. Certes les évêques sont aussi pasteurs des brebis de Jésus-Christ, ils ont été appelés à partager les soins et la sollicitude du pasteur; mais ce premier pasteur, ce chef suprême en qui tous les évêques doivent reconnaître leur supérieur, celui que Jésus-Christ a chargé du soin de tout le troupeau, c'est le pontife romain. *Itaque*, dit Febronius (cap. 1. §. 6. n° 3.) *Ecclesia ipsa principaliter et radicaliter obtinet potestatem clavium, quæ ab illâ in omnes ejus ministros ipsumque summum pontificem derivatur, et singulis quibusque pro suâ portione communicatur.* Mais St.-Léon s'explique bien autrement (epist. xiv.) : *Quibus cum dignitas sit communis, non est tamen ordo generalis; quoniam et inter apostolos, cum omnium par esset electio, uni tamen datum est ut ceteris præemineret. De quâ formâ quoque est acta distinctio, ne omnes sibi omnia vindicarent.... per quos*

*ad unam patri sedem universalis Ecclesie cura conflueret.* St.-Grégoire a écrit pareillement (lib. vii. ep. 65.) : *Cum culpa non exigit omnes secundum rationem humilitatis æquales sumus. Aliqua culpa in episcopis invenitur; nescio quis ei episcopus subjectus non sit.* C'est ce qui a porté Innocent I<sup>er</sup> (tom. 1. epist. Rom. PP. col. 937.) à traiter de confusion sacrilège, *impia confusio*, l'envahissement par un évêque des attributions d'un autre évêque. *Omnes admonemus, ut quique territoriis suis contenti simus; nam barbara et impia ista confusio est aliena præsumere.* Voyez ce que nous disons sur ce point dans notre chapitre vi. n<sup>o</sup> 5.

VII. Quoique la surveillance particulière des évêques doive s'exercer sur leurs troupeaux particuliers exclusivement, toutefois si un évêque voyait l'hérésie naître dans une autre église, il serait tenu de réparer le mal autant que cela serait en lui; car tous les évêques sont chargés de veiller au bien et à l'avantage de l'Église universelle. Si un homme possède un troupeau considérable, il en confie la garde à un pasteur principal, sous les ordres duquel il place d'autres pasteurs qui sont chargés de garder chacun une portion du troupeau. Mais si l'un d'eux s'aperçoit que le troupeau d'un de ses compagnons est menacé par les loups, il est de son devoir d'en empêcher. De même les évêques, qui tous sont pasteurs du même troupeau de Jésus-Christ, sont tenus autant qu'ils le peuvent, et que les circonstances le leur permettent, de veiller sur l'Église universelle. Et c'est là ce qu'ont réellement dit et voulu dire St.-Augustin et St.-Cyprien, que Febronius nous oppose mal à propos. Voici les paroles de St.-Augustin : *Communis est nobis omnibus qui fungimur episcopatus officio... specula pastoralis. Facio quod possum, ut pestilentibus eorum scriptis medentia et munientia scripta*

*præsentiam.* (Lib. I. cap. 1. ad Bonif. pontif.) *Copiosum corpus est sacerdotum, unitatis vinculis copulatum, ut si quis ex collegio nostro gregem Christi vastare tentaverit, subveniant et ceteri; nam etsi multi sumus, unum tamen gregem pascimur.* (S. Cyprian. ep. LXVIII. vers. 67. ad Stephan.) Or, il n'est pas possible d'inférer de ces mots ce que Febronius en infère : que tous les évêques, pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, sont égaux au pape en pouvoir, et tout-à-fait indépendants; il en résulte seulement que, si quelque loup tente de dévaster la bergerie du Christ (comme le dit St.-Cyprien) et qu'il n'y ait personne pour l'empêcher, chaque évêque est tenu de concourir à la réparation du dommage.

VI. Il faut distinguer dans les évêques la puissance d'ordre qui concerne l'administration intérieure de l'épiscopat, la collation des Ordres, la consécration des églises, la faculté de confirmer, et autres choses semblables, de la puissance de juridiction qui ne regarde que l'extérieur, comme le gouvernement du troupeau. Quant à la puissance d'ordre, il n'est pas douteux que tous les évêques ne soient égaux au pontife; car, de même que le pontife, ils ont reçu leurs droits de Jésus-Christ immédiatement. Il n'en est pas ainsi de la puissance de juridiction. Au reste, la question de savoir si cette puissance de juridiction des évêques leur vient immédiatement de Jésus-Christ, ou leur a été communiquée par le pape, n'est qu'une question de nom; car l'eussent-ils reçue directement de Dieu, ils ne l'auraient reçue que subordonnée à l'autorité suprême que Jésus-Christ a donnée au pape sur toute l'Eglise. Il n'y a rien dans la supposition d'une transmission immédiate qui ne se puisse très-bien concilier avec la soumission au pontife. Dans les

premiers temps, celui-ci s'était réservé d'accorder la dispense pour les irrégularités, pour les empêchements dirimants du mariage, et l'absolution des vœux religieux, ainsi que plusieurs autres cas, et cela en vertu de son autorité suprême, reconnue par le synode de Trente : *Pontifices maximi pro supremâ potestate sibi in universâ Ecclesiâ traditâ, causas aliquas criminum graviores suo potuerunt peculiari judicio reservari.* Ces derniers mots sont à remarquer. Aussi la faculté de Paris rendit-elle librement, en 1654, un décret analogue. *Omnes et singuli magistri nostri, dit-elle, ipsum romanum pontificem, uti summum J. C. vicarium et universalem Ecclesie pastorem, cui plenitudo potestatis à Christo data sit etc. fideliter et libenter agnoscunt et consentunt.* Gamache, professeur de la même faculté, consigna dans ses écrits cette distinction essentielle entre la puissance de caractère et celle de juridiction. *Clarissimi theologi sustinent, episcopos habere potestatem caracteris immediate à Christo, non tamen potestatem jurisdictionis; sed eam habent à summo pontifice.* (Tract. de Sacram. ord. cap. 8.) Innocent I<sup>er</sup> avait déjà fait la même distinction en 404, dans ses instructions aux évêques africains : *À Petro ipso episcopatus et tota hujus nominis auctoritas emersit.* (Epist 24. In requirendo.)

IX. Un de nos adversaires objecte que Jésus-Christ ne dit point à Pierre : *Pasce oves tuas*, mais *oves meas*, et de là il conclut que le Christ est le pasteur principal et direct du troupeau, et que Pierre et les apôtres n'en sont que les administrateurs. On répond que le Sauveur, tant qu'il fut sur la terre, n'était pas seulement pasteur intérieur et invisible, mais encore pasteur et chef visible de l'Église; il devait donc s'exprimer comme il le fit, dire : *Oves meas*, et non *tuas*. Mais lorsqu'ensuite il monta au ciel, il demeura pasteur de



l'Église, mais pasteur invisible et intérieur, répandant sur elle l'influence de sa grâce, et la dirigeant par les lumières internes qu'il envoyait; mais à son troupeau visible il voulut laisser un pasteur extérieur et visible, qui pût résoudre les doutes qui s'élèveraient en matière de foi, et il lui donna Pierre; sans cela les évêques, les prêtres et le pape lui-même eussent été inutiles. C'est pourquoi Pierre n'est, relativement à Jésus-Christ, pasteur invisible, qu'un membre de son troupeau; et c'est ce qu'a voulu exprimer St.-Augustin, lorsqu'il a dit que Jésus-Christ était *pastorum pastorem*, expression que notre adversaire nous oppose. Mais relativement à l'Église et à son régime extérieur, il jouit d'un pouvoir suprême comme pasteur visible. Qui ne conçoit que pour régir un royaume visible, un chef visible est nécessaire?

X. Le même écrivain insiste : *successores Petri*, dit-il, *aliâ auctoritate non gaudere nisi illâ quam grex ipsis impertitur, cum gregi collata sit facultas eligendi pontificem*. Mais je le demande : les adversaires confessent que le pape a la suprématie dans l'Église; mais est-ce que les cardinaux ont aussi cette suprématie? Non, assurément. Comment peut-il donc se faire que les cardinaux confèrent au pape une suprématie qu'ils n'ont pas? Ils ont le pouvoir d'élire un pape; mais le pape élu reçoit de Dieu son autorité. Aussi dans le conciliabule même de Bâle, où la puissance pontificale reçut tant d'atteintes, un orateur fit entendre ces paroles : *Præsulatûs potestas et auctoritas Petro tributa fuit, non ab hominibus, sed à Christo salvatore*. Et le pape St.-Gelase, dans son allocution aux Pères du concile de Rome, s'exprime ainsi : *Romana Ecclesiâ nullis synodis constitutis ceteris Ecclesiis prælata est, sed evangelicâ voce Domini primatum obtinuit*.

---

## CHAPITRE IV.

L'autorité suprême ou monarchique du pontife prouvée par les conciles œcuméniques.

Selon Febronius, l'autorité suprême et la prérogative d'infailibilité dans les matières de la foi n'appartiennent et n'ont été promises qu'aux conciles généraux, non à Pierre. Mais pour ne point traiter de questions oiseuses, abordons de suite le point de la difficulté. Or, je le demande, si je prouve que les conciles généraux eux-mêmes ont attribué au pontife la puissance suprême, qui niera que le pontife ne soit infailible et supérieur aux conciles ? Mais dans quel lieu des conciles, dit Febronius à son tour, trouve-t-on la sanction de cette proposition, que le pape est infailible et supérieur aux conciles ? Il est vrai que cette proposition ne se trouve pas en termes exprès dans un concile ; mais plusieurs conciles nous disent que le pape est le chef de l'Église, que son pouvoir s'étend sur toute l'Église ; qu'il est le vicaire de Jésus-Christ, constitué immédiatement par lui ; qu'on doit tenir pour constant et vrai tout ce qui est dit par le pape ; qu'il exerce sur toute l'Église l'autorité suprême, et que toutes les questions qui concernent la foi doivent être résolues par lui ; que les décisions du pape sont immuables, parce que le pape est l'organe du Saint-Esprit ; qu'on ne peut recourir du pape à aucune puissance supérieure ; que hors le cas d'hérésie il ne peut être assujéti à prendre l'avis de toute autre autorité ; enfin qu'il n'est point

permis d'appeler du pape au concile, mais du concile au pape. Tout cela posé, qui viendra nous dire que le pape est sujet à l'erreur et subordonné au concile ? Voyons si toutes les allégations que nous venons de faire sont justifiées.

II. Dans le premier concile de Nicée (can. 39.) il fut dit : *Qui tenet sedem Romæ, caput est et princeps omnium patriarcharum; quandoquidem ipse est primus, sicut Petrus, cui data est potestas in omnes populos, ut qui sit vicarius Christi super cunctam Ecclesiam christianam. Et quicumque contradixerit, à synodo excommunicatur.* Remarquez les mots : *cui data potestas in omnes populos et cunctam Ecclesiam christianam.*

III. Dans le concile de Chalcédoine, sous St.-Léon I<sup>er</sup>, il fut dit dans le canon 9 : *Episcopum romanum non propriè primatem, sed principem significare. Solus verò romanus pontifex est princeps christianæ diocæsæos.* Remarquez *non primatem, sed principem.* Ces mots indiquent l'autorité suprême du pontife; et quoique les Pères désignent quelquefois le pape indistinctement par les titres de primat et de prince, cependant ils tiennent que le primat et le prince ne sont qu'une même chose, comme nous le verrons plus bas. Au reste, St.-Thomas affirme qu'il fut dit dans le même concile : *Omnia ab eo (c'est-à-dire de Léon) definita teneantur, tanquam à vicario apostolici throni.* (Opusc. contrà error. Græc.) De plus, lorsqu'on lut au concile (act. 2.) l'épître de St.-Léon, dans laquelle le pape rappelait les diverses décisions qu'il avait déjà rendues contre Eutychès, il fut hautement et unanimement déclaré que : *hæc Patrum fides. Omnes ita credimus:.. Petrus per Leonem ita locutus est.* N'oublions pas surtout les paroles rappor-

tées par St.-Thomas : *Omnia ab eo definita teneantur ; et pourquoi cela ? tanquam à vicario apostolici throni.*

IV. Dans le troisième concile de Latran (cap. licet vi. de elect. §. 3.) il fut dit que lorsqu'il s'agit des églises particulières, les choses douteuses doivent être résolues par les supérieurs ; mais lorsqu'il est question du siège apostolique, *in romanâ verò Ecclesiâ aliquid speciale constituitur, quia non potest recursum ad superiorem haberi.* S'il n'y a point de recours du pape à une autorité supérieure, le pape est donc réputé chef suprême. S'il est suprême, tous doivent lui obéir, à moins qu'on ne veuille établir à la fois plusieurs chefs suprêmes, et donner ainsi occasion à une infinité de schismes.

V. Dans le quatrième concile de Constantinople (sess. v. can 2.) le pape Nicolas, prédécesseur d'Adrien, fut appelé *organum Spiritûs sancti.* Or, l'organe du Saint-Esprit ne peut faire entendre que des vérités infaillibles. Les Pères du concile disent ensuite : *Neque nos sanè novam de illo iudicio sententiam ferimus, sed jam olim à S. papâ Nicolao pronunciatam, quam nequaquam possumus immutare.* Ainsi les Pères même du concile confessent que le concile ne peut modifier les décisions du pape ; après qu'ils eurent signé les actes du synode, ils ajoutèrent ces mots : *Quoniam sicut prædiximus, sequentes in omnibus apostolicam sedem* (remarquez ici que le siège apostolique n'est pas le concile, comme l'ont voulu quelques interprètes, mais l'Église romaine), *et observantes omnia ejus constituta, separamus ut in unâ communionem quam sedes apostolica prædicat, esse mercamur ; in quâ est integra et vera christianæ religionis soliditas.* Voilà comment les conciles parlent de l'infailibilité du pontife, et par conséquent de son pouvoir suprême. Ces deux choses sont nécessairement liées

l'une à l'autre, car l'autorité du pape ne saurait être infaillible si en même temps elle n'était suprême.

VI. Dans le deuxième concile de Lyon (ce concile incommode beaucoup nos adversaires, et c'est pour cela que nous devons nous y arrêter davantage), convoqué en 1274 sous le pontificat de Grégoire X, et qui réunit plus de cinq cents évêques, on prononça ces mots remarquables : *Ipsa quoque romana Ecclesia summum et plenum primatum et principatum super universam Ecclesiam obtinet, quam se ab ipso Domino in B. Petro, cujus romanus pontifex est successor, cum potestatis plenitudine recepisse veraciter et humiliter recognoscit... cum potestatis plenitudine.* La puissance ne saurait être pleine si elle n'était suprême, absolue, indépendante. Au reste, on trouve encore à la suite ces mots, non moins significatifs : *Et sicut præ ceteris tenetur (ipsa romana Ecclesia) fidei veritatem defendere, sic et si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri.* C'est donc le pape qui doit juger les questions qui concernent la foi; par conséquent ses décisions sont infaillibles et indépendantes de tout autre pouvoir. Telle fut la profession de foi que firent les envoyés de l'empereur Michel Paléologue, acceptée ensuite par tout le concile et convertie en première constitution du concile, avec cette déclaration des Pères : *Supra scriptam fidei veritatem, prout plenè facta est et fideliter exposita, veram, sanctam, catholicam et orthodoxam fidem cognoscimus et acceptamus; et ore ac corde confitemur quod verè tenet, et fideliter docet et prædical S. romana Ecclesia.*

VII. Examinons successivement les paroles que nous venons de transcrire. *Si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri.* L'évêque Bossuet n'ayant rien à répondre à cette déclaration du concile, oppose que la faculté de Paris a rendu plusieurs déci-

sions en matière de foi, et que ces décisions ne sont pas infaillibles. Nous répondons que si la faculté de Paris a décidé plusieurs questions douteuses en matière de foi, personne ne dit ni ne croit que c'est à cette faculté qu'il appartient de décider ces questions, comme le concile l'a dit du pontife de Rome : *Suo debent definiri iudicio*. Ce seul aveu d'un synode œcuménique composé de cinq cents évêques me semble seul capable de fermer la bouche à nos adversaires. Le concile dit encore : *Super universam Ecclesiam summum et plenum principatum obtinet cum potestatis plenitudine* ; c'est pourquoi, lorsque le pape décide un point de foi, il le fait comme prince et chef de l'Église universelle à qui appartient le soin de veiller à la pureté de la foi ; aussi l'Église entière est-elle tenue de s'en rapporter à ses décisions. Le concile a déclaré, au reste, en quoi consistait cette plénitude de pouvoir qui fait la force du pontife : *Potestatis plenitudo*, dit-il, *consistit quod (romana Ecclesia) Ecclesias ceteras ad sollicitudinis partem admittit* (et c'est là cette communication de juridiction qui se fait du pape aux évêques), *suâ tamen observatâ prærogativâ, et tùm in generalibus conciliis, tùm in aliquibus aliis semper salvâ*. Cette prérogative consiste dans le droit de décider souverainement, en matière de foi, en raison de son infaillibilité, ainsi que l'a dit St.-Bernard, parlant du pontife : *Istam infallibilitatis prærogativam constantissima, perpetuaque S. Patrum traditio commonstrat*. (Ep. 190. ad Innoc. II.)

VIII. De même, dans le concile de Vienne tenu en 1321, sous le pontificat de Clément V, on approuva la déclaration de ce pape (*clementina fidei, de summ. Trinit.*), qui, touchant les questions concernant la foi, s'exprime ainsi : *Nos igitur... apostolicæ considerationis, ad quam duntaxat hæc declarare pertinet, aciem con-*

*vertentes, sacro approbante concilio declaramus* etc. Remarquez les mots : *ad quam duntaxat hæc declarare pertinet.*

IX. Il y a plus. Le même concile de Constance qui, suivant nos adversaire, aurait déclaré que le pape n'avait pas d'autorité suprême, approuva l'épître de Martin V, qui lui recommandait d'interroger les hommes suspects d'hérésie : *Utrum credant quod papa sit successor Petri, habens supremam auctoritatem in Ecclesiâ Dei?* Febronius lui-même (cap. II. §. 3) ne peut s'empêcher de dire : *Concilium constantiense sententiam damnat Joannis Wiclefi : Non est de necessitate salutis credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias.* A la vérité, pour ne se point nuire, il ajoute qu'en agissant ainsi le concile *haud ultra condignum fuisse pontifici.* Mais quelque chose qu'il dise, tout le monde comprendra très-bien, comme le dit le cardinal Bellarmin, que la puissance suprême est celle qui n'a ni supérieurs ni égaux.

X. On trouve dans la dernière session du concile de Florence (du décret duquel nous avons déjà fait une mention sommaire) les mots suivants : *Definimus romanum pontificem in unicum orbem habere primatum, et successorem esse Petri, totiusque Ecclesiæ caput et christianorum patrem ac doctorem existere, et ipsi in B. Petro regendi Ecclesiam à D. N. J. C. ; plenam potestatem traditam esse ; quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum conciliorum et in sacris canonibus continetur.* Si donc le pape est *doctor totius Ecclesiæ*, il doit être nécessairement regardé comme infaillible, car autrement toute l'Église pourrait être induite en erreur par celui qui doit l'instruire. Si le pape a d'ailleurs plein pouvoir de gouverner l'Église, il est nécessairement aussi supérieur aux conciles, car s'il pouvait être subordonné aux conciles, comment les Pères qui composaient

celui de Florence auraient-ils pu dire que l'autorité absolue, *plenam potestatem*, lui venait immédiatement de Jésus-Christ? On remarque à la fin du passage cité ces mots : *Quemadmodum etiam in gestis* etc. Ainsi les conciles, dans leurs actes et dans les canons, conviennent que le pape a le droit de gouverner l'Église avec une autorité illimitée. Mais Febronius a lu autre chose dans l'exemplaire ou les exemplaires qu'il a consultés. Le passage, selon lui, est ainsi conçu : *Juxta enim modum qui in gestis* etc. On voit qu'il a soin de supprimer le mot *etiam*, ce qui lui permet d'interpréter à son gré le passage entier. Le pape, dit-il, a bien une autorité entière, mais c'est *juxta modum* (c'est-à-dire avec les restrictions) *qui in gestis œcumenicorum conciliorum continetur*. Mais cette particule *etiam*, qui est d'un très-grand poids, se trouve dans les exemplaires conservés dans cinq bibliothèques, ainsi que l'observe le P. Benoit (tom. 1. de privil. pontif. pag. 487.); loin d'indiquer aucune limitation du pouvoir suprême, ces mots *quemadmodum etiam* démontrent au contraire que ce pouvoir a été reconnu expressément, même dans les actes du concile et dans les canons; comme cela a été réellement exprimé en d'autres conciles, tels que le premier de Nicée et le second de Lyon. (Voyez ci-dessus, n° 11 et 6.) Febronius prétend que son texte s'accorde mieux avec le texte grec; mais remarquons bien avec Tournely que la version latine dont nous nous servons faite par Abraham Caudiot, fut approuvée par les Pères, insérée dans les actes du concile et signée par Eugène IV et l'empereur Michel. *Certum esse*, dit Tournely, *græca æquè ac latina concilii Florentini acta, sacro approbante concilio, Eugenii nomine esse edita; porro in actis latinè exaratis sic legitur : quemadmodum etiam* etc. *Id verò ita esse constat ex conciliis codicibus, qui in nobili*



*bibliothecâ colbertinâ, Eugenii ac Michaelis imperatoris signis muniti, asservantur.* (Tourn. tract. de loc. thcol. art. 2.) Cela posé, il paraîtra bien plus vraisemblable que la leçon grecque ait été traduite sur le latin, langue usuelle du pape et de la plus grande partie des Pères, que de penser que la leçon latine fut traduite du grec; d'autant plus que le sens propre et naturel des autres termes du décret semble appeler les mots *etiam* et *continentur*. Car si le concile, employant les termes qui plaisent tant à nos adversaires, avait voulu dire que la puissance du pape était restreinte aux limites posées par les conciles et les canons, il n'aurait pas dit auparavant que la puissance absolue, *plenam potestatem*, avait été transmise au pontife par Jésus-Christ. Il aurait dit que Jésus-Christ ne lui avait transmis qu'un pouvoir réglé *juxta eum modum* etc. Avoir une puissance pleine, absolue, c'est une chose opposée à une puissance limitée. Il ne se serait pas servi d'ailleurs du mot *continentur*, qui correspond à la puissance absolue transmise au pontife, suivant les expressions employées par les précédents conciles, surtout par le second de Lyon, où il fut dit : *Romanus pontifex est (Petri) successor, cum potestatis plenitudine*; au lieu de *continentur*, on aurait dit *limitatur, explicatur, tribuitur*.

XI. Enfin pour se tirer de toutes ces difficultés, Febronius ( cap. v. §. 4. ) s'exprime ainsi : *Tertium ( subjungendum videtur) quod in eâdem tridentinâ synodo à gallis pernegatum fuerit, florentino inter generalia concilia locum dandum esse, quippe quod ex quibusdam Italis et quatuor solum græcis patribus compositum fuit.* Mais sur ce point les français eux-mêmes ne sont pas d'accord avec Febronius, car le Père Boucat, le Père Annat auteur du dictionnaire portatif des conciles, classent

celui de Florence parmi les conciles œcuméniques. Juvenin ( Theol. diss. iv. q. 3. c. 2. a 8. § 13. t. 1. ) le prouve par plusieurs raisons , il dit qu'en France on avait eu d'abord quelques doutes , mais qu'après que la question eut été discutée , les doutes avaient cessé. Chose étrange ! Febronius appelle concile général le concile de Bâle, qui n'est regardé comme œcuménique qu'en France , et il refuse ce titre à celui de Florence , qui , excepté en France , à ce qu'il dit , est regardé comme œcuménique. Encore voyons-nous que réellement en France même on le tient pour œcuménique.

XII. Mais Febronius a imaginé une réponse neuve et générale, au moyen de laquelle il se délivre à la foi de toutes les décisions des conciles. En parlant des décrétales recueillies par Isidore , publiées vers l'an 843 et adoptées ensuite par Gratien qui en augmenta son propre décret , il dit ( cap. i. §. 8. n. 10. ) que c'est par ces fausses décrétales que le pouvoir pontifical a été considérablement exalté. C'est là une supposition gratuite ce n'est point pas de tels documents que nous établissons la puissance suprême du pape ; c'est par les décisions des conciles et des Pères , appuyées sur le texte sacré. Febronius passe ensuite à parler des conciles généraux, et il va jusqu'à dire effrontément que certaines décisions , dictées par le même esprit qui domine dans les décrétales d'Isidore se sont glissées dans les actes publics des conciles mais ajoute-t-il ces décisions ne sauraient nuire à la vérité qui a été ensuite découverte ; car alors les hommes vivaient dans un temps de ténèbres et d'ignorance ; aujourd'hui que les questions sont mieux éclaircies , on peut porter un jugement plus sain sur la puissance légitime du pontife, que n'avaient pu le

faire nos Pères , trompés par tant de faux documents. Je veux transcrire ici les propres termes de Febronius, de peur qu'on ne me soupçonne d'avoir exagéré. Après s'être longuement élevé contre la prétendue fausseté des décrétales , il continue. *Et nonnullâ eumdem Spiritum redolentiâ in acta publica conciliorum etiam generalium irrepserunt , quæ nullum veritatî post detectæ præjudicium generant ; dùm hodiè historiam sacram et acta Ecclesiastica septem vel octo primorum seculorum in fontibus scrutamur , multò certius de genuinâ potestate summi pontificis , quatenus eâ reverâ ex Deo est , judicamus , quàm Patres nostri falsis illis documentis innocenter delusi. — Si enim ignorantia et excessus superstitionis obfuit , quominus obscurata per aliquot secula nosceretur veritas , et justî Ecclesiasticæ potestatis limites , nihil impedit quominus quæ errore malè inducta sunt , nunc , cognitâ veritate , restituantur in legitimum.* ( Ibid §. 5. ) Il dit ailleurs. ( cap. VIII. §. 4. n. 3. ) Que dans le quatrième siècle et les deux suivans , l'Eglise et les conciles attribuèrent au pontife beaucoup de prérogatives , par déférence seulement pour les premier siège apostolique : *Quæ seculis IV. V. et VI. Romanis pontificibus ab Ecclesiâ tacitè aut à conciliis expressè in reverentiam primæ sedis attributa sunt.* Ainsi pendant les huit premiers siècles. C'est par complaisance, non pour rendre hommage à la vérité, que les conciles ont attribué aux pontifes des droits qui ne leurs étaient pas dus ?

XIII. Pour ce qui concerne les décrétales d'Isidore je n'entends nullement soutenir que toutes sont légitimes. Je sais que plusieurs d'entre elles, surtout pour ce qui concerne les épîtres des papes , sont fausses ou au moins altérées; mais en ce qui touche les décrétales, de Grégoire IX, de Boniface VIII et de Clé-

ment, je sais que ces papes les ont murement pesées, que Grégoire, par exemple, les fit recueillir, discuter, corriger par St.-Raymond, qui fut chargé en outre d'en retrancher les superfluités, et que ce ne fut qu'après toutes ces précautions qu'il fut ordonné d'en faire usage, tant en jugement que dans les écoles. C'est pourquoi je dis que ces décrétales sont exécutoires ; car lors même que ces trois papes auraient puisé pour quelque-une d'elles à de fausses sources, ils leur ont donné, en les adoptant, force de loi. C'est ainsi qu'en avait agi Justinien ( leg. 1. J.-C. de vit. jur. Encicl. ) *Omnia meritò nostra facimus, quia ex nobis eis impertitur auctoritas.* Quand à ce que Febronius ajoute sur les prétendues intercallations dans les actes des conciles, sur l'ignorance où vivaient nos Pères, qui se laissaient tromper facilement par des documents supposés, j'avoue que j'aimerais mieux me voir tromper encore comme les Pères des conciles, que de compter parmi des érudits moderne comme nos adversaires, car en me décidant comme les Pères des conciles, je ne croirais pas pouvoir tomber dans l'erreur, puisqu'ils ne pouvaient se faire illusion à eux-mêmes quand, il s'agissait de l'autorité pontificale. Et voici comment je raisonne. Que sur les matières de la foi le pape soit infallible ou sujet à l'erreur, qu'il soit supérieur au concile ou qu'il lui soit inférieur, c'est là une chose qui concerne principalement les règles de la foi. c'était donc au Saint-Esprit qu'il appartenait de faire déclarer par les conciles, qui, dans l'Église, des conciles ou du pape, avait l'autorité et le droit de décider infailliblement sur les matières de foi, afin que les fidèles, certains de ce qu'ils devaient croire, ne flottassent pas dans l'erreur. Je dis encore que Dieu n'a pas pu permettre que les synodes œcuméniques

fussent trompés sur ce point par des documents faux, comme Febronius voudrait nous le persuader, et qu'il trompassent ensuite tout le monde chrétien par des décisions erronées. J'aime mieux donc m'en rapporter aux décisions des conciles des siècles d'ignorance que d'adopter les rares découvertes de Febronius et de ses disciples dans les siècles de lumière, car je tiens pour certain que les conciles généraux ont été inspirés par le Saint-Esprit et que par conséquent ils n'ont pu errer. J'admire pourtant la constance de Febronius qui ne craint de représenter comme fondé sur l'ignorance la superstition et la déception, le siège de Rome, qui fut toujours pour les Pères et les princes de l'Eglise un objet de vénération et de respect.

XIV. Au reste le cinquième concile de Latran, célébré sous le pontificat de Léon X. Après avoir rejeté les décisions du conciliabule de Bâle sur la supériorité du concile, déclara formellement que les conciles étaient inférieurs au pape. *Solum romanum pontificem, tanquam super omnia concilia auctoritatem habentem conciliorum indicendorum, transferendorum ac dissolvendorum plenum jus et potestatem habere; nedum ex sacræ scripturæ testimonio, dictis SS. Patrum ac aliorum pontificum, sacrorumque canonum decretis, sed propriâ eorumdem conciliorum confessione constat* (comme ces mots s'accordent avec ceux du synode de Florence déjà cité : *Quæmadmodum etiam in gestis etc.*) *Quorum aliqua reserre placuit, etc* On trouve à la suite la mention des conciles qui avaient déjà obtempéré aux préceptes des pontifes : le premier d'Ephèse à Célestin, celui de Calcédoine à Léon, le VI synode à Agathon, et le VII à Adrien ; puis il est parlé des conciles qui avaient sollicité l'approbation du pape et l'avaient obtenue. Dupin et Launoy prétendent que cette propo-

sition : *Tanquam auctoritatem super omnia concilia habentem*, ne fut énoncé d'abord qu'incidemment, et qu'enfin elle fut posée comme une hypothèse qui pouvait être fausse. Mais on répond qu'elle ne fut point posée incidemment, mais comme véritable déclaration de principes, le concile ayant voulu déclarer par elle, que le pape, *tanquam super omnia concilia auctoritatem habentem*, pouvait à son gré les convoquer, les transférer et les dissoudre.

XV. Je sais que vos adversaires ne regardent pas ce concile comme général, et qu'ils disent entre autres choses que les évêques n'y arrivèrent jamais au nombre de cent. Mais le cardinal Bellarmin a prouvé que rien ne manqua à ce concile pour le rendre régulier et œcuménique; car il fut légalement convoqué; il fut ouvert à tout ce qui suffisait pour le rendre général; les Pères étaient au nombre de cent-sept, présidés par le véritable pontife. C'est pourquoi ce concile a communément passé pour légitime. C'est le sentiment de Bellarmin, du cardinal Baronius, de Gabassut, Thomassin, Graveson etc. Les adversaires disent en répliquant, que tout au moins ce concile n'a pas été généralement reçu. Peu importe, reprend Bellarmin; car les décrets des conciles n'ont nul besoin de l'approbation ni de l'acceptation du peuple, vérité constante, surtout lorsqu'il s'agit des choses de la foi, comme celle dont il était question, comme nous l'avons dit n° 13.

XVI. Celui-là, dit-on, est donc hérétique qui ne se soumet pas au décret de ce concile? Il n'est point hérétique, répond Bellarmin, parce que ce décret n'a pas reçu la forme d'un canon; mais il est coupable d'une grande témérité. *Quo terò concilium hoc*, dit Bellarmin, *propriè rem istam non definivit* (c'est-à-dire en lui donnant la

forme d'un canon) *ut decretum catholicâ fide tenendum, dubium est; et ided non sunt propriè hæretici qui contrarium tenent, sed à magnâ temeritate excusari non possunt.* (Toin. II. de summ. pont. lib. 4. cap. 22.) L'évêque Bossuet dit dans sa *Défense* etc. (en supposant qu'il soit l'auteur de ce livre) en parlant de ce concile : *Pro certo œcumenico haberi Bellarmini fluctuatio non sinit.* Mais Bellarmin n'hésite nullement; il tient pour certain que ce concile a été œcuménique; son seul doute, c'est si l'on peut accuser d'hérésie celui qui n'adopte pas l'opinion du concile sur la suprématie du pape; au surplus, il tient également pour certain que c'est une grande témérité que d'avoir l'opinion contraire. Le docteur de Sorbonne Duval, qui écrivait vers l'an 1712, adhéra au sentiment de Bellarmin; il dit nettement qu'on ne saurait éviter le reproche de désobéissance en soutenant que le concile est supérieur au pape : *A temeritate inobedientiæ rix potest excusari; fovet enim et plurimùm inobedientiam, et dissidia multa semper excitavit.* (de sup. pot. pontif. part. 4.) J'ai dit plus haut : S'il est vrai que Bossuet fût l'auteur de ce livre; car il y a beaucoup de raisons pour croire que cet ouvrage a été grandement altéré par d'autres que lui, ou que du moins il n'eut jamais l'intention de le mettre en lumière; car il survécut de vingt-deux ans à l'assemblée du clergé gallican de 1682, de laquelle sortit la fameuse déclaration de la supériorité du concile; et le livre n'a paru imprimé qu'en 1730, vingt-six ans après la mort de ce prélat.

XVII. Aux diverses décisions des conciles j'ajouterai celle qui se trouve aux actes du concile de Trente. (sap. XIV. de pœn. cap. 7.) *Meritò pontifices maximi, pro supremâ potestate sibi in universâ Ecclesiâ traditâ, causas aliquas criminum graviores suo potuerunt peculiari ju-*

*dicio reservari.* Ces paroles sont assez remarquables, mais Febronius s'en embarrasse peu. Dans son chapitre cinq, (§. iv. n° 6.) il s'exprime ainsi : *Ea (verba) generaliora sunt, nec exprimant à quo et quibus gradibus ac quoad quas partes suprema hæc potestas romano præsulì in universâ Ecclesiâ tradita fuerit; nihilque impedit quominus credamus reservandorum nonnullorum graviorum peccatorum potestatem ab Ecclesiâ seu concilio supremo, pontifici permissam fuisse.* Ainsi Febronius prétend en premier lieu que les termes du concile ne disent point par qui cette puissance suprême a été donnée au pontife, et de là il infère que ce pouvoir de se réserver les cas graves lui avait été confié par le concile. C'est mal raisonner; car si la puissance du pontife est suprême, personne si ce n'est Jésus-Christ ne peut la lui avoir donnée. On ne peut concevoir en aucune manière qu'elle lui ait été transférée par le concile, comme Febronius a l'air de le croire; car si la puissance suprême appartenait au concile, elle n'aurait pu être transférée au pontife, par la raison qu'un supérieur ne peut transférer à un autre la puissance suprême, ou que du moins il ne peut le faire sans s'en dépouiller lui-même, car autrement il y aurait pour le gouvernement d'une seule chose deux puissances suprêmes, ce qui ne saurait être. Si en effet cette puissance suprême était transférée à un autre, en la laissant subordonnée à la suprématie du transférant, ce ne serait plus une puissance suprême, mais une puissance subordonnée; or la puissance suprême est celle qui ne dépend de personne et qui n'a ni supérieurs ni égaux. De quelque manière donc qu'on dise, il sera toujours vrai que le pape a la puissance suprême, et que cette puissance est absolue et indépendante. La puissance dépendante qu'on



peut communiquer à un autre, pourra s'appeler si l'on veut pleine, mais non suprême; car la plénitude de la puissance exclut les restrictions, non la dépendance; tandis que la suprême puissance ne peut être ni égalée ni restreinte, ni subordonnée. Ainsi la puissance pleine est communicable et révocable, la puissance suprême ne peut ni se communiquer, ni être révoquée par le fait de l'homme. Je dis de l'homme; car la toute puissance vient de Dieu; or Dieu, ou Jésus-Christ qui est le prince des princes et le chef suprême invisible de l'Eglise, a constitué sur la terre, dans la personne du pontife, un chef suprême visible, indépendant de tout supérieur terrestre.

XVIII. En second lieu Febronius objecte que les termes du concile n'expriment pas, *quibus gradibus ac quoad quas partes*, cette puissance suprême sur l'Eglise universelle a été transmise au pontife. Le reproche n'est point fondé; car, dès que le concile a dit que la puissance du pontife est suprême, il a dû nécessairement entendre qu'elle était universelle, s'étendant sur tous et partout également; car s'il en était autrement, si elle ne s'étendait sur tous et partout, elle ne serait point suprême. Eh bien, dira-t-il encore, le concile de Trente a-t-il décidé la question en faveur du pontife? — Il ne l'a pas décidée en termes exprès, par un canon en forme, mais il l'a décidée virtuellement. — Par ce seul mot *suprema* le concile a donc tout dit sur cette grande question? — Par ce mot, répondrai-je, il a dit assez; car toute la question consistait à savoir si le pontife avait une puissance suprême sur toute l'Eglise; et c'est précisément sur cette question que le pontife a répondu : *Pro supremâ potestate sibi in universâ Ecclesiâ traditâ.*

XIX. Deux raisons d'un grand poids prouvent

d'ailleurs la supériorité du pontife sur les conciles. En premier lieu; ceux qui pensent que le pape est subordonné au concile, ne peuvent nier que pour que le concile soit légitime, il doit être conforme aux dispositions de l'Écriture et à la tradition des Pères; qu'il soit convoqué par celui qui a droit de le faire; que tous ceux qui doivent en être membres y soient appelés; que les questions qui concernent la foi y soient discutées suffisamment; que la liberté des suffrages y soit le privilège commun. Cela posé, s'il s'élevait des doutes et qu'il fût question de savoir si toutes ces conditions se sont rencontrées dans un concile, ne faut-il pas qu'il y ait d'avance un juge qui puisse décider si le concile a été tenu légalement, ou non? Ce juge ne saurait être le concile, de la validité duquel on n'est pas certain; ce ne peut pas être non plus un autre concile, car ici les mêmes doutes pourraient s'élever, et la chose irait ainsi à l'infini. C'est donc nécessairement le pape qui doit être ce juge, comme en convient dans ce cas le P. Noel Alexandre qui a commencé par dire (tom. xix. hist. eccl. in fin. dissert. 4. n. 46. vers. addiderim.) que le concile général ne tient pas ses pouvoirs du pape, mais immédiatement de Jésus-Christ. *Sed quia conditiones quædam, ajoute-t-il, ad synodum œcumenicam necessariè concurrunt, ut scilicet sit secundùm Scripturas, secundùm traditiones Patrum, secundùm ecclesiasticas regulas, cum plenâ suffragiorum libertate, consentiente regulariter summo pontifice et per seipsum vel per legatos, si voluerit, præsidente, et suffragii prærogativam gaudente, celebratur ab episcopis ex toto orbe christiano convocatis, nemine qui jus habuerit excluso: Aliquam in Ecclesiâ auctoritatem esse necesse est, ad quam spectet judicare ac declarare, quòd cum harum conditionum*

concurso synodus gesta sit; quæ ex declaratione christianorum omnium obligatio ad ejus decreta tum de fide, tum de morum disciplinâ recipienda consequitur. Ita summi pontificis est declarare quæ concilia verè œcumenica sint; ad ipsum spectat judicare an iis instructa sint conditionibus, quæ concilii œcumenici rationem constituunt.

XX. Or, si dans ce cas le pape peut et doit juger la validité du concile, le pape ne peut pas être subordonné au concile, il doit au contraire être au-dessus de lui. C'est un axiôme de droit assez constant que *inferiorem nihil posse in lege superioris*. Et si le pape est supérieur au concile, il doit aussi être infaillible; car autrement sa décision serait illusoire. Supposons que le pape a déclaré un concile illégal, et que les Pères du concile en soutiennent la validité: si, comme le prétendent les adversaires, le pape est soumis au concile, il y aura nécessairement deux puissances dans l'Eglise et certainement un schisme. Le P. Noel dira peut-être que dans ce cas seulement le pape sera infaillible et supérieur au concile; et il le dit en effet; mais où trouve-t-on que c'est dans ce cas seulement que le pape est supérieur au concile? Bien des gens sans doute le nieront, et s'il en est ainsi, le schisme se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. Qui ne voit que si l'on n'admettait l'infailibilité du pape et sa supériorité sur le concile, l'Eglise deviendrait un foyer de troubles et de querelles, qu'il n'y aurait jamais aucun moyen d'apaiser?

En second lieu, c'est une règle non contestée, que lorsqu'une proposition est universelle et certaine, pour qu'elle puisse recevoir quelque restriction, il faut que l'exception soit aussi certaine que la proposition même; ainsi on ne saurait modifier une proposition universelle certaine, sans exception aucune.

Or il est certain, comme les conciles plus haut cités nous l'enseignent, que le pape a une puissance pleine et suprême sur l'Eglise universelle : *Qui tenet sedem Romæ caput est etc. cui data est potestas super cunctam Ecclesiam*; (I<sup>er</sup> concile de Nicée.) *Ipsa quoque S. romana Ecclesia summum et plenum principatum super universam Ecclesiam, cum potestatis plenitudine recepit*; (II<sup>e</sup> concile de Lyon.) *Ipsa in B. Petro regendi Ecclesiam plenum potestatem à Domino traditam esse*; (concile de Florence.) *Pontifices maximi, pro supremâ potestate sibi in univèrsâ Ecclesiâ traditâ etc.* concile de Trente. Cette puissance pleine et entière du pape sur l'Eglise universelle, nos adversaires ne la nient point, car il faudrait pour cela qu'ils se missent en contradiction ouverte avec les conciles; mais ils disent que le pape n'a cette puissance que sur l'Eglise *dispersée*, non sur l'Eglise *réunie* en concile. Mais je résume ici mon argument et je dis : En admettant que le pape a sur l'Eglise universelle une autorité pleine et suprême, pour que l'exception puisse avoir lieu (que cela ne s'entend que de l'Eglise dispersée, non de l'Eglise réunie) il faut que les adversaires prouvent qu'elle est certaine comme la proposition même; car il ne leur est point permis de dépouiller arbitrairement le pape de cette puissance que les conciles mêmes reconnaissent en lui. Eh! comment prouveront-ils jamais que leur exception est certaine, puisque le P. Noel lui-même confesse que sa décision n'excède pas les termes d'une opinion probable. Bossuet dans sa *défense* déclare que dans le congrès des évêques de France de 1682 il ne fut rien décrété dans l'intention de gêner les consciences en damnant ceux qui penseraient le contraire : *Nihil decretum eo animo ut conscientias constringeret, damnando eos qui contrarium sentiunt.* Ainsi,

tant que nos adversaires ne prouveront pas que leur exception ou restriction est certaine, nous pouvons tenir pour constant que la puissance pleine et suprême du pape s'étend sur toute l'Eglise, tant dispersée que réunie. Pour moi, je ne saurais imaginer quelle bonne réponse ils pourront jamais faire à ce raisonnement.

---

## CHAPITRE V.

La puissance suprême du pape et son infailibilité prouvées par l'autorité générale des SS. Pères.

I. Nous avons vu ce que disent les conciles sur la question qui nous occupe ; voyons maintenant ce que les saints Pères en ont pensé. Febronius convient, d'après les termes de Vincent de Liria, que ce n'est point par ses propres sentiments qu'il faut interpréter le texte sacré, mais par la tradition des Pères. Consultons donc les Pères sur la question qui nous divise, et commençons par les plus anciens. St.-Jérôme (in lib. de script. eccl.) parlant de l'épître de St.-Ignace, martyr, aux Romains, s'exprime ainsi : *Nobile romanæ Ecclesiæ testimonium (Ignatius) perhibet, eam sanctificatam, illuminatam, Deo dignam, castissimam, Spiritu sancto plenam appellans*. Remarquez ces derniers mots : *castissimam*, c'est-à-dire qui ne fut, ne sera jamais souillée d'erreur ; *Spiritu sancto plenam*, c'est-à-dire pleine de l'esprit de vérité. Le même St.-Ignace, dans une autre épître aux Tralliens, dit : *Qui igitur iis* (c'est-à-dire aux pontifes romains) *non obedit, atheus, prorsus et im-*

*pius est, et Christum contemnit, ac constitutionem ejus imminuit.* Constitutionem signifie ici le statut de notre Seigneur Jésus-Christ, qui veut que tous dépendent de l'Église romaine, comme chef unique.

II. Écoutons maintenant St.-Irénée (lib. III. cap. 3. n. 2.) : *Omnes à romanâ Ecclesiâ necesse est ut pendeant, tanquàm à fonte et capite.... Ad hanc enim Ecclesiam, propter potiorem principalitatem, necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles; in quâ semper conservata est ea, quæ ab apostolis est traditio.* Remarquez les termes précis de ce passage; ils offrent la réfutation complète de Febronius, qui dit que le pape ne peut pas exercer de juridiction sur le diocèse d'un autre. Mais si tous les fidèles, en quelque lieu qu'ils se trouvent, sont tenus de recourir à Rome; le pape a une juridiction immédiate sur chaque diocèse et les fidèles qui les habitent, comme l'enseignent Albert Magnus (in IV. sent. dist. 29. a. 10.), St.-Thomas (opusc. contra impugn. relig. cap. 4.), St.-Bonaventure (in IV. sent. dist. 19. a. 3.) et beaucoup d'autres. C'est aussi là ce qu'a déclaré l'université de Paris, dès l'an 1252; consultée sur la question de savoir si un paroissien pouvait, malgré son curé, confesser ses péchés au pape ou à ses pénitenciers (tels que l'évêque ou les pénitenciers de celui-ci). Elle répondit en ces termes : *Dicimus in hoc unanimiter consentientes prædicta licitè posse fieri et debere. Si qui autem dicant contrarium, reprobamus erroneum reputantes.* (Bal. histor. Paris. tom. III. ann. 1252.) On trouve aussi dans le concile général de Latran, tenu sous Innocent III (cap. 5.) : *Romana Ecclesia, disponente Domino, super omnes alias ordinariæ potestatis obtinet principatum, utpotè mater universorum Christi fidelium et magistra.*

III. Avant de recourir à d'autres autorités, rele-

vons un mot de Febronius, qui, trouvant toutes les opinions des Pères contraires à la sienne, croit pouvoir les combattre, en disant que des expressions figurées et emphatiques ne sauraient changer la nature des choses : *Quæ hinc indè occurrunt figuratæ aut ampullatæ Patrum elocutiones, substantiam rei non mutant.* Ensuite il ajouta que les titres et les dignités attribués de tout temps à l'Église romaine et au pontife de mère et maîtresse des Églises, de chef de l'Église, de vicaire du Christ, ont été cause de l'extension que les Pères ont donnée à la puissance pontificale ; *id ita ferente (remarquez bien ces mots) humanæ conditionis infirmitate, quæ ægrè intrâ legitimos fines sese continet ; scilicet à proprio et stricto sensu verborum, nonnunquam generalius, et sine consideratione aut respectu ad determinata quidem jura, quæ primatui adhærere seriùs præterea sunt prolatorum argumenta desumuntur pro eorundem putativorum jurium assertions.* (Cap. III. §. 8.) Ainsi, d'après Febronius, les décisions des Pères ne sont que le fruit imparfait de la faiblesse humaine ? Ainsi, leurs paroles ont été plus d'une fois prononcées sans réflexion ? S'il en était ainsi, ce serait en vain que nous opposerions aux hérétiques l'autorité des saints Pères ; ils n'auraient qu'à dire avec Febronius que, payant le tribut à l'humaine faiblesse, les Pères n'ont pas su se contenir en de justes bornes, et que plus d'une fois ils ont parlé sans réflexion.

IV. Febronius, poursuivant sa tâche ingrate, rappelle ce que les Grecs ont objecté aux Romains dans le concile de Florence : *Quæ honoris causâ dicta sunt in consequentiam trahi non debere.* Ce n'est donc que *honoris causâ*, par bienséance, pour aduler le pape, que les Pères ont parlé de son autorité, de sorte qu'il ne faudra plus faire aucun cas de leurs opinions ? Febro-

nus ne manque pas de conclure (in §. citat. n. 7.) que ce sont probablement ces expressions des Pères qui ont donné lieu à la supposition dans le pape d'une autorité qu'il n'avait pas. Voilà le cas que fait de l'autorité des Pères leur nouveau censeur, Justin Febronius. Mais il se trompe, car les saints Pères n'ont point écrit figurément ni emphatiquement, mais dans un esprit de vérité. *Nulla modo S. Patrum doctrina*, dit Melchior Canus (de loc. theol. lib. vii. cap. 3.) *et traditio Ecclesiæ divelli et separari possunt*. Febronius lui-même n'a-t-il pas (cap. i. §. 1. sub initio.) loué ces paroles de Vincent de Liria (in commin. i. cap. 2.) : *Post prophetas, apostolos et evangelistas, sanctos quoque doctores accepimus, quo eorum catholicam, hoc est universalem intelligentiam, tanquam Ecclesiæ regulam præscriptam, sequeremur*. Febronius ne cite-t-il pas encore ces mots d'Innocent III (de præsb. non baptiz. cap. 2.) : *Sopitis quæstionibus doctorum, Patrum sententias teneas*. Febronius ajoute ensuite les paroles du concile de Sens (in iv. decr. fidei.) : *Internuntiis Patrum et conciliorum organis Spiritus sanctus docet nos omnia, sine quorum auspiciis, qui scripturæ sacræ sensum habere se jactant, non intelligunt quæ loquuntur*. Comment se peut-il qu'après avoir transcrit de tels passages, Febronius ait pu dire ailleurs que le langage des Pères, relativement à l'autorité pontificale est figuré, emphatique, produit de la faiblesse humaine, proféré sans réflexion et seulement par bienséance ?

V. Mais continuons d'exposer ce langage emphatique et figuré des Pères. *A pastore præsidium ovis flagito*, dit St.-Jérôme (in epist. xiv. al. 57. ad Damas.), *non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum. Ego nullum primum, nisi Christum sequens, beatitudini tuæ, id est cathedræ Petri, communionem consocior. Super illam pe-*



*tram œdificatam Ecclesiam scio. Quicumque extrâ hanc domum agnum comederit profanus est. Si quis in arcu Noe non fuerit, peribit, regnante diluvio. Quicumque tecum non colligit, spargit; hoc est, qui Christi non est Antichristi est.*

Toutes ces expressions démontrent l'infailibilité et la suprématie du pontife. Eh ! qu'en dit Febronius ? Il dit (loco citat. n. 2.) que les termes de Jérôme sont enflés, et que dans la grande contestation qui existait alors entre les évêques sur les hypostases de Dieu, le saint docteur crut qu'il était plus sûr de s'en rapporter au pape, quoique son jugement ne fût pas inattaquable. Que Febronius garde son opinion ; pour moi, il me paraît évident que par ses paroles, Jérôme fait clairement entendre qu'il regardait comme infailible le jugement du pape. Mais est-il vrai, comme l'avance Febronius, que St.-Jérôme n'a voulu s'en rapporter au jugement de Damase, ainsi qu'il l'a dit dans une autre épître, qu'autant que l'opinion du pape se trouvait conforme à celle de tout l'occident ? Je réponds que si cela était vrai, il aurait suffi à Jérôme d'écrire à Damase qu'il s'associait à son opinion. Mais aurait-il ajouté ces mots, que Febronius appelle *turgida verba* ? *Ego nullum primum, nisi Christum sequens etc.; super illam petram etc.; quicumque extrâ hanc domum etc.; si quis in arcu etc.; quicumque tecum non colligit etc.* Cette accumulation d'expressions ne signifie pas seulement que Jérôme adhère sur la question dont il s'agit au jugement du pape, mais qu'il s'est bien convaincu par ses propres recherches que les décisions du pontife en matière de foi ne pouvaient être sujettes à l'erreur. Ajoutons ici un autre passage bien concluant du même docteur (in dial. contra Luciferian. n. 9.) où il déclare que si l'on ne donnait pas au pontife un pouvoir prééminent sur l'Église, il n'y aurait point de salut dans

l'Église, parce qu'on ne pourrait éviter la naissance d'un grand nombre de schismes. Voici ses propres termes : *Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet, cui si non exors quædam et ab omnibus eminens detur potestas, tot in Ecclesiis efficiuntur schismata quot sacerdotes.*

VI. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons rapporté plus haut de St.-Cyprien ; nous nous contenterons de rappeler trois expressions que Febronius peut aussi appeler boursoufflées. Voici la première : *Qui Petri cathedram deserit in Ecclesiâ non est.* (De unit. Eccl.) Voici la seconde : *Deus unus est et Christus unus, et una Ecclesia et cathedra una, super Petrum Domini voce fundata. Aliud altare constitui aut novum sacerdotium fieri, præter unum altare et unum sacerdotium non potest. Quisquis alibi colligerit, spargit.* (Lib. I. ep. 8. ad pleb.) Y a-t-il donc enflure ou emphase à dire que c'est *spargere*, jeter, perdre son grain, c'est-à-dire son temps et sa peine, que de vouloir recueillir hors de la chaire de Pierre, fondée par la voix du Seigneur ? Voici le dernier passage : *Neque aliunde hæreses abortivæ sunt quàm inde quod non unus sacerdos in Ecclesiâ iudex, vice Christi, cogitatur.* (Lib. I. epist. 3. ad Cornelium.)

VII. Passons aux autres Pères. St.-Athanasie a écrit : *Romanam Ecclesiam semper conservare veram de Deo sententiam.* (Epist. ad Felic. pap.) Dans la même épître, parlant au pape de son infailibilité, il lui dit : *Tu profanarum hæresum atque imperitorum omniumque infestantium depositor, princeps et doctor, caputque orthodoxæ doctrinæ et immaculatæ fidei existis.* Pesez ces mots : *hæresum depositor, caput orthodoxæ doctrinæ et immaculatæ fidei.* Le saint docteur ajoute : *Ob id, vos apostolicos videlicet præsules in summitatis arce constituit, omniumque Ecclesiarum curam habere præcepit.*

VIII. St.-Grégoire de Nazianze (in *carm. de vitâ suâ*) a écrit : *Vetus Roma ab antiquis temporibus habet rectam fidem, et semper (remarquez bien) eam retinet, sicut decet urbem quæ toti orbi præsidet semper integram fidem habere.* St.-Optat de Milève, écrivant contre les donatistes, après le jugement rendu par le pape Melchiade, dit qu'il ne lui reste aucun doute : *Judicium Melchiodis papæ sententiâ clausum est.* Le même saint dit (contra Parmenian.) qu'on doit regarder comme schismatique celui qui a une autre doctrine que celle qu'enseigne l'Église romaine : *Ut jdm schismaticus esset qui contra singularem cathedram (romani pontificis) alteram collocaret.* Il n'y a donc pas d'autre doctrine que celle qui vient de la chaire du pontife romain. St.-Cyrille (in lib. Thessal.) s'exprime ainsi : *Petro omnes jure divino caput inclinant et primates mundi, tanqudm ipsi Domino Jesu obediunt.* (Apud S. Thom. opusc. contra Græcos.) Le même Cyrille a écrit (dans son lib. thesaur. tom. 2.) que de même que le Père Éternel a remis la toute-puissance à son fils et à nul autre, de même Jésus-Christ n'a remis qu'à Pierre et à ses successeurs la direction suprême de l'Église. *Sicut Christo à Patre omnis potestas et nulli alteri data est, sic Petro ejusque successoribus suprema Ecclesiæ cura, nullique alteri est commissa.* Notez ces mots : *Suprema Ecclesiæ cura nullique alteri est commissa.* C'est là exprimer assez nettement la supériorité du pontife romain sur toute l'Église, tant réunie que dispersée.

IX. De plus, St.-Augustin a écrit : *In romanâ Ecclesiâ semper apostolicæ cathedræ viguit principatus.* (Ep. 63.) Le même saint docteur explique ailleurs que cette suprématie de l'Église romaine renferme l'infaillibilité; car en parlant (in psalm. contra part. donat.) du suc-

cesseur de St.-Pierre, quel qu'il soit, il le désigne comme *cette pierre* contre laquelle l'erreur en matière de foi ne prévaudra jamais. *Numerate sacerdotes vel ab ipsâ sede Petri in ordine illo Patrum, quis cui successerit videte, ipsa est petra quam non rincunt superbæ inferorum portæ.* Le même saint docteur a encore écrit (ep. 157) : *In verbis apostolicæ seilis tam antiqua fundata et certa est catholica fides, ut nefas sit de illâ dubitare christianis. — Quid adhuc quæris examen, quod apud apostolicam sedem factus est?* (Lib. 2. contra Julian.)

X. *Tanta ei, dit St.-Hilaire, religio fuit pro humani generis salute patiendi, ut Petrum primum fidei confessorem Ecclesiæ fundamentum, cœlestis regni janitorem et in terreno judicio judicem cœli satanæ convicio nuncuparet.* (Lib. vi et 10 de Trinit.) Le vénérable Bède a dit aussi : *Specialiter (Petrus) claves regni cœlorum et principatum judiciaræ potestatis accepit, ut omnes per orbem credentes intelligant, quiu quicumque ab universitate fidei, vel societatis illius se segregant, tales non possint januam regni cœlestis ingredi.* (Hom. in festo S. Petri etc.) St.-Pierre Chrysologue, prélat de Ravenne, répondit à Eutychès, qui recourait à lui, tout en rejetant l'autorité du pontife : *In omnibus autem hortamur te, frater honorabilis, ut his quæ a beatissimo papâ præscripta sunt, obedienter attendas; quoniam (remarquez bien) B. Petrus, qui in propriâ sede et vivit et præsidet, præstat quærentibus fidei veritatem.* Il ajoute ensuite : *Nos enim pro studio pacis et fidei, extra consensum romanæ civitatis episcopi causas fidei audire non possumus.* (Epist. ad Eutychet. p. 1. conc. Chalce

XI. St.-Fulgence écrit que les décisions du pontife sont tellement certaines, que tout le monde chrétien doit adopter sans hésiter tout ce qui vient de lui : *Adeò quæ à pontifice romano decernuntur certa esse, ut*

*quod ille tenet docetque, totus christianus orbis nihil hæsitans credit.* St.-Grégoire-le-Grand dit aussi : *Quis nesciat S. Ecclesiam in apostolorum principis soliditate firmatam? Cai dictum est : Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam?* (Lib. vi. epist. 37.) Ainsi, la solidité de l'Église dépend de celle de Pierre. Le même pontife, dans son épître aux évêques de France, leur recommande que, si quelque question s'élève parmi eux sur des matières de foi, d'avoir recours au siège apostolique, où la question pourra être jugée sans qu'il reste aucun doute. *Si quam verò contentionem de fidei causâ evenise contigerit... ad nostram studcat perducere notionem, quantum à nobis valeat congruâ sine dubio sententiâ terminari.* (Lib. iv. epist. 52.) Remarquez les mots : *sine dubio terminari.* St.-Anselme, dans son livre (de incarnat c. 1.) dit que Jésus-Christ a confié le gouvernement de son Église au pontife romain, après quoi il ajoute : *Ad nullum alium rectius refertur; si quid contra catholicam fidem oritur in Ecclesiâ, ut ejus auctoritate corrigatur. — Qui non uni populo, sed cunctis præesse debere,* dit St.-Bernard, en parlant de St.-Pierre (Lib. ii. de consid.) *Nulli dubium est,* ajoute-t-il (epist. 170), *quod ea quæ apostolicâ firmantur auctoritate, rata semper existunt, nec alicujus possunt deinde cavillatione mutilari.* C'est encore St.-Bernard qui a émis cette importante proposition : que l'infailibilité du pontife se prouve par une tradition constante et perpétuelle. *Infallibilitatis pontificiæ prærogativam constantissima perpetuaque S. Patrum traditio commonstrat.* (Epist. 190 ad Innoc. II.) Melchior Canus a écrit la même chose : *Constat autem romanos episcopos Petro in fidei magisterio successisse, ab apostolis esse traditum.* (De locis thcol. lib. vi. cap. 7.)

XII. Enfin St.-Thomas, qui a une connaissance parfaite des livres des Pères, et qui n'affirme aucune

proposition comme certaine avant de s'être assuré de l'unanimité des Pères, s'exprime en ces termes : *Postquam essent aliqua Ecclesie auctoritate determinata, hereticus esset si quis repugnaret ; quæ quidem auctoritas principaliter residet in summo pontifice* ( St.-Thom. II. 2. q. 11. a 2. ad 3. ) Le même docteur avait déjà dit ( qu. 1. ar. 10. ) *Quod in Ecclesia unitas fidei esse non posset, nisi quæstio fidei cæorta determinaretur per eum ( scilicet per papam ) qui toti Ecclesie præest. — Papa non potest errare*, dit St.-Bonaventure, ( de sum. thcol. qu. 1. a 3 ) *suposito quod intendat facere dogma de fidei. — Nemo nunc est in Ecclesia*, dit Duval sur la même matière, *qui ita pro certo non sentiat, præter Vigorium et Richerium quorum . si vera esset sententiâ , totus ferè orbis christianus qui contrarium sentit in fide turpiter erraret.* ( de super. pont. part. IV. qu. 7. ) Observons ici en passant que Richer rétracta plus tard cette opinion. Le Père François Suarez, écrivant contre ceux qui rejettent l'infaillibilité du pape dit que leur opinion, *Non solùm est nimis temeraria, sed etiam erronea ; nam tam est catholicorum scriptorum concors in hac veritate sententiâ ut eam in dubium revocare nullo modo liceat.* ( Tract. de fide deipxx. sect. 3. n. 22. ) Le Père Bannez, dominicain, a dit la même chose et le card. Bellarmin ajoute que l'opinion opposée, *videtur erronea omninò et læresi proxima.* ( lib. IV. de pontif. cap. 2. ) Le même Bellarmin rapporte que Jean Caliste, luthérien, a dit : « *Negari non posse, si Christus suo loco romanum pontificem universæ per orbem Ecclesie præfuit, ideò præfuisse ut controversias fidei sententiâ falli nesciâ decideret ac terminaret, cui mentes fidelium adhærere oporteat.* » Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est ce qu'à écrit Jean Gerson sur l'infaillibilité et le pouvoir suprême du pape, afin qu'il

devint ennemi de Rome. *Divideretur Ecclesia, nisi per unius sententiam unitas servaretur; hic autem principatum ejusmodi habens, est Petrus, successorque ejus.* ( lib. de Potest. reg. et pap. cap. 3. ) Ajoutons encore Augustin Triomphe, docteur de l'académie de Paris, qui a écrit que c'est une hérésie que de ne point adhérer à la décision que le pontife a rendue sur quelque matière de foi. ( De pot. eccl. quest. x. art. 3. )

XIII. Les autorités des SS. Pères que nous venons de voir démontrent que le pontife est infallible et supérieur au concile, mais comme nous l'avons déjà dit, toutes ces autorités ne sont rien pour Febronius, qui ne veut y voir que des termes figurés ou empouillés. Je voudrais savoir quelles autorités, quelles preuves il faudrait à Febronius pour le persuader. Le texte des écritures ne prouve rien à ses yeux, car il l'interprète à son gré, de sorte qu'il le réduit à rien. Ainsi, nous avons vu dans l'Évangile de St.-Matthieu. *Tu es Petrus et super hanc petram*, etc. Et suivant l'opinion générale des Pères, on entend par *Petra* Pierre ou Cephas; mais cette interprétation ne plaît pas à Febronius et par conséquent le texte ne prouve rien. Dans l'Évangile de St.-Jean, Jésus dit à Pierre : *Pasce oves meas*, et par ces mots les Pères entendent que Jésus-Christ commit à Pierre le soin de son troupeau; cela ne prouve encore rien pour lui, et de même il rejete tous les passages de l'Écriture que nous avons cités. Il ne tient pas plus de compte des déclarations des conciles, parce que les conciles, dit-il, n'ont été tenus que dans des siècles d'ignorance, ou l'on était loin de ces grandes vérités qu'il a découvertes. Enfin il fait moins de cas encore des sentences des Pères qui n'ont parlé que figurément et avec beaucoup d'enflure, c'est-à dire par des hyperboles et des exagéra-

tions. Mais si nous négligeons le texte sacré parce que l'interprétation qu'en font les Pères est douteuse, les conciles, parce qu'ils datent des temps d'ignorance, les décisions des Pères, à cause de leur mauvais style, où trouverons-nous des documents qui nous aident à trouver la vérité? Mais parlons sérieusement. Qui nous blâmera, si au lieu de nous en rapporter à notre adversaire nous cherchons à nous appuyer des oracles rendus par des conciles œcuméniques sous les inspirations du ciel, et les décisions des Pères partout empreintes de l'Esprit de sagesse et de vérité.

---

## CHAPITRE VI.

L'autorité suprême du pontife romain, prouvée par la raison.

I. St.-Thomas nous enseigne (lib. iv. contra gentes cap. 67. ) que le gouvernement monarchique est le plus parfait de tous : *Optimum regimen multitudinis est . ut regatur per unum ; pax enim , et unitas subditorum finis est regiminis ; unitatis autem congruentior causa est unus quam multi.* Platon avait dit auparavant, *Unius dominatio , bonis instructa legibus , lex illarum omnium optima est. Gubernationem vero eam , in qua non multi imperant , media censere debemus ; ceterum multorum administrationem omnibus in rebus debilem atque infirmam.* ( Plat. pol. ) De même, Aristote, après avoir décrit les trois formes du gouvernement, décide que : *Harum optima regnum* ( lib. viii. Ettric, cap. 10. ) Plutarque



est du même avis : *Si optio eligendi concessa fuerit non aliud deligat qudm unius potestatem* (opusc. de monarch.) Euripide Isocrate et les autres philosophes, gentils se sont tous exprimés de la même manière. St.-Thomas, parlant plus particulièrement des choses de la foi, dit : *Circa ea quæ fidei sunt contingit quæstiones moveri; per diversitatem autem sententiarum divideretur Ecclesia nisi in unitate per unius sententiam conservaretur.* (loc. c. contra gentes) sur cela le docteur angélique veut que le gouvernement de l'Eglise soit tout monarchique. St.-Cyprien nous enseigne la même chose (de vanitate idol. col 450. ) *Unus omnium Dominus... ad divinum imperium etiam de terris mutuamur exemplum; rex unus apibus, duæ unus in gruibus, et in armentis rector unus* St.-Jean Chrysostôme tient le même langage (hom. xxxiv. in ep. ad. Heb. n. 1. ) Il dit que l'anarchie, c'est-à-dire le gouvernement qui manque de chef, est *argumentum confusionis*. Il parle ensuite de la nécessité d'avoir un seul gouvernant : *Si à navigio ademeris gubernatorem, navem demerges; si à grege pastorem, omnia eversisti.* La raison pour laquelle le gouvernement monarchique est préféré aux autres, c'est que la monarchie qui ne dépend que d'un seul se divise ou se détruit plus facilement que le gouvernement aristocratique qui dépend de plusieurs. Il en coûte plus de détruire un corps qui est un, que de séparer des parties non adhérentes, bien qu'elles tendent à se réunir. Et en vérité tous les symboles qui dans l'Écriture indiquent l'Eglise, un royaume, un vaisseau, une arche, un bercail, une maison, une armée, démontrent que partout un directeur est nécessaire. L'histoire nous apprend que le gouvernement monarchique fut toujours le meilleur, que l'aristocratie fut très-souvent une source de dissensions, et quelque-

fois de ruine pour les empires. Le corps mystique de l'Eglise ne pouvait jamais être un s'il n'avait un chef visible pour le diriger. Dans l'ancienne loi, le Seigneur s'était ainsi expliqué : *Amarias autem sacerdos et pontifex vester in his, quæ a Deum pertinent, præsidebit ; porrò Zabadias , filius Ismael, qui est dux in domo Juda , super ea opera erit, quæ ad regis officium pertinent.* (II. p. 19. 11. ) S'il ne fallait sous l'ancienne loi, qu'un seul pontife pour les choses divines à combien plus forte raison doit-il en être ainsi sous la loi nouvelle, qui est le complément perfectionné de l'ancienne ? Aussi les docteurs, tels que St.-Thomas , Gerson , Bellarmin , Duval , Gretser , Sander , Charles et autres ( et remarquez qu'ils ne sont contredits ni par Dupin ni par Richer ), nous enseignent que le gouvernement de l'Eglise est monarchique, sauf néanmoins deux traits de différence qu'on y trouve avec le gouvernement monarchique temporel. En premier lieu les évêques, bien que subordonnés au pape , peuvent régir leurs Eglises avec le pouvoir qui leur est propre; en second lieu ni les évêques ni le pape n'arrivent à leurs dignités par droit héréditaire, comme les rois, mais ils sont choisis parmi toutes les classes des fidèles.

II. Nous apprenons avec St.-Thomas, *ut supra*, et avec St.-Antonin ( part. III. tit. 22. cap. 2. §. 3. ) et un grand nombre d'autres que le gouvernement de l'Eglise est monarchique; Jean Gerson est allé plus loin, il a soutenu que quiconque niait que le gouvernement de l'Eglise était monarchique était hérétique. Voici ses propres termes : *Status papalis , institutus à Christo supernaturaliter et immediatè , tanquam primum habens monarchicum et regalem in Ecclesiastica hierarchiâ , secundùm quem statum unicum et supremum , Ecclesia militans dicitur una sub Christo quem statum*

*quisquis impugnare vel diminuere , vel alicui ecclesiastico statui particulari cœquare præsumit , si hoc pertinaciter faciat , hæreticus est , schismaticus , impius atque sacrilegus. Cadit enim in hæresim , toties expressè damnatum à principio nascentis Ecclesiæ usquè hodie tom per institutionem Christi de principatu Patri super alios apostolos , quàm per traditionem totius Ecclesiæ in sacris eloquiis suis et generalibus conciliis. ( Gers. tract. stat. eccl. cons. 1. )* Ainsi, suivant Gerson, c'est autant par l'institution de Jésus-Christ, que par la tradition de l'Eglise qu'il faut noter d'hérésie celui qui nie que le gouvernement papal, soit un gouvernement monarchique. Comme ce fut par Jésus-Christ que Pierre se trouva désigné comme fondement de l'Eglise et pasteur de tout le troupeau, ce n'est pas sans raison qu'on a présumé qu'il fut aussi investi pour lui et ses successeurs de la puissance suprême. Cette décision de Gerson , si solidement établie, doit suffire pour arrêter ceux qui voudraient nier la nature monarchique du gouvernement papal.

III. Au reste ni dans le pape , ni dans aucun monarque temporel , le pouvoir suprême ne donne le droit d'agir arbitrairement ; ils ont en quelque sorte une puissance morale , en vertu de laquelle et sans l'assentiment des autres il peuvent faire tout ce qui est conforme à la raison. Tout monarque d'ailleurs , quel qu'il soit, doit, généralement parlant, se soumettre aux lois de son royaume ; souvent aussi il peut les éluder. Il convient donc que le prince prenne conseil des personnes sages et éclairées, et c'est ce que le pape est dans l'usage de faire, lorsqu'il s'agit d'affaires sérieuses, il s'entoure alors des cardinaux et des autres prélats. Mais un autre principe de Gerson est faux et surtout dangereux par ses conséquences : c'est qu'un souverain puisse être légitimement jugé par la

nation. Il a beau dire que la souveraineté réside dans la nation , parce que , relativement au prince , la nation est un tout , dont le prince n'est qu'une partie , ce principe ne serait pas moins funeste dans ses conséquences , car il produirait infailliblement la sédition et la révolte des sujets toutes les fois qu'ils imagineraient que le prince est injuste ou tyrannique.

IV. La puissance suprême , dit Febronius à son tour , réside dans l'Eglise ; le pontife n'a , selon lui , qu'une sorte de présidence , en vertu de laquelle , comme chef du corps de l'Eglise , c'est-à-dire ministre de cette Eglise , et dans le cas où le concile ne pourrait être facilement convoqué , il a le droit de promulguer quelques lois générales ; encore ces lois n'ont-elles de force qu'après qu'elles ont été sanctionnées par le consentement des autres ; il peut aussi dans les controverses qui concernent la foi , la morale ou la discipline , donner des décisions spéciales et ces décisions c'est aussi l'avis de Gerson doivent être provisoirement exécutées , toutefois elles ne sont pas irréfragables , et si l'Eglise réclame , elles cessent d'être obligatoires. Quant aux causes majeures , Febronius veut bien qu'il en soit référé au pontife , non , à la vérité , pour qu'il les juge , mais seulement afin que les Eglises éloignées puissent conférer entre elles et pourvoir à l'avantage commun. Il ajoute qu'aux obligations du pontife , il faut ajouter le soin de veiller à l'exécution des canons , de conserver l'intégrité de la foi , de déterminer les rites substantiels dans l'administration des sacrements ; de faire enfin que tous professent de saines doctrines. Febronius ne veut point d'ailleurs que la supériorité du pape soit de pouvoir et de juridiction sur les autres Eglises , mais seulement de direction et de vigilance ; d'où il s'en-

sult que le pontife ne peut point faire des lois obligatoires pour toute l'Eglise, et que ces décisions ne lient pas; aussi Febronius reproche-t-il aux évêques le tort qu'ils ont de se soumettre à l'obédience du pontife.

V. Mais toutes ces opinions de Febronius ne s'accordent ni avec les décisions des conciles ni avec le langage des Pères, ni même avec les sentiments de l'Eglise Gallicane; car en 1617, la faculté de Paris condamna comme hérétique la proposition du Marc-Antoine de Dominis, qui prétendait que le pape n'avait point de juridiction de par le droit divin sur les autres Eglises. La même faculté avait déjà dit l'an 1543 : *Nec minus certum est unum esse jure divino summum in Ecclesiâ Christi militante pontificem, cui omnes Christiani parere teneatur.* Et c'est pour cela que Febronius (in append. II.) reprend les Français d'accorder au pape la supériorité de juridiction, disant que cette doctrine doit empêcher à jamais les protestants de rentrer dans le sein du catholicisme. Mais ici Febronius se trompe en tout, il est en opposition avec les conciles avec les Pères avec la saine raison. Pourquoi faut-il que le pontife ait un pouvoir suprême? Parce que, disent tous les Pères, Jésus-Christ constitue dans l'Eglise un seul chef un seul pasteur; et cela, afin de prévenir et d'empêcher le schisme et de conserver l'unité de la foi. Lorsque la solution des questions dépend de plusieurs, il est presque impossible d'empêcher les querelles et les dissidences. *Unus Deus, una fides*, a dit l'Apôtre, (Ephes. 4.) Mais, dit le cardinal Bellarmin, il ne peut y avoir une foi unique s'il n'y a un juge seul à qui tous obéissent. L'exemple des hérétiques démontre bien la vérité de cette proposition, car chacun d'eux forme une secte opposée

ce qui vient de ce qu'ils n'ont point un juge unique. La où plusieurs personnes égales en pouvoir débattent une chose obscure, on voit rarement que l'une se soumette volontairement à l'opinion de l'autre. Voici comment St.-Jérôme s'exprime sur la question : *Super Petrum fundatur Ecclesia ; licet idipsum in alio loco super omnes apostolos fiat , et cuncti claves regni cœlorum accipiant , et ex æquo super eos Ecclesie fortitudo solidetur ; tamen propterea inter duodecim unus eligitur , ut capite constituto schismatis tollatur occasio.* (Lib. 1. contra Julian.) Ainsi, quoique les apôtres, comme premiers fondateurs de l'Évangile, aient reçu de Jésus-Christ une puissance égale à celle de Pierre ; toutefois Pierre est placé à leur tête, afin qu'il ne puisse s'élever entre eux aucune contestation. Mais pour éloigner l'occasion des schismes et des querelles, il ne suffit pas d'avoir un chef nominal, il faut encore, suivant St.-Jérôme, que ce chef ait sur tous un pouvoir prééminent. *Alioquin , quot sacerdotes tot schismata stabunt. Ecclesie salus qui summi sacerdotis dignitate pendet, cui si non exors quædam et ab omnibus eminens detur potestas , tot in Ecclesiis efficiuntur schismata quot sacerdotes.* (In dial. contra Luciferian. n. 9.)

VI. St.-Optatus de Milève (lib. II. contra Parmenian.) a tenu le même langage : *Negare non potes scire te in urbe Roma Petro primo cathedram episcopalem esse collatam , in qua sederit omnium apostolorum caput Petrus , unde et Cephæ appellatus est ; in quâ unâ cathedrâ unitas servaretur , ne ceteri apostoli singulos sibi quisque defenderent ; ut jam schismaticus et peccator esset qui contra singularem cathedram alteram collocaret. Ergo cathedra unica quæ est prima de dotibus (sans doute, parce qu'elle est unique) sedit prior Petrus, cui succedit Linus, Lino successit Clemens, Clementi Anacletus... Cum quo nobis totus*

*orbis commercio formaturum in unâ communionis societate concordat ; vestræ cathedræ vos originem reddite , qui vobis vultis S. Ecclesiam vindicare.* Dans ce passage , le saint docteur nous enseigne que la chaire de Pierre et de ses successeurs a été constituée seule et unique , afin que l'unité se maintint dans l'Église ; celui-là est schismatique qui , contre la chaire de Pierre , en élève une autre. Que pouvait-on dire de plus pour démontrer que l'autorité pontificale est suprême , indépendante et infaillible ? St.-Irénée a exprimé la même pensée : *Ad hanc Ecclesiam ( romanam ) propter potioram principitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam , hoc est eos qui sunt undique fideles ; in quâ semper conservata est ea , quæ ab apostolis est traditio.* (Lib. III. adv. hæres. cap. 3.) Pesez bien ces mots : *Necesse est convenire* , ce qui signifie que toutes les Eglises doivent sentir et penser comme l'Église romaine. Remarquez encore cette expression : *In quâ semper conservata est traditio.* Dans ces deux lignes se trouve clairement établie la puissance suprême du pontife avec son infaillibilité.

VII. Je ferai en outre observer que les adversaires eux-mêmes reconnaissent la nécessité d'un chef suprême , et qu'ils en confessent l'existence. Un d'eux (l'auteur des Instructions sur le Saint-Siège) convient qu'on ne saurait contester que si , en accordant à tous les évêques un pouvoir égal , Jésus-Christ ne s'était pas réservé le moyen d'en élire un entre tous , auquel tous les autres fussent tenus d'adhérer comme à leur chef , il y aurait eu bientôt autant de schismes que de sièges épiscopaux. Febronius fait les mêmes aveux (cap. II. §. 1. n. 3.) Pierre , dit-il , fut constitué chef de l'Église , afin que l'Église ne chancelât pas dans sa foi : *Petrum reliquis Christus prætulit.... sicque caput suæ Ecclesiæ*

*dedit, sine quo corpus non potuisset non sæpè nutare.* — *Causa instituendi inter apostolos primatum est bonum unitatis, sine quo impossibile est Ecclesiam persistere.* (Ibid. §. II.) Febronius prouve cette proposition par les mêmes passages de St.-Jérôme et de St.-Optat, que nous venons de citer. Il ajoute même que ce motif de conserver l'unité, lequel a porté Jésus-Christ à instituer Pierre chef et pasteur de l'Église, doit avoir aussi pour résultat que cette suprématie soit perpétuelle dans l'Église ; car l'autorité ne fut pas donnée à Pierre pour son propre avantage, mais pour le bien de l'Église ; c'est pourquoi, il est nécessaire que cette suprématie dure tant que durera l'Église, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles. Au reste, Febronius (cap. II. §. 4. sub initio) établit pour principe que : *Omnia illa et sola esse essentialia jura primatûs, sine quibus unitas non posset servari.* Toutes ces expressions de Febronius signifient, contre ses intentions, que l'autorité du pontife doit être suprême, car autrement (et j'emploie ses propres termes) il ne serait pas possible que le corps ne chancelât pas ; il ne serait pas possible que l'Église pût se maintenir ; il ne serait pas possible que l'unité fût conservée. Voilà comment Febronius se réfute lui-même.

VIII. Tout cela posé, comment Febronius peut-il conclure que la primatie du pontife est toute d'administration ; que son jugement est faillible, et qu'il est lui-même subordonné au jugement de l'Église ? Que le pape ne peut émettre de lois, ni obliger les fidèles à s'y soumettre ? Avec une primatie ainsi réduite, comment le corps de l'Église pourra-t-il *non sæpius nutare* ? Comment verrons-nous *Ecclesia persistere, unitas servari* ? Comment éviterons-nous les divisions et les schismes ? Sera-ce au moyen des conciles géné-



raux? Mais si l'on ne peut convoquer des conciles, comme cela est arrivé pendant les trois premiers siècles de l'Église, sous la domination des empereurs païens, et qu'il survienne quelque erreur contre la foi, quel remède trouvera-t-on au mal? Dans ce cas, dit Febronius (cap. iv. §. 2. n. 7.), le pape doit communiquer son opinion à toutes les Églises du monde chrétien, recueillir tous les avis qui lui sont transmis, former son jugement sur ces documents divers, et en transmettre le résultat aux Eglises, pour qu'elles l'acceptent; et il affirme audacieusement que la chose a été ainsi pratiquée durant les trois premiers siècles; il affirme, mais ne prouve rien, comme on peut s'en convaincre dans son ouvrage. Il est certain, au contraire, que toutes les hérésies qu'on vit naître dans les premiers temps furent proscrites par les papes, telles que celles des nicolaïtes, des ebionistes, des marchionistes, des montanistes; celles de Tertullicien, d'Origène, et de plusieurs autres. St.-Augustin (lib. iv. contrâ duas epist. Pelag. cap. 12.) s'élève contre l'opinion de ceux qui pensent qu'il faut un concile pour condamner chaque hérésie nouvelle : *Quasi nulla hæresis aliquando, dit-il, nisi synodi congregatione, damnata sit; cum potius rarissimæ inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis extiterit.* Sozomène (hist. lib. vi. cap. 21.), parlant de la question qui fut autrefois élevée sur la divinité du Saint-Esprit, s'exprime en ces termes : *Quæ controversia, cum in dies magis cresceret, episcopus romanus, de eâ certior factus, scripsit ad Orientis Ecclesias litteras, ut trinitatem consubstantialtem esse et gloriâ æqualem existimassent. Quo facto, utpote controversia judicio romanæ Ecclesiæ terminata, singuli quiescere.* Au reste, dans le huitième concile œcuménique, tenu sous Adrien II en 869, on trouve (act. iii.) les mots

suivants : *Petro olimque semper cum hæreses et scelera pul-  
lularent, noxias illas turbas et zizania, apostolicæ sedis ro-  
mæ successoribus extirparunt.*

IX. On doit bien se persuader, d'ailleurs, que sans la décision infailible du pontife, il serait moralement et physiquement impossible d'apaiser les troubles que pourraient produire les opinions diverses des Eglises dispersées sur les matières urgentes de controverse. Qu'un seul exemple nous suffise. La bulle *Unigenitus* avait été acceptée par les principales Eglises catholiques, comme le prouve le cardinal de Bissy, dans un opuscule imprimé; les évêques de France du concile d'Embrun l'avaient pareillement acceptée; dans plusieurs de leurs congrès, elle fut regardée comme dogmatique; néanmoins la querelle fut-elle terminée? L'Eglise grecque offre un autre exemple plus éloigné. Les deux Eglises, latine et grecque, s'étaient mises d'accord dans le concile de Florence; il y avait eu entre elles de grandes contestations, mais enfin elles acquiescèrent l'une et l'autre au décret du concile. Je demande : Si aucune des deux n'avait voulu céder et qu'on n'eût pas eu un pape, qui, en qualité de juge suprême, pût terminer le différend, comment aurait-on empêché le schisme? Il y a plus; les Grecs avaient acquiescé aux décrets du concile, mais combien de temps la paix dura-t-elle? A peine Marc, le métropolitain d'Ephèse, fut-il de retour en Grèce, que tous ses Grecs et lui-même retournèrent à leurs erreurs. Comment Marc entraîna-t-il les autres, malgré la décision du concile œcuménique? Ce fut en disant qu'on n'était pas obligé d'obéir au pape, parce que le pape n'est patriarche qu'à Rome, comme le disent encore les Grecs schismatiques, et que le concile n'avait pas été légalement tenu; d'où il concluait qu'on ne devait

d'obéissance ni au pape ni au concile. D'autres hérétiques, obstinés dans leur erreur, ont tenu le même langage, après la célébration des conciles. Mais si tous les fidèles tenaient pour certain, comme cela est certain en effet, que le pape est juge suprême des questions qui concernent la foi, et que ses jugements sont infailibles, on ne verrait plus dans l'Église ni schisme ni schismatiques, excepté ceux qui s'obstinent volontairement à combattre des vérités connues. Ainsi, je le répète, ôtez au pape sa suprématie et son infailibilité, et vous n'aurez plus aucun moyen de conviction contre les incrédules

X. Le pape, dit-on, est un homme fallible. Est-ce que les évêques réunis en concile ne sont pas des hommes fallibles ? On répond que la promesse d'infailibilité n'a été faite qu'aux juges réunis en concile général ; mais cette promesse, comment la prouvent-ils ? Ce n'est point par l'écriture ; ce n'est pas non plus par les conciles, excepté celui de Bâle, dont nous avons déjà prouvé l'illégalité ; ce n'est pas enfin par les décisions des Pères, parce que ces décisions sont contraires. Ni l'Écriture, ni les conciles, ni les Pères, ne sont pour nous, s'écrient-ils ; et admirez leurs manières, ils rapportent comme favorables ces mêmes décisions qui les condamnent et qui devraient leur fermer la bouche. Toute leur adresse, dit un savant auteur, consiste à tergiverser sur les décisions à traîner par les cheveux le sens qu'elles offrent jusqu'au sens qui leur convient, à les expliquer par de vaines distinctions tirées de leurs cerveaux pour éluder la vérité ; et puis ils crient sur les toits que les Pères ont dit ce qu'ils leur font dire, et ils s'attribuent la victoire, en disant : Il est clair, il est prouvé, il n'y a point de réplique, la chose est hors de doute ; les décisions du pontife ne

sont pas irréfragables, le pape est inférieur au concile. Et si les Pères n'ont point dit ce qu'ils voudraient y trouver, ou s'ils ont dit justement le contraire, de quoi leur sert de citer Cyprien, Jérôme, Augustin, Grégoire et les autres?

XI. Revenons à la difficulté. Supposons un concile assemblé pour la condamnation de quelque hérésie, et ce concile non convoqué ni confirmé par le pape; si les évêques réunis ne restent pas d'accord, qui décidera la question qui les divise? On répond: c'est assez qu'il y ait majorité. Je le nie: car cette majorité peut se tromper, comme cela est arrivé dans le concile de Rimini et le second concile d'Ephèse. Supposons même que les évêques ont tous été de même avis; la question sera-t-elle bien décidée par ce concile? Non certes, car les prétextes ne manqueront pas pour l'attaquer; on dira qu'il n'avait pas été légalement convoqué, qu'on a manqué de liberté dans les suffrages, qu'il y a eu quelque irrégularité dans la qualité des personnes à qui le droit de suffrage appartenait (et ceci, avec d'autant plus de raison que Febronius ne voudrait pas que les laïques fussent exclus du concile) ou enfin que le point à juger n'a pas été suffisamment discuté. De là il résulte à l'évidence qu'il ne reste aucun moyen de décider les questions qui concernent la foi ni de convaincre les hérétiques, si, comme nous l'avons déjà dit, on n'admet pas la suprématie et l'infaillibilité du pape. Mais, dit Febronius, (cap. vi. §. 2. n. 4.) si le pape assiste au concile, il doit manifester son opinion: *Non verò præscribere et dictare ea quæ collegiali judicio decidenda sunt, aut dominari sive apertis modis, sive obliquis viis aut secretis motibus.* Cela posé, si le concile adhère à l'opinion du pontife, les dissidents ne se tiendront pas pour vaincus, car ils pourront tou-

jours dire que le concile a été illégal, parce que le pape a dominé les suffrages *obliquis viis et secretis motibus* ; et si les hérétiques ne peuvent pas dire autre chose contre le concile, ils diront au moins qu'il a été tenu sans leur consentement et hors de leur présence, eux qui se regardent comme la partie la plus saine de l'Église. C'est pour empêcher ou prévenir les contestations, dit St.-Jérôme, que Jésus-Christ a élu Pierre entre tous pour leur servir de chef : *Propterea unus eligitur ut, capite constituto, schismatis occasio tollatur*. Le pape est chef, dit Febronius, mais seulement chef administrateur, soumis au jugement des autres ; dans ce cas, aurait répondu St.-Jérôme, l'occasion des schismes restera toujours. Ce saint docteur ajoute cette proposition importante que le salut de l'Église dépend de la dignité du pontife, dont le pouvoir doit être éminent et suprême, sans quoi l'Église se remplira de schismes, et il n'y aura point de salut en elle. *Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitatis pendet etc.* A quoi il faut joindre le passage rapporté plus haut de St.-Cyprien : *Neque enim aliundè hæreses abortæ sunt etc.* Remarquons surtout les mots que St.-Cyprien a mis à la suite : *Cui si obtemperaret fraternitas universa nemo adversus sacerdotum collegium quidquam moveret* ; ils signifient que lorsqu'on n'obéit pas au chef suprême, on est peu disposé à obéir aux prélats inférieurs ; plutôt au ciel que cette proposition ne fût pas confirmée par l'expérience. Voyez sur ce point les considérations essentielles qui feront en partie la matière du chapitre suivant.

XII. Mais, avant de terminer celui-ci, disons quelque chose du pouvoir judiciaire du pontife, que Febronius s'efforce de lui ravir. Il affirme que cette suprématie de juridiction dont le pape jouit maintenant

n'est due qu'à une usurpation, et que cette usurpation a pour cause les fausses décrétales d'Isidore. Il n'est donc point vrai, disons-nous, que Jésus-Christ assiste son Église comme il l'a promis, puisqu'il souffre que le gouvernement de l'Église soit interverti, et que depuis tant de siècles elle soit régie par celui qui n'a pas de véritable juridiction ? Mais disons mieux : Dieu est, Dieu a toujours été avec son Église. La suprématie du pontife est absolument aujourd'hui ce qu'elle était avant les décrétales d'Isidore ; aussi l'Église romaine a-t-elle été appelée par le troisième concile de Latran : *Mater universorum fidelium*. Quoique l'Église ait aussi ses lois naturelles et ses lois divines auxquelles il faut qu'elle se conforme, il est pourtant nécessaire que, suivant les temps et les circonstances, elle promulgue souvent d'autres lois qui se rapportent à l'observation des lois divines. Pour conserver l'unité de la foi et de la doctrine, deux choses sont requises, comme l'a dit le pape Célestin : *Quæ coercenda sunt, reseccemus ; et quæ observanda sunt sanciamus*. (Tom. V. epist. rom. pontif. col. 1066.) Mais, pour ces deux choses, il faut posséder le pouvoir judiciaire, tel que le pontife romain l'exerce depuis les plus anciens temps. *Quatenus B. romanæ civitatis episcopus, cui principatum sacerdotii super omnes antiquitas contulit, locum habeat ac facultatem de fide ac sacerdotibus judicare*. Ainsi écrivait l'empereur Valentinien à Théodose. (Voyez tom. 1. oper. S. Leon, epist. 55.) *Ideo Petrus, dit le vénérable Bède, specialiter claves regni cælorum, et principatum judiciarie potestatis accepit*. (Hom. in festo S. Pet. et Paul.) Le pouvoir de faire des lois fut donné par Jésus-Christ à tous les apôtres, lorsqu'il leur dit : *Quæcumque alligaveritis super terram etc.* (Matt. xviii. 18.) Car le droit de lier emporte celui de faire des lois et

d'obliger, ainsi que le firent réellement les apôtres (act. xv. 41.) *Perambulabat (Paulus) autem Syriam et Ciliciam, confirmans Ecclesias : præcipiens custodire præcepta apostolorum et seniorum.* Mais cette puissance de lier fut principalement transmise à Pierre par ces mots : *Et tibi dabo claves regni cælorum, et quodcumque ligaveris super terram etc.* (Matth. xvi. 19.) Théodose et Valentinien, étant Augustes, publièrent un édit où on lit ces mots : *Ne liceat contra consuetudinem veterem sine viri Ven. papæ urbis æternæ auctoritate; sed hoc illis omnibusque pro lege sit, quidquid sanxit aut sanxerit apostolicæ sedis auctoritas.* (Tom. I. oper. S. Leon. col. 643.) Charlemagne a dit aussi dans ses capitulaires : *Honoremus romanam et apostolicam sedem... ut licet vix ferendum ab illâ S. sede imponatur jugum, tamen feramus et piâ devotione toleremus.*

---

## CHAPITRE VII.

L'autorité du pape est suprême ; celle des évêques dans l'église ne l'égale point.

I. *L'épiscopat est un dans l'Église, il est commun en quelque sorte à tous les évêques.* Tel est le titre que Febronius met en avant (cap. III. §. 1.) ; puis il écrit que Jésus-Christ confia aux apôtres, pour qu'ils poursuivissent l'œuvre de notre salut, qu'il avait commencée, une autorité égale à celle que Pierre avait reçue, et qu'il les autorisa aussi à s'adjoindre d'autres ministres, auxquels ils communiqueraient leurs pouvoirs, afin de les faire concourir au même but. Il tire ensuite ces conséquences : *Ex his consequens est omnes episcopos in suâ institutione, præveniendò omnem humanam ordinationem, esse in potestate gubernandi Ecclesiam æquales non tantum quoad ea quæ ordinis sunt, sed et quæ jurisdictionis, in quantum hæc ad Ecclesiæ regimen spectant ; constat enim successorem in jura sui prædecessoris succedere, nisi ostendatur hæc in successore restricta esse.* Il continue ensuite, en disant que les évêques n'ont point hérité des apôtres en ce qui concerne le don des langues, des miracles, et autres choses semblables, que ces derniers n'avaient qu'en leur qualité d'apôtres ; mais qu'ils leur ont succédé en tout ce qui les regardait comme évêques ; d'où il conclut que tout évêque est capable de veiller sur l'Église universelle, et que l'épiscopat est géré par plusieurs ; car, dit-il, la puissance des clefs a été donnée à l'universalité de l'Église, *ut illa per ejus ministros pro suâ cujusque portione, ac inter hos per summum pontificem cærecatur.*



II. Il dit dans le chapitre VII, §. 3, qu'après la division des diocèses, division qu'il fait remonter jusqu'au temps des apôtres, l'obligation solidaire des premiers pasteurs de veiller sur l'Eglise, resta commune aux évêques, sans préjudice des droits de chacun d'eux dans son diocèse particulier, et dans le même chapitre §. 1. n. 4, il dit que : *Adscriptio episcoporum ad certum populum non impedit, quominus omnes ipsi vocari censeantur ad impendendam fidelibus pastoralem curam, dum id salus populi exigit.* Et là-dessus il cite St.-Cyprien : *Episcopatus unus, cujus à singulis pars in solidum tenetur.* (De unit. eccl. cap. 7.) Et s'appuyant de cette décision, Febronius, ce nouveau modérateur de l'Eglise, veut que les évêques et le pape n'exercent dans la chrétienté qu'un seul épiscopat, chacun pour sa portion. Pour apprécier le mérite de la citation de Febronius, il faut examiner avec soin la proposition de St.-Cyprien, pour en déterminer le sens, qui n'est pas certainement celui que Febronius lui donne.

III. St.-Cyprien, dans son célèbre ouvrage *de unitate Ecclesiæ*, a écrit que Satan avait inventé l'hérésie et le schisme pour bouleverser la foi et briser l'unité. Ces hérésies, ce schisme viennent suivant lui de ce qu'on ne remonte pas à la source de la vérité. Pour détruire l'hérésie et le schisme, il est donc nécessaire d'arriver à l'origine à la source de la puissance ecclésiastique. Veut-on connaître cette origine? écoutons le même docteur : *Loquitur Dominus ad Petrum : « Ego dico tibi quia tu es Petrus, etc. Et iterum eidem post resurrectionem suam dicit : Pasce oves meas. Super illum unum edificat Ecclesiam, et illi pascendas mandat oves suas. Quamvis apostolis post resurrectionem suam parem tribuat potestatem et dicat : Sicut me misit Pater, et ego mitto*

*vos : accipite Spiritum sanctum ; cujus remiseritis peccata , remittentur illi ; si cujus tenueritis , tenebuntur ; tamen , ut unitatem manifestaret , unam cathedram constituit , et unitatis ejusdem originem ab uno incipientem suâ auctoritate disposuit. Hoc erant utiquè et ceteri apostoli , quod fuit Petrus , pari consortio præditi et honoris et potestatis ; sed exordium ab unitate proficiscitur , et primatus Petro datur , ut una Christi Ecclesia et cathedra una monstretur.* Ce sont là les paroles de St.-Cyprien , telles qu'on les lit dans l'édition de Paul Manuce de l'an 1563. Le même texte se retrouve dans le décret de Gratien (caus. 24. q. 1. can. 18. ) , sauf quelques mots retranchés. St.-Cyprien déclare donc ici que le Seigneur , pour démontrer l'unité de l'Église , voulut que le principe ( du pouvoir ecclésiastique ) émanât de l'unité ( par opposition au nombre de plusieurs ) comme d'une source unique ; car s'il émanait de plusieurs sources , l'Église ne serait plus une , mais elle serait divisée en parties , et il n'y aurait plus d'unité possible. Ainsi l'unité de l'Église dépend de l'unité du principe , c'est-à-dire du chef , et voilà pourquoi St.-Cyprien compare ici le principe de l'unité de l'Église à la lumière du soleil , de qui procèdent beaucoup de rayons , à une racine de laquelle sortent plusieurs rameaux , à une fontaine d'où s'échappent plusieurs courants d'eau , de sorte que toute la vigueur des rayons , des branches , des ruisseaux dérive d'un seul soleil , d'une seule racine et d'une seule fontaine.

IV. Cela est certain ; mais on demande quel est le principe de l'unité de l'Église , ce chef auquel la puissance suprême a été transmise ; Febronius soutient que c'est l'Église universelle , ce qui lui fait dire : ( cap. 1. §. 6. n. 3. ) *Cum itaque Ecclesia ipsa principaliter et radicaliter obtineat potestatem clavium , quæ ab illâ*

*in omnes ejus ministros , ipsumque summum pontificem derivatur , et singulis quibusque pro suâ portione communicatur , etc.* De là il infère que chaque évêque a de droit la charge de veiller sur l'Église universelle , et comme nous l'avons dit , il s'appuie de la décision de St.-Cyprien : *Inde nata pertulgata illa apud Cyprianum notio : Episcopatus unus est , etc.* ( Cap. III. §. 1. n. 2. ) Mais évidemment St.-Cyprien enseigne ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire ; ce qu'il dit bien clairement , c'est que Pierre et non l'Église fut constitué par Jésus-Christ principe de l'unité sur lequel l'Église est fondée : *super unum ædificat Ecclesiam.* A la vérité, le Seigneur accorda à tous les apôtres un pouvoir égal ; mais pour opérer l'unité de l'Église, il n'érigea que le siège de Pierre, afin que l'origine de l'unité commençât par un seul. *Quamvis apostolis parem potestatem tribuat , etc.* Quoi de plus clair que ce passage ? La suprématie du pouvoir est donnée à Pierre, pour que de ce principe unique il se communique aux autres ministres de l'Église, et qu'on ne voie qu'une seule Église et une seule chaire. L'unité de l'Église dérive donc de l'unité de la chaire de St.-Pierre. St.-Cyprien, dit à ce sujet Bellarmin, compare le siège apostolique à une tête, à une racine et à une fontaine. De même que dans un corps toute la vertu des membres leur vient de la tête.... de même, dans l'Église, tout évêque dépend du pape, chef, racine et source de la puissance. De là, St.-Bernard (epist. 131 aux Milanais) s'exprime ainsi : *Romana Ecclesia alios potest deprimere, alios sublimare; ita ut de episcopo archiepiscopum creare, sed è converso.*

V. La nature de l'unité consiste en ce qu'il y ait une Église, de laquelle toutes les autres Églises dé-

pendent, pour ce qui concerne la doctrine; afin que la même foi se conserve à jamais dans toute cette Église, de laquelle naît l'unité ecclésiastique; c'est l'Église romaine, ainsi que St.-Cyprien l'a dit : *Ad Petri cathedram atque ad Ecclesiam principalem, undè veritas sacerdotalis exorta est.* (Epist. 4.) St.-Irénée, parlant de la même Église romaine, s'explique d'une manière non moins précise; *ad hanc enim Ecclesiam, propter potentio rem (et suivant une autre leçon potio rem) principalitatem necesse est omnem continere Ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles.* (Lih. III. adv. hæc. c. 3. n. 2.) Ces mots *propter potentio rem principalitatem* sont à remarquer. L'Église romaine n'a pas seulement quelque prééminence, comme le dit Febronius, mais une prééminence principale, *ad quam necesse est* (nécessaire, et non pas convenable) *omnem continere Ecclesiam.* C'est pour cela que l'Église romaine est appelée *centrum unitatis*, titre que Febronius lui-même ne lui conteste pas. *Hanc (sedem romanam) caput esse aliarum Ecclesiarum et centrum unitatis nemo catholicorum negat.* (Cap. III. §. 8.) Que signifient ces mots *centrum unitatis*? Ils signifient que, de même que tous les points de la circonférence aboutissent à un centre commun, de même toutes les Églises s'unissent et se posent au giron de l'Église romaine. St.-Cyprien dit au surplus que les hérésies sont nées de la séparation qui s'est faite entre les hérétiques et la chaire de Pierre, qu'il appelle origine et source de vérité. *Et cum hæreses et schismata nata sint, dum conventicula sibi diversa constituunt, veritatis caput atque originem reliquerunt.* (S. Cyp. ad Ven. anni MDCCLXXXIII. col. 400.) St.-Léon a dit que si le Christ a bâti son Église sur Pierre, ce fut *ut æterni templi ædificatio in Petri soliditate consisteret; hæc Ecclesiam suam firmitate corroborans,*

*ne portæ contra illum inferi prævalerent.* (Epist. x. ed. Buller. col. 631.) Donc, pour conserver l'unité de la foi et de la doctrine dans toute l'Eglise, le Seigneur institua le pontife romain comme chef de vérité, *veritatis caput*, afin qu'il pût régir l'Eglise universelle et tous les fidèles, que les évêques dépendissent de lui, et qu'ils s'en rapportassent à ses jugements.

VI. Mais Febronius insiste. St.-Cyprien a dit : *Episcopatus unus cujus à singulis in solidum pars tenetur.* Que signifient les mots *in solidum tenetur*? Que chaque évêque a le soin tout entier de l'Eglise universelle? c'est l'interprétation de Febronius, mais ce n'est pas celle du cardinal Bellarmin, du P. Mamachus, ni de plusieurs autres; ce n'est pas même celle du P. Noel Alexandre (histor. eccl. dissert. iv. sec. 1. §. 3. object. 7.) St.-Cyprien n'a pas voulu dire autre chose, si ce n'est que tous les évêques ne composent qu'un corps, par lequel est régie l'Eglise universelle, de telle sorte que tous ensemble régissent l'épiscopat entier, mais chacun seulement pour sa portion; car si St.-Cyprien avait cru que chaque évêque fût chargé du soin de toute l'Eglise, il aurait dit : *Episcopatus unus qui totus à singulis in solidum tenetur*, au lieu de *cujus à singulis in solidum pars tenetur.* Tous les évêques tiennent donc l'épiscopat solidairement, mais chacun d'eux ne l'administre que pour sa seule portion, et tous dépendent d'un seul chef, comme tous les rayons de lumière émanent d'un seul soleil, afin que l'unité de l'Eglise et de la foi se conserve. On a dit *in solidum*, parce que, bien que chaque évêque ait particulièrement le soin de sa portion, cependant il tient solidairement les portions des autres, de manière que chacun doit être si étroitement uni aux autres, moins, il est vrai, par un lien d'obligation que par un lien

d'union mutuelle, qu'il doit se tenir prêt à pourvoir, s'il le faut, au bien des autres parties du troupeau, ou même de tout le bercail. Tous les membres d'une corporation, quelle qu'elle soit, sont soumis à l'obligation d'empêcher le dommage d'un autre membre ou de la corporation entière, si le dommage ne peut être empêché autrement. C'est là ce qu'exprime le même St.-Cyprien (epist. lxxviii. al. 67. ad Steph. : *Copiosum corpus est sacerdotum, concordia mutua glutine atque unitatis vinculo copulatum, ut si quis ex collegio nostro hæresim facere et gregem Christi lacerare et vastare tentaverit, subveniant et ceteri.... Nam et si pastores multi sumus, unum tamen gregem pascimus et oves universas, quas Christus sanguine suo et passione quæsit, colligere et fovere debemus.* St.-Augustin a parlé dans le même sens (l. 1. contra duas epist. Pelag. cap. 1. ad Bonif. pont.) *Communis est nobis omnibus, qui fungimur episcopatus officio (quamvis ipse in eo celsiore fastigio præeminens) specula pastoralis. Fario quod possum pro meâ particulâ muneris, quantum mihi Dominus, adjurantibus orationibus tuis, dare dignatur, ut pestilentibus et insidiantibus eorum scriptis medentiâ et munientia scripta prætendam.* C'est ainsi que St.-Cyprien et St.-Augustin expliquent comment chaque évêque est tenu de réparer le mal là où il existe au préjudice de la foi, et de veiller sur l'unité de l'Eglise. St.-Cyprien l'a déclaré d'une manière assez précise, là où se trouve le passage dont s'est armé Febronius : *Episcopatus unus est etc.* Le saint docteur veut prouver là que l'Eglise est une, parce que tous les membres sont tenus de confesser et de défendre la même doctrine : *Hanc Ecclesiæ unitatem qui non tenet tenere se fidem credit? Quando B. apostolus Paulus hoc idem docet et sacramentum unitatis ostendit, dicens : Unum corpus et unus spiritus, una spes vocationis vestræ, unus*

*Dominus, una fides, unum baptisma, unus Deus. Quam unitatem tenere firmiter et vindicare debemus, maxime episcopi qui in Ecclesiâ præsidemus, ut episcopatum ipsum unum atque indivisum probemus etc. Episcopatus unus est, cujus à singulis in solidum pars tenetur. Ecclesia una est, quæ in multitudinem latids incrementa fecunditatis extenditur. Quomodo solis multi radii, sed lumen unum; et rami arboris multi, sed robur unum tenaci radice fundamentum; et cum de fonte uno rivi plurimi effluent, unius tamen servatur in origine etc. Sic Ecclesia Domini luce perfusa, per orbem totum radios suos porrigit... unum tamen corpus est et origo una.* Il paraît évident que St.-Cyprien a voulu dire que tous les fidèles, et surtout les évêques, sont tenus de garder et d'observer l'unité de la foi et de la doctrine, afin que l'unité de l'Eglise ne s'altère point; c'est pourquoi tous doivent dépendre du pontife romain, comme chef et origine de l'unité.

VII. Il est à remarquer que Febronius dans son chapitre (III. §. 1 in princ.) s'exprime dans les termes suivans : *Diximus claves à Christo non uni apostolo sed corpori Ecclesiæ datas esse, primariæ gerendas per apostolos, quibus omnibus et singulis Dominus eas tradidit immediatè, ita ut quilibet horum in eis partem habuisse credatur, non quidem, ( notez bien ceci ) quoad externum et politicum regimen, sed quoad primam et essentialem religionis partem christianæ, videlicet fidei suæ doctrinæ propagationem et conservationem.* Les apôtres n'eurent donc pas, suivant Febronius lui-même, une portion égale au régime extérieur de l'Eglise, *quoad externam regimen.* Comment se fait-il donc qu'il dise ailleurs, ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce chapitre, que les évêques, en qualité de successeurs des apôtres, sont tous égaux au pontife dans le droit de gouverner l'Eglise, non-seulement pour les matiè-

res d'ordre , mais encore pour celles de juridiction en tout ce qui concerne le régime de l'Eglise , *Non tantùm quoad ea quæ ordinis sunt , sed et quæ jurisdictionis , in quantum hæc ad Ecclesiæ regimen spectant ?* Voilà comment dans son faux système , Febronius est souvent forcé de se contredire lui-même. C'est là ce qui arrive à tous ceux qui s'appuient sur de faux principes , ils tombent facilement dans les plus étranges contradictions.

VIII. Mais qu'il cherche à se tromper lui-même , qu'il constitue à son gré l'état et le régime de l'Eglise, il ne pourra jamais altérer ni corrompre la vérité que les conciles et les Pères nous enseignent, c'est-à-dire, que la puissance suprême dans l'Eglise a été remise par Jésus-Christ à Pierre ( et à ses successeurs ) comme chef, racine et source d'où elle se répand ensuite sur les autres évêques, comme nous le voyons clairement établi par St.-Cyprien , *loco citato*, et que cela est confirmé et même plus explicitement expliqué dans d'autres passages ; car nous avons remarqué ailleurs ces mots substantiels ; *nos Ecclesiæ unius caput et radicem tenemus, etc. Nam Petro primum Dominus super quem ædificavit Ecclesiam, et undè (id est à quo Petro ) universitatis regimen instituit et ostendit, potestatem istam dedit. ( Epist. ad Jubajan. )* Ainsi toute puissance ecclésiastique a été conférée à Pierre, considéré comme origine et fondement de l'Eglise universelle, et de là elle se communique aux autres. *Petri cathedra, dit-il encore, est Ecclesia, principalis undè unitas sacerdotalis exorta est. ( lib 1. epist. 55. ad cor. )* — *Ecclesia quæ una est, super unum qui claves ejus accepit roce Domini, fundata est. (Epist. ad Jubajan.)* — *Qui Petri cathedram deserit, in Ecclesiâ non est. ( de unit. ecol. ) Deus unus est et Christus unus, et una Ecclesia, etc.*



( lib. 1. ep. 8. ad pleb. ) dit enfin le même saint docteur, et dans ce dernier passage que nous avons déjà cité plus haut, il démontre jusqu'à l'évidence la puissance suprême du pontife et son infailibilité. En résultat, selon St.-Cyprien, toute l'Eglise dépend de la chaire de Pierre par qui elle est régie; car de même qu'il n'y a qu'un Christ et une Eglise, il n'y a aussi qu'une chaire et c'est celle de Pierre, où nous voyons établir la véritable doctrine de la foi, et hors de laquelle on perd au lieu de gagner. Je trouve au reste les mêmes sentiments exprimés par Jansénius (cap. xxix. sui libri proœminalis ) Là, après avoir protesté de sa déférence pour l'Eglise romaine et pour le successeur de Pierre, il répète ces mots d'un saint docteur : *Super illam petram œdificatam Ecclesiam scio, quicumque cum illâ non colligit, spargit.* Cette autorité de Jansénius sera peut-être pour quelques-uns d'un plus grand poids que celle de St.-Cyprien. Il n'y a donc qu'une chaire, celle que Jésus-Christ a fondée sur Pierre; ceux qui marchent loin d'elle s'égarent; ils perdent la voie du salut, suivant l'oracle prononcé par le Seigneur lui-même : *Qui non congregat mecum, spargit,* ( Matth. xii. 3. )

IX. Tout ce que nous venons de dire se trouve emplement confirmé par St.-Optat de Milève (lib. 2 contra Parm. ) dans le passage que nous avons déjà pareillement cité : *Negare non potes scire te in urbe Româ Petro primo cathedram episcopalem,* etc. Rien n'est plus clair que ces paroles du saint docteur. C'est dans cette chaire unique de Pierre que se conserve l'unité de l'Eglise, et quiconque tenterait d'élever une autre chaire serait impie et schismatique. St.-Pacien évêque de Barcelone a tenu le même langage. On lit dans son épître 3 : *Antè passionem suam dixerat Domi-*

*nus, apostolis : Quæcumque ligaveritis , etc. Ad Petrum, locutus est Dominus , ut unum ideò ut unitatem fundaret ea uno ; mox idipsum in commune præcipiens , qualiter tamen ad Petrum incipit : Et ego dico tibi quia tu es Petrus, etc.* Comment Jésus-Christ aurait-il pu fonder sur un seul l'unité de l'Eglise et de la doctrine, si tous les évêques avaient dans l'Eglise une autorité pareille ou égale à celle du pontife ? Écoutons sur ce point St.-Augustin ( serm. XLVI. cap. 13. ) : *In ipso Petro unitatem commendavit. Multi erant apostoli , at uni dicitur : Pasce oves meas.* C'est donc à Pierre seul que le Seigneur a confié le soin de son troupeau , afin d'y conserver toujours l'unité de doctrine. Mais pour que cette unité pût se conserver, ce n'était pas assez d'une prééminence ordinaire ; il fallait que Pierre eût une prééminence suprême qui le plaçât au-dessus de tous, car il n'y avait pas, dit St.-Jérôme d'autre moyen d'éviter les schismes. *Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet , etc. ( in dial. contra luciferian. )* Remarquez que le pouvoir éminent a été donné, non à l'universalité de l'Eglise, comme le prétend Febronius dans sa nouvelle doctrine , mais au souverain pontife, de la dignité duquel le saint docteur fait dépendre le salut de l'Eglise.

X. Febronius oppose l'autorité de St.-Augustin , ( serm. XVIII. de div. cap. 2. ) où il est dit que Jésus-Christ remit les clefs non-seulement à Pierre, mais à toute l'Eglise : *Has enim claves non homo unus sed unitas accepit Ecclesiæ... Audite in alio loco quid Dominus dicat apostolis suis : Accipite Spiritum sanctum , et continuo , si dimiseritis peccata , dimittentur , etc.* Beda s'exprime de même (hom. de SS. Petr. et Paul.) *Omni igitur electorum Ecclesiæ juxta modum culparum, vel penitentiae, ligandi atque solvendi.* St.-Fulgence et St.-Cyrille d'Alexandrie

disent la même chose , suivant Febronius. Nous répondons que les Pères qu'on cite ne parlent ici que de la faculté d'absoudre, et il n'est pas douteux que cette faculté n'appartienne à tous les évêques de même qu'au pape, comme un droit attaché à l'épiscopat; mais cette faculté même est et a toujours été subordonnée au pontife, qui peut la limiter comme cela fut reconnu par le concile de Trente ( sess. XIV, cap. 7. ) : *Unde meritò pontifices maximi pro supremâ potestate sibi in Ecclesiâ universâ iraditâ , causas aliquas criminum graciosiores suo potuerunt peculiari judicio reservare.* Plusieurs canons sont cités à l'appui, ( cap. Ita quorundam Judæis ; cap. conquesti, de sent. excomm. ) et beaucoup d'autres.

XI. Febronius cite un autre passage de St.-Augustin , où parlant en général de toute la puissance ecclésiastique , le saint docteur s'exprime ainsi : *Unus pro omnibus dicit : Tu es filius Dei vivi , et propter hoc claves cum omnibus , tanquàm personam gerens Ecclesiæ accepit idèd unus pro omnibus , quia unitas in omnibus.* Mais que peut donc vouloir tirer notre adversaire de ce texte ? *Petrus accepit claves cum omnibus* , sans doute ; car lui seul sans le concours des autres , n'aurait pu suffire au gouvernement de l'Eglise. *Quia unitas in omnibus* , encore nul doute, car l'unité de l'Eglise consiste dans l'union des membres avec le chef, mais en gardant toujours la règle que les membres sont toujours obligés de reconnaître la supériorité de la tête , puisque c'est d'elle ou par elle qu'ils reçoivent toute leur vertu. D'ailleurs St.-Augustin n'a nullement entendu par cette décision , affirmer que les membres sont égaux au chef en pouvoir ; encore moins que le chef est soumis aux membres, quand les membres sont réunis. Dans une infinité de passages

que nous avons déjà rapportés, le saint docteur a parlé d'une manière assez claire de la puissance suprême qui appartient au pape et qu'il exerce sur toute l'Eglise. Tantôt il dit que la primatie de la chaire apostolique a toujours été dans l'Eglise romaine, tantôt que celui qui est assis sur la chaire de Pierre, devient la pierre fondamentale qui triomphe des portes de l'enfer ; et certes c'est bien là reconnaître l'infailibilité du pontife romain, infailibilité qui est inséparable du pouvoir suprême. St.-Augustin a confirmé expressément cette doctrine lorsqu'il a dit : *In verbis apostolicæ sedis tam antiqua atque fundata, certa et clara est catholica fides ut nefas sit de illâ dubitare christianis.* ( Epist. 157. ) Il dit ailleurs en parlant de la condamnation des pélagiens ( lib. II. cap. 3. contra duas epist. pél. ) : *Per papæ rescriptum pelagianorum causa finita est, totoque orbe post ejus damnationem damnatisunt, ac litteris Innocentis tota de hâc re dubitatio sublata est.* Ainsi la condamnation prononcée par le pape ne laissait plus aucun doute. St.-Pélage, pape, citant St.-Augustin, qui appelait schismatique toute opinion qui s'éloignait de la doctrine apostolique, écrit : ( can. quoniam caus. xxiv. qu. 1. ) *contra apostolicam sedem temerè credentes pessima dividit opinio ; quod schisma specialiter esse denuntiat Augustinus.*

XII. Febronius oppose encore ces mots de Bède, ( in cap. XIX. Matth. ) : *Claves regni cælorum Petrus ; tanquam personam gerens, ipsius unitatis accepit.* Comme chef de l'Eglise, répondrons-nous, Pierre représentait l'unité de l'Eglise, c'est-à-dire l'Eglise universelle unie de la même manière qu'un roi représente tout son royaume. Febronius se trompe avec Louis Dupin, lorsqu'il affirme, d'après Bède et St.-Augustin, que la puissance suprême appartient à l'Eglise, et quelle se

communiqué de l'Eglise au pape. Il se trompe, dis-je car le même Augustin ne regarde point Pierre comme simple administrateur de l'Eglise, mais comme prince, chef et représentant de l'Eglise, de même que le roi l'est de ses sujets ; il prétend même ( in psalm. 108. ) que Pierre ne représente l'Eglise qu'à cause de sa suprématie sur elle. *Quædam dicuntur, quæ ad apostolum Petrum propriè pertinere videantur, nec tamen habent illustrum intellectum, nisi cum rejiciuntur ad Ecclesiam, cujus ille agnoscitur in figurâ gestare personam propter primatum, quem in discipulis habuit sicut est : Tibi dabo claves, etc.* Voilà comment St.-Augustin joint la primatie de Pierre sur les disciples à la présentation de l'Eglise, en résultat Pierre représentait l'Eglise parce que toute la puissance de l'Eglise était en lui. Et en effet le Père Noël Alexandre, tout ennemi déclaré qu'il est de la puissance pontificale, convient que l'opinion de St.-Augustin est telle que nous l'indiquons, les clefs ont été remises à Pierre non comme à un mandataire de l'Eglise, tel que l'officier royal qui reçoit au nom de son maître les clefs d'une ville, mais comme directeur et chef de l'Eglise même, tel que le prince qui reçoit le glaive au nom du peuple qu'il est obligé de défendre. Voici les paroles du Père Noël : *Petro non sunt collatæ claves, nisi tanquàm Ecclesiæ legato, nego : Ut Ecclesiæ supremo post Christum, et sub Christo, rectore ac moderatore, concedo. Illius itaque propositionis duplex potest esse sensus : Primus, quod S. Petrus Ecclesiæ nomine claves acceperit, quemadmodum regius orator nomine regis alicujus civitatis claves accipit, in quam propterea nullam habet potestatem ; et nequaquam ita est. Secundus, quod Ecclesiæ nomine claves acceperit, ut illius rector et moderator, quomodo princeps populi nomine gladium accipit, et ad ejus tuitionem regni splendorem con-*

vertere tenetur ; quo sensu *S. Petrum claves nomine Ecclesie accepisse dixit S. Augustinus.* ( diss. iv. sect. 1. §. 3. ) Voilà comment nos adversaires ne peuvent quelquefois s'empêcher de rendre hommage à la vérité. Un savant auteur moderne parlant de l'opinion de Dupin, que dans l'Eglise, la puissance se communique aux évêques tout comme au pontife, prétend que cette opinion sent l'hérésie *Hæresim potè et schisma sapiunt assertiones istæ.* Toute propriété va de la tête aux membres, non des membres à la tête, ce qui a fait dire à Tertullien : *Si adhuc cælum putas clausum, memento claves Dominum Petro et per eum Ecclesie reliquisse.* ( lib. scorp. cap. 10. )

XIII. Mais Febronius insiste. Le concile de Trente, dit-il, nous enseigne sur la matière des indulgences, que la puissance a été remise à l'Eglise. *Cum potestas Ecclesie concessa sit*, etc. ( sess. xxv. cap. 21. ) *Ecclesie concessa*, mais qu'est-ce que l'Eglise ? *Ecclesia*, nous dit St.-Cyprien, *est plebs sacerdoti adunata, et grex pastori suo adhærens.* ( epist. lib. 3. ) L'Eglise est un corps composé de tous les fidèles réunis autour du pontife qui en est le chef et dont le siège en est le centre, vers lequel toutes les autres Eglises doivent tendre pour y adhérer, ainsi que la dit Renaud Massuet sur Febronius ( cap. II. §. 5. n. 2. ) : *Hæc ( Ecclesia romana ) ceterarum caput cui arctissimè adhærere tenentur omnes* ; et cela est d'autant plus nécessaire que Jésus-Christ a donné d'abord à Pierre la puissance des clefs pour qu'elle se transmet ensuite de lui à l'Eglise et à ses divers membres, ainsi que le déclare St.-Thomas : *Dominus soli Petro promisit claves regni*, etc. *ut ostenderet quod potestas clavium erat per eum ad alios derivanda.* — *Bono unitatis B. Petrus*, dit St.-Optat de Milève, *præferri apostolis omnibus meruit, et claves re-*

*gni cœlorum, communicandas ceteris, solus accepit.* (l. VII. pag. 104. ) Ce mot *communicandas* ne signifie pas, comme Fehronius le prétend, que la communication a lieu immédiatement de Jésus-Christ mais qu'elle se fait médiatement par St.-Pierre. Nous avons déjà vu le même St.-Optat écrire que le Seigneur avait donné à Pierre comme chef de l'Eglise, une chaire unique, afin que l'unité de l'Eglise et de la doctrine pût s'y conserver, et qu'on devait tenir pour schismatique et impie quiconque tenterait d'élever un autre chaire contre la chaire de Pierre. Nous avons lu aussi ces mots précis de Tertullien : *Claves Dominum Petro, et per eum Ecclesie.*, *reliquisse*

XIV. C'est encore dans le même sens qu'Innocent I<sup>er</sup> ( ep. 24. ) écrit l'an 404 aux évêques d'Afrique formant le 3<sup>e</sup> concile de Carthage : *A Petro ipso episcopatus, et tota cujus nominis auctoritas emergit.* St.-Léon, ( de assumpt. serm. 3. ) a ce passage remarquable. *Dicitur B. Petro : Titi dabo claves, etc Transitit quidem etiam in alios apostolos jus potestatis istius et ad omnes Ecclesie principes decreti hujus constitutio commearit ; sed non frustra uni commendatur, quod omnibus intimatur. Petro enim ideo hoc singulariter creditur, quia cunctis Ecclesie rectoribus Petri ferma præponitur.* Il faut noter ces mots significatifs : *Transitit, commearit*, et ce que St.-Léon ajoute. *In Petro ergo omnium fortitudo munitur, ut firmitas quæ Petro tribuitur per Petrum apostolis conferatur, et ailleurs dans l'épître 89, ut in B. Petro principaliter (primatum) collocaret, ut ab ipso quasi quodam capite dona sua velut in corpus omne diffunderet.* Aussi lorsque le pape crée des évêques, il dit d'après une coutume ancienne : *Providemus Ecclesie N. de personâ N. et præficimus eum in episcopum ejusdem Ecclesie, committentis ei administrationem in temporalibus et spirituali-*

*bus.* — *Petrus accepit claves Ecclesiæ*, dit Duval, *quia ab illo in reliquos Ecclesiæ pastores tanquam à fonte, capite et radice erant derivendæ.* ( Tract. de sup. rom. part. 1. quæst. 3. ) Après tant d'autorités, Gerson a été forcé d'avouer, comme nous l'avons fait observer plus haut, que, tant par l'institution de Jésus-Christ que par la tradition des synodes généraux et de l'Église entière, le gouvernement du pape est suprême et monarchique; ajoutant ces mots : *Quem statum quisquis impugnare præsumit pertinaciter, hæreticus est.* Dans un autre ouvrage ( lib. de orig. jur. conc. 2. ), le même Gerson dit : *Plenitudo legis ecclesiasticæ non potest esse de lege ordinariâ, nisi in summo pontifice formaliter et subjectivè ;* or s'il y a d'une part dans le souverain pontife plénitude de la loi, ce qui équivaut à plénitude de pouvoir; si d'autre part c'est une erreur de dire que l'Église a plusieurs chefs, le pontife est donc le chef unique en qui réside la puissance pleine, suprême et indépendante. Comment donc, Gerson, après avoir posé de tels principes, a-t-il pu soutenir que le pape était subordonné au concile? Pour moi, je ne saurais le comprendre.

XV. Dans ses assemblées de l'an 1682, le clergé gallican a émis quatre propositions célèbres dont voici la dernière : *In fidei quoque quæstionibus præcipuas summi pontificis esse partes, ejus decreta ad omnes Ecclesias; pertinere tamen irreformabile esse judicium, nisi Ecclesiæ consensus accesserit.* Mais, dirons-nous comment ce consentement devra-t-il être donné? Suivant les uns, les décisions pontificales deviennent irrévocables dès que tous les fidèles les ont approuvées; suivant les autres, il suffit du consentement de tous les évêques; il y en a qui se contentent de l'adhésion d'une seule province, il en est aussi qui exigent le consentement



de la plus grande partie des évêques de la chrétienté. Mais Febronius veut plus encore, et le consentement de la plus grande partie des évêques ne le satisfait pas, quoique ce fût un usage bien établi dans les conciles œcuméniques, de tenir les questions pour jugées à la simple majorité des suffrages. Eh! que dirons-nous, si le nombre d'évêques adhérant au décret du pape, égale celui des opposants? Ou si ce nombre est inférieur, comme la chose s'est vue au quatrième siècle, où quatre cents évêques rejetèrent un décret du pape St.-Melchior, contre dix-huit seulement, qui se montrèrent orthodoxes; ainsi que le rapporte Aunold dans son introduction au droit canon, ( pag. 162.) En des cas semblables qui pourra trancher la difficulté, si l'on refuse de reconnaître un juge suprême et infail-  
 lible? C'est au surplus une erreur de dire que les évêques ne forment un corps que s'ils sont réunis en concile. Duval, dans son ouvrage déjà cité ( de supr. pont. pot. p. 235. ) dit que : *Est enim de fide Ecclesiam non tantum ut congregatum in œcumenico concilio, sed ut diffusam per orbem errare non posse*; et la faculté de Paris, en 1664, condamnant un livre intitulé, *le Pacifique Véritable*, s'exprime en ces termes : *Hæ propositiones, in quantum infallibilitatem Ecclesiæ universali in nullo alio statu quam in concilio œcumenico tribuunt..... Temerariæ sunt, ipsi Ecclesiæ injuriosæ et hæreticæ*. Ainsi, quoiqu'en dise Febronius, il est certain que si dans le concile, il suffit, pour convertir une décision papale en dogme, qu'elle ait l'assentiment de la majeure partie des évêques, il en est de même hors du concile. Or s'il suffit du consentement de la plus grande partie des évêques pour donner à une proposition le caractère de la vérité, nous devons nécessairement croire à l'infailibilité du pape, dès qu'il s'agit d'un point de

doctrine ou de morale; car ce n'est pas seulement la majorité mais c'est la très-grande partie de l'Eglise, (comme nous l'enseignent Bellarmin et le pape Benoît XIV, epist. ad inquis. gen. Hisp.) qui mit cette proposition pour vérité constante. Le seul clergé de France fait exception; mais malgré cette dissidence, il faudra croire à l'infaillibilité du pontife ou reconnaître que l'Eglise gallicane est toute l'Eglise catholique.

XVI. L'Eglise est, dit-on, le corps mystique de Jésus-Christ. Or, comme un corps ne peut vivre sans tête, de même la tête ne peut vivre sans corps. On répond que cette proposition est vraie dans ses deux parties, mais qu'elle est ici sans application, car il ne s'agit nullement de la constitution ou de l'intégrité, mais seulement du régime du corps de l'Eglise. De même que le corps humain est gouverné par l'esprit, dont le siège est la tête, de même le corps de l'Eglise est gouverné par le pape, qui en est le chef. L'office du chef, c'est-à-dire du pontife, c'est de régler et d'instruire; l'office du corps, c'est-à-dire de l'Eglise, c'est d'écouter et d'obéir. Ce fut pour cela que le concile de Florence déclara que le pape était *caput totius Ecclesiae et doctorum*.

XVII. Si l'autorité du pontife est suprême et son jugement infallible, dit-on encore, à quoi servent les conciles? Ils servent à ce que les évêques s'attachent plus fortement encore à étouffer les divisions, à réprimer les audacieux et les rebelles, à rendre les évêques plus propres à instruire les peuples de leur diocèse, à manifester les opinions du pontife, à augmenter le zèle pour le maintien des dogmes de la foi. *Denique*, dit Vincent de Liria (commiu. cap. 32.), *quid unquam aliud (Ecclesia) conciliorum decretis enisa est, nisi ut quod antea simpliciter credebatur, hoc idem diligentius credere-*

tur ? Ajoutons que plus d'une fois les pontifes convoquent les conciles, afin que la discussion qui s'engage sur les points douteux ou contestés fasse naître la lumière par le secours du Saint-Esprit. L'infaillibilité du pape, dit le cardinal Duperron, dans son *Perro-niana*, au mot *infaillibilité*, ne consiste pas en ce qu'il reçoive continuellement du Saint.-Esprit les lumières nécessaires pour la décision de toutes les questions qui concernent la foi, mais en ce qu'il peut juger sans se tromper les causes où il se sent lui-même suffisamment éclairé d'en haut; celles pour le jugement desquelles il trouve que les lumières lui manquent, il les soumet à la discussion dans le concile, avant de prononcer son jugement.

XVIII. Les conciles sont d'une absolue nécessité, dit Febronius, *propter indeclinabilem in materiis fidei auctoritatem illis solis inhærentem*. Mais les théologiens nous disent communément que les conciles sont utiles, mais qu'ils ne sont jamais nécessaires. Juvenin, Tournely, Duval et d'autres le soutiennent, et la faculté de Paris l'a aussi déclaré en 1663. Nous verrons plus bas qu'en effet beaucoup d'hérésies ont été éteintes sans concile, et seulement par l'effet de décisions papales, auxquelles on ne saurait justement refuser l'infaillibilité. Le cardinal d'Aguirre (tract. 1. disp. 3. 4 et 5.) et le P. Petitdidier (dissert. hist. et theol.), en suivant l'ordre des événements de siècle en siècle, montrent que tous les écrivains chrétiens ont toujours défendu la prérogative de l'infaillibilité. Charles (de lib. Eccl. gall. lib. vii. cap. 10.) et le P. Serry (app. ad diss. rom. pont.) assurent que les évêques français, leurs synodes, la faculté de Paris et leurs théologiens, ont toujours défendu énergiquement l'infaillibilité pontificale. On peut citer Louis Bail, le P. Raynaud,

Etienne Buraut, archevêque d'Arles, Jean Coëffeteau, évêque de Marseille, Michel Mauclerc et Thomassin.

XIX. Duval, dans son ouvrage cité plus haut, s'est exprimé sans détour. *Velint noluit adversarii*, dit-il, *liquido constat; veteres Ecclesie gallicanæ proceres hanc in summis pontificibus infallibilitatem semper agnovisse, eosque qui hanc veritatem impugnare conati sunt, à ducentis aut circiter annis* (c'est à-dire depuis le temps du concile de Constance) *quibus in Ecclesiam horrenda schismata irruerunt, cœpisse*. Baluse, dans sa vie de Pierre de Marca, et Antoine Charlas, affirment que Marca, dans un traité de l'infaillibilité du pape, a démontré que l'opinion contraire n'a été jamais que tolérée par l'Eglise. Il a été dit au surplus dans un acte du clergé français du 20 janvier 1726 : *Omnes episcopi pariter venerabuntur; nomen S. Patris papæ, qui est caput visibile universalis Ecclesie, vicarius Dei in terris etc.; uno verbo, successor Petri, in quo apostolatus et episcopatus ortum habuerunt, et super quem J. C. Ecclesiam suam fundavit, ei tradendo cœli claves cum infallibilitate fidei*. Les mêmes évêques, réunis en congrès à Paris, en 1663, écrivirent à Innocent X une lettre où l'on remarque ces mots : *Judicia pro sancientiâ regulâ fidei à summis pontificibus lata etc., divinâ æquè ac summâ per universam Ecclesiam auctoritatem niti, cui christiani omnes ex officio ipsius quoque mentis obsequium præstare tenentur*. Le marquis Maffei, dans ses *Osservazioni laterarie*, p. 89, a pris de là occasion de dire : « En un mot, on ne dira plus que l'illustre nation française, sur l'article de l'infaillibilité du pape et de sa supériorité sur le concile, ait volontairement renoncé aux sentiments que depuis tant de siècles ont montré ses ancêtres, puisque parmi eux des hommes du plus grand mérite et plusieurs vénérables congrès tenus de notre temps, se sont montrés

favorables à l'ancienne doctrine de Rome. » Au reste, si quelqu'un veut bien connaître combien l'opinion affirmative de l'infaillibilité pontificale a été de tout temps répandue parmi les catholiques, il n'aura qu'à parcourir la *Bibliothèque pontificale*, par Louis Jacob, imprimée à Lyon en 1643.; le P. Raynaud, dans son opuscule sur cette matière; Louis Andruzzi, dans sa *Vetus Græcia*; François-Antoine Siméon (de rom. pont. potest.); Victor Amédée Suard, de l'université de Turin, et l'ouvrage d'un anonyme, imprimé en 1682, sous le titre de : *Doctrina, quam de primatu ac infallibilitate rom. pont. tradiderant Savanienses theologiæ professores, tam veteres quàm recentiores.*

XX. Au surplus, il est curieux d'entendre Febronius faire le détail de toutes les conditions qu'il veut qu'un concile ait remplies, pour qu'il puisse être regardé comme légitime et œcuménique. Il veut d'abord (cap. vi. §. 8. n. 12.) que le concile se compose non seulement de prélats, mais encore de simples prêtres et même de laïcs, parce que l'Eglise, dit-il, ne se compose pas seulement d'évêques : *Extra concilium Ecclesia consistit non in solis episcopis, sed in reliquis etiam clericis, imò laicis.... Corpus verò ex laicis clericisque compositum fidem, quam tanquàm fideles depositum servat, ad nos illibatam transmittit.* Il exige encore que le pontife reconnaisse dans le concile même la supériorité du concile. Voilà donc ce que Febronius demande comme absolument nécessaire pour la validité de son concile ! qu'il soit composé d'évêques, de prêtres et de laïcs, et que le pontife se déclare inférieur à lui. Mais où trouver un pape qui, trahissant les droits sacrés de son siège, se soumette volontairement aux décisions du concile, d'un concile surtout composé de prêtres

et de laïcs? Et voilà les conciles qu'invente Febronius, pour réformer l'Église universelle.

---

## CHAPITRE VIII.

Réponse aux objections de Febronius contre la puissance pontificale.

I. Je m'arrêterai peu à ces objections, déjà suffisamment réfutées par d'autres; il ne leur faut d'ailleurs que peu de mots. Febronius se vante qu'il abattra la puissance papale par l'Écriture, par les conciles et par les écrits des Pères. Mais nous avons fait voir, dans nos trois premiers chapitres, que l'Écriture est toute favorable à l'autorité papale, qu'elle déclare prééminente, s'il faut du moins s'en tenir à l'interprétation des saints Pères. Mais il met en avant ce passage de St.-Matthieu (cap. xviii. v. 16 et 17.) : *Si peccaverit in te frater tuus, vaide et corripe eum; quod si autem te non audierit... dic Ecclesiæ.* Jésus-Christ, dit-il, a ordonné que dans le cas de faute grave on ait recours à l'Église, il n'a nullement parlé du pape. Mais qui ne voit que dans ce texte il n'est absolument question que du précepte de la correction fraternelle, précepte qui n'est pas seulement recommandé à Pierre, mais qui l'est encore à tous les apôtres, et même à tous les fidèles? Que peut-on en'endre en effet par ces mots : *Dic Ecclesiæ?* un concile général? Non certes, car les conciles généraux s'assemblent rarement; il serait d'ailleurs absurde de penser que toutes les fois qu'un pécheur obstiné tomberait en faute, il faudrait attendre la convocation d'un concile. Ce qu'il faut enten-

dre, ainsi que l'explique St.-Jean Chrysostôme (h. 61. in Matth.), c'est le prélat du diocèse dans lequel ce pécheur demeure. *Dic Ecclesiæ, præsulibus scilicet ac presidentibus.* Origène, St.-Thomas, Eutyme, Théophylacte, Maldonad, expliquent tous ce passage de la même manière. Au surplus, l'Église n'est pas autre chose, dit St.-Cyprien, qu'un corps composé de tous les fidèles attachés à leur pasteur : *Ecclesia est plebs fidelium, pastori suo adhærens.* Comment peut-on donc conclure de ce texte, ni directement ni par induction, que le pape est subordonné au concile ?

II. On objecte encore cet autre texte du même évangéliste (cap. xviii. v. 20.) : *Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* Et là-dessus Febronius prétend fonder la suprématie du concile sur le pape. Je réponds premièrement que l'on ne peut pas prendre ces mots dans un sens général, ni croire que là où se trouvent plusieurs personnes réunies au nom de Jésus-Christ, leurs décisions seront infaillibles ; car autrement il y aurait infaillibilité non seulement dans les conciles œcuméniques, mais encore dans les conciles provinciaux et jusque dans les synodes épiscopaux, puisque toutes ces réunions se font au nom de Jésus-Christ. Calvin même, si nous devons en croire Bellarmin, n'a jamais cru que ce texte pût servir à prouver l'infailibilité du concile ; car ces mots, disait-il, s'appliquaient à toute assemblée particulière. Non, réplique Febronius, ils ne peuvent s'appliquer qu'aux conciles généraux. Vous le dites : mais qui nous assure que la chose est vraie ? Il est certain que le Seigneur réside au milieu des conciles généraux, pour les garantir de l'erreur, et nous devons tenir incontestablement leurs canons pour infaillibles ; mais pour qu'ils aient ce caractère

d'infaillibilité, il est nécessaire que le synode soit convoqué au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire en vertu de l'autorité de Jésus-Christ, c'est-à-dire de son vicaire visible, qui est le pontife romain. C'est alors que tous les évêques peuvent dire avec raison qu'ils ont eu l'assistance du Saint-Esprit, parce que, dans ce cas, le Saint-Esprit éclaire le pontife et le concile. Mais si le concile a été convoqué sans l'autorité du pontife, ou que celui-ci ne l'ait point confirmé, le concile ne sera pas autre chose qu'un corps tronqué, des membres sans tête. Nous avons déjà noté que les conciles généraux ont reconnu dans le pape une autorité pleine et entière sur l'Eglise universelle, comme cela fut dit au premier concile de Nicée, dans celui de Florence et dans le second de Lyon. (Voy. plus haut, chapitre iv. num. 2. 10 et 6.)

III. On objecte en troisième lieu les paroles des apôtres, au concile de Jérusalem : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (Act. xv. 28.) Voilà, dit Febronius, le Saint-Esprit qui assiste tous les évêques réunis en concile, afin que leurs décrets soient infaillibles. Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit plus haut. Lorsque, de concert avec le pape dans un concile, les évêques éclaircissent quelque doute ou statuent sur un point de foi, le Saint-Esprit leur prête son assistance; mais cela n'empêche pas le pape de déterminer dans le concile, comme chef suprême, les dogmes à observer; car la puissance suprême réside toujours dans le pape, au sein du concile comme hors du concile. Cela résulte de la texture même du texte qu'on cite; car ce fut St.-Pierre qui, dans ce concile de Jérusalem, fut le principal auteur des décisions rendues. Car lorsqu'au milieu du silence que tous gardèrent sur son injonction, il prit la parole comme



chef, jouissant d'un droit incontestable, ce fut en ces termes : *Viri fratres, vos scitis quoniam ab antiquis diebus Deus elegit per os meum audire gentes verbum evangelii et credere.... nunc ergò qui tentatis Deum imponere jugum etc. ?* (Act. xv. 7 et seq.) Ainsi, St.-Pierre déclare formellement que c'est à lui seul que Dieu a confié le soin d'instruire les hommes et de leur montrer ce qu'ils devaient croire : *Audire verbum Evangelii et credere*. Mais, ajoute Febronius, si dans un concile le Saint-Esprit assiste le pape et les évêques, l'autorité suprême et l'infailibilité ne sont pas seulement dans le pape ; elles sont dans tout le concile. Voici la réponse : Il ne saurait y avoir dans l'Eglise qu'une seule autorité suprême. Or, quand les évêques concourent avec le pape dans un concile, l'autorité des premiers ne prévaut pas pour cela sur celle que le pape a toujours, même hors du concile ; il ne se fait pas davantage qu'il y ait deux autorités distinctes, l'une appartenant au pontife, l'autre au concile ; mais il arrive que l'autorité suprême du pape se communique aux autres Pères du concile, et leur devient commune ; c'est pour eux alors le cas de dire : *Visum est Spiritui sancto et nobis*. Au fond, il est toujours vrai que la puissance suprême réside dans le pape.

IV. Mais, dit encore Febronius, St.-Grégoire a écrit qu'il professait pour les quatre premiers conciles autant de vénération que pour les quatre Evangiles même ; donc, St.-Grégoire reconnaissait que la suprématie et l'infailibilité appartenaienit au concile, non au pape. Febronius établit souvent des propositions vraies, mais il en tire de mauvaises conséquences. Personne ne doute que les conciles généraux, légalement tenus, ne méritent autant de respect que l'Evangile même, ni que le pape ne soit tenu de se

conformer à tout ce que ces conciles ont réglé ; car ce qui a été une fois déclaré article de foi est toujours article de foi ; et ni le pape, ni les conciles postérieurs ne pourront jamais le rétracter ou le révoquer en doute. Mais tout cela n'a lieu que de la part des conciles réunis par l'autorité du pape ou confirmés par lui ; car si un concile a été dépourvu de la sanction de cette autorité, le pape ne sera nullement obligé d'en suivre les décisions. C'est ainsi que l'a dit St.-Grégoire lui-même, car il soutient que dans les matières de la foi c'est le pape qui doit déterminer les points à juger, et que le pape est juge suprême et infaillible ; *Si quam contentionem de fidei causâ evenire contigerit, ad nostram studeat perducere notionem, quatenus à nobis valeat congruâ sine dubio sententiâ terminari.* (Lib. vii. epist. 2.) Le saint docteur savait très-bien que ce n'était point au concile à dicter des lois au pontife, mais au pontife à les donner au concile, ainsi que l'ont reconnu les Pères du synode de Chalcédoine : *Imperari sibi à pontifice romano legesque dari, et fidei formam præscribi patiuntur et parent.* (Act. concil. i. 3 et 16.) J'ai dit que le pape est tenu de se conformer à ce qui a été réglé par le concile en matière de foi ; car pour ce qui est des canons qui ne concernent que la discipline, le pape peut fort bien ne pas les observer, comme cela résulte de l'épître 1<sup>re</sup> du pape St.-Gélase, et de l'épître 31 du pape St.-Grégoire ; et en effet, un canon du concile de Chalcédoine avait décidé que tous les prêtres ou religieux réguliers seraient soumis aux évêques, mais Grégoire exempta ces religieux de cette juridiction, et les réunit sous la seule dépendance de leurs prélats particuliers.

V. Febronius fait une cinquième objection, qu'il présente avec beaucoup d'apparat, (cap. vi. §. 1.) Il fut déclaré, dit-il, aux conciles de Constance et de

Bâle, que le pape était sujet au concile. Il serait trop long d'examiner et de peser les décisions de ces conciles et leur propre autorité ; les limites de cet opuscule ne le permettant pas , je m'en rapporte donc à ceux qui ont déjà répondu à cette objection , et principalement à l'auteur *Regalis sacerdotii*. Il a pleinement prouvé qu'aucun de ces synodes ne prouve en faveur de l'adversaire ; et en ce qui concerne le premier, il démontre que, même en admettant comme légitimes les sessions 4 et 5 ( sur lesquelles nos adversaires se fondent principalement ) on ne peut s'empêcher d'y reconnaître des défauts essentiels , tels que de liberté, d'ordre, d'autorité, de capacité même dans certains membres. Le cardinal Bellarmin dit qu'au temps de ces deux sessions le concile n'était pas œcuménique , parce que les Pères présents ne représentaient tout au plus qu'un tiers de l'Eglise ; c'étaient ceux qui reconnaissaient Jean , mais tous ceux qui obéissaient à Grégoire ou à Benoît en étaient absents ; et Martin V , dans sa bulle , n'approuva des décrets de ce concile que ceux qui concernaient la foi , ( tels que les décrets rendus contre Wicléf et d'autres hérétiques ) et qui avaient été régulièrement arrêtés. Au surplus le même auteur, même en admettant comme valides ces deux sessions , prouve qu'il résulte des propres termes du concile , qu'il n'était question que du seul cas du schisme causé par une double élection , qu'on ne discutait que sur cet objet : *super præmissis* , deux mots que Febronius a soin d'admettre. On ajoute que la nation germanique exigeait qu'il fût garanti par le concile , qu'après l'élection d'un nouveau pontife et avant son sacre , il serait pourvu à la réforme du chef et des membres ; mais il fut répondu par le concile que le

pape élu ne pouvait pas être lié. Au reste, ce concile de Constance, comme Febronius lui-même en convient, condamna l'erreur de Wiclef, qui avait écrit que : *Non est de necessitate salutis credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias Ecclesias.* Il est vrai que le clergé français, dans son congrès de 1632 a dit : *Non probari ab Ecclesiâ gallicanâ, qui eorum decretorum ad solum schismatis tempus conciliaria dicta detorqueant.* Mais il est vrai aussi, que beaucoup d'évêques qui avaient assisté à ce congrès, écrivirent dix ans après à Innocent XII : *Se de gestis hujusmodi vehementer quidem et super omne id quod dici potest, ex corde dolere, ac quæcumque in præfatis comitiis suis, anno 1682, nonnulla statuta fuissent, quæ sanctitati suæ displicuerant, sive circa ecclesiasticam potestatem et pontificiam auctoritatem, decreta pro non decretis nec deliberatis habere et habenda esse; serîo insuper spondentes, se itid in posterum gesturos.*

VI. Quant à ce qui regarde le concile de Bâle, on sait qu'en général on ne le tient pas pour œcuménique; on ne le traite guère que de conciliabule. Le cardinal Turrecremata, qui fut témoin oculaire, assure que les décrets rendus contre l'autorité du pape, furent l'ouvrage de quelques forcenés, ennemis du siège apostolique, secondés par une foule de peuple sans autorité et pris dans les dernières classes. Æneas Sylvius, (au rapport de Louis Muratori, dans ses anecdotes, tom. 1.) parlant des décrets de ce concile, dans un de ses discours de l'an 1452, dit expressément : *Vultimus in Basileâ coquos et stabularios, orbis negotia judicantes. Quis horum dicta vel facta judicaverit legis habere vigorem?* Ce n'est donc pas sans raison que St.-Antonin et St.-Jean de Capistran ont appelé ce synode de Bâle un conciliabule sans force; conciliabu-

*lam viribus cassum, synagogam satanæ, synodum profanam, excommunicatam et Basiliscorum speluncam.* De plus, la bulle *Moyses* d'Eugène IV, approuvée par le concile de Florence contient ces expressions : *Propositiones juxta pravum Basilicensium intellectum* (l'autorité du concile sur le pape) *velut scripturarum et SS. Patrum; et ipsius constantiensis concilii sensui contrarium, tanquàm impias, scandalosas etc. ipsas, sacro approbante concilio, damnamus et reprobamus.* C'est pourquoi nous ne saurions regarder le concile de Bâle comme général et légitime, sans condamner celui de Florence; mais nous avons vu dans le chapitre quatre, numéro onze, que les évêques français eux-mêmes, ont reçu le concile de Florence. Febronius, il est vrai, prétend qu'Eugène révoqua par deux bulles la dissolution qu'il avait d'abord ordonnée du concile de Bâle; mais Febronius disons-nous pour toute réponse, aurait dû rappeler les deux conditions opposées aux bulles d'Eugène; la première, d'anéantir tout ce qui avait été fait contre la puissance pontificale; la seconde, d'admettre au concile les légats du pontife, et comme ces deux conditions ne furent point remplies, les bulles restèrent sans effet.

VII. Febronius affirme d'ailleurs que le concile de Trente fut de l'avis qu'il soutient aujourd'hui; mais c'est assurément un rêve de son imagination; il est constaté par l'histoire de ce concile du cardinal Palavicino, que, bien que la question n'ait été ni décidée ni même discutée, tous les évêques, excepté néanmoins ceux de France, lorsque ce point fut un moment agité, manifestèrent assez ouvertement leur sentiment en faveur du pontife. Ajoutons qu'il fut dit expressément dans le cinquième concile de Latran,

que la puissance du pape s'élevait au dessus de tous les conciles.

VIII. On oppose le canon *Si papa*, (vi. dist. 40.) où le pape Boniface, martyr, dit que le pontife romain *à nemine esse judicandum, nisi deprehendatur à fide devius*. Voici sur cela quel est l'argument des adversaires : le pape peut donc tomber dans l'hérésie ; or s'il est capable de faillir, il n'est pas infallible. Nous répondons que si jamais le pape, comme personne privée, tombe dans l'hérésie, il est à l'instant déchu de la papauté ; or, comme il serait alors hors de l'Eglise, il ne pourrait plus être chef de l'Eglise. Dans ce cas il serait du devoir de l'Eglise, non de le déposer, car nul n'a de droit sur le pape, mais de le déclarer tombé de la papauté. Nous disons comme *personne privée* ; car le pape, comme pape, dirigeant les fidèles du haut de son siège, ne peut enseigner d'erreur contre la foi ; la promesse de Jésus-Christ ne saurait être vaine : les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise. Rappelons ici la décision d'Origène : (in Matth. 16.) *Manifestum est, quòd si prævalerent adversùs petram in quâ fundata Ecclesia est, contrà Ecclesiam etiam prævalerent*.

IX. Enfin Febronius oppose cette objection si rebattue : Le tout ne peut être moindre que la partie, le pape est une partie de l'Eglise, donc l'Eglise qui est le tout est plus que le pape. Les partisans du pape répondent, et c'est avec raison, que quoique le pape ne soit qu'une partie de l'Eglise, il en est cependant la partie principale, puisqu'il en est la tête ; et puisqu'il est la tête, il est tout, parce que tous les membres dépendent de la tête. Le corps est plus grand que la

tête, mais de la tête dépend le corps, puisque c'est d'elle que le corps reçoit tous les esprits vitaux. Le troupeau excède en quantité le pasteur, mais en qualité le pasteur excède le troupeau; le roi fait partie de la nation, mais il règne sur tous ceux qui sont dans son royaume; tous soit réunis soit dispersés sont sujets à ses lois. Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage pour réduire au néant cette grande objection : *Totum est majus parte.*

---

---

## CHAPITRE IX.

Assertions de Febronius non prouvée, et dont le contraire est prouvé.

I. Febronius affirme que la convocation des conciles n'appartient point au pape. Mais Pie II, dans sa constitution *In minoribus*, s'exprime ainsi : *Nullum invenimus (concilium) fuisse ratum, quod stante romano indubitato præsule, absque ipsius auctoritate contenerit.* Qui croirons-nous? le pontife ou Febronius? Et Febronius ne devrait-il pas lui-même s'en rapporter à Inemar, que certainement on n'accusera pas de bienveillance envers le siège apostolique, et à qui la vérité pourtant arrache ces mots : *Apostolicæ sedis jussione et imperiali convocacione semper olim fieri solita (concilia).* (epist. xxxiii. cap. 20) Il devrait croire aussi St.-Athanasie, qui assure que les Pères du second concile de Nicée avaient statué d'accord, qu'aucun concile ne pourrait s'assembler à l'avenir que sur une convocation du pontife. *Scimus in Nicænâ magnâ synodo ab omnibus concorditer esse roboratum. non dehere absque pontificis romani sententiâ concilia celebrari.* Il fut aussi déclaré dans le concile de Chalcédoine, (art. 1.) que Dioscore avait été éloigné par ordre du pontife du siège d'Alexandrie, *quia ausus est synodum facere sine auctoritate sedis apostolicæ, quod nunquam licuit, nunquam factum est.* On voit aussi au concile d'Éphèse, dans



l'épître qui commence par ces mots : *Circâ pietatemque : itaque etiam primus S. episcopus romanus Cælestinus, antequam colligeretur S. synodus, nunciavit.* Dans le second concile de Nicée, tenu sous Adrien II on rejeta le précédent concile de Constantinople, parce qu'il s'était réuni sans l'assentiment du pape. *Quia non habuit cooperarium romanum pontificem, quemadmodum fieri in synodis debet.* Les évêques écrivirent à l'empereur, (epist. xxxii. in 3. part. conc. Chalc.) *In Chalcedonensium civitate multis episcopis contententibus per jussionem Leonis, romani pontificis, qui verè caput est episcoporum etc.* et dans le rapport qui fut envoyé au pape des actes du concile, il fut dit : *Tu quidem, sicut membris caput, præeras in iis qui tuum tenebant ordinem etc.* Pélage II déclara aussi nul un concile qui avait eu lieu sans son consentement. (can. multis v. dist. 17.) Le pape Jules annula pour le même motif un concile assemblé à Antioche, comme on le voit dans Socrate, (hist. lib. iii. cap. 8.) Pascal II publia, (cap. significasti extra de elect.) la décision suivante : *Omnia concilia per romanæ Ecclesiæ auctoritatem facta sunt et vobis acceperunt, et in eorum statutis romani pontificis pariter excipitur auctoritas.* Ce n'était là que la conséquence rigoureuse du pouvoir donné par le Seigneur au pontife, comme l'a déclaré le concile de Florence en ces termes : *Et ipsi in B. Petro regendi Ecclesiam à D. N. J. C. plenam potestatem traditam esse, quemadmodum etiam in gestis conciliorum et in sacris canonibus continetur.*

II. Mais voici Febronius qui soutient que dans les huit premiers conciles généraux et principalement les quatre de Constantinople, les pontifes n'ont pris aucune part. Le contraire est prouvé par les faits, car ie

premier concile de Constantinople , assemblé sous Théodose-le-Vieux , ne put s'intituler œcuménique qu'après que le pape St.-Damase l'eût déclaré tel. Aucun évêque d'Occident n'assista à ce concile. Il existe au reste plusieurs documents qui prouvent qu'il avait été convoqué par ordre du pontife; car Théodoret ( lib. v. cap. 9. ) mentionne une lettre des Pères du concile à St.-Damase , lettre où se trouvent ces mots : *Et nos , ut propria membra congregati per litteras Dei amantissimi imperatoris.* On lit de même dans l'acte 18 du synode VI : *Maximus Theodosius imperator et Damasus fidei adunus obstiterant Macdonio.*

III. Febronius affirme en outre (cap. vi. §. 6.) que jamais pontife n'a osé discuter aucune décision des conciles tenus pour généraux; que le pontife au contraire envoyait son propre avis au concile pour que le concile le confirmât; Febronius commet ici une double erreur; car il est constant que dans les premiers siècles de l'Eglise les hérésies qui dans ce temps-là pullulaient furent condamnées par les pontifes, et que tous les fidèles acquiescèrent aux condamnations; et cela arriva, comme nous l'avons dit ailleurs, avec les nicolaïtes, les ebionistes, les marcionistes, les cerdionistes, les novatiens et beaucoup d'autres; St.-Augustin, ( lib. iv. contra duas epist. Pelag. cap. 12. ) s'élève avec force contre ceux qui prétendaient qu'il fallait absolument des conciles pour extirper les hérésies, *quasi nulla hæresis dicitur, nisi synodi congregatione, damnata sit; cum potius rarissimè inveniantur, propter quas damnandas necessitas talis existerit.* Au reste la chose est bien attestée encore par le concile œcuménique de Rome de l'an 869, sous Adrien II, où il fut dit, ( act. 3. ) *Retrò olimque semper cum hæreses*

et scelerata pullularent , noxias illas turbas et zizania apostolicæ sedis romanæ successores extirparunt. Dans les siècles suivants , beaucoup d'hérésies nouvelles ont été prosrites par les papes sans le concours des conciles, telles que celles de Jovinien, de Priscillien, de Pélage de Vigilet , de Berenger , de Gilbert , de Porret et de Jansénius.

IV. Disons en outre que si, dans les siècles suivants, les pontifes ont voulu quelque fois que leurs sentences fussent confirmées par les conciles œcuméniques, ce ne fût point pour rendre leurs sentences obligatoires, comme Febronius l e suppose, mais pour que leur jugement devint plus solennel, pour que les évêques, fortifiés dans la foi par la discussion, fussent plus capables d'éclairer les fidèles de leurs diocèses ; pour fermer la bouche aux incrédules qui , s'ils ne sont condamnés que par le seul pontife, ont la ressource de le taxer de partialité ou d'ignorance, enfin pour que le peuple chrétien apprit à se tenir en garde contre les novateurs. Voilà les véritables raisons qui ont porté les pontifes à faire condamner par les conciles les erreurs qu'ils avaient déjà condamnées eux-mêmes. Voilà les motifs de la lettres que le pape Zozime écrit aux évêques de Carthage l'an 418 ainsi que le rapporte Baronius, n. 5 : *Quamvis patrum traditio apostolicæ sedi auctoritatem tantam tribuerit , ut de ejus judicio disceptare nullus auderet , idque per canones semper servaverit ; tamen , cum tantum nobis esset auctoritatis, ut nullus de nostrâ possit retractare sententiâ , nihil egimus quod non ad vestram notitiam ultro referimus ; non quia quid deberet fieri nesciremus , aut faceremus aliquid quod contra utilitatem Ecclesiæ veniens disciplineret , sed pariter nobiscam voluimus habere tractatum.*

V. Au reste les pontifes, après avoir prononcé la sentence, s'embarrassaient peu de la confirmation des conciles, ils la croyaient bien sans cela ferme et irrévocable ; mais par là il enseignaient aux conciles en quelle forme ils devaient rendre leurs décrets. St.-Cyrille d'Alexandrie, qui montra le plus grand zèle pour faire proscrire, dès les premiers moments, les erreurs de Nestor, écrivit en ces termes au papa Célestin : *Digneris quid hic scribas præscribere... Porrò tuæ integritatis mens, et super hæc re sententia piissimis totius Orientis antistitibus perpiscuè per litteras exponi debet : nam, cupientibus illis, ansam dabimus, ut omnes uno animo in unâ sententiâ persistent.* Voilà comment St.-Cyrille voulait que tous les évêques acquiesçassent à la décision de Célestin, celui-ci répondit à St.-Cyrille. (La réponse se trouve dans les actes du concile d'Ephèse.) *Auctoritate igitur tecum nostræ sedis adscita, vice nostrâ usû, hanc exequeris descripto rigore sententiam, ut infra decem dies. ( Nestorius ) pravas prædicationes suas condemnet, etc. Eadem scripsimus ad SS. fratres et coepiscopos nostros, Joannem Rufum, etc., ut nota sit de eo nostra imò Christi sententia.* Il écrivit aux Pères du concile : *Dixerimus pro nostra sollicitudine SS. fratres ( legatos )...., qui iis quæ aguntur intersint, et quæ a nobis ante statuta sunt exequantur.* Enfin il écrivit à ses légats : *Auctoritatem sedis apostolicæ custodiri debere mandamus, siquidem et instructiones quæ vobis traditæ sunt, hæc loquuntur.* ( Apud. Balut. in nov. collect. concil. ) Et les Pères du concile, en motivant leur sentence contre Nestor, s'exprimèrent dans leur préambule de la manière suivante : *Coacti per sacros canones, et epistolam S. patris nostri et comministri Cælestini, romanæ Ecclesiæ, episcopi, et lacrymis perfusi, ad lugubrem*

*hanc sententiam necessario venimus*, etc. Ces mots *coacti per canones*, signifient donc que la seule épître du pape ne suffisait pas pour les obliger ? Oui, sans doute, car en matière de foi, les pontifes ne décident par les questions par leur jugement seul, ils se déterminent par le texte des saintes Écritures et par les canons des précédents conciles ou de leurs prédécesseurs.

VI. Arcadius, l'un des légats, s'était exprimé en ces termes : *Nos secuti sanctiones ab initiò traditas*, etc. *nec non seculi formam Cælesti S. papæ ut cognoscat Nestorius se dignitate exutum*, etc. Après que le concile eut prononcé sa sentence contre Nestor, Philippe, autre légat du pape, se rendit à Chalcédoine. Il fit d'exactes recherches pour connaître ce qui s'était fait et il trouva que tout avait été exécuté conformément à la sentence du pape. Alors Philippe et les autres légats confirmèrent les actes du concile. C'est là ce que Febronius aurait dû remarquer avant d'écrire comme il l'a fait ( cap. vi. §. 6. ) qu'il était inoui que des pontifes eussent jamais révoqué ce qui avait été fait en concile général. Que le Père Noël Alexandre, son digne associé, lui réponde pour nous. *Ephesino concilio præfuit Cælestinus per legatos ; maxima ratio hobita fuit ipsius sententiæ ab eo latæ , ad eamque patres decretum ac sententiam suam exegerunt , at eæ illius auctoritate sacrum illud concilium factum intelligatur ac dicatur* ( diss. vi. sect. 5. quæst. 1. ( Gennadius avait écrit la même chose , ( de script. eccl. cap. 54. ) *cælestinum decreta synodi contra Nestorium dictasse*, etc.

VII. St.-Léon dans son épître aux Pères au concile de Chalcédoine employe des termes non moins impé-

pératifs que ceux dont Célestin s'est servi... *Fratres charissimi, rejecta penitus audacia disputandi contra fidem divinitus inspiratam, non licet defendi, quod non licet credi, cum secundum evangelicas veritates... apostolicamque doctrinam, lucidissime per litteras, quas ad B. M. Flavianum misimus, fuerit declaratum, quæ sit de sacramento incarnationis D. N. pia et sincera confessio.*

VIII. Dans le même concile de Chalcédoine, auquel, et bien mal à propos, un de nos adversaires refuse le titre d'œcuménique, les Pères reconnurent très-distinctement la suprématie du pape. *Beatissimi papæ urbis Romæ, quæ est caput omnium Ecclesiarum, præcepta habemus..., hoc nos observare necesse esse.* Ils avaient déjà dit (act. 3.) *sanctissimus archiepiscopus Romæ Leo, per præsentem S. synodum, una cum B. Petro, qui est petra et crepido Ecclesiæ catholicæ, et rectæ fidei fundamentum, nudavit eum (Dioscorum) episcopatu.* Dans les actes du même concile on voit que les Pères ont réitéré formellement leur déclaration : *Imperari sibi à pontifice romano, legesque duri, et fidei formam præscribi patiuntur et parent.* Rien de plus clair, si ce n'est peut-être la prière qu'après avoir rendu leur sentence, les Pères font au pape pour qu'il l'approuve : *Rogamus igitur, et tuis decretis nostrum honora judicium; et sicut nos capiti in bonis adjecimus consonantiam, sic et summitas tua filiis quod decet adimpleat.* Voyez comme les conciles parlent du pape autrement que Febronius qui veut le dépouiller de toute autorité. Le pape St.-Gé-lase parlant ensuite du concile de Chalcédoine (opus. de anathm.), s'exprime de la manière suivante : *Cognoscant igitur illud secundum sacras scripturas, traditionemque conciliorum pro fide cotholica, pro quâ hanc fieri firmam sedes apostolica delegavit, factamque firmavit à totâ*

*Ecclesiâ indubitanter admitti; alia autem, quàm apostolica sedes nullatenus delegarit, mox a vicario sedis apostolicæ contradicta.*

Dans un second concile tenu à Constantinople, les Pères déclarèrent pareillement qu'ils adhéraient à l'église romaine : *Nos apostolicam sedem sequimur, et ipsius communicatores communicatores habemus, et condemnatos ab ipsâ et nos condemnamus.* Le pape Vigile avait été d'abord d'un avis différent que le concile, mais lorsque la question eut été éclaircie, il donna lui-même ce décret fameux connu sous le nom de *constitutum Vigili*, en trois chapitres, où il est dit : *Stauimus, nulli licere contrarium proferre his, quæ præsentî statuimus Constituto, aut aliquam post præsentem definitionem movere quæstionem.* Le même Vigile confirma ensuite le concile, comme le prouvent Pierre de Marca, Evagrius ( lib. iv. cap. 37. ) et même Phothius, ennemi déclaré de l'Église romaine ( lib. de sept. syn. ) Il est fait aussi mention de cette confirmation dans le sixième synode, ( in prosphon. ad const. pogonat., imp. )

IX. Le pape St.-Agathon, parlant des Pères du 3<sup>e</sup> synode de Constantinople contre les monothélites, écrit aux deux Augustes : *Nihil profecto præsumant augere, minuire, vel mutare, sed traditionem hujus apostolicæ sedis, ut à prædecessoribus pontificibus instituta est, enarrare. Hæc apostolica ejus Ecclesia nunquam à via veritatis deflexa est, cujus auctoritatem, utpote apostolorum principis, semper Christi Ecclesia, et universalis synodi fideliter amplectantes, in cunctis secutæ sunt.* Quand cette épître d'Agathon eut été lue par les Pères du synode, ils y firent cette réponse : *Itaque tibi, ut primæ sedis anti-*

*titi universalis Ecclesiæ, quid agendam sit relinquimus, stantes super firmam fidei petram libenter, perlectis veræ confessionis litteris à vestrà paternâ beatitudine ad piissimum imperatorem missis, quas à summâ apostolorum vertice divinè præscriptas, agnoscimus, per quas exortam nuper multiplicis erroris hæreticam sectam depulimus.* Le pontife, dans une épître nouvelle aux Pères du concile expliqua ce qu'il avait déterminé et ce qui devait être regardé par eux comme certain et inaltérable. Il leur annonça l'envoi de personnes qui sauraient le représenter, non pour discuter sur des choses incertaines, mais pour donner des décisions irréfragables. Les Pères se soumièrent à tout ce qui leur était recommandé, et après la célébration du synode ils écrivirent au pontife pour lui donner avis de tout ce qui avait été fait et ils finissaient par ces mots : *Sic nos sancto Spiritu illustrati, vestràque instituti doctrinâ, infecta dogmata impietatis depulimus, etc.* Dans l'acte 16, ils vont plus loin, et il reconnaissent que le Saint-Esprit s'exprimait par la bouche d'Agaton : *Per Agathonem Petrus loquebatur.*

X. Dans le quatrième concile de Constantinople les Pères ont dit : *Nequè nos sanè novam de illo judicii sententiam ferimus, sed jam olim à S. papâ Nicolao pronuntiatam, quam nequaquàm possumus immutare.* Il fut dit, dans le deuxième canon : *Papam Nicolaum tanquam organum sancti Spiritûs habentes etc.* On voit par tous ces exemples que les pontifes, loin de se regarder comme dépendants des conciles, traçaient aux conciles les formes de procéder et les formules de jugement. Ce qu'il y a de plus fort, c'est le contenu de celle que les légats présentèrent aux Pères, pour qu'ils la signassent; elle était ainsi conçue : *Quia non potest*



*D. N. J. C. præmitti sententia, tu es Petrus, et super hanc petram etc. Hæc quæ dicta sunt probantur effectibus; quia in sede apostolicâ immaculata est semper servata religio et sancta doctrina. Ab hujus ergò fide atque doctrinâ minimè separari capientes, et Patrum et præcipuè S. sedis præsulum sequentes in omnibus constituta, anathematizamus omnes hæreses simul cum inonomachis.* Le Père Noel Alexandre ne refuse pas d'avouer que cette formule forme un puissant argument en faveur de la puissance pontificale; elle fut lue dans le concile, approuvée, louée et signée par tous les évêques, à l'exception de deux, qui furent expulsés du concile par suite de leur refus de signer. Dans le synode qui fut tenu à Rome, en 649, sous le pontificat de Martin I<sup>er</sup>, contre les monothélites, il est question d'une épître des évêques d'Afrique au pape Théodore, dans laquelle il est dit : *Antiquis regalis sancitum est ut quidquid, quamvis in remotis ageretur provinciis, non prius tractandum nisi ad notitiam almæ sedis vestræ fuisset deductum, et hujus auctoritate juxta quæ fuisset pronuntiatio firmaretur; indéque sumerent cæteræ Ecclesiæ, velut de natali fonte prædicationis exordium, et per diversas totius mundi regiones puritatis incorruptæ manarent fidei sacramenta salutis.* Ce passage est rapporté par Febronius lui-même (cap. v. §. 4. n. 1. in fin.)

XI. Mais pourquoi, dit Febronius en insistant, les choses réglées par le pontife étaient-elles de nouveau discutées dans le concile, si ce n'est parce que, sous le jugement du concile, les sentences du pontife n'étaient point obligatoires? Erreur; on les discutait, parce que le pontife lui-même le désirait et le voulait ainsi, non pour chercher la vérité sur les choses déjà jugées, mais pour éclaircir davantage les vérités trou-

vées, et les rendre manifestes à tous; les écoles elles-mêmes soumettent à l'examen les dogmes de l'Église, non pour décider si la vérité s'y trouve, mais pour que cette vérité développée brille à tous les yeux; et les conciles agissaient de même. Mais les pontifes, comme nous venons de le voir, défendaient très-expressément aux conciles de rien changer aux décisions qu'ils avaient rendues, leur enjoignant, au contraire, de se conformer aux instructions qui leur étaient données. Si quelquefois les conciles ajoutaient une disposition sur laquelle le pape n'eût pas encore statué, ils ne manquaient pas d'en demander au pape la confirmation.

XII. Febronius (cap. vi. §. 5.) s'efforce de prouver que les décrets des conciles généraux n'avaient jamais eu besoin d'être confirmés par le pape. Le contraire est démontré jusqu'à l'évidence par un grand nombre d'exemples. St.-Damase, pape, écrit aux Pères du concile africain : *Nullo episcoporum numero decreta firmari quibus romanus pontifex assensum non præbuit; et hujus antè omnia expectandam sententiam esse; nec ulla unquam legi quæ non sunt fulta apostolicâ auctoritate.* En fait, cela fut ponctuellement observé jusqu'au premier concile de Nicée, comme cela est rapporté dans les actes du synode de Rome, tenu sous Félix III : *Tercenti decem et octo S. Patres apud Niceam congregati confirmationem rerum, atque auctoritatem S. romanæ Ecclesiæ detulerunt.* Bayl, dans sa *Summ. concil.*, rapporte les termes de l'épître adressée par les Pères au pape Sylvestre : *Nunc itaque ad vestræ sedis argumentum accurrimus roborari.... quidquid autem constituimus in concilio nycæno, vestri oris consortio confirmetur.* St.-Sylvestre envoya la confirmation demandée.

XIII. Les Pères du concile de Chalcédoine écrivirent à St.-Léon, comme nous l'avons vu plus haut, pour lui demander l'approbation de leurs décrets : *Rogamus igitur, et tuis decretis nostrum honora judicium.* De même, les Pères du quatrième concile de Constantinople écrivirent au pape Adrien : *Igitur libenter oppido, et gratanter imitatrice Dei sanctitate vestra omnium nostrum conventum et universalis hujus atque catholice synodi consensum et consonantiam recipiente, prædica ei magis ac magis veluti propriam; et sollicitus confirma Evangelicis præceptionibus et admonitionibus vestris, ut per sapientissimum magisterium vestrum etiam aliis univereis Ecclesiasticis personis, et suscipiatur veritatis verbum et justitiæ decretum.* Le synode de Constance fut confirmé de même par Martin V, et celui de Trente par Pie IV. Ce dernier, après avoir confirmé le concile par la bulle *Benedictus Deus*, recommande à tous les fidèles d'en observer toutes les décisions. *Cum autem, dit-il, ipsa S. synodus pro sua erga sedem apostolicam reverentiâ antiquorum etiam concilia vestigiis inhærens, decretorum suorum omnium confirmationem à nobis petierit... illa omnia et singula auctoritate apostolicâ hodie confirmavimus, et ab omnibus Christi fidelibus servanda esse decrevimus.* La même chose a eu lieu pour d'autres conciles. Socrate (lib. II. cap. 13.) fait mention d'un canon par lequel il est statué en général : qu'aucun décret ne sera sanctionné dans l'Église sans une approbation préalable de l'évêque de Rome. St.-Gelase, pape, a déclaré la même chose, par sa constitution *Valde* (tom. bullar. const. I. §. 6.) Il y parle souvent du siège apostolique qui, dit-il, *unamquamque synodum sua auctoritate confirmat*; et, dans le §. 15, il dit pourquoi cette pratique a lieu : *Quoniam, sicut id, quod prima sedes non*

*probaverit, constare non potuit, sic quod illi sensit iudicandum, Ecclesia tota suscepit.*

XIV. St.-Thomas, à son tour, écrit : *Cujus (pontificis) auctoritate synodus congregari potest, et a quo sententia synodi confirmatur.* (Opusc. contrà impugn. relig. cap. 4.) Cette vérité n'a pu être niée par un des plus grands adversaires de la puissance des papes, tel que Pierre de Marca, dans son livre *De Concordiâ* (lib. III. cap. 7. n. 1.) et le P. Noel Alexandre (hist. eccles. tom. XIX. p. 744.) parlant du pontife, n'hésite pas à dire que tout dans les conciles se décide par son influence. *Dei providentiâ, dit-il, et Spiritûs sancti assistentiâ hactenus effecerunt, ut romani pontificis benè gesta concilia approbarent, et malè gesta rescinderent.* Dans la bouche du P. Noel, qui s'efforce d'élever la puissance des conciles et d'abaisser celle du pape, ces expressions doivent être d'un très-grand poids.

XV. Dans beaucoup d'endroits de son livre, Febronius cherche à établir qu'on peut appeler du pape au concile général, non du concile au pape. C'est encore le contraire de cette proposition qu'il est aisé de prouver. La première preuve est fournie par le concile de Sardique, qui, dit Sulpitius (hist. lib. II.) fut convoqué de toutes les parties de la terre, que Socrate appelle avec raison œcuménique; car, outre les légats de Jules I<sup>er</sup>, qui y assistèrent, il s'y trouva trois cents évêques de toutes les parties de la terre, de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, de la Bretagne, de l'Afrique, de l'Égypte, de la Syrie, de la Thrace, de la Hongrie et de plusieurs autres contrées, comme le dit Athanase, dans sa seconde apologie. Dans le quatrième canon de ce concile, on lit : *Cum aliquis episcopus de-*

*positus fuerit eorum episcoporum iudicio, qui in vicinis comorantur locis, et proclamaverit agendi sibi negotium Romæ, alter episcopus in eadem cathedrâ (post appellationem ejus qui videtur esse depositus) non ordinetur, nisi causa fuerit iudicio episcopi romani determinata.* Le septième canon ajoute : *Si aliquis episcopus iudicatus fuerit, ut putet se bonam causam habere, ut iterùm iudicium renovetur etc. scribatur, . . romano episcopo, et si iudicaverit renovandum esse iudicium, renovetur.* Ce canon, dit le Père Noël, fait assez voir que le pape n'a pas seulement le droit de revoir les causes, mais encore celui de juger les appels. Noël prouve au même lieu que le pape a reçu ce pouvoir, non du concile, mais de Jésus-Christ, comme inhérent à sa suprématie; d'où l'on infère que le concile de Sardique n'a point constitué, mais seulement confirmé ce privilège de la papauté. Le même écrivain rapporte ensuite plusieurs exemples d'appels déférés au pontife.

XVI. St.-Thomas (de potest. qu. x. art. 4. ad 13.) dit qu'il résulte des actes des conciles de Chalcédoine et d'Ephèse, qu'on peut appeler du concile au pape, non du pape au concile *Ex gestis Chalcedonensis concilii habetur 1° Quod sententia synodi à papâ confirmatur; 2° Quod à synodo appellatur ad papam; 3° Quod à papâ ad synodum non appellatur, ut habetur ex gestis concilii Ephesini.* Le pape Gélase avait déjà établi le même principe dans son épître à Faustus, rapportée par Gratien (can. ipsi ix. qu. 3.) Il a été statué, dit-il, par les canons, que les appels de toute l'Église peuvent être portés au siège apostolique, mais qu'il n'y a point de recours contre le jugement de Rome. Dans une autre épître du même pape à l'évêque Dardania, épître dont l'authenticité est garantie par divers écrivains, notam-

ment *Ballerinus* (diss. de antiq. coil. can.), on lit ces mots : *Cuncta per mundum novit Ecclesia, quod sacrosancta romana Ecclesia fas de omnibus habeat judicandi; neque cuiquam de ejus licet judicare judicium; si quidem ad illam de quâlibet mundi parte appellandum est; ab illâ autem nemo est appellare permissus.* Trois exemples sont rapportés dans la même lettre; le premier est celui d'Athanase, qui, injustement accusé, fut ensuite absous et réhabilité par le pape Jules. Le second est celui de Chrysostôme, qui, après avoir été condamné par deux conciles, sur les accusations de Théophile, évêque d'Alexandrie, fut déclaré innocent par le pape Innocent I<sup>er</sup>, comme nous l'apprend Théodoret (lib. v. cap. 34.); le troisième, enfin, a été fourni par Flavien, que le pape St.-Léon releva de la condamnation prononcée par le second concile d'Ephèse. Sozomène rapporte pareillement (hist. lib. III. cap 7.) cinq appellations, formées par autant d'évêques, et portées devant les pontifes, qui annulèrent les jugements et rendirent les évêques à leurs sièges. Chrétien Lupus prouve dans une dissertation spéciale que le droit de recevoir les appels appartient à la cour de Rome, par concession divine, ce qu'il appuie de plusieurs exemples.

XVII. Quand à ce qui concerne les appels du pape à un futur concile, Pierre de Marca fait observer (lib. iv. cap. 17. n. 1.) que ces sortes d'appellations sont toutes nouvelles; car jamais, dit-il, il n'y avait eu de recours du pape à un concile, excepté dans quelques cas très-rares, où, pour ramener la paix dans l'Église, les jugements du siège apostolique étaient, en vertu d'un rescrit de l'empereur, déferés à un synode général, où l'évêque de Rome était représenté

par ses légats. Mais ce n'était pas là une appellation proprement dite; car, dans un appel, on ne voit point intervenir le juge de qui la sentence est attaquée; c'était plutôt une mesure d'administration publique.

XVIII. Febronius cite, à l'appui de son système, la réponse d'Innocent III à Philippe Auguste, roi de France, qui lui demandait la dissolution de son mariage avec Ingelburge. *Si super hoc*, dit le pontife, *absque generalis deliberatione concilii determinare aliquid tentaremus, preter divinam offensam quam ex hoc possemus incurrere, forsân ordinis et officio nobis periculum immineret.* De là, Febronius et ses amis concluent qu'Innocent se soumit au concile, ou qu'il avoua du moins qu'il pourrait être déposé par le concile, s'il prononçait le divorce contre la loi divine. Mais c'est là une fausse conséquence; il n'est point douteux que si le pape était un hérétique déclaré, comme s'il publiait des doctrines contraires à la loi de Dieu, il pourrait être, non déposé par le concile, mais être déclaré déchû du pontificat; et c'était là le danger dont parlait Innocent, être privé de *ordine et officio*. C'est pourquoi il avait commencé par dire dans son épître qu'il n'osait pas prononcer contre le texte de l'Évangile, où il est dit : *Quod Deus conjunxit homo non separet.* Mais comme le danger était éloigné et que d'ailleurs le pontife cherchait à se soustraire aux instances de Philippe Auguste par quelque excuse spécieuse, il employa des mots obscurs et d'un sens douteux : *Forsân ordinis et officii periculum nobis immineret.* Au fond, il est certain que, par ces mots, Innocent n'entendait nullement déclarer que le pape était sujet au concile, puisque, dans le chapitre *Innotuit*, de *elect.*, il avait formellement déclaré que le pouvoir du pontife ne pouvait,

en aucune manière, être limité par celui du concile. Il a même soin de nommer les canons du concile qu'on aurait pu lui opposer, et les statuts du pape Alexandre. Et pourquoi? Parce qu'il savait fort bien que tous les canons des conciles n'ont de force que celle que lui prête la confirmation du pontife.

XIX. Mais, sans nous arrêter davantage à tout ce qu'on pourrait dire encore, touchant ces appellations du pape au futur concile, rappelons ici ce qui eut lieu en 1461 au congrès de Mantoue, réuni contre Diotère, archevêque de Mayence, qui avait appelé au futur concile. Rodolphe, intèrnonce du pape, assistant au congrès, interpella ainsi Diotère : *Quem appellasti judicem? Futurum concilium, dicis? et ubi est futurum concilium?* Le congrès rendit une loi qui déclara soumettre les appelants au futur concile aux mêmes peines qu'encouraient les auteurs d'hérésie. Aussi Diotère rétracta-t-il son appellation. St.-Antonin (part. XIII. lit. 2. §. 3. cap. 3.) indique la raison pour laquelle il n'est point permis d'appeler du pape au concile, *Quia Ecclesia habet unitatem ex unitate capitis; undè (Jo. 10.) dicit Christus: Fiet unum ovile et unus pastor. Si licitum esset appellare à papâ, papa non esset caput, sed essent duo capita.* Il y a là peu de mots, mais ils sont pleins de sens et de substance. Aussi St.-Antonin n'a-t-il pas craint d'écrire (part. III. tit. 23. cap. 3.): *Sed nec ad concilium generale à papâ appellari potest, quia papa est omni concilio superior; nec robur habet quidquid agitur, nisi auctoritate romani pontificis confirmetur. Sentire ergo quod à papâ ad concilium appellari possit, hæreticum est.* Le cardinal Bellarmin se contente de dire que ceux qui pensent le contraire ne sauraient éviter le reproche de témérité. Le P. Jean Laurent Berti, dans son



traité (de Theol. discipl. lib. 17.) dit que l'opinion de ceux qui regardent comme légitimes les appellations du pape au concile, est tout-à-fait fautive : *falsissima est.*

XX. On peut ajouter que Pie II, dans sa constitution *Execrabilis*, fulmine la peine d'excommunication contre les appelants du concile. *Nemo audeat à sententiis nostris ac successorum nostrorum appellationem interponere. Si quis autem contra fecerit... ipso facto sententiam execrationis incurrat etc.* Cette constitution fut confirmée l'an 1483 par Sixte IV, par une autre constitution, où il est dit que Pie II avait jugé ces appels nuls, sacrilèges et hérétiques. Oderic Ragault (annal. Eccl. anno MCCCCLXXXIII. n. 25.) dit que Louis, roi de France, avait accepté cette constitution de Sixte IV, et qu'il en avait ordonné la publication dans son royaume, procédé dont plus tard le pontife le remercia par une épître particulière. Je passe sous silence beaucoup de choses que je pourrais ajouter; je me contente de dire qu'il faudrait avoir bien de l'audace pour braver l'excommunication lancée par deux papes contre les appelants au futur concile. Pour pouvoir appeler en sûreté de conscience, il faudrait avoir la conviction intime de la supériorité du concile sur le pape; il faudrait encore avoir la certitude que le pape ne peut soumettre les contrevenants à l'excommunication. Mais une telle conviction, je ne sais comment on pourrait l'acquérir, tandis que nos adversaires eux-mêmes confessent que ce qu'ils avancent sur la supériorité du concile n'est qu'une simple opinion. On dit que le P. Noël Alexandre avait eu dans sa vieillesse l'intention d'appeler au futur concile; mais qu'il rende grâce à Dieu d'avoir, avant sa mort, repoussé ce pro-

jet ; car, s'il l'eût accompli, il y aurait eu peu d'espoir pour le salut de son âme.

**XXI.** Je pourrais ajouter ici beaucoup d'autres autorités ; mais je ne veux pas être trop prolix. En commençant d'écrire, je m'étais proposé deux choses, la première d'écrire brièvement et de manière à pouvoir être lu facilement ; la seconde, de me borner à prouver la suprématie pleine et entière du pontife romain sur toute l'Église, et l'infailibilité de ses jugements. Or ces deux propositions, je crois les avoir suffisamment démontrées tant par l'autorité des conciles généraux que par les décisions des SS. Pères. Mais qu'il ne soit permis ; pour terminer cet opuscule de résumer les diverses autorités que j'ai citées et de les présenter en faisceau. Et d'abord les conciles ne pouvaient pas déclarer plus nettement la suprême autorité du pape et son infailibilité. Dans le 1<sup>er</sup> concile de Nicée il est dit, en parlant du pontife : *Cui data est potestas, ut qui sit vicarius Christi super cunctos populos, et cunctam Ecclesiam christianam* ; dans celui de Calcédoine : *Omnia ab eo teneantur tanquam à vicario apostolici throni* ; dans le 3<sup>e</sup> de Latran : *A romanâ Ecclesiâ non potest recursus ad superiorem haberi* ; dans le second de Constantinople, en parlant des décisions du pontife : *Neque nos novam sententiam ferimus, sed jàm olim à papa Nicolao pronuntiatam, quam neququam possumus immutare..... sequentes in omnibus apostolicam sedem, in qua est integra et vera christianæ religionis soliditas* ; dans le second de Lyon : *Roma Ecclesia summum et plenum principatum super universam Ecclesiam obtinet... si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri* ; dans celui de Vienne par Clément V : *Ad quam (sedem apostolicam) duntaxat hæc declaratio pertinet, sacro approbante*

*concilio , declaramus , etc.* Dans celui de Florence : *Romanum pontificem totius Ecclesiæ caput, patrem ac doctorem existere , et ipsi in B. Petro, regendi Ecclesiam à Jesu Christo plenam potestatem traditam esse* ; dans le 5<sup>e</sup> de Latran : *Solum romanum pontificem tanquàm super omnia concilia uuctoritatem habentem , conciliorum indicendorum , transferendorum , ac dissolvendorum plenum jus et potestatem habere , nedum ex sacrâ scripturâ , dictis patrum sed propriâ eorundem conciliorum confessione constat* ; dans celui de Trente : *Pontificis maximi pro supremâ potestate sibi in univèrsâ Ecclesiâ traditâ , etc.* Enfin dans celui de Constance intervint la condamnation de cette proposition de Wiclef : *Non est de necessitate salutis credere romanam Ecclesiam esse supremam inter alias* , ce qui était dire que la croyance de cette suprématie est nécessaire pour le salut. Maintenant , dire que le pape a la puissance suprême et que cette puissance est subordonnée aux conciles généraux , ce n'est point expliquer , c'est intervertir et corrompre le sens des mots. La puissance suprême , répéterons-nous , est celle qui n'a ni supérieur ni égal.

XXII. Ce que nous enseignent les conciles ; les SS. Pères nous le disent dans leurs écrits : réunissons ici quelques unes de leurs décisions. St.-Ignace martyr appelle l'église romaine , *castissimam , Spiritu sancto plenam qui non obedit (romano pontifici)* dit-il ailleurs , *athæus et impius est.* — *Omnes à romanâ Ecclesiâ , dit St.-Irénée , necesse est ut pendent , tanquàm à fonte et capite.* — *Ad hanc Ecclesiam necesse est omnem convenire Ecclesiam in quâ semper conservata est ea quæ ab apostolis est , traditio.* — *Beatitudine tuæ , dit St.-Jérôme écrivant à St.-Damase pape , id est cathedræ Petri con-*

*socior... , quicumque extra hanc domum agnum comederit profanus est. Quicumque tecum non colligit , spargit : hoc est qui Christi non est Antichristi est.* C'est à St.-Jérôme que nous devons la décision importante que nous avons souvent citée que si l'on n'accordait pas au pape un pouvoir prééminent, il n'y aurait point de salut dans l'Eglise, à cause des schismes qu'il serait impossible d'éviter. *Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet. etc.* — *Qui petri cathedram deserit , a dit St.-Cyprien , in Ecclesiâ non est.* — *Una Ecclesiâ et cathedra una super Petrum Domini voce fundatam... neque aliunde hæreses abortæ sunt quam inde quod non unus sacerdos... cogitatur.* — *Romana Ecclesia , dit St.-Athanasie , semper consertat veram de Deo sententiam.* — *Vetus Roma , dit St.-Grégoire de Nazianze , ab antiquis temporibus habet rectam fidem , sicut quæ toti orbe præsidet.* — *St.-Optat de Milève appelle hérétique qui contra singularem cathedram Petri alteram collocaret.* — *Petrus , ejusque successoribus , écrit St.-Cyrille , suprema Ecclesiæ nullique alteri est comissa cura.* — *In romanâ Ecclesiâ , dit St.-Augustin , semper apostolicæ cathedræ viguit principatus.* — *In rebus apostolicæ sedis tum certa est catholica fides , ut nefas sit de illâ dubitare , etc. Petrum primum Ecclesiæ fundamentum , dit St.-Hilaire , et in terreno judicio judicem cæli ( Christus ) noncupavit.* — *Specialiter , dit le vénérable Bède , Petrus claves et principatum judiciaræ potestatis accepit ut omnes intelligant , etc. Beatus Petrus , à dit St.-Pierre Chrysologue , qui in propriâ sede et vivit et præsidet , præstatque quærentibus fidei veritatem adeò quæ à pontifice romano decernuntur , dit St.-Fulgence , certa esse et quod illa docet totius orûs christianus , nihil hæsitans , credit.* — *Si quam contentionem , dit St.-Grégoire-le-Grand , de fidei causâ evenire contigerit , ad nostram studeat perducere notionem , etc.* — *Infaillibilitatis pontificiæ*

*prærogativam*, dit St.-Bernard, *contantissima perpetuaque SS. Patrum traditio commonstrat*. St.-Thomas d'Aquin renferme beaucoup de passages sur la double question : Voici les plus remarquables : *In Ecclesiâ unitas fidei esse non posset, nisi quæstio fidei exorta determinaretur per eum qui toti Ecclesiæ præest*. — *Petro dicit: Pasce oves meas. Per hoc excluditur quorundam error... Romanum pontificem universalis Ecclesiæ pastorem non recognoscentium*. — *Papa non potest errare*, dit St.-Bonaventure, *suppositis duobus, alterum ut interdicit facere dogma de fide*. — *Nemò nunc est in Ecclesiâ*, dit le théologien français Duval, *qui ità pro certo non sententiat*, etc. De tout cela le cardinal Bellarmin conclut que l'opinion opposée à la notre est fortement entachée d'erreur et sentant l'hérésie *videtur erronea omninò : et hæresi proxima*.

**XXIII.** Nous avons déjà dit que Febronius, pour se soustraire à la pressante autorité des conciles et des SS. Pères, allègue que les conciles furent célébrés en des siècles d'ignorance où la vérité se tenait cachée, et que les expressions employées par les Pères étaient figurées ou boursoufflées ; mais je ne crois pas qu'il puisse se trouver un homme doué d'un esprit sain, qui embrasse l'opinion de Febronius et pense sérieusement que les décisions des conciles sont le fruit de l'ignorance et que les expressions des Pères soient vides de sens et de vérité. Par de tels subterfuges, il serait facile d'enlever toutes les traditions. Celles que nous employons sont prises à la source la plus pure ; l'autorité des conciles et le témoignage des SS. Pères ; les uns et les autres ont fondé d'ailleurs leurs décisions sur le texte de l'Évangile : *Tu es Petrus, et super hanc petram*. etc. *Et tibi dabo claves*, etc. *Pasce oves meas*, etc. C'est là ce qui a fait dire à St.-Bernard : *Infailibilitatis pontificii*

*prærogativam constantissima perepetuaque SS. patrum traditio commonstrat; et à Melchior Canus. Constat autem romanos episcopos Petro in fidei magisterio successisse, ab apostolis esse traditum. ( de loc. theol. lib. vi. cap. 7. )*

Ajoutons avec lui : « Pour nous, nous suivons l'opinion commun des catholiques; le témoignage du texte sacré l'appuie des Pères des conciles le corroborent par leurs décisions, et la tradition des apôtres la confirme. Fuyons ces pestes de l'Eglise, ces esprits dangereux qui soutiennent que le pasteur suprême ne peut se tromper dans ses jugements sur des matières de foi.

XXIV. Mais ceux qu'un saint zèle animé pour le bien de l'Eglise, je les conjure d'adresser constamment au Seigneur de ferventes prières, pour que, selon sa promesse, son Eglise se soutienne jusqu'à la fin des siècles, et qu'il ne souffre point que les portes de l'enfer prévaillent jamais contre elle. Prions-le d'entretenir dans le cœur des fidèles, d'augmenter même en eux la vénération et l'obeissance envers le souverain pontife, que dans son amour pour nous N. S. Jésus-Christ a placé sur la terre pour y détruire l'erreur qui menace la foi.

FIN.

**TABLE**  
**DES**  
**CHAPITRES.**





---

# TABLE

## DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

### DE L'AUTORITÉ

### DU PONTIFE ROMAIN.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

page.

*Preuves que les pontifes romains sont les successeurs  
de St.-Pierre, et qu'ils ont tous les mêmes pouvoirs  
qui furent accordés à St.-Pierre.*

1

#### CHAPITRE II.

*De la supériorité des pontifes romains sur les con-  
ciles.*

10

## §. I.

*Réponse aux objections des adversaires.* 43

## §. II.

*Réponse aux objections tirées des conciles de Pise et de Constance.* 50

## §. III.

*Réponse à l'objection tirée du concile de Bâle.* 65

## §. IV.

*Réponse aux arguments du P. Noël Alexandre, par lesquels nos adversaires prétendent prouver que le concile est supérieur au pape.* 73

## CHAPITRE III.

*Preuve de l'infaillibilité des définitions du pontife romain, touchant les questions de foi et de mœurs.* 95

## CHAPITRE IV.

*Conclusion de l'ouvrage.* 125

## EXHORTATION

*A ceux qui sont zélés pour la foi de Jésus-Christ.* 132

*Prière pour le bien de la sainte Église.* 133

---

**VINDICIÆ**
**PRO SUPREMA**
**PONTIFICIS POTESTATE.**


---

page.

*Finis operis.* 137

**CAPITULUM PRIMUM.**

*Probatur suprema romani pontificis potestas, scripturis sacris, et præsertim textu S. Matthæi : Tu es Petrus, et super hanc petram, etc.* 145

**CAPITULUM SECUNDUM.**

*Probatur potestas suprema pontificis aliis textibus : Et tibi dabo claves, etc ( Matth. 16. ) et Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua, etc. ( Luc. 1. 22. )* 159

**CAPITULUM TERTIUM.**

*Probatur suprema papæ potestas alio textu : Pasce oves meas. ( Joan. cap. 21. )* 166

**CAPITULUM QUARTUM.**

*Probatur suprema, sive monarchica pontificis potestas ab ipsis conciliis œcumenicis.* 174

**CAPITULUM QUINTUM.**

page.

*Probatur suprema pontificis potestas et consequenter  
infallibilitas communi SS. Patrum auctoritate.* 192

**CAPITULUM SEXTUM.**

*Probatur ratione pontificis romani potestatem in  
Ecclesiâ esse supremam.* 203

**CAPITULUM SEPTIMUM.**

*Pergitur demonstrare auctoritatem pontificis esse su-  
premam, et falsum esse episcopos æqualem ac  
papam in Ecclesiâ potestatem habere.* 218

**CAPITULUM OCTAVUM.**

*Respondetur objectionibus quas Febronius opponit  
adversùs pontificis potestatem.* 240

**CAPITULUM NONUM.**

*Febronius plura asserit quæ deindè non probat, imò  
à nobis probatur oppositum.* 249



---

**DE L'AUTORITÉ**  
**DU SOUVERAIN PONTIFE.**

**CONTRE JUSTIN FEBRONIUS.**

---

page.  
273

*But de l'ouvrage.*

**CHAPITRE PREMIER.**

*L'autorité suprême du pape prouvée par l'Écriture et particulièrement par le texte de St.-Matthieu : Tu es Petrus , et super hanc petram , etc.* 281

**CHAPITRE II.**

*L'autorité suprême du pontife prouvée par deux textes : Et tibi dabo claves , etc. ( Matth. 6. ) et Rogavi pro te , ut non deficiat fides tua , etc. ( Luc. 1. 22. )* 296

**CHAPITRE III.**

*L'autorité suprême du pape prouvée par un autre texte : Pasce oves meas , etc. ( Joan. cap. 21. )* 303

**CHAPITRE IV.**

page

<i>L'autorité suprême ou monarchique du pontife prouvée par les conciles œcuméniques.</i>	312
-------------------------------------------------------------------------------------------	-----

**CHAPITRE V.**

<i>La puissance suprême du pape et son infailibilité prouvées par l'autorité générale des SS. Pères.</i>	331
----------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

**CHAPITRE VI.**

<i>L'autorité suprême du pontife romain prouvée par la raison.</i>	342
--------------------------------------------------------------------	-----

**CHAPITRE VII.**

<i>L'autorité du pape est suprême ; celle des évêques dans l'Église ne l'égale point.</i>	357
-------------------------------------------------------------------------------------------	-----

**CHAPITRE VIII.**

<i>Réponse aux objections de Febronius contre la puissance pontificale.</i>	380
-----------------------------------------------------------------------------	-----

**CHAPITRE IX.**

<i>Assertions de Febronius non prouvées, et dont le contraire est prouvé.</i>	390
-------------------------------------------------------------------------------	-----

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.